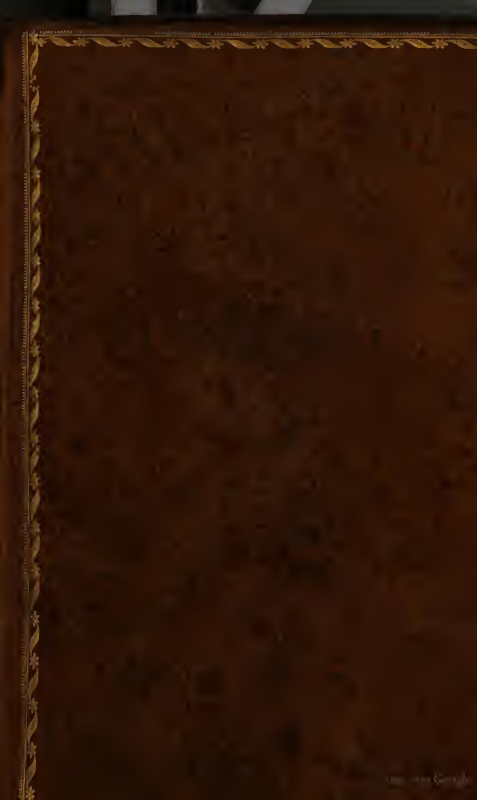
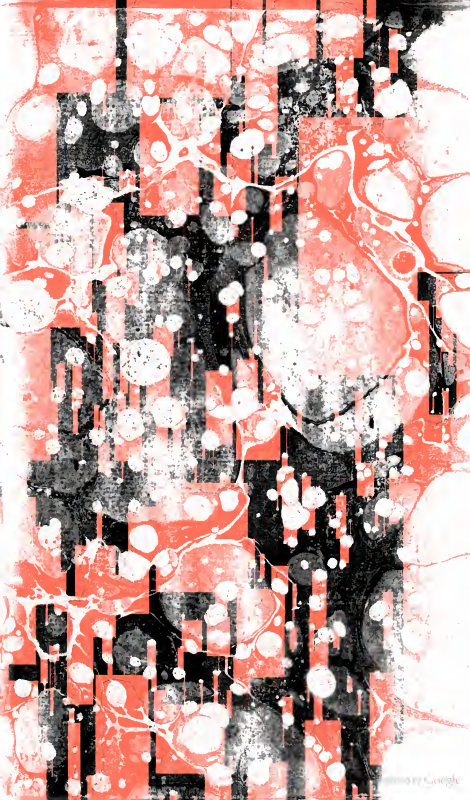




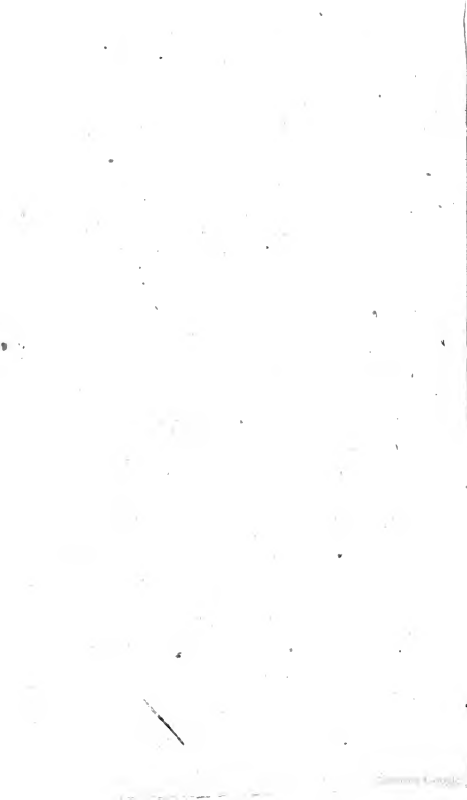


*Bibliothèque de S. M.
Le Roi*



7610





ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES

DE PAUW.

TOME IV.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PARTIE I.

Préface ,

SECTION I. *Discours préliminaire ,* Pag. 1

SECT. II. *De la condition des femmes chez les
Egyptiens et les Chinois, et de l'état de la
population chez ces deux peuples.* 39

SECT. III. *Du régime diététique des Egyp-
tiens, et de la manière de se nourrir des
Chinois.* 132

PARTIE II.

SECT. IV. *De l'état de la peinture et de la
sculpture chez les Egyptiens, et les Chinois,
et tous les Orientaux en général.* 250

SECT. V. *Considérations sur l'état de la chimie
chez les Egyptiens et les Chinois.* 389

Fin de la Table.

548690

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES ÉGYPTIENS
ET
LES CHINOIS.

TOME I.

A PARIS,
Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

L'an III de la République française , une et indivisible.



1877

P R É F A C E.

QUAND on a tâché de réduire en règles la manière d'étudier les usages, les mœurs et le caractère des nations, on s'est apperçu qu'il convenoit, avant tout, de se procurer des lumières sur l'état de la population, l'étendue du terrain cultivé et la nature du climat; et que de-là il falloit porter ses recherches sur la façon de se nourrir, et les ressources que chaque peuple a pu imaginer pour satisfaire ses besoins de première et de seconde nécessité. Il est bien certain qu'il faut parler de cette industrie qui concerne l'économie rurale, avant que de parler des arts, qui ne sont que les enfans de l'agriculture. Quand tous ces objets ont été rédigés avec quelque précision, on peut entreprendre l'étude de la religion et du gouvernement. Comme cette partie est la plus difficile à traiter, il faut la réserver pour la dernière : car alors l'Auteur est plus sûr de ses principes, mieux instruit des faits; et s'il n'a point travaillé en vain, ses forces ont dû nécessairement augmenter à mesure qu'il a fait des efforts.

Tel est à-peu-près l'ordre que nous avons suivi, lorsqu'il a été question de mettre en parallèle un peuple célèbre de l'Afrique avec un autre peuple célèbre de l'Asie. Dans des ouvrages de pur amusement, quelques phrases décident souvent du sort de tout un livre : car comme il ne doit être ni profond, ni

a iij

chargé d'érudition , on suppose qu'il déplaîra par-tout , s'il déplaît quelque part. Mais dans des discussions philosophiques , qui sont liées entre elles par une longue chaîne imperceptible , on n'a rien saisi , si l'on ne saisit cette chaîne même , et si l'on ne suit sans cesse l'Auteur , qui s'est chargé d'un fardeau très-pesant , en comparaison de celui qu'impose la lecture réfléchie de deux volumes , dont la composition exigeoit un travail pénible et opiniâtre.

On ne verra point ici les Chinois dépeints suivant les idées du vulgaire , mais suivant les faits. Et il faut convenir qu'ils perdent infiniment à être jugés de cette manière-là. Les vrais savans se sont aperçus depuis long-temps que la réputation de ces Asiatiques étoit principalement fondée sur l'enthousiasme répandu en Europe par la voie des Missionnaires , dont l'esprit se familiarise aisément avec le merveilleux. Cependant , au lieu de revenir de tant d'erreurs , de tant de préjugés , quelques écrivains ont encore renchéri sur les éloges qu'on a cru devoir donner aux Chinois , sans qu'on ait jamais bien examiné s'ils les méritoient. Comme on n'a osé les justifier sur l'infanticide , on a tâché au moins de les justifier sur la manière inhumaine dont ils châtent une multitude de garçons : comme si la castration des enfans pouvoit dériver d'un supplice auquel on ne condamnoit jadis que les hommes. Les législateurs qui imaginèrent cette peine ou ce tourment , s'il est vrai qu'ils l'aient imaginé , étoient en contradiction avec eux-mêmes. Ils

ne vouloient pas la mort du coupable, puisqu'ils lui laissoient la vie ; et cependant ils employoient un genre de supplice qui est presque toujours mortel, lorsqu'on l'inflige à des hommes faits. Enfin, c'est une erreur de croire que les premiers despotes de l'Orient aient confié la garde de leurs concubines à des criminels mutilés par la loi ; car il n'y a point de doute que la castration des eunuques du palais n'ait commencé par des enfans nés esclaves ou réputés tels. Et quand on connoît toutes les injures que le despotisme a faites à la nature humaine, on ne s'étonne plus de celle-ci. D'ailleurs, les mauvaises institutions civiles, la pluralité des femmes et la jalousie ont produit sous les climats chauds d'affreux désordres, que les souverains ne pouvoient arrêter, parce qu'ils étoient eux seuls plus coupables que tout le peuple ensemble. Il en est à cet égard comme de l'empereur Domitien, qui ne vouloit point qu'on mutilât des enfans, tandis que ce brigand se jouoit de la vie des hommes.

La prévention en faveur des Chinois a été portée de nos jours jusqu'au point qu'on a soutenu qu'il n'existoit parmi eux aucune servitude réelle, ni aucune servitude personnelle, comme le dit l'Auteur de l'histoire philosophique et politique des établissemens des Européens aux deux Indes. (*Tome I, pag. 90.*) Mais c'est à-peu-près comme s'il eût mis en fait que les Nègres qui cultivent quelques cannes à sucre dans l'île de Saint-Domingue, sont de véritables républicains.

Je souhaiterois de tout mon cœur que l'esclavage fût à jamais aboli parmi les Chinois : mais si trois ou quatre mille ans n'ont pas suffi pour leur inspirer des idées justes sur le droit naturel de l'homme, que peut-on attendre actuellement de leurs prétendus moralistes, qui, dans tous leurs livres, n'ont pas même agité une seule question relative à la servitude, ou relative à la polygamie ? Ils prêchent les uns après les autres, suivant des maximes fort rebattues, une soumission sans bornes au peuple et aux femmes qu'on tient dans la dépendance, et par la manière dont on les estropie, et par la crainte des supplices, qui sont pour elles les mêmes que pour les criminels de leze-majesté au premier chef. Il y a des cas pour lesquels on les applique nues sur une planche ; et l'exécuteur leur arrache avec des crochets rongis au feu un prodigieux nombre de lambeaux de chair, qu'il découpe encore ensuite en pièces avec un couteau ; et il y va de sa vie si la victime expire avant que l'opération soit terminée. Voilà ce que les Chinois appellent couper quelqu'un tout vivant en dix mille morceaux, supplice auquel ils ont plus d'une fois condamné les Missionnaires, quoique depuis la coutume de les étrangler ait prévalu ; et il est sûr qu'on étrangla en 1748 les Jésuites Henriquez et Athémis, arrêtés par la police dans la province de Nan-kin. C'étoit encore là, suivant nous, une grande cruauté : car on auroit dû renvoyer ces malheureux en Europe, ou les renfermer pour toute leur vie à la Chine, où les Empereurs ne consultant

souvent que leur caprice, ont cinq ou six fois permis de prêcher le christianisme, et cinq ou six fois l'ont défendu. Et ces continuelles révolutions ont toujours fait couler du sang, quoique ce soit une maxime qu'en matière de religion il n'en faut pas répandre.

L'Auteur de l'histoire philosophique, qu'on vient de citer, s'est imaginé encore que les bonzes de la Chine se seroient voués à la risée, s'ils avoient osé seulement prétendre à la possession des terres; et il croit que tous ces misérables jongleurs vivent d'aumônes. Mais la vérité est que le gouvernement de ce pays n'eût jamais aucune méthode, ni bonne, ni mauvaise, pour empêcher les moines d'acquiescer. Lorsque la superstition de l'empereur *Voutssong*, ou ce qui est la même chose, lorsque la foiblesse et la cruauté de ce Prince engagèrent les bonzes de *Tao* à persécuter les bonzes de *Ché-kia*, on trouva que quarante-mille bonzeries ou monastères du second ordre possédoient un million de *tching* de terres libres ou non contribuables: et dans ce pays, comme dans beaucoup d'autres, on reprend sur les terres contribuables les tailles qu'on ne peut lever sur les terres libres; de sorte que les abus y naissent des abus. On trouva encore que ce fonds dont j'ai parlé étoit exploité ou mis en valeur par un malheureux troupeau de cent cinquante mille esclaves des deux sexes. Et ces esclaves n'étoient point des Nègres, mais des Chinois achetés dans différentes provinces de l'empire. Je dirai dans le cours de cet ouvrage, que si l'on prit alors beaucoup de choses aux cou-

vens , ce ne fut ni par une politique raisonnée , ni dans la vue de soulager la misère publique , dont on ne se soucioit pas du tout ; mais que ce fut dans la chaleur d'une atroce persécution , allumée entre deux sectes ennemies , dont l'une avoit juré d'exterminer l'autre , ou de périr elle-même. L'ardeur avec laquelle on renversa les pagodes de *Fo* ne peut être comparée à rien , sinon à l'ardeur avec laquelle elles furent relevées.

Il est vrai qu'on voit à la Chine une foule de moines qui vivent dans la mendicité ; mais quand ils y vivroient tous , cela ne pourroit point nous inspirer , par rapport aux institutions de cet empire , des idées différentes de celles que nous avons conçues. On n'y a pas même imaginé d'enjoindre aux chefs des bonzeries d'appliquer leurs novices à l'étude , pour mettre le pays en état de se passer de religieux étrangers ; et il a encore fallu , en 1772 , appeler à Pékin quatre Jésuites Allemands pour y faire des almanachs , et remplir le tribunal des mathématiques , qui , par la mort du P. Hallerstein , et de quelques Missionnaires français , pourroit tout-à-coup manquer d'assesseurs ; ce qui jeteroit les Tartares dans de singuliers embarras. Car en vain auroient ils alors recours aux bonzes de *Ché-kia* , qui , sans exagérer , sont les plus ignorans des hommes : en vain auroient-ils encore recours aux lettrés , c'est-à-dire à ceux d'entre les Chinois qui savent lire et écrire. Dans le style des relations , on a étrangement abusé de ce terme de *lettrés* , dont il convient de restreindre le sens.

Plus on publie en Europe d'ouvrages venus de la Chine, comme le *Chou-king* et l'*art militaire*, par le P. Amiot, et plus on décèle la foiblesse de ces ouvrages mêmes, dont le texte traduit littéralement eût formé une brochure : mais comme on l'a accablé d'un ramas de notes, de vaines observations, et d'estampes enluminées d'une manière puérile, il en a résulté deux volumes in-4^o, bien plus propres, sans doute, à enrichir les éditeurs, qu'à instruire les savans, qui sont souvent trompés par les titres des livres qu'on apporte de l'Asie : leur surprise a été très-grande de ne trouver dans ceux-ci que des lieux communs de la morale la plus triviale. Et tout le *Chou-king* ne renferme pas un seul passage qui puisse répandre la moindre lumière sur l'origine des Chinois, et ce qui concerne le développement des arts et des métiers y est aussi mal traité, et d'une manière aussi peu vraisemblable que dans d'autres livres, dont nous aurons encore occasion de parler.

Deguignes dit qu'il n'y a point d'apparence qu'il fera imprimer l'*Y-king*, et il est à souhaiter qu'il ne l'entreprenne jamais. Quelques savans d'Allemagne, dont les intentions étoient très-bonnes, conseillèrent aux Jésuites de ne pas faire imprimer les ouvrages du prétendu philosophe Chinois, connu sous le nom de *Men-tsé*, afin de ne point consumer inutilement du temps et du papier (*).

(*) *Non est optandum ut Jesuitae Mentsium alterum Sinensium philosophum producant : neque enim meliora dare poterunt, nec magis sana, nec magis utilia.* Cundl. Philos. Hist. Moral. cap. V.

Cependant, malgré cet avis, il en parut une édition à Prague; mais je doute qu'on pût compter actuellement, dans toute l'Europe, trente personnes qui aient eu le courage de lire les écrits du prétendu philosophe *Men-tsé*, puisqu'on ne lit pas même ceux de *Confucius*, soit parce qu'on les regarde comme un amas de pièces supposées ou falsifiées, soit parce qu'on sait bien d'avance qu'ils ne renferment absolument rien d'intéressant. Et d'ailleurs les traducteurs les ont noyés dans des phrases latines qui ne finissent pas, et dans un jargon qui ressemble à celui des mauvais prédicateurs. Quoique nous n'ayons pas vu une édition qu'on dit avoir été faite à Goa, et qui diffère peut-être de celle de Paris, nous pensons qu'il seroit impossible de mettre les ouvrages attribués à *Confucius* en état d'être lus en Europe, tant ils sont vides de choses, et remplis de maximes frivoles, qui engendrent un insupportable ennui pour ceux mêmes qu'on sait s'être consacrés à des études arides, et qui marchent avec joie sur les épines, dont leur carrière est parsemée.

Si, dans le cours de ces recherches, on a constamment parlé des Chinois comme d'un peuple d'origine scythique ou tartare, on verra qu'il n'a point fallu faire de grands efforts pour découvrir qu'ils ont encore aujourd'hui de singuliers rapports avec les anciens Scythes, qui portoient aussi dans leurs armes l'emblème ou le symbole du dragon, et dont toutes les enseignes militaires consistoient en pièces d'étoffes de différentes couleurs, qui représentoient des monstres horribles. Lorsque leur cavalerie, dit Arrien dans sa tac-

tique , part au grand galop , ces enseignes saisissent le vent , et s'enflent comme les voiles d'un navire , d'où il résulte un effet très-effrayant : c'est ce qui engagea les Romains à les copier sur des modèles qu'ils ont pu prendre dans quelque combat , comme le présume Juste-Lipse dans son traité de la milice.

Nous avons aussi démontré que la chimère du breuvage de l'immortalité , sur laquelle les Chinois ne se laissent pas encore désabuser , a été jadis fort répandue parmi différents peuples d'extraction scythique , comme on le voit par les passages qui ont été cités , et par ce que Platon dit d'un médecin de la Thrace , qui étoit sectateur de Zamolxis , sur lequel les anciens paroissent avoir eu des préjugés fort approchans de ceux que des voyageurs ont depuis insérés dans leurs relations touchant le Grand-Lama.

C'est le système de la transmigration des âmes qui a fait imaginer à quelques Scythes qu'on peut se rendre immortel en un certain sens. Mais avant que de venir au point de prendre des drogues , et d'employer ces enchantemens dont il est parlé dans Platon , (*In Charmid*) , ils eurent recours à des pratiques fort austères comme les Faquirs des Indes. Et là-dessus peut être fondé ce qu'on lit des *Plistes* ou des *Ctistes* , des *Capnobates* , des *Abioi* , et même de quelques *Sères* , que plusieurs écrivains modernes ont souvent confondus avec les Chinois. Cependant on nous représente les *Sères* comme une société d'hommes qui trafiquoient par

échange avec une extrême bonne-foi, et chez lesquels il ne se commettoit jamais de vol : tandis que les Chinois se sont rendus infâmes par la manière frauduleuse dont ils commercent ; au point que la loi n'ose leur confier des monnoies d'or et d'argent ; et aucun pays du monde n'est plus rempli de voleurs. Il n'y a que les gens de la campagne , et ceux qui cultivent la terre , loin de la corruption des villes , parmi lesquels on trouve encore de la vertu et de la probité : et voilà ce que la nation offre de plus respectable.

Au reste , la *Sérique* proprement dite est ce pays que nous nommons maintenant *l'I-gour*, où la religion lamique peut avoir été répandue dans des temps très-reculés , et l'esprit de cette religion fut toujours favorable au monachisme : aussi paroît-il que les anciens Tartares étoient à-peu-près dans le même cas que les Chinois , qui n'ont point de clergé , et ils sont accablés de moines ; et ils sont encore accablés de bonzesses , que l'on confond ordinairement dans les relations avec les femmes publiques.

Quant à la communication qu'on suppose avoir existé entre la Chine et l'Egypte , on se convaincra par la lecture de cet ouvrage que jamais supposition ne fut moins fondée. Il est étonnant d'ailleurs qu'on ne se soit point aperçu qu'en l'an 1122 avant notre ère les Egyptiens se servoient déjà d'un caractère alphabétique , composé de vingt-cinq lettres suivant Plutarque , et seulement de vingt-deux suivant les découvertes modernes. Or , c'est une absurdité bien grande de vouloir

que les Egyptiens n'aient point porté à la Chine leur alphabet qui étoit fort simple, et de soutenir qu'ils y ont porté leurs hiéroglyphes, employés uniquement par les prêtres, et qui ne ressembloit point aux caractères de la Chine, comme l'ont soutenu des Ecrivains dont l'esprit étoit fécond en rêveries. On ne découvre d'ailleurs aucun rapport ni entre la religion de ces deux pays, ni entre les langues. Cependant les nations qui sont sorties d'une même tige conservent toujours dans leurs idiomes, malgré la distance des lieux, assez de mots pour qu'on puisse reconnoître une origine commune, ainsi qu'on le voit aujourd'hui par l'allemand, le grec et le latin, entre lesquels il subsiste une analogie à laquelle on ne se trompe point. Il est aisé de construire des phrases latines où tous les mots sont foncièrement les mêmes que ceux qu'emploient les Allemands; et cela aussi-bien par rapport aux verbes, que par rapport aux substantifs: or une combinaison si exacte, où entrent à la fois les règles de la grammaire, et les règles de la syntaxe, ne sauroit jamais être l'effet du hasard.

Ceux qui ont cru approcher beaucoup plus de la vérité ou de la vraisemblance historique, prétendent qu'il n'y a actuellement dans toute l'Asie aucun peuple qui ait la moindre conformité avec les anciens Egyptiens, si l'on en excepte les Indous. Car on ne parle pas ici des Juifs, qui ne forment pas plus un corps de nation en Asie qu'en Europe, et dont le séjour en Egypte est un fait qui n'a

jamais été révoqué en doute. Je crois et j'entrevois même qu'il s'est passé sur notre globe des événemens très-singuliers, dont nous n'avons et dont nous n'aurons jamais aucune connoissance certaine, parce que le fil de la tradition est coupé. Mais l'histoire, dans les temps où elle est authentique, ne parle d'aucune communication régulière et suivie entre l'Egypte et les Indes avant le règne des Ptolémées; et on verra dans la première section de cet ouvrage, ce qu'il faut raisonnablement penser des prétendues expéditions de l'égyptien Sésostris.

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES ÉGYPTIENS
ET
LES CHINOIS.

PREMIÈRE PARTIE.

SECTION PREMIÈRE.

Discours préliminaire.

J'EXAMINERAI dans cet ouvrage, en quoi les anciens Egyptiens ont ressemblé aux Chinois modernes, et en quoi ils en ont différé.

Pour bien approfondir toutes ces choses, j'entrerai dans de grandes discussions : car si l'on vouloit toujours s'en tenir aux apparences, on risqueroit de rester toujours dans l'illusion.

Tome IV.

A

2 RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

Les conformités qu'on croit quelquefois découvrir entre deux peuples fort éloignés, peuvent tromper extrêmement ceux qui, au lieu de faire là-dessus des recherches, font des systèmes.

On trouvera ici un grand nombre d'observations, bien propres à nous faire connoître les mœurs, les usages, et même la constitution physique, et les maladies de deux nations très-singulières à tous égards; mais qu'on connoît beaucoup moins, dans ce dix-huitième siècle, que l'on seroit tenté de le croire. Ce qui provient des obstacles qu'on rencontre en étudiant les monumens de l'Egypte, et les relations de la Chine, où rien n'est plus commun que les contradictions; et c'est un bonheur que les voyageurs se soient contredits eux-mêmes; sans quoi il ne seroit pas si aisé de les convaincre qu'ils nous en ont imposé. Ces contradictions doivent sur-tout être imputées à leur peu de capacité à décrire les arts, les métiers, la manière de se nourrir, et tous ces objets essentiels par lesquels les véritables philosophes cherchent à connoître les nations.

Ce qui a paru mériter une attention particulière, c'est le système que les Egyptiens avoient formé sur les alimens : en développ-

pant, par le secours de l'histoire naturelle, toutes les parties de leur régime diététique, je me suis d'abord apperçu qu'on n'en avoit jamais eu la moindre connoissance à la Chine; de sorte que si les Chinois pratiquent aujourd'hui l'incubation artificielle des œufs, c'est par un pur hasard qu'ils ressemblent de ce côté-là aux habitans de l'ancienne Egypte, où l'incubation artificielle étoit, pour ainsi dire, liée au régime de la classe sacerdotale. Mais ce qui a paru mériter une attention encore plus grande, c'est l'enchaînement de toutes les causes physiques et morales, qui ont tenu les sciences et les beaux-arts dans une éternelle enfance parmi les Chinois. Quand ils parlent de leur antiquité, ils disent que le secret de tailler et de polir le marbre leur est connu depuis plus de quatre mille ans; et cependant ils n'ont jamais fait une belle statue; il y a aussi très-long-temps sans doute qu'ils manient le pinceau, ils le manient même tous les jours: cependant leurs peintres ne me paroissent pas encore avoir égalé leurs sculpteurs. Au reste, le peu de progrès qu'ils ont fait dans ces arts, ne les rend pas inférieurs aux autres peuples de l'Asie méridionale et de l'Afrique; mais ce qui les rend inférieurs à tous les peuples policés, c'est

4 RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

leur ignorance dans l'astronomie. Les Japonois, les Indous, les Persans et les Turcs font au moins des almanachs sans le secours des étrangers : mais les Chinois, qui croient avoir observé les astres depuis tant de siècles, ne sont pas encore de nos jours en état de composer un bon almanach. Ce qu'il y a de triste, c'est qu'il leur est souvent arrivé, et qu'il leur arrivera probablement encore fort souvent de faire, par une fausse intercalation, l'année de treize mois, lorsqu'elle devoit être de douze. On en eut un exemple mémorable en 1670, et personne dans toute l'étendue de l'empire ne s'apperçut de l'erreur, hormis quelques Européans qui se trouvoient à Pékin par hasard, et qui y acquirent la réputation d'être de grands philosophes ; parce qu'ils prouvèrent si clairement qu'il s'étoit glissé dans l'année courante un mois surnuméraire, qu'on se détermina à le retrancher, et à punir du dernier supplice le malheureux calculateur qui avoit inséré cette petite faute dans ses éphémérides ; c'étoit joindre la cruauté la plus atroce à l'ignorance la plus grossière. Car enfin un astrologue qui avoit fait l'année de treize mois, ne méritoit pas d'avoir la tête coupée. La nouvelle édition de quarante-cinq-mille *tang-sio* ou calendriers plus corrects,

dont on envoya trois mille dans chaque province, suffisoit pour réparer le mal autant qu'il pouvoit l'être.

Il y avoit plus de deux cent ans alors que des hommes, qu'on a pris pour des Arabes, et qui n'étoient tout au plus que des Mahométans nés à la Chine, remplissoient le tribunal des mathématiques, si l'on peut donner ce nom à une espèce d'académie composée de Mahométans. Cependant les Chinois, malgré leur insupportable orgueil, s'étoient adressés à ces prétendus Arabes pour obtenir d'eux des calendriers; sans quoi ils n'eussent pas su, à 29 ou 30 jours près, quand ils avoient le nouvel an ou la fête des lanternes, et ils ne le sauroient pas encore, s'ils ne payoient un Jésuite Allemand, nommé Hallerstein, qui calcule pour eux, qui leur prédit les éclipses, et qui est enfin président de ce tribunal des mathématiques, où depuis l'expulsion des Tartares Mongols, on n'a pas vu d'assesseur en état de comprendre une proposition d'Euclide.

On dira qu'il est étonnant que le P. Verbiest, qui a occupé il y a si long-temps le même emploi qu'occupe aujourd'hui le P. Hallerstein, n'ait pu instruire quelques jeunes Chinois, au moins dans les premiers élémens de

l'astronomie. Mais il faut que cela ne soit pas si aisé qu'on se l'imagine, ni peut-être même possible. Je sais qu'on a soupçonné les Jésuites d'entretenir les Chinois dans leur ignorance, pour perpétuer leur crédit à la cour de Pékin : mais la vérité est que le P. Verbiest n'avoit point précisément toute l'habileté qu'on lui suppose ; puisqu'il s'est trompé en prenant la latitude de Pékin, et cette erreur a été insérée dans les mémoires de l'Académie des sciences de Paris, où il a bien fallu la corriger depuis.

Il faut observer ici que le P. Gaubil (*dans son histoire abrégée de l'astronomie chinoise*), a fait de grands efforts pour convaincre les savans de l'Europe que les anciens Chinois étoient très-éclairés, mais que leurs descendants insensiblement abrutis, sont tombés dans la nuit de l'ignorance ; ce qui est non-seulement faux, mais même impossible. Si les astronomes qui vivoient sous la dynastie des *Hans*, eussent déterminé dans leurs écrits la véritable figure de la terre, nous ne verrions point, quelques années après, d'autres astronomes Chinois, qui devoient avoir ces écrits-là sous les yeux, soutenir opiniâtrement que la terre est carrée : aussi en 1505 n'avoient-ils aucune idée ni de la longitude,

ni de la latitude des villes de leur pays : car quand on fait la terre carrée , on se perd dans tant d'absurdités , qu'il ne seroit pas aisé de les compter toutes.

C'est réellement se moquer du monde de vouloir qu'un tel peuple ait été en état d'écrire ses annales l'astrolabe à la main , et de vérifier , comme disent des enthousiastes , l'histoire de la terre par l'histoire du ciel.

Sous la dynastie des Mongols il passa à la Chine quelques savans de Balk , que l'on y appela pour faire des almanachs , tout comme les Jésuites y ont été appelés de nos jours pour le même objet : or ce sont ces savans-là qui ont vraisemblablement calculé après coup quelques observations et quelques éclipses , que les Chinois ont insérées dans les nouvelles éditions de leurs livres : car on n'ignore pas qu'ils sont souvent obligés de faire de nouvelles éditions , à cause de la mauvaise qualité du papier qu'ils emploient , et qui se gâte encore plutôt sous leur climat qu'en Europe , quelque précaution qu'ils prennent de le musquer pour en éloigner les teignes et les vers. Mais soit que les Chinois n'aient pas compris les calculs qu'on avoit faits pour eux , soit qu'ils les aient mal traduits , il est certain que la plupart des éclipses se sont

8 RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

trouvées fausses ; et on sait que Cassini , en examinant l'observation d'un solstice d'hiver , très-célèbre dans les fastes de la Chine , y a découvert une erreur de plus de quatre-cent-quatre-vingt-dix-sept ans , (*Mémoires de l'académie des sciences , Tome VI*).

Ce sont ces mêmes hommes de la Bactriane , dont je viens de parler , qui ont indubitablement fabriqué pour les Chinois quelques instrumens et des globes , dont les Chinois n'ont jamais été en état de se servir ; et loin que ces secours aient contribué à les instruire , ils n'ont contribué qu'à les précipiter dans l'erreur la plus singulière dont on ait jamais oui parler chez aucun peuple du monde : j'expliquerai plus amplement tout ceci dans une autre section , où en parlant de l'architecture , je ferai mention des prétendus observatoires de Pékin et de Nankin.

Il seroit à souhaiter sans doute que l'opinion la plus commune qu'on a des Chinois en Europe , fût bien fondée : on croit que n'ayant pu réussir dans les sciences qui dépendent immédiatement du génie , ils ont dirigé tous leurs efforts vers une science qui dépend uniquement de la raison , c'est-à-dire la morale : on ose nous assurer qu'ils ont porté la morale à un degré de perfection où

il n'a jamais été possible d'atteindre en Europe : mais je suis fâché de n'avoir pu découvrir, après tant de recherches, la moindre trace de cette philosophie si sublime ; et cependant je ne crois pas avoir manqué absolument de pénétration en un point si essentiel.

Ce n'est point dans le meurtre des enfans, tel qu'on le voit commettre tous les jours dans toutes les villes de la Chine depuis Canton jusqu'à Pékin, que peuvent consister les progrès de la morale : ils ne consistent pas non plus dans la fureur de châtrer des milliers de garçons par an, ce qui révolta même, au temps de la conquête, les Tartares *Mandhuis*, que nous nommons assez improprement *Mancheoux*. Il est bien certain, sans parler ici de la polygamie, qu'on ne découvre point les véritables notions de droit naturel dans l'esclavage domestique, tel qu'il est établi à la Chine, où l'on réduit tant d'hommes nés libres à la condition des bêtes : car les Chinois peuvent, tout comme les Nègres, vendre leurs enfans ; et jamais leurs législateurs n'ont eu la moindre idée des bornes du pouvoir paternel : on verra, à la vérité, dans le cours de cet ouvrage, que c'est là un écueil qu'aucun législateur de l'antiquité n'a su éviter : mais il s'en

faut de beaucoup que l'erreur générale des législateurs de l'antiquité puisse justifier les Chinois, qu'on ne doit par conséquent pas comparer aux peuples de l'Europe, qui ont détruit chez eux l'esclavage, et découvert les véritables bornes du pouvoir paternel : ce qui est le chef-d'œuvre de la législation.

Il ne reste donc, après tout ceci, que l'extrême bonne-foi des marchands Chinois, qui sont assurément de grands moralistes, puisqu'ils écrivent à l'entrée de toutes leurs boutiques *pou-hou*, c'est-à-dire, *ici on ne trompe personne*. Ce qu'ils n'auroient point pensé à écrire, s'ils n'avoient été très-résolus d'avance de tromper tout le monde : aussi les enfans même savent qu'ils ont de fausses aunes, et qu'ils ont encore de fausses balances : si on les leur ôtoit aujourd'hui, ils en feroient demain de nouvelles. On n'a pu jusqu'à présent concevoir en Europe pourquoi les marchands de la Chine sont si fripons, ni pourquoi il y a un nombre si prodigieux de voleurs, qui dévastent de temps en temps les provinces : cependant ces choses, qu'on croiroit avoir entre elles le rapport le plus intime, proviennent de causes différentes.

Quant aux lettrés de ce pays-là, il doit paroître un peu étrange qu'ils se laissent

croître les ongles , de peur qu'on ne les prenne pour des laboureurs : cependant ils ne sont pas assez savans , à beaucoup près , pour vouloir être si nobles. Seroit-ce bien dans les vrais principes de la morale qu'ils auroient trouvé que la terre déshonore ceux qui la cultivent ? On dira que ceci contraste extrêmement avec cette cérémonie où l'Empereur laboure lui-même : oui sans doute cela contraste aux yeux des Européans , qui ont une idée très-fausse de cette cérémonie-là. Par-tout où l'empereur de la Chine passe , il faut bien , sous peine de mort , se renfermer dans sa maison , de peur de le voir ; et cette défense ne se lève pas , comme on l'a cru , le jour du labourage , où l'on étale , en présence de quelques courtisans , tant de faste ; on y dore tellement les cornes des bœufs et la flèche de la charrue , que cet appareil est encore au nombre des causes qui déterminent les lettrés , ou ceux qu'on appelle ainsi , à ne se pas couper les ongles. Quand ensuite de tels hommes parlent de défricher les terres , on n'a nulle confiance en leurs maximes : aussi y a-t-il à la Chine bien des terres incultes , qui ne seront défrichées de long-temps , et c'est une fureur de faiseurs de relations , de vouloir qu'il n'y

ait pas dans toute l'étendue de cet Empire un pouce de terrain qui ne soit mis en valeur ; tandis que dans l'intérieur des provinces il n'y a presque aucune ombre de culture ; ce qui produit ces famines si fréquentes, et ces malheurs dont je parlerai : car il ne s'agit pas du tout, dans cet ouvrage, de l'opinion que quelques Européans ont de la Chine ; mais il s'agit d'y citer des faits.

D'un autre côté, les lettrés sont assez généralement soupçonnés d'avoir supposé des histoires et des livres, même sous le nom de Confucius, auquel on attribue des écrits qu'il n'a pu lire : et il faut bien croire pour son honneur que le *Tchun-Sieou* ou le *Printemps* et l'*Automne*, qu'on lui a attribué, n'est pas de lui. C'est une misérable petite chronique des rois de *Lou*, où on ne doit chercher ni l'esprit philosophique, ni le style, ni la manière des grands historiens grecs et latins, ni même de nos grands historiens modernes : il n'y a rien de tout cela. Je ne dis point que ce seroit un crime de supposer un traité de morale, sous le nom de Socrate ou de Théophraste : car si les maximes en sont bonnes, il importe très-peu de savoir qui les a dictées. Mais il n'en est pas ainsi des monumens historiques : ceux

qui les altèrent sont aussi coupables que s'ils altéroient un titre.

Au reste , ce n'est point mon idée de vouloir insinuer ici avec quelques savans , que toutes les annales de la Chine , antérieures à notre ère , sont des pièces fabriquées. J'ose même mettre en fait qu'on raisonne très-mal , lorsqu'on dit que les historiens de la Chine ont été des menteurs , parce que les astronomes de la Chine ont été des ignorans , qui ont fait leurs preuves ; puisqu'une histoire , quelle qu'elle soit , n'a pas besoin d'être vérifiée par des observations astronomiques : j'ose encore mettre en fait que les observations peuvent être fausses , sans que l'histoire où on les a insérées , cesse d'être véritable. Mézerai , qui étoit versé à-peu-près dans ces matières autant que les Chinois le sont , a décrit une éclipse , laquelle a été examinée de nos jours , et il s'est trouvé qu'elle n'a pu arriver de la manière dont elle est décrite. D'où il résulte que Mézerai s'est trompé uniquement touchant cette éclipse-là : car on sait bien que les autres faits qu'il rapporte sont à-peu-près vrais. Ainsi cette méthode , qu'on a cru si propre à nous conduire à l'évidence , n'est propre qu'à nous jeter dans l'incertitude : car dans quelle incerti-

tude ne tomberions-nous point, si nous voulions faire dépendre la vérité d'un fait historique de l'habileté plus ou moins grande d'un astronome, et sur-tout, d'un astronome chinois ?

Ce n'est donc point parce que les annales de la Chine contiennent des observations très-mal faites, qu'on peut absolument suspecter le témoignage des historiens. Mais il y a un autre point bien plus essentiel, sur lequel il n'est pas également facile de les excuser. Tout ce qu'ils disent, par exemple, du développement des arts et des métiers est assurément un amas grossier de fictions. Dans ces historiens, toutes les découvertes se font comme par enchantement, et se succèdent avec une rapidité inconcevable : ce qu'il y a de pis, c'est que toutes ces découvertes sont encore attribuées à des Princes : tandis que nous savons que les Princes ne font jamais de découvertes ou que très-rarement. C'est l'empereur *Fo-hi* qui invente l'almanach et les filets à pêcher, qu'il eût été plus raisonnable de faire inventer par un astrologue et par un pêcheur. C'est l'empereur *Chun-nung* qui invente toute la médecine : en un jour il apprend les caractères de soixante plantes venimeuses, et en un jour il apprend les

vertus de soixante plantes médicinales, tandis que les Chinois n'ont pas encore aujourd'hui la moindre idée d'un vrai système de botanique. C'est enfin l'empereur *Hoangti* qui invente l'art de filer la laine, et c'est l'impératrice sa femme qui invente l'art de filer la soie : ensuite cet homme découvre, en moins d'un instant, tous les procédés de la métallurgie ; ce qui a donné lieu à l'exagérateur Martini d'en faire un alchimiste : mais c'est là une particularité que j'examinerai ailleurs, dans un article séparé, dont le but est de rechercher pourquoi les Egyptiens et les Chinois ont été également accusés d'avoir travaillé à l'alchimie, quelque peu croyable que cela paroisse. Au reste, on voit par tout ceci, que l'on a dû faire à la Chine, en un laps de trois ou quatre siècles, plus de découvertes que les hommes n'en ont pu faire naturellement en trois ou quatre mille ans ; c'est ce qui est aussi faux que cela est absurde.

Il y a, comme on sait, dans ce pays-là des sectateurs de *Laokium*, que les Jésuites ont eu tort d'accuser d'être à la fois athées, sorciers et idolâtres : or ces sectateurs de *Laokium* sont fort portés à admettre une longue suite de siècles antérieurs à Fo-hi, soit qu'ils aient

considéré que les inventions relatives aux arts et aux métiers ne sauroient être renfermées dans un cercle si étroit, soit qu'ils aient quelque penchant pour le système de la transmigration des ames : car je trouve que tous les peuples qui croient la transmigration des ames, font le monde beaucoup plus ancien que ceux qui ne la croient pas , comme on le voit par la prodigieuse période des Thibétains et des Indous, qu'on soupçonne avoir été portée à la Chine, où elle a donné lieu d'imaginer ce que le prince Ulug-Beig, neveu de l'empereur Tamerlan, appelle l'époque du *Chatai* (*Epochae celebriores Chataiorum*) ; et on sait que cette époque, encore suivie aujourd'hui, remonte à plus de quatre-vingt-huit millions d'années avant notre ère. En Europe, on dit qu'il faut être fou pour adopter une telle période, et les *Fo-schang* disent à leur tour qu'il faut être fou pour la rejeter.

Il me paroît plus que probable que les Chinois ont été réunis en un corps de nation pendant plusieurs siècles, sans savoir écrire; de sorte que quand ils parvinrent au point de savoir écrire, on avoit oublié entièrement le nom de ceux qui firent les premières découvertes dans les arts. Cependant, pour

ne pas laisser à cet égard de vide dans les annales , on les a remplies de fables puériles , de la force de celles dont j'ai rendu compte ; et si l'on y a choisi les empereurs , pour leur attribuer toutes les inventions , cela provient des idées serviles que les hommes puisent dans l'esclavage ; car c'est le propre des esclaves de prêter à leurs maîtres mille fois plus de lumières qu'ils n'en ont.

Tout ce qu'on peut dire avec vérité , c'est que les Chinois sont un peuple extrêmement ancien : leur langue et leur manière d'écrire le démontrent beaucoup mieux que les annales de *Semet-tsien* , qui est comme l'Hérodote de la Chine , et qui le premier remue , dit-on , les cendres de cet incendie des livres , excitée , comme l'on croit , par l'empereur *Dzin-schi-chuan-di*. Fourmont prétend que ce Prince n'a pu , par un tel moyen , détruire toutes les copies d'un ouvrage ; et il cite , pour le prouver , l'exemple du Thalmud , qu'il ne fut pas possible , selon lui , d'anéantir au temps de cette odieuse persécution , qui a beaucoup affermi les Juifs dans leur croyance , comme cela étoit fort naturel. Mais Fourmont ne devoit pas citer un tel exemple , ni comparer entre elles des choses qui ne sont nullement comparables. Le comble de l'extrava-

gance étoit de vouloir anéantir des livres répandus parmi des hommes, qui sont à leur tour répandus sur tout le globe : quand on persécutoit les Juifs en Europe, à cause de leur *Thalמוד*, on ne les persécutoit pas en Asie, ni en Afrique, à cause de leur *Thalמוד* ou de ce monstrueux recueil d'absurdités, qu'on appelle de ce nom. Mais il n'en est pas ainsi des Chinois, qui étoient tous tombés sous le joug d'un seul prince, bien plus despotique que ne le fut jamais Tibère, qui parvint néanmoins à détruire dans toute l'étendue de l'empire Romain les annales de *Cremutius Cordus* ; et quoi qu'en dise *Tacite* et *Dion*, il est bien certain qu'aucun exemplaire n'en est parvenu jusqu'à nous.

Quant à ceux qui doutent de l'incendie des livres Chinois, ou qui le nient ouvertement, voici sur quoi ils se fondent. Ce prétendu malheur est, suivant eux, une fable inventée par les lettrés, qui ont tâché par-là d'excuser le désordre affreux qui règne dans l'histoire de leurs premières dynasties, qui sont plus obscures que les ténèbres même. Cependant on délie ces lettrés de pouvoir reproduire un seul ouvrage qui traite de l'architecture, de la médecine, de l'astronomie, du labourage, et qui soit indubitablement antérieur

à l'an trois cent avant notre ère : tandis qu'ils avouent eux-mêmes que l'empereur *Schi-chuan-di* ne fit brûler aucun livre, écrit sur toutes ces matières-là. Il faut convenir que cette difficulté est telle qu'on ne pourra jamais la résoudre, si l'on ne fait à la Chine même des recherches dans des vues bien différentes de celles qu'ont eues les Missionnaires, qui ont dit beaucoup de choses, qu'on a trop légèrement crues.

J'ai parlé vaguement de l'origine des Chinois, dans un temps où il ne m'étoit pas possible d'avoir la moindre connoissance de quelque expérience faite avec le baromètre sur la hauteur du terrain habitable de la Tartarie orientale; maintenant je parlerai d'après des expériences. On a donc porté des baromètres dans quelques cantons, occupés par les Mongales, et on a vu avec la plus grande surprise, que le mercure y descendoit aussi bas qu'il descend sur les plus hautes pointes des Alpes (*) : cependant on n'a pas mesuré vers les sources de l'*Orka* et du *Sélinga*, où il y a encore infiniment plus de con-

(*) *Novi Comment. Acad. Scient. Petropolitanae*; tom. VI, ad an.^o 1756 et 1757.

vexité, et on sait, à n'en pas douter, qu'on y trouve des habitations humaines. Que les Chinois soient venus de ces hauteurs-là, c'est, selon moi, un fait incontestable; et comme ils ont pénétré dans la Chine par le milieu de la ligne que décrit aujourd'hui la grande muraille ou le *van-ly-czyn*, il a dû arriver par-là nécessairement que les provinces septentrionales de leur empire se sont policées avant les provinces méridionales. Et voilà ce qui est attesté par tous leurs monumens, et par le nom même qu'ils donnent encore de nos jours aux habitans des provinces méridionales : lorsqu'ils veulent les injurier, ils les nomment *Man-dzy*, ce qui signifie les *barbares du midi* (*); parce que la vie sociale commença vers le nord, et que quelques-unes de leurs hordes, qui coururent d'abord au-delà du *Choang-cho* ou du fleuve jaune, y conservèrent plus long-temps les mœurs féroces de la vie pastorale, qu'elles avoient apportées de la Tartarie, le vrai pays des peuples bergers : il y en a toujours eu là, et il y en aura probablement toujours.

(*) *Quaestiones Petropolitanae de nominibus Imperii Shinarum*, p. 35. Gotting. 1770.

On voit donc que les choses sont ici dans un ordre naturel , qui n'a pas été interrompu, ou dérangé par l'arrivée de quelque peuple étranger , qui n'eût point suivi , dans sa transmigration et ses établissemens , la pente du terrain.

Quant à l'histoire de l'Egypte , elle ne seroit ni si obscure , ni si confuse , si elle n'avoit été prodigieusement embrouillée par les chronologistes modernes , qui ont eu la prévention presque inconcevable de vouloir ajuster les annales des Egyptiens avec l'histoire des Juifs ; et quand ils n'ont pu y réussir par une formule de calculs , ils en ont imaginé une autre : de sorte qu'on compte aujourd'hui cent-dix-sept différens systèmes de chronologie , d'où il résulte précisément , comme l'on voit , que nous n'avons plus aucune chronologie ; et il faudra bien qu'un jour des écrivains philosophes prennent la place de tous ces vains calculateurs , qui n'étant jamais d'accord entre eux , ni avec eux-mêmes , ont répandu par-tout les ténèbres , et fait ressembler la vérité au mensonge.

Le P. Petau osoit bien soutenir que toutes les dynasties de l'Egypte sont fabuleuses (*dynastias istas confictas et ridiculas esse*

temporum longinquitas ostendit); tandis que d'un autre côté il dévorait les absurdités les plus monstrueuses, débitées par Ctésias, comme Saturne a dévoré les pierres.

Si vous interrogez Marsham, Pezron, Fourmont et Jackson, ils vous diront que ces dynasties ne sont point fabuleuses à beaucoup près, et que le Jésuite Pétau n'y comprenoit rien; mais ils veulent aussi qu'on leur accorde qu'il y a eu quatre ou cinq rois à la fois en Egypte, et cet arrangement, inconnu à toute l'antiquité, leur paroît si vrai et si raisonnable, qu'ils ne soupçonnent pas même qu'on puisse là-dessus proposer des difficultés. Mais malheureusement on a découvert de nos jours, que l'Egypte est un pays beaucoup plus petit qu'on ne l'avoit jamais cru, et à-peu-près une fois plus petit que Caylus lui-même ne se l'imaginait; de sorte que quatre ou cinq rois à la fois ont dû y être très-mal à leur aise. On a placé un de ces prétendus royaumes dans l'île Eléphantine, parce que l'on est assez ignorant dans la géographie pour se persuader qu'elle est d'une étendue prodigieuse. Voici ce qu'en rapporte un Français, nommé d'Origny, qui a débité tant de fables sur l'histoire ancienne: *la ville d'Eléphantine étoit construite*, di-il,

dans une très-grande île , que le Nil forme peu au-dessous des cataractes ()*.

Or cette île peut avoir quatre cent toises en largeur , et huit cent toises en longueur. Ainsi le royaume qu'on y met ressemble beaucoup au royaume d'Yvetot.

Je supplie le lecteur de voir la carte de l'ancienne Egypte , dressée par Danville , à la tête de ses *Mémoires sur l'Egypte ancienne et moderne* ; il donne encore moins d'étendue à cet îlot, que je lui en accorde ici. Il ne faut donc point s'arrêter plus long-temps à des chimères si révoltantes , et d'autant plus que je tâcherai d'expliquer dans la suite ce que ce peut avoir été que cette dynastie des rois Eléphantins. De tous les chronologistes qu'on vient de nommer , il n'y a que l'anglais Jackson qui se soit aperçu que les Pharaons n'ont résidé qu'à Thèbes ou à Memphis , et non dans des bourgades , et dans des villages.

Ce qu'il y a d'assez certain , c'est qu'on trouve qu'à-peu-près deux mille ans avant notre ère , les Egyptiens gravoient déjà sur presque toutes les espèces de pierres fines :

(*) Chronologie du grand empire des Egyptiens , p. 178 , Paris , 1765.

or il n'y a point d'apparence qu'on ait jamais réfléchi sérieusement au temps qui a dû s'écouler, pour que les hommes soient parvenus à ce point dans un art, qui ne tient à aucun besoin de la vie, mais simplement au luxe. Bochart croyoit avoir découvert, après bien des recherches, que l'on a commencé à se servir du *schamir*, qui est, selon lui, l'émeril; mais il y a bien de l'apparence que le *schamir* est la pierre-ponce, qu'on emploie à polir le marbre, et les autres minéraux de ce genre; mais qu'on n'emploie point pour graver. Il a fallu faire bien des expériences, tantôt malheureuses, tantôt inutiles, avant que de parvenir à connoître les propriétés de l'émeril, de la pierre naxienne et de la poudre de diamant; car c'est une erreur de dire que les anciens n'ont fait aucun usage de la poudre de diamant; puisque Pline en parle en termes non-équivoques. Ensuite il a fallu faire encore bien des essais pour inventer cette machine, qu'on nomme le *touret*, et sans laquelle on ne sauroit tracer des figures et des caractères sur des matières si dures: on peut bien, sans le touret, y creuser, comme les Péruviens creusoient dans les émeraudes; mais cette pratique n'a aucun rapport à la gravure proprement dite, dans la-

quelle il faut se servir de scies et de bouterolles, dont on reconnoît les traces sur les antiques Egyptiens, comme Natter en convient lui-même, dans son *traité de la manière de graver en pierres fines*. On reconnoît aussi très-bien sur l'obélisque de la Matarie les traces de cet instrument, que les sculpteurs Grecs nommoient *teretron*, et que nous appelons *trépan* : c'est une espèce de foret, dont la pointe doit être faite d'un acier extrêmement fin, sans quoi ils s'émousseroit au premier effort sur le granit. Ainsi toutes les pratiques les plus difficiles de la métallurgie ont dû nécessairement précéder dans l'ordre des temps l'érection des obélisques : j'avoue que les Egyptiens ont élevé ces monumens avec beaucoup moins de difficultés qu'on n'en rencontra à Rome, où le pape Sixte V eut la foiblesse de faire exorciser ces grosses pierres en plein jour par un évêque. Mais en revanche les Egyptiens ont eu bien d'autres obstacles à surmonter dans la coupe et dans la descente de la carrière, que Fontana dans l'érection.

On fera accroire à des enfans que ce peuple débuta par de tels ouvrages au sortir de la vie sauvage ; mais des hommes raisonnables concevront que les siècles ont dû s'écouler

sur les siècles, avant que les Egyptiens aient eu assez de confiance dans leurs instrumens et leurs machines, pour penser seulement à tailler de semblables aiguilles, qui ne leur servoient pas de gnomons, comme quelques écrivains modernes se le sont mis très-mal-à-propos dans l'esprit.

Il paroît que les erreurs où l'on est tombé au sujet du développement des arts, ont leur source dans un passage de Varron, qui dit de la manière la plus positive, dans son ouvrage, *de re rustica*, lib. 3, que dans la Grèce tous les arts furent inventés en un laps de mille ans. Mais au lieu de copier en cela Varron, on auroit dû le corriger : car cet homme n'a jamais dit une chose plus manifestement fausse, puisque les Grecs n'inventèrent pas les arts. Ils allèrent les chercher, ou on les leur apporta : si, malgré toute la fécondité de leur génie et toute l'excellence de leurs organes, ils étoient restés confinés dans leur pays, sans avoir aucune communication avec l'Egypte et la Phénicie, mille ans ne leur auroient pas suffi pour inventer l'alphabet, qu'on leur apporta en un jour; et c'étoit là un grand hasard, dont il ne faut pas faire une règle.

Au reste, ne prêtons pas à Varron, comme

À Goguet, la ridicule idée d'avoir voulu abrégér les temps ; puisqu'il convient lui-même ailleurs, que les hommes ont dû persister dans la vie sauvage pendant un nombre d'années effroyables, *immani annorum numero*. Ainsi il ne s'est trompé que par rapport aux progrès des arts et des sciences, qu'il croyoit être très-rapides, et qui sont très-lents. Si l'on en vouloit un exemple, on pourroit citer la découverte de la durée de l'année tropique, qui a dû intéresser tous les peuples policés du monde : il paroît au premier regard qu'une telle découverte pourroit se faire en trois ou quatre ans ; cependant elle ne s'est faite que de nos jours : les prêtres de Thèbes et d'Héliopolis, qui croyoient l'avoir trouvée, se trompoient de plusieurs minutes, comme on le voit par le défaut de l'année Julienne.

Mais, dit-on, les Egyptiens n'ont pu se former de bonne heure en corps de nation, à cause des débordemens réguliers du Nil. A cela, on peut répondre que ceux qui font de telles objections n'ont jamais eu la moindre connoissance du local ou de la partie topographique ; car enfin il est sûr qu'il a fallu entreprendre des travaux, mille fois plus grands, et mille fois plus pénibles, pour ga-

rantir Babylone de l'inondation, que pour garantir Thèbes : cependant des savans, qui s'intéressent beaucoup en faveur des Chaldéens, dont il ne connoissent pas un seul monument, voudroient bien faire remonter l'origine de Babylone aux siècles les plus reculés. Tous les vains raisonnemens qu'on a hasardés à cet égard proviennent de ce qu'on croit assez généralement que la basse-Egypte a été peuplée et policée avant la Thébaïde : mais c'est tout le contraire : les Egyptiens sont descendus des hauteurs de l'Ethiopie, de sorte qu'ils ont commencé à se fixer au-dessous des cataractes ; aussi leurs premiers rois ont-ils résidé à Thèbes, et non pas à Memphis, comme cela est démontré par le canon d'Eratosthène, et par tous les catalogues des dynasties. Or, il n'a jamais été question de faire de grands canaux pour fertiliser la Thébaïde supérieure, on n'y trouvoit qu'une seule dérivation du Nil, qui alloit jusqu'à *Hieracon-polis*, ou la ville des Eperviers. C'est au-dessous de Thèbes que commençoient tous les grands canaux. Quand on n'a pas fait une étude particulière de la géographie, on ne sauroit voir fort clair dans l'histoire ancienne.

J'avoue que je ne conçois pas comment il a pu tomber dans l'esprit du P. Kirker

et de Huet , de faire aller une colonie Égyptienne à la Chine , malgré le silence de tous les historiens et de tous les monumens de l'antiquité. Ces visions , dont on n'auroit pas dû se ressouvenir , ont trouvé de nos jours des défenseurs , qui ont proposé là-dessus des conjectures et des systèmes rares par leur ridicule. On a même été jusqu'au point de prétendre que les lettres phéniciennes et les caractères radicaux de la Chine ont une conformité bien marquée : mais c'est là une chose si vaine , qu'aucun véritable savant ne s'en occupe ; et sur-tout depuis l'aventure singulière arrivée à un Anglais , nommé Needham , et à un professeur en langue chinoise. On envoya , il y a quelques années , de Turin à Rome le dessin d'un buste d'Isis , haut de deux pieds , et qu'on disoit être très-ancien : il portoit sur le front , sur les joues et la poitrine , trente-deux caractères fort baroques : là-dessus le Professeur dont je parle décida hardiment que ces caractères , quoique gravés sur un antique égyptien , n'en étoient pas moins chinois ; et il tâcha de le prouver par des extraits d'un vocabulaire , apporté de Canton à la bibliothèque du vatican. Needham , qui voyageoit alors en Italie , y apprit cette prétendue découverte , et

fut assez inconsideré pour la publier dans toute l'Europe. Aujourd'hui on sait que ce buste d'Isis , qu'on avoit cru si ancien , a été fait il n'y a pas long-temps dans le Piémont , et même qu'il a été fait d'une pierre noirâtre , fort commune dans ce pays-là. Guasco fait aussi mention de tout ceci dans son ouvrage , intitulé *de l'usage des statues chez les anciens*.

Le sculpteur a gravé de caprice ces trente-deux caractères qui ne signifient rien du tout. Quoique je n'approuve pas ces fraudes , trop communes parmi les artistes d'Italie , et qui rendront un jour suspects les monumens les plus authentiques ; je dois néanmoins avouer qu'il eût été difficile de mortifier davantage l'orgueil d'un professeur en langue chinoise à Rome , et qui auroit dû savoir que les Chinois , auxquels on a montré de véritables inscriptions hiéroglyphiques , n'en ont pu déchiffrer un seul mot. Ils ont été bien éloignés de savoir ce que c'est que le cercle allé , le signe de l'Agathodémon , et sur-tout la croix à anse , qui est répétée mille et mille fois sur les obélisques , les canopes , les garnitures des momies , et enfin sur tous les monumens de l'Egypte.

Nos antiquaires d'Europe ont aussi été

extrêmement embarrassés au sujet de cette croix à anse. Il n'y a pas long-temps que Clayton, évêque de Clogher, soutenoit que c'est un instrument à planter des laitues : le P. Kirker en faisoit le créateur, Dom Martin en faisoit un van, et le fameux Herward en faisoit la boussole (*théologie païenne*). Il est vrai qu'il citoit encore d'autres preuves : car il croyoit avoir découvert dans Plutarque, que les Egyptiens ont eu de petites statues de fer et d'aimant, qui représentoient les os de Typhon et d'Orus, auxquelles on a supposé, sans la moindre preuve, que les prêtres faisoient rendre un culte (*); tout comme l'on a vu des navigateurs chinois offrir des sacrifices à la boussole au sort de la tempête, parce qu'ils sont infiniment plus versés dans les pratiques de la superstition, que dans les élémens du pilotage.

Aujourd'hui il n'y a pas de savant qui

(*) Pour prouver qu'on rendoit un culte à ces figures, on cite ces vers de Claudien.

..... *ferrea Martis*

Forma nitet, Venerem magnetica gemma figurat :

Illis connubium celebrat de more sacerdos, &c.

Mais Claudien ne dit pas que cela se pratiquoit en Egypte, et tout ce récit peut être une fiction poétique de sa part.

ne sache que cette célèbre croix à anse , qui reparoît tant de fois dans les hiéroglyphes , est une représentation fort voilée de la partie génitale de l'homme : c'est enfin le *phallus* ; de sorte qu'on ne peut presque réfléchir sérieusement à la prodigieuse bévue d'Herwart : car il y a , comme l'on voit , une distance assez grande du *phallus* à la boussole. Je m'étonne même qu'il ne se soit pas apperçu que ce signe , soit simple , soit composé , est tourné en tout sens sur les obélisques , et vers tous les points cardinaux du monde : lorsqu'on le voit suspendu au cou des figures , alors son extrémité regarde la terre , précisément comme les Indous portent aujourd'hui sur la poitrine le *lingam* , qu'on sait être une représentation du même objet , mais beaucoup moins voilée ; et cependant ce n'est point , comme le disent ridiculement quelques voyageurs , le signe de leur réprobation ; car il n'y a pas d'Indous qui se croye réprouvé.

On a soutenu qu'il n'y avoit pas d'époque plus favorable dans l'histoire de l'Egypte pour envoyer une colonie à la Chine , que l'expédition de Sésostris , que j'ai examinée avec beaucoup d'attention , et je puis dire que c'est une fable sacerdotale , où il n'y a pas

pas la moindre réalité. Cette prétendue expédition a indubitablement rapport au cours du soleil, tout comme celle d'Osiris : aussi voit-on dans Lucain Sésostris marcher sans cesse de l'Orient vers l'Occident :

Venit ad occasum , mundique extrema Sesostris.

Ainsi il fit le tour du globe ; et conquît par conséquent la terre habitable , ce qui n'est qu'une bagatelle.

Il ne faut pas dire que tout cela est écrit sur un des obélisques de Rome : car la traduction d'Hermapion , telle que nous l'avons dans Ammien Marcellin , est manifestement contredite par un passage de Pline , qui assure que l'obélisque en question contient des observations philosophiques , et non des contes de Fées.

Mégasthène , cité par Strabon , a eu grande raison sans doute de soutenir , que jamais Sésostris n'avoit mis seulement le pied aux Indes , où il n'auroit pu arriver qu'en un temps où la célèbre famille de Saccandit régnoit encore sur tout l'Indoustan. Or , les annales de l'Indoustan ne font jamais mention de Sésostris , tandis que les Bramines ont conservé dans leurs livres jusqu'à la mémoire de la visite qui leur a été rendue.

34. RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

par Pythagore ; et cependant Pythagore n'étoit pas escorté , ainsi que le Pharaon de l'Égypte , par une multitude de brigands , ni sur-tout par vingt-huit mille chariots , comme parlent les exagérateurs , qui n'ont jamais su ce que c'est que vingt-huit mille chariots.

Quand je réfléchis aux conquêtes des Carthaginois , des Arabes et des Maures , alors je ne nie point qu'il ne soit sorti des pays chauds des peuples belliqueux et conquérans ; mais il est vrai aussi que les expéditions de ces peuples-là se sont terminées sous des climats tempérés , et que quand ils les entreprirent , ils n'avoient rien ou ne croyoient rien avoir à craindre chez eux. Mais il n'en est pas ainsi de Sésostris , qui ne paroît point avoir été trop en sûreté dans son propre pays ; puisque pour contenir quelques troupes de Scénites ou de pasteurs Arabes , qui dévastoient le *Delta* par leurs invasions , il fit fermer toute la basse Égypte par une grande muraille , comme les Chinois en ont bâti une pour arrêter les Tartares , qu'on n'arrête pas de cette façon-là. Je parlerai fort au long , dans le cours de mes recherches , de tous ces épouvantables remparts que tant de peuples ont eu la folie de construire en tant d'endroits de l'ancien continent , parce qu'ils se sont

imaginés qu'on pouvoit fortifier un pays comme on fortifie les villes. Et c'est cette erreur-là qui a fait élever les plus grands ouvrages qu'on ait vus sur la terre.

Les Phéniciens, ou plutôt les marchands de Tyr et de Sidon, ayant senti de quelle importance il étoit pour eux d'avoir des entrepôts de commerce dans la Colchide, où venoient refluer beaucoup de denrées de l'Inde, firent des établissemens sur les bords du Phasé; (*) où ils se rendoient sans difficulté par la méditerranée; tandis qu'il eût été presque impossible à un peuple venu de l'Afrique d'y pénétrer par le chemin du Continent. Ce sont ces établissemens des Phéniciens qu'Hérodote a pris pour une colonie Egyptienne, fondée dans la Colchide par Sésostris; et cette méprise est d'autant plus grossière, qu'il avoue lui-même qu'en Egypte on n'avoit pas la moindre connoissance touchant cette colonie-là. C'est comme si l'on disoit qu'on ne sait

(*) Ce sont ces entrepôts des Phéniciens sur le Phasé qui ont donné lieu aux traditions touchant les colonies des Hébreux, des Philistins dans la Colchide; parce que toutes ces nations voisines se ressembloient par de certains usages. On peut consulter là-dessus les *Observations critiques sur les anciens peuples*, par Fourmont, tome II, page 255.

pas en Espagne qu'il y a des établissemens espagnols au Pérou.

Il est si vrai qu'Hérodote a le premier imaginé toutes ces fables, qu'Onomacrite, qui vivoit long-temps avant Hérodote, et qui entre dans de grands détails sur la Colchide, ne dit pas un mot de quelque peuplade égyptienne transplantée dans cette contrée-là, tandis qu'il fait mention des Phéniciens, sous le nom de Solymes, et d'Assyriens, dans ses argonautiques attribués ordinairement à Orphée. (*) Les Poètes qui ont écrit depuis sur l'expédition des argonautes, comme Apollonius de Rhodes et Valérius Flaccus, ont mieux aimé suivre le sentiment d'Hérodote, parce que le merveilleux qu'il renferme s'accorde avec les loix d'un poème épique.

Il ne faut pas soutenir opiniâtrément, comme on a fait, que le nom de Sésostris se trouve dans le canon des rois d'Assyrie, ni en conclure sur-tout, que l'Assyrie étoit au nombre des pays qu'il avoit conquis: car il est certain que Castor a copié en cela Ctésias, celui de tous les Grecs qui a osé mentir dans l'histoire avec le plus d'impudence: aussi Eusèbe,

(*) Gesner a bien observé dans ses savantes notes sur les Orphiques, que les Solymes et les Assyriens de la Colchide sont des Phéniciens.

Moïse de Chorène, et Cassiodore, ont-ils rejeté du canon des rois d'Assyrie le *Séthos* de Ctésias, pour y placer un prince, nommé *Altadas* ou *Azatag*; et cela est, sans comparaison, plus raisonnable.

Ce qu'il y a de bien étrange encore, c'est cette flotte de six cent vaisseaux longs, que Sésostris fit bâtir sur la mer rouge. On place de tels prodiges dans un temps où l'ignorance des Egyptiens, par rapport à la marine, étoit extrême, parce que leur aversion pour la mer étoit encore alors invincible; et l'on verra par la suite, que cette aversion est une chose très-naturelle dans les principes de leur religion et dans les principes de leur politique. Les prêtres ne pouvoient approuver le commerce extérieur; et ce qu'il y a de bien singulier, ils avoient raison dans leur sens: car quand toutes les institutions d'un peuple sont relatives à son climat, comme l'étoient les institutions des Egyptiens, il convient de gêner le commerce extérieur et d'encourager l'agriculture: maxime dont les prêtres ne s'éloignèrent que quand ils y furent forcés par des princes qui ébranlèrent l'état.

D'un autre côté, le bois de construction manquoit tellement en Egypte, qu'on y fut d'abord fort embarrassé pour compléter le

nombre des barques employées sur le Nil et sur les canaux ; et ce ne fut qu'après beaucoup d'essais sans doute qu'on parvint à en faire de terre cuite, ce qu'aucun peuple du monde, que je sache, n'a osé imiter. Aussi la méthode de cuire ces vaisseaux au feu, de leur donner une certaine solidité par des proportions exactes, de les bien vernisser et de les revêtir de joncs, est-elle aujourd'hui au nombre des choses inconnues, et peut-être par rapport à nous, au nombre des choses inutiles. Quant les Ptolémées voulurent faire le commerce des Indes par la mer rouge, le défaut de bois les obligea aussi à se servir de mauvaises barques, conçues de jonc et de *papyrus*, qui ne pouvant porter que de petites voiles, et des équipages très-foibles, marchaient mal, et se défendoient mal contre les pirates : encore paroît-il qu'elles étoient toujours conduites par des pilotes Grecs : car les Egyptiens n'entendoient pas la manœuvre, quoi qu'en dise Amailhon, qui s'imagine qu'ils étoient fort habiles dans la marine, parce qu'ils descendoient, dit-il, la cataracte du Nil en canot (*). Mais la descente de la plus

(*) Histoire de la navigation et du commerce des Egyptiens, sous les Ptolémées, page 129.

forte cataracte , dont la chute n'est pendant les crues que de sept ou huit pieds , comme Pococke l'a vu , n'a pas le moindre rapport avec les connoissances qu'il faut posséder pour bien naviguer en mer.

Ce qu'il y a de certain , c'est que Sésostris fit beaucoup de bien à son peuple , auquel il restitua la propriété des terres , qui lui avoit été ôtée pendant l'usurpation des rois pasteurs , les plus impitoyables tyrans dont il soit parlé dans l'histoire. Ainsi les Egyptiens ont eu raison de faire éclater leur reconnaissance envers Sésostris , pour soutenir la réputation qu'ils ont eue dans l'antiquité d'être *les plus reconnoissans des hommes* : ils ont eu raison , dis-je , de célébrer sans cesse la mémoire de ce Prince , de l'appeler le second Osiris , et de comparer ses bienfaits à ceux du soleil ; mais il ne falloit cependant pas lui faire conquérir toute la terre habitable.

SECTION II.

De la condition des femmes chez les Egyptiens et les Chinois , et de l'état de la population chez ces deux peuples.

RIEN n'est plus surprenant que ce que rapportent quelques historiens de cette liberté

sans bornes dont ils veulent que les femmes aient joui dans un pays aussi chaud que l'Egypte, et où jamais les hommes n'ont cessé d'être extrêmement jaloux. Il faut bien examiner tout ceci, puisqu'on croit y découvrir une contradiction si manifeste entre les mœurs et le climat, qu'on n'en a vu d'exemple en aucun endroit de la terre.

Si, sans autre discussion, on comparoit par cet endroit les Chinois aux Egyptiens, jamais deux peuples ne se seroient moins ressemblés : mais pour peu qu'on veuille réfléchir sur les faits que je citerai, on verra les choses sous une autre face : cependant on ne les verra pas rentrer dans l'ordre naturel, puisqu'elles se rapprocheront de plus en plus des mœurs de l'Orient, qui sont si opposées à la nature.

L'histoire de l'ancienne Egypte, dans l'état où elle est, ressemble à une grande ville abîmée où il n'y a rien de suivi, où des ruines en cachent d'autres ; et ce que nous en savons ne nous est ordinairement attesté que par des Grecs, qui ne s'étant pas concertés entre eux pour mentir, ont dû nécessairement se contredire en mentant.

Hérodote assure que les Egyptiens n'épousaient qu'une femme : Diodore de Sicile assure

qu'ils en épousoient plusieurs , à l'exception des prêtres , qui toujours appliqués à l'étude et aux fonctions de leur ministère , ne pouvoient qu'être monogames. Ainsi ce qui a trompé Hérodote , c'est ou l'exemple des prêtres , ou l'exemple du petit peuple , auquel la pauvreté défendoit tant de choses que la loi lui permettoit.

Il n'y a pas de doute que les institutions de l'Égypte n'aient autorisé la pluralité des femmes , qui dans les pays chauds est une conséquence presque nécessaire de l'esclavage domestique. Car comment dans de tels pays , les hommes pouvoient-ils posséder des esclaves , acquis à prix d'argent , sans en abuser ? de sorte qu'on n'a pu y corriger le libertinage que par la polygamie , sans se mettre en peine de calculer s'il naît plus de filles que de garçons. Tout cela a résulté de la faute impardonnable des législateurs de l'Orient : soit qu'ils aient parlé en inspirés , soit qu'ils aient parlé en politiques , ils ont établi l'esclavage domestique par la force de leurs loix ; et cette erreur où ils sont tombés , est telle qu'il ne leur a plus été possible de rien discerner de vrai ou de faux , dans ce qu'on appelle le droit de l'homme : ils avoient corrompu la source où ils puisoient.

En Egypte, la servitude domestique étoit probablement aussi ancienne que la monarchie. Quand un homme libre y épousoit une personne dans la classe des esclaves nées, les enfans issus de ce mariage acquéroient toute la liberté du père; parce que l'on n'y avoit aucun égard, dit Diodore, à la race maternelle: or vouloir que les femmes aient été fort considérées, là où l'on ne considéroit pas du tout la race maternelle, c'est proposer des contradictions qu'on ne peut entendre en aucun sens, ni expliquer en aucune manière.

Le prétendu respect que les Egyptiens portoient aux femmes provenoit, dit-on, de leur vénération pour Isis ou pour la lune; et voilà, ajoute-t-on, pourquoi ils ont toujours infiniment plus honoré leurs reines que leurs rois. Mais quand cette raison seroit aussi solide qu'elle est frivole et puérile, il faudroit encore avouer que dans tous les monumens qui nous sont restés de ce peuple singulier, on ne découvre pas la moindre trace de cette préférence, accordée aux reines: il n'y en a tout au plus que trois ou quatre, dont le nom se soit conservé dans les annales: toutes les autres nous sont aussi inconnues que les Sultanes de la Perse, depuis Séic Séphi.

Si en Egypte les reines eussent eu beaucoup de part au gouvernement, beaucoup de part à la haine ou à l'amour du peuple, leur histoire ne ressembleroit pas si bien à celle des Sultanes de la Perse.

Il est constant que, par les plus anciennes institutions de l'Egypte, les femmes y avoient été déclarées incapables de régner : et cette loi d'exclusion dérhoit des principes même du gouvernement de ce pays-là, où aucune femme ne pouvoit entrer dans la classe sacerdotale, ce qui les éloignoit du trône, où l'on ne parvenoit qu'après avoir été sacré et adopté dans le collège des prêtres, comme Platon, Plutarque, Synésius et tous les anciens en conviennent. Il est vrai que Georgele-Syncelle (*Syncel. chronograph.*) fait mention d'un roi Binotris, qui fit abroger, à ce qu'il assure, la loi d'exclusion dont je parle, et déclara les femmes habiles à succéder à la couronne. Mais cela est impossible, et il y a ici une erreur qui provient d'une impropriété d'expression : on a pu faire en Egypte, comme dans la plupart des empires de l'Orient, une loi par laquelle la tutèle des Princes mineurs fut confiée ou à leurs mères, ou à leurs sœurs aînées, qu'on craignoit bien moins que les oncles et les frères ; ainsi

Skémiophris, *Amessès* et *Achenchrès*, qui sont nommées comme de véritables Reines, dans quelques catalogues des dynasties, car on ne les trouve pas dans tous, n'ont été que des tutrices des héritiers présomptifs ; et ce qui démontre évidemment qu'elles n'ont point régné d'une manière absolue, c'est qu'on ne leur avoit point érigé de statues dans cette galerie où on en érigeoit à tous les Rois du pays, comme on le sait par Hérodote, qui avoit été introduit dans cette galerie-là. Selon lui, jamais l'Egypte, depuis la fondation de la Monarchie, n'avoit été gouvernée par aucune femme ; on n'y a vu qu'une seule fois sur le trône, dit-il, une Princesse étrangère, nommée *Nitocris*, qui ne peut avoir été qu'une usurpatrice ; aussi trouvons-nous qu'elle exerça des cruautés épouvantables ; tandis que quelques flatteurs de sa cour la nommoient, suivant Manéthon, la plus belle femme de son siècle. Ainsi cet exemple unique est une exception à la règle qui confirme la règle même ; car je ne disconviens point que la violence n'ait pu pour quelque temps faire taire les loix, et changer encore, pour quelque temps, l'ancienne forme du gouvernement.

On conçoit aisément que tout ce qu'on vient de dire n'a aucun rapport à la dynastie des Grecs ou des Ptolémées, qui loin de suivre les institutions de l'Egypte, les renversèrent, et réglèrent l'ordre de la succession dans la famille des Lagides par le droit Macédonique, ou par de simples dispositions testamentaires : encore trouvais-je que le discours ampoulé que le poète Lucain met dans la bouche de Cléopâtre, n'est pas fort conforme aux notions que l'histoire nous donne (*).

Les Egyptiens, quoiqu'opprimés par des conquérans qui vouloient tout changer, tout renverser dans le pays conquis, n'en conservèrent pas moins un attachement invincible pour leurs anciennes loix, et les ressuscitoient dès que l'occasion leur étoit favorable, ou les maintenoient contre toute la fureur de la tyrannie ; de sorte qu'ils ne renoncèrent pas, même après l'invasion de

(*) Lucain (*Phars. X, v. 90*), fait dire à Cléopâtre :

. *Non urbes prima tenebo*

Fœmina Niliacas ; nullo discriminé sexus

Reginam scit ferre Pharos.

Cela ne peut s'entendre que de Nitocris et des désordres survenus dans la dynastie des Ptolémées, où l'on vit quelquefois des Reines fort puissantes.

Cambyse , qui ne fut qu'une bête féroce , à l'usage immémorial de ne jamais conférer à aucune femme les premières fonctions sacerdotales , qui n'étoient ni de vains emplois , ni de vains titres ; il falloit pour cela être versé dans le dialecte sacré , dans les dix premiers livres hermétiques , dans l'astronomie , dans la physique , et dans tout ce qui étoit , ou dans tout ce qu'on appelloit la sagesse des Egyptiens (*). Ce sont là des choses que les femmes n'ont pu apprendre , et quand elles auroient pu les apprendre , les prêtres ne les leur eussent jamais enseignées : car leurs superstitions se soutenoient principalement par le secret : c'étoit un colosse immense , dont on cachoit toujours les pieds.

Il a pu arriver dans la suite des temps , par l'extrême confusion des rits Persans , Grecs et Romains , avec la liturgie Egyptienne , que quelques dévotes d'Isis se sont fait passer pour des prêtresses d'Isis dans des pays étrangers : mais elles n'avoient reçu aucune consécration , et étoient intruses dans ce ministère à la faveur de cette confusion dont je viens de parler. Tout cela

(*) *Clément. Alexandrin. Strom. VI.*

a pu donner lieu aux monumens cités par Martin, Montfaucon, Caylus et plusieurs autres, qui paroissent avoir voulu opposer au témoignage positif de l'histoire ancienne, des monumens aussi modernes que la table Isiaque fabriquée en Italie (1). Mais ce seroit inutilement qu'on entreprendroit de prouver que les Egyptiens, aussi long-temps que leurs institutions ont été en vigueur, aient conféré les premières dignités sacerdotales aux femmes, qui n'ont pu tout au plus, dans l'ordre secondaire, s'acquitter que de quelques emplois sans conséquence, comme de nourrir des scarabées, des musaraignes et d'autres petits animaux sacrés (2). Car pour le grand bœuf *Apis*, il ne leur étoit pas même permis de le voir, sinon dans les premiers jours de son installation au temple de Memphis. Or comme le bœuf *Apis* pouvoit,

(1) La table Isiaque n'a été faite que dans le deuxième ou le troisième siècle. C'est un calendrier où quelques figures, qu'on a prises pour des prêtresses, sont des Isis. Voyez le *Miscel. Berolineasia*, tomes VI et VII.

(2) On peut consulter là-dessus la dissertation de *Sacerdotibus et Sacrificiis Egyptiorum*, pag. 93 et 94, de Schmidt, qui a remporté le prix de l'Académie des inscriptions de Paris, sur cette question.

suivant le calcul de Plutarque et de Jablonski, (*Pantheon Ægypt. lib. IV. Cap. 2, de Taure Apide*) vivre vingt-cinq ans avant que d'être noyé, il s'écouloit souvent un siècle, pendant lequel les femmes d'Egypte ne le voyoient que quatre fois, et encore n'étoient-ce que les personnes de la lie du peuple, qui se chargeoient, comme l'on s'en appercevra dans l'instant, de cette cérémonie singulière.

Quant au temple de Jupiter Ammon de la Thébaïde, je suis persuadé qu'aucune femme ne pouvoit y entrer, non plus que dans celui de Jupiter Ammon de Libye (*); mais, par une de ces bizarreries dont les sages gémissent, on consacroit de temps en temps au Jupiter de Thèbes une petite fille, à laquelle on imposoit le nom Egyptien de *Neith*, et qui, sous prétexte d'être la concubine du Dieu, pouvoit s'abandonner à tout le monde jusqu'à ce qu'elle parvînt à un certain âge. Il y a bien de l'apparence que c'est dans cette institution qu'il faut chercher l'origine des amours mythologiques du père des Dieux, et encore l'origine d'un abus beaucoup plus

(*) Silius Italicus, liv. III, dit en parlant du temple de Jupiter Ammon de la Libye :

*Tum queis fas et honos adyti penetralia nosse
Famincos prohibent gressus.*

criant ,

écriant , qui se commit ensuite à *Thmuis* , au Nome Mendétique.

Comme les Romains , d'ailleurs si tolérans envers les cultes les plus absurdes , apportés en Italie par des fanatiques errans , ou par des peuples vaincus , ont très-souvent persécuté la religion égyptienne avec fureur , on a cru qu'ils y avoient été engagés par les désordres , dont le temple d'Isis à Rome fut accusé long-temps avant Décius Mundus et Pauline ; mais il paroît par un passage du quarante-deuxième livre de Dion , que les Aruspices et les Sacrificateurs des divinités indigènes excitoient sous main la persécution ; et comme de tels hommes étoient incapables de donner de bons conseils , les Romains se rendirent véritablement ridicules en suivant leur avis : car quoi de plus ridicule que de voir ce temple d'Isis à Rome démoli jusqu'aux fondemens par arrêt du Sénat , et de le retrouver bientôt après relevé ? Il fut de la sorte alternativement abattu et reconstruit huit ou neuf fois ; ce qui y attira un concours extraordinaire de peuple , et occasionna en grande partie cette solitude affreuse qui régnoit autour des autres Dicux de la capitale , si négligés dans leurs sanctuaires , que , suivant l'expression de Pro-

perce (*liv. 2 , Eleg. 5*) , les araignées y faisoient paisiblement leur toile : *Velavit aranea fanum* (*).

Si l'on demandoit pourquoi le culte isiaque charmoit si fort l'ame des superstitieux , je répondrois que c'étoit le chef-d'œuvre des anciens prêtres de l'Egypte , qui ayant à conduire un peuple très-mélancolique , augmentoient quelquefois tout exprès sa tristesse par des fêtes pleines d'austérités , pour lui faire goûter ensuite d'autant mieux la joie par des fêtes pleines de licence , auxquelles il n'y eut cependant jamais que la populace qui prit part. Car si l'on considère , avec plus d'attention qu'on ne l'a fait , les mœurs des anciens Egyptiens distingués par leur rang ou par leur naissance , il est facile de s'appercevoir que la clôture même des femmes étoit établie parmi eux. D'abord il y a toujours eu des eunuques à la cour de leurs rois ; et comme nous savons bien que le ministère de cette espèce d'esclaves n'a point varié dans l'Orient , on peut juger par-là combien peu

(*) Ces choses n'étoient pas sur un autre pied lorsque Jérôme vint à Rome : *Fuligine et araneorum telis omnia Pomae templa cooperta sunt* , dit-il. Preuve que les Romains étoient très-peu attachés à leur religion , lors même qu'ils persécutèrent celle de l'Egypte.

quelques historiens Grecs ont été instruits , lorsqu'ils ont parlé de cette liberté sans bornes dont le sexe jouissoit , suivant eux , dans un pays où nous voyons les eunuques parvenus à un pouvoir , auquel on ne croiroit pas qu'ils eussent pu parvenir , chez un peuple qui a joui de quelque réputation de sagesse dans l'antiquité ; mais le gouvernement de l'Egypte avoit de grands défauts : on y avoit permis aux eunuques de se marier , et on leur avoit permis encore de posséder des esclaves acquis à prix d'argent , ce qui choque l'essence des choses : car c'étoit imaginer dans la servitude domestique une autre servitude , et dans le mariage un autre mariage. Il ne faut pas m'objecter que ces désordres n'éclatèrent que sous le règne de ces usurpateurs infames , qu'on a nommé les rois bergers ; puisqu'on voit clairement dans Manéthon , que long-temps avant les rois bergers , le Pharaon Amaménès fut la victime d'une conspiration qu'avoient tramée contre lui les grands eunuques du palais. Au reste , cet exemple unique dans les annales de l'Egypte , ne peut en aucune manière être comparé aux ravages commis par ces innombrables troupes d'eunuques , qui ont tant de fois dévasté la Chine.

Il est essentiel de faire observer que Villan et Tavernier se sont grossièrement trompés, lorsqu'ils disent que la castration à ras a été inventée par le sultan Amurat, ou par le Sultan Soliman : cette opération est si ancienne, qu'on ne sait absolument rien du temps auquel elle a commencé : il en est déjà parlé en termes exprès dans le deutéronome ; donc l'Auteur n'a pu en parler que parce qu'il savoit qu'on la pratiquoit chez les Egyptiens, peuple si jaloux qu'on l'a même accusé de craindre les embaumeurs. Hérodote croit que ces terribles hommes insultoient effectivement à des cadavres ; mais il faut croire que la jalousie, qui exagère tout, y avoit fait naître à leur égard ces soupçons injurieux. Ce qu'il y a de bien vrai, c'est que le temps n'a point adouci la passion dominante des habitans de cette malheureuse contrée, comme on peut le voir par ce qu'en dit d'Arvieux dans son voyage au Levant, et sur-tout par ce qu'en dit Maillet, dans sa description de l'Egypte.

Quelques Voyageurs ont prétendu qu'anciennement on embaumoit en Egypte avec beaucoup plus de soin et de magnificence les corps des femmes que ceux des hommes ; mais c'est un pur hasard qui a donné lieu à ce préjugé. La plupart des momies, envoyées

jusqu'à présent en Europe , se sont trouvées en effet être des corps de femmes , parce qu'on les a prises dans les souterrains de *Sakara* et de *Busiris* , où l'on enterroit beaucoup de personnes du sexe. Si les Turcs et les Arabes vouloient permettre de fouiller dans des endroits où l'on sait qu'il y a des cryptes , on n'en tireroit peut-être que des momies d'hommes , dont Pococke (*Description of the East*. B. V. cap. 3.) a supposé que la sépulture se trouvoit , pour cette partie de l'Egypte , la plus voisine de Memphis , dans les grottes qu'on voit le long de la rive orientale du Nil. Ce n'est donc pas sur des choses qui dépendent uniquement du plus ou moins de bonheur de ceux qui fouillent dans les ruines , qu'on peut appuyer son jugement. Au reste , je ne crois point que quelques-unes de ces momies de *Sakara* soient des corps de femmes publiques , comme le docteur Shau le prétend ; les caissettes qu'on a trouvées auprès d'elles , et qui renfermoient de petites statues dans des attitudes très-libres , et ensuite des pinceaux avec du *surme* ou de l'antimoine , pour noircir les yeux , ne le prouvent pas ; car dans l'Orient l'usage de se peindre les yeux a été et est encore aujourd'hui en vogue parmi les personnes de la première qualité : quant à ces petites

statues , dont Shan et le consul de France ont si mal jugé , ce sont indubitablement des Osiris avec le *Phallus*.

Voici ce que c'étoit que la clôture des femmes distinguées par leur rang dans l'ancienne Egypte : pour les empêcher de sortir , on leur ôtoit en quelque sorte l'usage des pieds ; et cette mode , qui n'étoit que gênante , n'a pas même le rapport le plus éloigné avec la mode des Chinois , qui est cruelle. Plutarque dit que les Egyptiens ne permettoient pas à leurs femmes de porter des souliers (*Præcepta connub.* fol. 121.) : ensuite ils avoient imaginé que c'étoit une indécence pour elles de paroître en public à pieds nuds , de sorte qu'elles n'avoient garde d'y paroître. Le kalife Hakim , troisième des Fatimites , et fondateur de la religion des Druses , remit cette ancienne coutume en vigueur , et défendit , sous peine de mort , aux cordonniers de l'Egypte de faire des souliers ou d'autres chaussures pour les femmes , et c'étoit bien connoître le génie des Orientaux , que de soutenir un usage par une loi. Si je n'avois pas trouvé cette loi même dans le *Kitab-al-Machaid* (*), j'aurois pu douter de ce que Plu-

(*) Le *Kitab-al-Machaid* est comme la bible des

tarque rapporte ; mais ces deux faits se confirment tellement l'un l'autre , qu'il n'est point possible d'en douter. Il paroît par toute la vie du kalife Hakîm , tant maudit par les Mahométans , les Chrétiens et les Juifs , qu'il possédoit des connoissances assez étendues dans l'histoire ancienne ; et si la religion qu'il avoit imaginée ne fit point de grands progrès , ce fut moins sa faute que celle de son siècle , où le fanatisme des Turcs étoit encore dans toute son effervescence : il opposa un ruisseau à un torrent.

C'est pour n'avoir pas distingué des choses qu'il ne faut jamais confondre , je veux dire les mœurs du petit peuple avec les mœurs des personnes , élevées au dessus du peuple par leur fortune ou leur naissance , qu'on a tiré des conséquences si ridicules d'un passage d'Hérodote , répété presque mot pour mot dans la Géographie de Méla. (*Lib. I, Cap. IX.*) En Egypte , dit-il , les hommes restent dans l'intérieur du logis , et travaillent à faire des toiles , tandis que les femmes sortent , vendent , achètent et font les affaires de dehors. Comment est-il possible qu'on ne se

Druses : il contient tous les mystères de leur religion , fondée par le kalife Hakîm , et entre dans de grands détails sur la vie de cet homme singulier.

soit pas apperçu qu'il n'est question ici que des tisserands et des bas ouvriers , qui , attachés comme eux à des métiers sédentaires , ne pouvoient se charger des affaires de dehors , et qui ne renferment leurs femmes ni en Turquie ni en Perse , ni à la Chine , où la clôture est néanmoins plus sévère qu'en aucun pays du monde ? Ces gens là sont trop pauvres pour avoir des esclaves , et ils ne sont pas assez riches pour être polygames. Ils envoyotent en Egypte leurs femmes échanger des toiles contre la colocase : car tout ce négoce se bornoit aux fruits et aux étoffes , comme les Auteurs Arabes , qui ont parlé de cet ancien usage , en conviennent généralement. A mesure que le mauvais gouvernement des Mamelucs , et le gouvernement encore plus mauvais des Turcs , y ont ruiné les fabriques , on y a vu ce trafic cesser par degrés , et enfin finir.

Ce sont ces femmes de la lie de la nation , qui ont commis anciennement en Egypte tous ces excès dont il est tant parlé dans l'histoire : elles dansoient dans les orgies , portoient le *Phallus* d'une manière presque incroyable , se travestissoient en *Chérubs* , en s'appliquant aux épaules deux grandes paires d'ailes , comme on les voit dépeintes sur les langues

des Momies, (voyez *Gordon Mumiothec*) ; se lamentoient aux portes des temples d'Isis , ou pleuroient dans le deuil des particuliers pour de l'argent , tout comme cela se pratique encore de nos jours : elles se signaloient à la fête de Bubaste , à la procession de Canope , insultoient les passans sur le Nil , se rendoient furieuses , en prenant de fortes doses d'*opium* ; et c'est vraisemblablement pendant ces accès de fureur , qu'elles se prostituoient en public à des boucs au canton de Mendès ; et c'est-là un fait qu'on peut croire : mais quand Plutarque a attesté , de la manière la plus positive , qu'on en avoit vu qui couchoient avec des crocodiles apprivoisés dans la ville d'Antée , on n'a pu le croire. Là-dessus il faut observer que le savant Jablonski s'est imaginé que le bouc de Mendès représentoit le même Dieu, qu'on nommoit *Entes* ou *Antès* dans la ville d'Antée ; et si cela étoit vrai , on pourroit soupçonner qu'un de ces excès avoit été copié sur l'autre , à cause de la conformité du culte : mais on ne me persuadera pas qu'il soit si facile d'avoir commerce avec des crocodiles. On a cru que tout le secret des Egyptiens pour se préserver de ces lézards , consistoit à se frotter d'une infusion de safran ,

comme l'on se frotte de couperose et de musc contre les ours et de certains serpens ; mais, suivant Strabon , il y avoit en Egypte des crocodiles véritablement apprivoisés , dont il n'est plus parlé dans l'histoire après le quatrième siècle de notre ère , et encore la dernière mention ne s'en trouve-t-elle que dans les légendes des anachorètes de la Thébaine , qui ont pu avoir quelque intérêt à rechercher la méthode des Tentyrites. Quoi qu'il en soit , ce sont des femmes perdues de mœurs , qui , après s'être défilées , alloient pendant les premiers jours de l'installation se présenter au Bœuf *Apis* , auquel elles dévoient les parties de leur corps que la pudeur devoit sur-tout leur faire voiler (*). Il n'y a pas d'exemple d'un tel délire de religion , sinon chez les Juifs , qui se deshabillèrent aussi pour

(*) *Per hos dies solæ mulieres Taurum (Apisem) vident, quæ ante faciem ejus adstante, vestibis sublati, ei fœnem abrasum ostendunt. Reliquo tempore prohibentur in conspectum Apidis venire. Diod. Sicul. Bibliot. lib. II.* On pourroit croire qu'on pratiquoit la même cérémonie à Hermonthis , où l'on révéroit le bœuf *Onuphis* ; car on y a découvert des figures en pierre , qui représentent des femmes à genoux devant un bœuf.

danser autour du veau dans le désert ; et je ne sais pourquoi l'Anglais Schukford a prétendu révoquer ce fait en doute , tandis que les Juifs eux-mêmes ne le nient point. On a tiré des ruines d'*Herculanum* de petits tableaux qui représentent de ces cérémonies Egyptiennes , où l'on voit des personnages nus danser autour d'un autel. La superstition est une chose étrange : on vouloit être pur dans la présence des Dieux , et comme les vêtemens pouvoient être souillés , on s'en dépouilloit et on se rasoit tout le corps , comme le faisoient aussi les Sacrificateurs , qui conservoient néanmoins leurs habits dans les temples ; car les monumens qui prouvent un de ces faits , les prouvent tous deux. Il a suffi à des Grecs , qui , suivant la véritable expression des prêtres de l'Egypte , étoient toujours enfans , de voir ces excès , pour s'imaginer que la liberté du sexe n'y avoit point de bornes : c'est comme si l'on jugeoit des mœurs des Chinoises et des Indiennes par la licence des bonzesses , et des filles publiques , qui parcourent les fauxbourgs de toutes les villes de la Chine , ou par les danseuses de Surate , dont les relations des Indes orientales ne cessent de parler. Mais on ne sauroit trop répéter qu'en lisant l'histoire des anciens peuples ou des peuples fort éloignés

de nous, il faut bien distinguer toutes ces choses.

Accorder, comme avoient fait les Egyptiens, dit Montesquieu, le gouvernement de la maison aux femmes, c'étoit choquer à la fois la nature et la raison; mais en disant cela, il ne réfléchissoit point au pouvoir des eunuques, dont j'ai parlé, et bien moins encore au passage de Plutarque que j'ai cité: s'il y avoit jamais eu dans ce pays-là une telle forme de gouvernement, les eunuques n'y eussent pas même été tolérés. Or, dans de semblables cas, les faits prouvent infiniment plus que les observations vicieuses de quelques voyageurs grecs, qui nous ont dépeint les mœurs de la plus vile populace, comme cela est indubitable. Je soupçonne à-peu-près quelles ont été les idées de Montesquieu, lorsque je vois que, dans son roman du temple de Gnide, il fait paroître des femmes d'Egypte pour y disputer le prix de la beauté, qu'elles n'ont jamais pu disputer à personne: car du côté des facultés corporelles, les Egyptiens étoient un peuple mal constitué: aussi les Coptes, qui en descendent, en ont-ils hérité cette laideur qui perce, comme dit Pococke, au travers des plus riches vêtemens dont ils se couvrent (*):

(*) *Description of the East, IV, B. paragraf 45.*

dè sorte qu'il ne faut pas être étonné si quelques Auteurs de l'antiquité , comme Elien , (*De Nat. Animal. Lib. IV. cap. 54*) ont mis en fait qu'il n'étoit pas possible de leur temps de trouver de belles personnes en Egypte parmi les indigènes ; car il n'est pas question ici des familles européennes , établies à Alexandrie et à Naucrète : outre que les femmes indigènes y étoient basanées , et sujettes à la même excrescence que les Caffresses, un défaut dans les yeux , produit vraisemblablement par cette ophtalmie, dont je parlerai dans l'instant, les défiguroit beaucoup ; et on soupçonne qu'elles avoient alors , comme aujourd'hui , le même penchant à prendre des pâtes et des drogues pour se faire engraisser d'une manière presque monstrueuse , ce qu'elles regardent comme le plus haut degré de beauté : je crois bien que les racines du faux hermodactyle , nommé en Arabe *chamir* , et dont elles usent continuellement , y contribuent beaucoup , comme Prosper Alpin l'assure (*) ;

Aristote prétend aussi que les Egyptiens avoient une espèce de défaut dans les jambes ; mais je n'ai rien pu découvrir à cet égard , sinon que l'éléphantiasse égyptienne attaque quelquefois tellement les pieds , que les malades ont beaucoup de difficulté à marcher.

(*) *Rerum AEgypticarum. Lib. III, cap. XIV. En*

mais le climat , et sur-tout les eaux , y contribuent aussi ; car les anciens ont observé la même chose dans cette partie de l'Ethiopie , qui est immédiatement au-dessus de l'Egypte. Qui a jamais été surpris , dit Juvénal , de voir dans le Méroë le sein de la mère plus grand que le corps de l'enfant ?

In Meroë crasso majorem infante mamillam.

Diodore de Sicile rapporte que les Egyptiens regardoient la polygamie comme très-favorable à la population ; et si cela est vrai , ils se sont trompés. Au reste , cet usage ne produit pas des effets aussi funestes qu'on l'a cru ; et j'ose dire que c'est une véritable contradiction de la part de Sussmilch , écrivain d'ailleurs fort estimable , d'avoir , dans un endroit de son livre , exagéré prodigieusement le nombre d'hommes qu'il supposoit être à la Chine , et d'avoir assuré , dans un autre endroit de ce livre , que la pluralité des femmes rend les pays où elle est établie déserts : il avoit , par conséquent , oublié alors que les Chinois sont polygames. Nous sommes aujourd'hui beaucoup mieux instruits par rapport à la Turquie , qu'on cite ordinairement

Syrie les femmes se font aussi engraisser ; mais elles se servent de drogues où il entre du mercure.

comme un exemple : on y a ruiné l'agriculture : on y a ruiné le commerce par les fermes, les privilèges exclusifs et les brigandages des Pachas : on y a admis dans les meilleures provinces les Arabes Bedouins, qu'il ne falloit pas y admettre, ou qu'il falloit forcer à changer de mœurs : on y a enfin laissé tomber dans un profond oubli la police Egyptienne pour arrêter la peste : si l'on y remettoit cette police en vogue, et la culture des terres en honneur, le nombre d'hommes y deviendrait à-peu-près comme il l'est aux Indes et au Japon. La population de tous ces pays seroit un problème difficile à résoudre, si l'on ne s'appercevoit de plus en plus qu'il y a dans les climats tempérés de l'Asie des causes physiques, qui favorisent singulièrement la multiplication de l'espèce humaine, comme je tâcherai de l'expliquer dans la suite. Il paroît d'abord que la clôture ou la vie sédentaire des femmes devoit faire encore plus de mal que la polygamie jointe au despotisme, en occasionnant parmi elles des maladies, comme Aristote se l'étoit réellement imaginé. (*tom. 2, pag. 305*). Et rien ne paroïssoit mieux fondé qu'un pareil soupçon de la part d'un Philosophe qui avoit tant observé, et tant raisonné. Cependant, ce qui paroît devoir

arriver nécessairement , n'arrive point. Les femmes vieillissent dans ces prisons , ou n'y meurent pas plutôt qu'ailleurs , quoique privées , pour la plupart , des secours de la médecine : car il faut que les maîtresses des Princes même jouissent d'un grand crédit , pour qu'on se détermine à appeler chez elles des médecins habiles , comme Manouchi et Bernier furent mandés pour des femmes du Grand-Mogol : encore les raffinemens très-ridicules que la jalousie des Orientaux emploie dans de tels cas , mettent-ils l'art de guérir entièrement en défaut. On peut assurer , sans craindre de se tromper , que les Chinois ont surpassé tous les Asiatiques par les précautions excessives dont ils usent : on fait quelquefois chez eux passer sur la main des femmes malades un fil de soie , dont le médecin tient l'extrémité , et il juge de l'état du pouls par les vibrations qu'il éprouve , ou qu'il fait semblant d'éprouver , et ordonne un remède au hasard : car il ne peut y avoir , dans un tel art de conjecturer , qu'un extrême hasard. On en agit un peu moins mal à l'égard de Tournefort , lorsqu'on l'introduisit dans le serail du Grand-Visir à Constantinople : il est vrai qu'il ne put ni voir les malades ni leur parler ; car il y avoit entre lui et elles

une

une muraille , dans laquelle on avoit pratiqué des ouvertures , et les femmes de ce Ministre lui tendirent par-là leurs bras. En Perse , on n'a actuellement dans les harams que des matrones , qui exercent la médecine , sans savoir ni lire ni écrire : car on n'y admet plus des hommes , depuis Séphi premier , dont le médecin Ibrahim , parvenu à sa soixante-dixième année , avoit acquis , à cause de son âge , un grand accès chez les Sultanes ; mais bientôt on l'accusa d'un grand crime ; aussi le Jésuite Bazin , qui a long-temps été premier médecin de Nadir-Shah , que nous nommons Thamas-Koulikan , ne dit-il point dans sa relation qu'on l'ait appelé chez les femmes de ce Prince. Il y a bien de l'apparence que ce qui rend les harams si peu mal-sains , contre le sentiment d'Aristote , et des modernes qui l'ont suivi , c'est qu'on y a pratiqué de vastes jardins : le genre de vie y est uniforme , les maladies populaires n'y pénètrent que difficilement ; et si quelque chose pouvoit y abréger le terme de la vie , ce seroit le désespoir ou cet amour illégitime , auquel la nature a attaché un grand châtiment.

Je me crois absolument dispensé de devoir discuter ce que Diodore de Sicile dit de la forme des contrats de mariage , par lesquels

les Egyptiens se dépouilloient de toute leur autorité en faveur de leurs femmes : cette fable, assez démentie par un passage d'Orus Apollon (*), l'est bien davantage par les faits que j'ai rapportés, et qui démontrent que l'indépendance des Egyptiennes n'a pas été telle qu'on le croit communément. Au reste, il n'y a pas la moindre comparaison entre elles et les femmes de la Chine, auxquelles on a ôté par le droit positif tout ce qui leur étoit accordé par le droit de la nature. Quelques moralistes, dont on a fait si mal-à-propos des philosophes, loin d'avoir pensé à adoucir leur sort, l'ont aggravé par des maximes désespérantes. De tout cela il a résulté qu'un Chinois en colère, qui tue sa femme, n'est pas même responsable de sa conduite devant le juge, (*Hieroglyph. libro I, cap. VII.*) non plus que quand il tue ses filles : je parlerai dans l'instant de cette infanticide, horrible dans toutes ses circonstances.

C'est par une loi fondamentale de l'Empire, qu'à la Chine les femmes sont exclues du trône, parce qu'elles ne sauroient offrir les sacrifices que l'Empereur, en sa qualité de

(*) *Osbeck Reisenach Ostindien und China* 327.
seconde édition de Rostock, 1765.

pontife , doit offrir quatre fois par an : cependant dans les minorités , qui sont toujours très-rapides , les Impératrices-mères prennent en main les rênes de l'état , comme le font aussi en quelque sorte les sultanes *Validé* en Turquie , et les Sultanes *Kanum* ou *Khatum* en Perse. Or il est arrivé deux fois à la Chine que les impératrices *Liu-Heou* ou *Heo-vou chi* , ayant été déclarées tutrices de leurs enfans mineurs , ou des enfans qu'elles avoient supposés , se sont emparées de l'autorité souveraine , et ont régné seules , sans se soucier des sacrifices. Les historiens , en parlant d'elles , les distinguent dans les catalogues des dynasties par le nom d'usurpatrices , et il est étonnant que ces usurpations ne soient pas plus fréquentes dans les états despotiques , où la succession n'est pas réglée , et où la plupart des princes sont presque toujours redevables à leurs mères du trône auquel ils parviennent du milieu des dangers qui environnent leur enfance ; et c'est là-dessus qu'est fondé le respect que les souverains de l'Orient , après s'être dépouillés de tous les sentimens d'humanité , conservent ordinairement envers leurs mères : le principal honneur qu'on leur rend à la Chine , c'est de célébrer dans tout l'empire le jour auquel

elles entrent dans leur soixantième année ; et si les femmes ne vieillissoient pas dans les serrails , comme on l'a prétendu , il eût été absurde d'imaginer un tel honneur. Cependant ces solennités ne sont point comptées parmi les événemens absolument rares , et la dernière est de l'an 1752 , dont nous avons une relation , écrite par le P. Amyot , (*Lettres édifiantes* , XXVIII^e. recueil.) qui assure que , pour ne pas voir la marche du Prince , il fut ce jour-là obligé de se renfermer dans sa chambre : mais il étoit inutile de faire mention d'une telle circonstance , puisqu'il n'y a personne qui ne sache que par-tout où l'Empereur de la Chine passe , les gens doivent , sous peine de mort , se barricader dans leurs maisons. Boullanger dit que cet usage a son origine dans la théocratie ; mais qui ne voit que cet usage a son origine dans la tyrannie et dans les remords des tyrans , qui craignent à chaque pas d'être assassinés ? Au reste , il faut observer en passant que tout cela donne une mauvaise idée de la cérémonie du labourage : aussi se réduit-elle , comme je l'ai dit , à un vain appareil.

Les Chinois peuvent associer à leur première épouse des concubines , qu'on appelle les petites femmes ; mais en ces choses les

titres ne font rien, pourvu qu'ils observent les degrés de consanguinité et d'affinité, qui empêchent le mariage, et qui sont très-étendus, et presque étendus à l'infini entre les personnes qui portent un même nom : les loix ne leur permettent en aucun cas d'épouser leur sœur consanguine, ou leur belle-sœur, ou leur cousine-germaine, ni issue de germaine; et en cela ils diffèrent beaucoup des Egyptiens; quoique je ne croie cependant pas que jamais les Egyptiens, en suivant leur droit national, aient pu se marier avec leurs propres sœurs. Si l'on m'objectoit qu'il n'est pas probable qu'on se soit trompé sur un fait de cette nature, je répondrois que cela est plus que probable. Les anciens n'ont-ils pas dit qu'en Perse les mages épousoient leurs mères; tandis que nous savons par le *Sadder* et par les *Zends*, qui existent aujourd'hui en Europe, que personne n'a pu épouser sa mère en Perse? Corneille Népos n'a-t-il pas mis en fait, que le Grec Cimon n'eut aucun reproche à essuyer à cause de son mariage avec sa sœur Elpinice; tandis que nous savons qu'on lui en fit un crime, comme on le voit clairement dans Plutarque, (*Vie de Cimon.*) et plus clairement encore dans la déclamation

d'Andocide contre Alcibiade (*) ? Andocide parlant au milieu d'Athènes , connoissoit sans doute mieux les loix d'Athènes que Corneille Népos, qui ne les connoissoit pas du tout.

Voici ce qui en est. Par une sanction du droit macédonique on pouvoit épouser sa sœur, comme l'on en rencontre différens exemples dans l'histoire : or la famille des Ptolémées , qui étoit , ainsi que tout le monde sait , une famille Macédonienne , se voyant transplantée en Egypte , usa , comme cela étoit assez naturel , de son droit national , et permit aux Grecs , établis à Alexandrie d'en user aussi ; parce que ces Grecs ne pouvoient s'allier avec des femmes égyptiennes , auxquelles les loix interdisoient toute union avec les étrangers. Voilà pourquoi aucun historien antérieur au siècle d'Alexandre, n'a pensé seulement à dire que les Egyptiens épousoient leurs sœurs , puisque cet usage ne s'introduisit chez eux qu'après la mort d'Alexandre.

Si les Macédoniens eussent eu cet inceste en horreur , lors de leur arrivée en Egypte , on peut être certain qu'ils n'auroient pas

(*) Dans quelques textes grecs imprimés d'Andocide , on lit fautivement *Conon* au lieu de *Cimon*. Miltiade n'a pas eu d'enfant nommé *Conon*.

adopté le droit d'une nation vaincue et avilie , pour légitimer dans la maison régnante un inceste , qu'ils eussent eu en horreur. Je sais sans doute que les conquérans peuvent à la longue s'accoutumer aux manières bizarres , et même aux mauvaises loix des conquies : mais on ne sauroit dire cela des Ptolémées , puisque leur domination étoit à peine fondée , que Philadelphe , fils de Soter , débuta par épouser sa sœur Arsinoé , comme cela s'est pratiqué dans la famille des Lagides jusqu'à Cléopâtre , sans qu'il en ait résulté , au moins par rapport aux facultés corporelles , quelque dégénération dans cette famille - là , si l'on en excepte Ptolémée Physcon , qui étoit une espèce de nain si difforme , que les ambassadeurs Romains ne purent s'empêcher de rire en le voyant (*). Je dis ceci , parce qu'on soupçonne de plus en plus qu'il arrive effectivement quelque dégénération aux animaux par les accouplemens incestueux , et sur-tout en ligne collatérale au premier degré. Dans l'ouvrage que Michaélis vient de publier en allemand

(*) Il naissoit beaucoup de nains en Egypte aux environs d'Alexandrie : la plupart de ceux qu'on voyoit anciennement à Rome venoient de-là.

sur le droit Moisaïque, (*Moisaische-Recht*) il rapporte à ce sujet des expériences singulières, faites sur des chevaux en Hongrie, et dont il prétend qu'aucun naturaliste n'avoit eu connoissance. Mais il se peut que ce cas rentre dans la classe de ceux, où l'on ne peut absolument pas conclure des animaux à l'homme ; et je doute qu'on puisse attribuer à l'inceste la naissance de tous ces princes, monstrueux par leur cruauté, monstrueux par leur folie, qui rendirent cette dynastie des Ptolémées une dynastie infame. Auguste avoit tort de se donner tant de peines pour vouloir ressusciter Cléopâtre, en faisant sucer ses blessures par des psyllés. Au reste, il faut observer que Cléopâtre n'étoit pas issue directement d'un mariage incestueux, puisque sa mère n'avoit été que la concubine de Ptolémée Aulète, qui fit tout ce que les bons rois ne font pas. A en juger par ce qui arriva dans cette famille des Lagides, on seroit tenté de croire que le motif qui doit faire défendre le mariage entre le frère et la sœur, n'est point celui qu'ont allégué les jurisconsultes, qui nous ont tant parlé de la crainte de la corruption dans la maison paternelle. Des enfans qui ont été élevés ensemble, qui connoissent leurs défauts mutuels, et qui se

croient tous égaux , ne doivent pas se marier entre eux , et ils ne sont pas même naturellement portés à le faire ; voilà pourquoi la corruption que les jurisconsultes ont imaginée dans la maison paternelle , est une chose très-rare : tout cela seroit ainsi , quand même on élèveroit ensemble des enfans qui ne seroient ni frères , ni sœurs.

Le véritable droit national des Egyptiens , tel qu'il étoit avant le siècle d'Alexandre , leur permettoit d'épouser leurs belles-sœurs , restées veuves sans enfans (*), et encore leurs cousines-germaines ; ce que jamais les Coptes n'ont cessé de faire. Un jour la cour de Rome leur fit proposer en secret , que , s'ils vouloient se réunir à l'église latine , on n'exigeroit rien d'eux pour les dispenses au sujet de leurs mariages contractés dans le se-

(*) Les Egyptiens , persécutés probablement par les premiers empereurs chrétiens , au sujet de leurs mariages avec leurs belles-sœurs , avoient trouvé un subterfuge bien singulier ; ils soutenoient que leurs belles-sœurs restées sans enfans étoient aussi restées vierges , comme on le voit par la célèbre constitution de l'empereur Zénon , qui commence par ces termes : *Licet quidam AEgyptiorum idcirco mortuorum fratrum sibi conjuges matrimonio copulaverint , quod post illorum mortem mansisse virgines dicebantur*. De incest. et inutil. Nupt. TITVL. V.

cond degré de parenté collatérale ; mais ils rejetèrent de telles propositions , parce que le privilège qu'on vouloit leur accorder comme une faveur nouvelle , ils en étoient en possession de temps immémorial ; quoi qu'en dise le P. Sollier , dans sa chronique des patriarches d'Alexandrie , où l'on trouve beaucoup d'erreurs touchant les Coptes.

Ainsi il reste vrai que les degrés qui empêchent le mariage n'ont point été fort étendus en Egypte , et il y a une raison fort naturelle : le peuple y étoit distribué en tribus , dont quelques-unes ne pouvoient s'allier entre elles , non plus que les tribus juives. On a cru aussi que l'animosité qui régnoit entre de certaines villes , empêchoit les habitans des unes de trouver des femmes dans les autres , et que les filles de Bubaste , où l'on révéroit le chat , n'épousaient jamais de garçons d'Athribis , où l'on révéroit la musaraigne , quoiqu'il n'y eût que huit à neuf lieues d'Athribis à Bubaste. Mais cette animosité dont il est ici question , n'éclata , comme je le dirai dans la suite , que sous les Grecs et les Romains , lorsque l'autorité des prêtres , qui avoient su contenir la superstition par la superstition même , n'existoit plus.

A la Chine , où il n'y a pas et où il n'y a

jamais eu des tribus ou des castes (*Lettres de Mairan sur la Chine*), on a fort étendu les degrés qui empêchent le mariage. Ainsi ces deux peuples diffèrent non-seulement par les loix qu'ils ont faites à cet égard, mais par le motif même qui les leur a dictées : les uns ont voulu empêcher l'établissement des tribus, les autres ont voulu conserver les tribus établies.

Outre cette espèce de servitude, qui résulte de la clôture, il y a à la Chine une servitude réelle et personnelle, où une femme peut être réduite par ses parens, lorsqu'ils la vendent pour quelque motif que ce soit. Une fille qui ne conserve pas sa virginité jusqu'au moment de son mariage, est irrémissiblement vendue au marché, quelquefois pour vingt *taëls* ou deux mille sols, quelquefois pour moins, et on la vend de la sorte à un maître, parce qu'on ne sauroit plus la vendre à un mari : aussi perd-elle alors à jamais le droit de se racheter. Que le lecteur me permette de dire ici un mot sur cet usage de vendre ses enfans ; il dérive certainement de l'autorité paternelle, portée au-delà de certaines bornes, que les anciens législateurs n'ont su fixer nulle part, ni dans les républiques, ni dans les monarchies. On ne conçoit pas par quelle

fatalité leurs yeux ont été fascinés ; mais ils ont été fascinés sans doute. Lorsqu'ils accordoient au père le droit de vie et de mort sur ses enfans , ils ne voyoient pas qu'un homme ne sauroit être juge de sa propre cause : lorsqu'ils accordoient au père le droit de vendre ses enfans , ils ne voyoient pas que les pères ne possèdent point leurs enfans de la même manière qu'on possède des bestiaux : il ne falloit nulle pénétration pour comprendre cela , et cependant on ne l'a pas compris. Si l'on en croyoit un Grec , nommé Denys d'Halicarnasse , il conviendrait d'excepter ici quelques législateurs , et sur-tout Solon ; mais Denys d'Halicarnasse ne connoissoit point les loix de Solon , qui avoit indubitablement accordé au père le droit de vie et de mort (*). Ainsi il rentre dans la classe de tous les autres. Ce qu'il y a de bien bizarre , c'est qu'on trouve dans le code Justinien un rescrit admirable de l'empereur Dioclétien , qui parle en philosophe , malgré l'impitoyable loi de Romulus : il dit qu'il est de droit manifeste , *manifesti juris* , qu'un père ne peut ni aliéner , ni vendre , ni donner , ni engager ses enfans ; et immédiatement après ce

(*) Voyez *Sextus Emp. Hyp. lib. 3. cap. 24* , *Heliodor. AEthiop. liv. 1.*

rescrit , suit dans la même page celui de l'empereur Constantin , qui assure qu'un père peut vendre et ses fils et ses filles ; et en conséquence il le permet dans toute l'étendue de l'empire Romain , pour se moquer de Dioclétien , des hommes et des loix : car le prétexte de pauvreté qu'il allègue n'a pas et n'a jamais eu aucune force contre le droit manifeste.

Les Chinois ont été extrêmement éloignés d'avoir trouvé les bornes du pouvoir paternel : je ne crois pas même qu'ils les aient jamais cherchées ; car outre le droit de vendre , leurs législateurs ont donné au père le droit de vie et de mort , pour autoriser l'infanticide , qui se commet dans ce pays-là de différentes manières. Ou les accoucheuses y étouffent les enfans dans un bassin d'eau chaude , et se font payer pour cette exécution ; ou on les jette dans la rivière , après leur avoir lié au dos une courge vide , de sorte qu'ils flottent encore long-temps avant que d'expirer (*). Les cris qu'ils poussent alors feroient frémir par-tout ailleurs la nature humaine ; mais là on est accoutumé à les entendre , et on n'en frémit pas. La troisième manière de les dé-

(*) *Toreens Reise nach China , Funfter Brief.*

faire est de les exposer dans les rues , où il passe tous les matins et sur - tout à Pékin , des tombereaux sur lesquels on charge ces enfans ainsi exposés pendant la nuit , et on va les jeter dans une fosse , où l'on ne les recouvre point de terre , dans l'espérance que les Mahométans en viendront tirer quelques-uns ; mais avant que ces tombereaux , qui doivent les transporter à la voierie , surviennent , il arrive souvent que les chiens , et surtout les cochons , qui remplissent les rues dans les villes de la Chine , mangent ces enfans tout vivans : je n'ai point trouvé d'exemple d'une telle atrocité , même chez les Anthropophages de l'Amérique. Les Jésuites assurent qu'en un laps de trois ans ils ont compté neuf mille sept cent deux enfans ainsi destinés à la voierie : mais ils n'ont pas compté ceux qui avoient été écrasés à Pékin sous les pieds des chevaux ou des mulets , ni ceux qu'on avoit noyés dans les canaux , ni ceux que les chiens avoient dévorés , ni ceux qu'on avoit étouffés au sortir du ventre de la mère , ni ceux dont les Mahométans s'étoient emparés , ni ceux qu'on a défaits dans des endroits où il n'y avoit pas même de Jésuites pour les compter.

On n'a pu jusqu'à présent deviner la cause de ces infanticides : des Arabes et le P. Tri-

gault assurent , que c'est un effet du système de la transmigration des âmes ; mais je sais maintenant qu'il n'y a aucune ombre de vérité dans une telle assertion : aussi les Indous , bien plus attachés à la transmigration des âmes , ne détruisent-ils jamais leurs enfans ; car ce système ne défend rien avec plus de force que le meurtre , et même celui des animaux. On verra dans l'instant que la véritable cause de ces infanticides existe dans le vice du gouvernement , et dans la sordide avarice des Chinois , qui , pour gagner beaucoup , s'accumulent dans les villes commerçantes et le long des rivières , tandis qu'ils laissent l'intérieur des provinces absolument inhabité , absolument inculte. Comme ce peuple se conduit dans toutes ses actions par l'intérêt , il a calculé que , quand il s'agit d'un assassinat , il y a plus de profit à détruire une fille qu'un garçon : la fille coûte plus à élever qu'ils ne peuvent la vendre : le garçon se vend plus qu'il ne coûte à élever. Il faut observer ici que ces monstrueuses maximes des Chinois sur l'infanticide , n'ont jamais été imputées aux Egyptiens par personne , sinon par les Juifs , qui disent que ce fut principalement à leurs enfans mâles qu'on en voulut ; et Strabon dit que c'étoient principalement les enfans mâles

qu'on défendoit aux Egyptiens de détruire , et Diodore fait mention d'une défense générale au sujet des deux sexes. On voit donc clairement par ceci , que le cas des Juifs a été un cas extraordinaire , qui arrêta pour un instant le cours des loix , parce qu'on vouloit les traiter en ennemis , et comme ils traitèrent eux-mêmes les habitans du Canaan , où ils massacrèrent sans doute beaucoup d'enfans au berceau , et beaucoup d'enfans même dans le sein de la mère.

Il me reste maintenant à parler de la coutume des Chinois d'écraser les pieds aux filles , ce qui paroît mettre le comble à leurs malheurs : car de quelques précautions qu'on use , il est impossible de prévenir les douleurs plus ou moins aiguës qu'elles ressentent dans les talons pendant toute leur vie , dès qu'elles entreprennent de marcher. Les voyageurs , qui ont voulu nous expliquer la méthode dont on se sert pour les rendre boiteuses , ne s'accordent point entre eux , et paroissent peu instruits. Osbeck dit qu'on leur fait porter dans leur enfance des souliers de fer : d'autres prétendent qu'on serre leurs pieds dans des laines de plomb. Il y a même des relations qui assurent qu'on leur casse les os du métatarse pour reployer les doigts sous la plante , et qu'on empêche

empêche la carie des os rompus par les liqueurs caustiques ; mais il ne faut pas douter que ce ne soient là des absurdités très-grandes. Ce qu'il y a de bien certain , c'est que les Chinoises , lors même qu'elles quittent leurs chaussures , ne quittent cependant point les bandages qui enveloppent immédiatement leurs pieds : car si elles vouloient toujours défaire et toujours reprendre ces entraves , il en résulteroit de grands inconvéniens ; puisqu'il y a bien de l'apparence que cette opération ne consiste qu'à faire aux enfans une ligature au-dessus de la cheville , qu'on a soin de ne point trop serrer , ce qui dessécheroit entièrement le pied , dont on prévient seulement la croissance , en le réduisant à la moitié de sa grandeur naturelle , comme on l'a vu par les chaussures chinoises , qu'on a essayées en Europe à des enfans de six ans. Or à six ans le pied de l'homme est à-peu-près à la moitié du volume qu'il acquiert pendant le reste de l'adolescence. Les Chinois disent qu'ils ignorent quand cette belle mode a commencé : ceux qui lui donnent le moins d'antiquité , prétendent qu'il y a à-peu-près trois mille ans qu'elle est en vogue : on veut que l'impératrice *Takia* , qui avoit naturellement les pieds très-petits , ait soutenu que c'étoit une beauté de

les avoir tels ; de sorte que ceux qui la crurent, procurèrent par artifice cette monstruosité à leurs enfans. Il est inutile d'observer que ce conte , forgé peut-être par quelques Jésuites qui avoient lu Ovide (*), est aussi ridicule qu'incroyable : car une femme qui étoit elle-même renfermée dans un serrail n'a pu occasionner une si grande révolution dans les idées des hommes , qui ne la voyoient point. Sans parler ici des doutes qu'on pourroit former sur l'existence de l'impératrice *Ta-kia* , qui paroît être un personnage fabuleux , nommé par le P. Kirker , la Vénus des Chinois ; les lettrés , beaucoup mieux instruits , conviennent que cette invention a été suggérée par la politique et la jalousie , pour tenir les femmes dans un esclavage si étroit qu'on ne peut comparer l'exactitude avec laquelle on les garde , qu'à la sévérité avec laquelle on les gouverne.

Il faut dire ici que rien n'est moins fondé que le sentiment de ceux , qui croient que toutes les filles naissoient anciennement à la Chine avec six doigts à chaque pied ; de sorte que pour faire disparaître ces membres surnuméraires on eut recours aux ligatures ,

(*) On sait qu'Ovide a dit :

Est pes exiguus , pedis est aptissima forma.

dont on continua à se servir après que le mal eut cessé. Quand j'ai recherché l'origine d'une imagination si étrange, j'ai trouvé qu'elle avoit apparemment été puisée dans les relations du P. Trigault, qui met en fait que la plupart des habitans des provinces de Canton, de Quânsi, et généralement tous ceux de la Cochinchine, ont encore aujourd'hui deux ongles à chaque petit orteil, d'où il présume, sans que je sache pourquoi, qu'ils ont eu jadis aussi dix doigts à chaque pied.

(*) Quand tout cela seroit vrai, on ne sauroit en conclure que les femmes seules étoient sujè cet excès ou à cette excrescence, et que pour le corriger on se soit déterminé à les estropier. Mais ce qui prouve que tout cela n'est point vrai, c'est que l'on n'observe aucune irrégularité dans le nombre des orteils parmi les gens de la campagne, et le petit peuple des villes, qui n'ont jamais écrasé les pieds à leurs enfans: ayant besoin de tous leurs membres pour ne pas mourir de faim, ils se sont mis à l'abri de cette mode tyrannique, qui leur seroit aussi funeste que l'usage de se laisser croître les ongles, comme le font des négocians et des lettrés, dignes d'être renfermés aux petites-maisons.

(*) *Expeditio apud Sinas. Lib. I. Cap. VIII.*

La circoncision des filles, que les Egyptiens ont pratiquée de temps immémorial, et qu'ils pratiquent encore aujourd'hui, comme on peut le voir dans l'*histoire de l'Eglise d'Alexandrie*, par le P. Vansleb, est une opération inconnue aux Chinois, qui n'ont aussi jamais circoncis les garçons, et ce n'est que par les Juifs et les Mahométans établis chez eux qu'ils savent qu'il y a des hommes au monde, qui font dépendre leur salut d'une amputation semblable. Je crois bien qu'on objectera contre tout ceci que les prétendues colonies Egyptiennes, fondées dans la Grèce, renoncèrent aussi à la circoncision au point qu'on n'en trouve plus aucune trace dans leur histoire, ni aucun vestige dans leur mythologie. Mais si je parlois ici de tous les doutes qu'on peut former sur les réalités de ces colonies égyptiennes, fondées dans la Grèce, je m'écarterois extrêmement de mon sujet : quand je vois des hommes tels qu'Orphée, Amphion, Eumolpe, et des législateurs, tels que Solon et Lycurgue, partir pour l'Egypte, et en revenir ; alors je conçois comment il est arrivé que des loix, des usages, des cérémonies et des fêtes ont passé de l'Egypte en Grèce. Il n'a fallu qu'un dévot pour amener le culte de la *Neitha* ou de la Minerve de Saïs à Athènes :

il n'a fallu qu'un dévot pour faire célébrer à Athènes la fête des lampes, telle qu'il l'avoit vu célébrer à Saïs. Au reste, soit qu'on en cherche la cause dans le climat, soit qu'on la cherche ailleurs, il reste vrai que les Chinois diffèrent en cela extrêmement des Egyptiens, qui se coupoient tous le prépuce : car c'est une folie de prétendre que chez eux la circoncision n'obligeoit que la classe sacerdotale (*).

Il seroit à souhaiter sans doute, qu'à la Chine on n'eût pas plus adopté la coutume de châtrer les garçons, que celle de les circoncire ; mais avant le temps de la conquête des Tartares, c'est-à-dire avant l'an 1644, on y avoit porté les choses à un excès incroyable, à un excès qui seul pourroit démentir les éloges que des écrivains très-peu instruits ont prodigués à cette forme de gouvernement, où l'on a vu tous les magistrats châtrés, et toutes les provinces pillées par ces magistrats-là.

(*) La circoncision est un usage si enraciné en Egypte, que les Coptes ou les Egyptiens modernes, qui sont chrétiens, comme tout le monde sait, ne laissent pas pour cela de circoncire tous leurs enfans de l'un et de l'autre sexe ; et Strabon dit que cela se pratiquoit précisément de même de son temps, lorsque l'ordre sacerdotal avoit déjà disparu en grande partie.

Je suis fort éloigné de penser que le crédit immense que les Chinois ont accordé aux eunuques dès la naissance de leur empire, provienne d'une espèce de préjugé superstitieux, qui dans les temps de la plus haute antiquité doit avoir régné parmi les Scythes ou les Tartares, qui révéroient singulièrement les hommes devenus impuissans à la fleur de leur âge ; parce qu'on les regardoit comme frappés par la main de la divinité. Hippocrate, le seul auteur qui ait parlé des eunuques de la Scythie, qui s'habilloient, à ce qu'il prétend, en femmes, dit que la première cause de ce mal étoit produite par l'excès de l'équitation, chez un peuple qui ne descendoit presque jamais de cheval, et qui ne connoissoit point l'usage des étriers. (*) En cela on peut croire Hippocrate ; mais quand il ajoute que les Scythes, pour se guérir de cette indisposition, se faisoient ouvrir des veines qui passent aux deux côtés de la tête, d'où résultoit leur impuissance, alors il ne faut pas le croire ; puisqu'on sait bien aujourd'hui que les vaisseaux spermatiques qu'il

(*) Avant l'invention des étriers, l'équitation continuelle occasionnoit une maladie particulière dans les hanches et des enflures aux jambes, comme on le voit par l'exemple de Germanicus.

supposoit être dans les organes de l'ouïe, n'y sont assurément pas. L'histoire de la Chine commence déjà, dès l'an 2037 avant notre ère, à parler du crédit des eunuques : ils gouvernoient alors l'Empereur, et bientôt ils parvinrent au point de gouverner l'empire, si l'on peut donner ce nom de gouvernement à une association de voleurs, qui sous le règne de *Te-tson* envahirent non-seulement, comme je l'ai dit, les magistratures, mais qui s'approprièrent encore le tribut des princes, qu'ils partageoient comme on partage des dépouilles. Il n'étoit pas possible alors d'obtenir le moindre mandarinat sans être mutilé, parce que les grands eunuques du palais ne conféroient les emplois qu'à des hommes aussi vils et aussi méprisables qu'eux. Il seroit réellement ennuyeux de parler ici de toutes les conspirations qu'ils ont tramées, de tous les meurtres qu'ils ont commis, et de ceux qu'ils ont tentés : il suffira de dire que depuis la mort d'*Hien-tsong* qu'ils empoisonnèrent, jusqu'en l'an 904 de notre ère, ils ne firent que se jouer de la vie des empereurs, et en couronnèrent successivement quatre plus imbécilles, plus stupides les uns que les autres, qu'ils mettoient aux arrêts comme des enfans. Cependant, dans le cours du dixième siècle,

on parvint à chasser les eunuques des tribunaux; mais ils y rentrèrent. Dans le douzième siècle, on les chassa une seconde fois des tribunaux, mais ils y rentrèrent : alors leur pouvoir parut indestructible, parce que leur nombre, loin de diminuer, augmentoit d'année en année, de jour en jour. Les pauvres et les riches faisoient également *émasculer* leurs enfans, dans l'espérance qu'étant faits de la sorte ils parviendroient plutôt aux charges, qu'en lisant toute leur vie la prétendue morale de Confucius et de Mentsé.

Les choses étoient dans cet état, lorsque les Tartares *Mandhais* ou *Mantchoux* survinrent, et conquièrent en un instant toute la Chine. De ce qui les choqua, rien ne les choqua davantage que de trouver des hommes gouvernés par ceux qui ne l'étoient plus. Ils commencèrent donc par ôter les emplois aux mandarins auxquels on avoit ôté la virilité, et tous les mandarins étoient dans ce cas-là : ensuite ils réduisirent à la moitié le nombre des eunuques attachés à la cour, et qui se montoit à douze mille sous le règne de l'empereur *Tien-ki*, homme sans honneur, sans génie, sans talens, et que le bruit de l'empire, qui s'écrouloit de toute part, put à peine tirer de sa léthargie. Le P. Schal,

qui par ses connoissances dans l'artillerie ; avoit acquis beaucoup d'accès auprès du conquérant *Chung-tchi* , fondateur de la dynastie actuellement régnante , dit que ce Prince entretenoit encore six mille châtrés (*) ; ce qui doit paroître excessif , puisqu'on n'en compte ordinairement que cinq ou six cent , dans le serrail de Constantinople , comme on le sait par Galland , interprète de France en Turquie : aussi les tuteurs tartares de *Can-hi* chassèrent-ils pendant la minorité de ce Prince presque tous les eunuques du palais , hormis ceux qui devoient garder les femmes. Depuis ce temps ils ont fait de grands efforts pour rentrer dans les emplois publics , ce qui arrivera dès que cette dynastie tartare sera entièrement corrompue et énermée par les fatales maximes du peuple conquis , et par les principes d'une politique qu'on ne conçoit pas ; puisque l'exemple a prouvé qu'il y a autant de fidélité et d'attachement à attendre de la part d'un gouverneur de province qui au ne famille , que de la part d'un eunuque qui a un serrail.

Comme à la Chine , l'infanticide ne blesse pas les premières loix de l'état , on a été bien éloigné d'y compter la castration au

(*) *De Ort. et progres. fidei Christ. in Chinâ*, cap. 24.

nombre des crimes : mais ce n'est point cette cause - là qui a produit ce peuple d'eunuques dont j'ai tant parlé. Cela provient de la sévérité avec laquelle on y garde les femmes , et du prix modique auquel ces esclaves sont vendus : ce prix est sans comparaison moindre qu'en Perse et en Turquie , où , suivant les préceptes de l'alkoran , il n'est permis de châtrer ni les hommes ni les bêtes ; et indépendamment de l'alkoran , il y a encore en Perse une loi civile ; de sorte qu'on y fait venir à grands frais les eunuques dont on a besoin , de l'Afrique , des Indes , et sur-tout de Golconde , où au dix-septième siècle on mutiloit presque tous les enfans , qui ont toujours été et seront toujours la principale cause de la foiblesse des cours de l'Asie. Il faut que le P. Parenin se soit convaincu pendant le séjour qu'il a fait à la Chine , que la fureur de mutiler les enfans est encore plus commune qu'on ne pourroit le croire , après tout ce qu'on vient d'en dire , puisqu'il tâche d'expliquer par-là comment la polygamie peut être si fort en vogue dans un pays où il ne naît certainement pas plus de filles que de garçons. (*Lettres édifiantes* , XXVI^e. Recueil.) Mais comme presque tous les enfans qu'on y étouffe , qu'on y jette dans les

rivières, ou qu'on porte à la voierie, sont des filles, cela laisse subsister la difficulté dans sa force : car enfin on y massacre plus d'individus du sexe féminin qu'on n'y châtre de mâles, et encore y a-t-il plusieurs de ces châtrés qui se marient.

Il est singulier que les Chinois, qui sont polygames, aient plus de femmes qu'il ne leur en faut, et que les Turcs, qui sont aussi polygames, manquent de femmes, puisqu'ils en achètent et en ravissent sans cesse chez l'étranger. On fait même monter à neuf mille le nombre des femmes enlevées ou achetées, qu'on amène tous les ans à Constantinople. Leurs ambassadeurs même, envoyés dans nos villes d'Europe, ne manquent jamais d'employer des stratagèmes pour enlever des filles et des femmes, comme c'est un fait connu à Vienne, où l'on ne manque aussi jamais de visiter les bateaux couverts que ces ambassadeurs font descendre sur le Danube.

Tout cela seroit inexplicable, si l'on ne savoit qu'il y a à la Chine une multitude d'hommes qui vivent dans le célibat : on y compte plus d'un million de moines, dont la plupart sont mendiants, et dont il n'y en a aucun qui soit marié : les voleurs, qui inondent les provinces, n'ont pas de famille ; enfin

les maîtres ne permettent pas le mariage aux esclaves , et le nombre des esclaves est très-grand.

Ainsi la population de ce pays , qu'on a prodigieusement exagérée , comme on le verra dans l'instant , est produite par des causes indépendantes de la nature des loix et de la forme du gouvernement.

J'ai dit que le climat tempéré des provinces méridionales de l'Asie paroît être très-favorable à la multiplication de l'espèce humaine , puisqu'elle y triomphe du despotisme , de tous les maux qu'il fait , et de tous ceux qu'il peut faire.

J'entreprendrai d'en expliquer les causes.

Dans ces climats tempérés de l'Asie , les hommes sont naturellement sobres : ils recherchent les alimens simples , et n'abusent point sans cesse des liqueurs fortes , qui peuvent corrompre ou altérer la substance prolifique : ils n'ont pas besoin de renfermer leurs enfans , ni de les envelopper d'habits comme dans nos contrées du nord , où la rigueur des saisons les force à être si long-temps en repos ; ce qui est non-seulement contraire à leur santé , mais même à leur passion : car la première passion de l'enfance est l'amour du mouvement.

Dans ces climats tempérés dont je parle , on a toujours des fruits bien mûrs , et d'une bonne qualité ; et la seconde passion de l'enfance est un appétit véhément pour les fruits de toute espèce : cet appétit , occasionné par la chaleur de l'estomac , diminue avec l'âge. Il y a des personnes chez qui il dure plus longtemps que chez d'autres ; ce penchant pour les fruits est bien plus fort dans les garçons que dans les filles , et cela doit être naturellement ainsi. Mais rien n'est plus rare que de rencontrer des enfans qui ne l'aient pas , et quand ils ne l'ont pas , on peut soupçonner qu'ils sont malades.

Il résulte de tout ceci que l'éducation , dans les climats dont je parle , est non-seulement très-aisée ; mais encore très-peu coûteuse. Et voilà un avantage , qu'il est absolument impossible de se procurer dans les pays septentrionaux.

Les anciens qui ont eu connoissance de tous ces faits , paroissent néanmoins avoir un peu outré les choses , lorsqu'ils ont prétendu qu'en Egypte l'entretien d'un enfant jusqu'au terme de l'adolescence , ne coûtoit que vingt dragmes ; hormis qu'il ne soit uniquement question des gens de la campagne , auxquels un enfant coûte aujourd'hui en Egypte un

de mi-sou par jour , y compris le vêtement , qui se réduit presque à rien , comme Hippocrate et Diodore de Sicile l'avoient déjà observé.

Tous les états de l'Europe , les grands et les petits , les riches et les pauvres , ont fait des loix pour diminuer le luxe du deuil et des enterremens : mais ils n'ont pas fait de loi pour diminuer le luxe de l'éducation , que , suivant une maxime fondamentale , il faut restreindre , autant qu'on peut , dans les pays froids , où le climat donne déjà tant de vrais besoins.

A la Chine , les femmes sont fécondes , et je crois bien , comme on l'assure , que la mortalité parmi leurs enfans est sans comparaison moindre qu'en Europe , où la moitié de ceux qui naissent , meurt , comme on sait , avant la vingtième année , tandis qu'il est très-vraisemblable qu'il n'y a aucune espèce animale , soit dans l'état de domesticité , soit dans la vie sauvage , dont la moitié des petits périssent constamment par des maladies avant que d'être sortie de l'adolescence.

Je ne rechercherai pas ici si la fécondité des femmes chinoises est produite par quelque cause indépendante de leur constitution ; mais je dirai qu'il est surprenant que leur

constitution ne s'altère pas par l'usage continu des boissons chaudes, dont il sera parlé plus amplement dans la section suivante , parce que l'ordre des matières l'exige ainsi.

S'il n'y avoit pas dans le gouvernement de la Chine des défauts singuliers , elle eût pu tirer un grand avantage de sa situation : ce qui lui a sur-tout manqué , c'est un corps de milice assez aguerri pour arrêter tout au moins les voleurs qui la dévastent de temps en temps, et qu'on a vu prendre Pékin avant même que les Tartares pussent le prendre. Il faut observer ici que le nombre des voleurs est à-peu-près toujours le même à la Chine , comme l'on en juge par le nombre de ceux qu'on y arrête pour les jeter dans les prisons : on compte , année par année , trente à quarante mille criminels arrêtés de la sorte ; ainsi il est manifeste que toutes les fois que les voleurs d'une province parviennent à se joindre à ceux d'une autre , il en résulte des désordres extrêmes. Jusqu'à présent la police , que les Tartares *Mandhuis* ont introduite , a été si bien observée que les voleurs n'ont pu faire le siège d'aucune ville ; car avant les Tartares ils assiégeoient les villes , puisqu'ils assiégèrent même Pékin.

Il seroit très-superflu de s'engager ici dans

de longues discussions pour démontrer que les premiers historiens qui ont parlé de la population de la Chine, n'étoient point du tout instruits : aussi ont-ils varié entre eux de cent millions, ce qui est impardonnable ; cependant cette différence de cent millions d'hommes se trouve en effet entre le calcul du P. Martini et celui du P. Bartole.

Les extraits des registres de la capitation, qu'on prétend avoir été fournis par les Chinois même, me paroissent tout au contraire avoir été fabriqués par des Européens, qui assurément n'étoient pas fort habiles. En examinant ces extraits, je me suis d'abord aperçu qu'ils sont en tout point faux et controuvés, puisqu'en une province on y fait les familles de dix personnes, et dans une autre de cinq personnes (*). Il ne faut être que superficiellement versé dans les premiers élémens de l'arithmétique politique, pour s'apercevoir qu'une telle disproportion est une chose impossible ; car en Europe on ne peut pas encore évaluer une famille à cinq personnes par un calcul rigoureux.

(*) En voici un exemple : les 15305 familles de la province de *Koei-tcheou* sont évaluées à 251365 personnes, tandis que dans la province d'*Yun-nan* on évalue 132958 familles à 1433110 personnes.

J'ose

J'ose dire qu'il n'y a pas une seule ville à la Chine sur laquelle on nous ait procuré des notions exactes, et que tous ceux qui en parlent parlent au hasard. Le P. Duhalde donne à Pékin trois millions d'habitans; le P. Lecomte ne lui en donnoit que deux millions, et le P. Gaubil s'exprime d'une manière si vague qu'on n'en seroit rien conclure. Or, il ne faut pas que ceux qui varient d'un million, par rapport aux habitans d'une ville, espèrent jamais de nous faire accroire qu'ils sont instruits de l'état de la population de tout un pays, et d'un pays si irrégulièrement habité, qu'il n'y a jamais rien eu de semblable sur tout le globe.

C'est ici un article où il faut que je m'arrête.

D'abord les Jésuites avoient que si l'empereur *Can-hi* ne leur eût ordonné de lever la carte de la Chine, que les Chinois ne pourroient lever eux-mêmes, ils n'auroient jamais su « que dans la plupart des grands gouver-
 » nemens on trouve des contrées de plus
 » de vingt lieues très-peu peuplées, presque
 » incultes, et assez souvent si sauvages,
 » qu'elles sont tout-à-fait inhabitables. Comme
 » ces contrées sont éloignées des grandes
 » routes qu'on suit dans les voyages ordinaires,
 » elles ont échappé à la connoissance des

» Auteurs des relations imprimées ». (*Description de l'empire de la Chine.*)

Si l'on doutoit que cela ne soit effectivement de la sorte, on pourroit le démontrer, pour ainsi dire, jusqu'à l'évidence.

Presque tous les voyageurs qui ont pénétré au centre de la Chine, conviennent qu'on ne peut y marcher pendant la nuit, hormis qu'on ne se fasse escorter par des hommes qui portent des flambeaux ou des torches, pour écarter les tigres et les autres animaux carnaciers, qui craignent tous le feu et la lumière. Tant de tigres ne sauroient se trouver dans un pays régulièrement habité ; il faut donc que ces bêtes si terribles aient de vastes solitudes où elles se retirent, où elles propagent, et d'où elles font des incursions. Or elles se retirent et se multiplient dans ces contrées de plus de vingt lieues, où il n'y a point d'habitations humaines. Si l'Allemagne étoit dans cet état, elle auroit encore des *aurocks*, comme du temps de Jules-César.

Mais ces endroits incultes, qu'on rencontre dans presque tous les gouvernemens, ne sont encore rien en comparaison du terrain qu'occupent les Sauvages de la Chine, nommés *Mau-lao* ou rats de bois, parce qu'ils sont

répandus par petites troupes dans des forêts et des landes qu'on sait être étendues quelquefois de quarante lieues. Par tout ce que j'ai pu recueillir des mœurs et des usages de ces *Mau-lao*, qui se trouvent dans six provinces de l'empire, il conste qu'ils sont aussi sauvages que les Américains de la Guiane, que l'on nomme les *Worrou*.

On n'a pu concevoir en Europe comment il étoit possible qu'il y ait à la Chine tant de peuplades sauvages, dont quelques-unes ne se comprennent pas même entre elles; mais dès qu'on sait que ce pays est très-irrégulièrement habité, l'existence des sauvages devient une chose aussi aisée à concevoir que l'existence des bêtes féroces.

Il n'y a qu'à jeter les yeux sur les meilleures cartes de la Chine, pour se convaincre que dans l'intérieur des terres le défaut de détails géographiques et de positions est étonnant; encore, pour ne point rendre ces vides trop sensibles, y a-t-on comme érigé des villages en bourgades, sur lesquelles il faut faire bonne composition. J'ai recueilli plusieurs dénombremens des villes murées de la Chine, sans parler ici des listes de Kirker et de Couplet, qui ont copié à-peu-près mot pour

mot l'atlas de Martini (*). Mendoza fait monter le nombre total des villes murées à 1674, et en cela il se trompe; car les Jésuites qui ont levé la carte ne font monter le nombre des villes qu'à 1453, ce qui est très-surprenant; car un tel empire, en égard à sa prodigieuse étendue, devrait contenir tout au moins quinze mille villes murées; et si l'on prenoit pour terme de comparaison la Hollande et le Brabant, il devrait en contenir encore bien davantage.

Parmi les provinces les plus désertes, il faut ici faire remarquer au lecteur le *Koeitchéou*, où les denrées seroient assez abondantes, dit le P. Duhalde, (*Tome I, page 254*), si l'on y cultivoit mieux les terres.) Oui, sans doute, si l'on y cultivoit mieux les terres, les hommes pourroient y vivre; mais les Chinois ne veulent point y vivre.

Pour gagner beaucoup par la pêche, par la navigation et par les fabriques, ils s'établissent le long des côtes de la mer et sur les bords des grosses rivières; et pour gagner beaucoup par le trafic, ils s'entassent les uns

(*) Voyez la *China illustrata* du P. Kirker, et la *Tabula chronologica Sinicarum monarchiarum* du P. Couplet, à la suite de son prétendu *Confucius*.

sur les autres dans la capitale et dans les villes commerçantes les mieux situées, de sorte que leur pays a dû paroître sept fois plus peuplé qu'il ne l'est aux yeux de ceux qui n'ont vu que ces rivières et ces villes. Ceci explique d'abord la cause de l'infanticide, et ceci explique encore comment les famines peuvent faire de si fréquens et de si horribles ravages parmi ces gens entassés (*).

Comme ils se multiplient dans de certains cantons et en laissent d'autres absolument vides, il se trouve souvent qu'il n'y a aucune proportion entre le nombre des habitans et la grandeur du terrain habité, quoiqu'on le cultive avec tout le soin imaginable. Dès que la moisson vient à manquer, la mort enlève tous les surnuméraires qui ne se sauvent pas, et ceux qui se sauvent vont se jeter sur les endroits où la récolte a réussi; ce qui occasionne des désordres dont nous n'avons point d'idée, parce que nous n'en voyons pas d'exemple.

Osbeck, qui étoit à la Chine en 1751, dit que la province de Canton se trouvoit encore alors surchargée d'une multitude de

(*) Voyez, sur les fréquentes famines de la Chine l'*extrait des gazettes chinoises* du P. Contencin.

familles errantes , que la faim avoit chassées du centre de l'empire , où la mort en avoit enlevé une infinité d'autres (*). Ou le P. Parrenin n'a point connu l'intérieur de ces provinces , parce qu'il n'avoit suivi que les routes qu'on suit dans les voyages ordinaires ; ou il a voulu cacher dans ses lettres à Mairan le mauvais état de la culture. Il voudroit bien nous faire accroire que l'Empereur et les grands mandarins prennent de temps en temps de bonnes mesures pour élaguer le peuple , en le faisant manquer de toute espèce d'aliment , et en sacrifiant sept ou huit cent mille victimes au repos public ; mais j'ose dire , sans craindre d'être jamais démenti , que cette politique détestable est une pure imagination du P. Parrenin ; car ce sont les famines qui occasionnent les plus grands troubles ; ce sont les famines qui font que les habitans d'une province attaquent leurs voisins , et vont jusqu'à les manger ; ce qui n'est point rare à la Chine : il n'y a plus alors aucune ombre d'autorité ni aucun sentiment de commisération ; on y a vu des pères dévorer leurs propres enfans : il seroit donc aussi absurde que contradictoire , que le souverain

(*) *Osbeck Reise nach Ostindien und China*, page 224.

et les gouverneurs , qui font tout ce qu'ils peuvent pour entretenir la tranquillité , interceptassent eux-mêmes la nourriture du peuple, afin de les faire révolter et de mettre leurs propres jours en danger ; car dans les gouvernemens despotiques , on impute la cause de tous les malheurs qui arrivent au despot. Les Chinois rendent leurs Empereurs responsables des dégâts commis par les sauterelles , et cela doit être ainsi dans un état despotique, où l'on oublie Dieu même pour penser au prince , qui envahit autant qu'il peut les droits du Créateur.

D'un autre côté , le P. Parrenin compte aussi au nombre des causes qui produisent les famines , la distillation du riz pour faire ce qu'il appelle l'*arrack* , et par-là on voit combien peu cet homme étoit instruit , puisqu'on n'a jamais fait d'*arrack* à la Chine ; mais bien du *sampsu* , qui est infiniment moins fort , et dont le peuple n'use qu'avec la plus grande modération ; car nos voyageurs conviennent qu'ils n'ont jamais rencontré dans les rues de Canton un seul homme ivre. On détruit bien autrement en Europe les grains , je ne dirai pas pour les distiller , mais pour brasser. Or , qui a jamais vu en Europe une seule famine produite par l'usage de brasser ,

comme on en voit si fréquemment à la Chine ; où les hommes vont jusqu'au point de se manger les uns les autres. Je ne saurois trop répéter que la véritable cause de tous ces maux consiste dans le défaut total de la culture au centre des provinces.

On s'est étonné de ce qu'on ne forme pas dans tous les gouvernemens de grands magasins ; mais, outre la difficulté de les remplir, la police de la Chine est trop foible et les troupes y sont trop peu disciplinées pour mettre ces dépôts à l'abri des voleurs et des familles errantes qui viendroient les piller. D'un autre côté, le commerce extérieur, par le moyen duquel on pourroit en un temps de disette tirer du riz de l'Inde et de Java, n'y a jamais été dirigé comme il devoit l'être, et jamais on n'y a sauvé la vie d'un seul homme par une précaution semblable. Les troupes tartares que les Empereurs de la dynastie actuellement régnante, ont réparties dans Pékin et dans les environs, y protègent le dépôt de vivres formés uniquement pour l'entretien de la capitale (*) ; mais les Tartares ne sont point en état de faire de tels établis-

(*) Voyez le *plan de Pékin et la description de cette ville*, par Delisle et Pingré, Paris, 1765.

semens dans toutes les provinces, puisqu'ils n'ont pu, par les moyens les plus violens, forcer le peuple à habiter uniformément le pays. Ces conquérans virent, dès leur arrivée à la Chine, des abus qui les choquèrent extrêmement; ils virent sur-tout les inconvéniens sans nombre, qui résultent de l'irrégularité entre les cantons trop peuplés, et ceux qui ne le sont pas assez, et ceux qui ne le sont point du tout: ils crurent que la source du mal consistoit dans le commerce maritime, et sur-tout dans la piraterie, qui attiroit sur les côtes les familles des provinces méditerranées, où les terres restoient en friche. Là-dessus ils firent deux choses bien surprenantes pour corriger le mal dans sa source: ils défendirent le commerce maritime; ensuite ils démolirent dans six provinces les habitations qui se trouvoient jusqu'à une distance de trois lieues de la mer (*). Dès que les habitations furent ruinées, ils forcèrent les familles à se retirer plus avant dans le pays, où elles se logèrent vraisemblablement dans des trous creusés en

(*) Tout ceci se fit sous la minorité de l'empereur *Kan-hi*, par ses tuteurs tartares. La ville de Canton devoit aussi être détruite; mais des motifs particuliers la firent excepter du nombre de celles qu'on rasa.

terre, comme ces Troglodytes qu'on trouve en si grand nombre en plusieurs endroits de la Chine, où l'on ne chercheroit pas des Troglodytes; mais la misère incroyable du peuple éloigné des grandes villes, où il est sans cesse pillé par les brigands, ne lui permet point de construire des maisons.

A mesure que les Tartares se sont relâchés sur la défense de la pêche et du commerce maritime, ces familles établies pour cultiver l'intérieur des terres ont déserté, et se sont une seconde fois rapprochées des côtes. Toutes les colonies qu'on envoie de la sorte dans les solitudes des provinces, pour décharger les villes du surplus de leur populace, désertent, parce qu'on manque de troupes réglées pour protéger ces établissemens dans leur naissance. Il n'y a pas de doute, de l'aveu même des Jésuites, qu'on n'ait tenté plus d'une fois de peupler et de défricher le *Koei-Tcheou*, dont j'ai parlé, en y faisant passer des colonies et des gouverneurs avec toute leur famille; mais comme le vice de tout ceci est dans les principes même du gouvernement, ces moyens ont été aussi inutiles que les sermons des mandarins et des lettrés, qui exhortent souvent les gens à défricher les

landes (*) ; mais en prêchant de la sorte , ils n'ont garde de se couper ces grands ongles qu'ils portent aux mains , et qui contrastent horriblement avec leurs maximes. Quand le seul appât du gain n'attireroit point le peuple dans le voisinage des villes commerçantes , l'inquiétude de perdre tout son bien en une nuit lui rendroit le séjour des cantons fort éloignés dans les terres très-désagréable.

« Tous les villages Chinois , dit le P. Fonta-
 » ney dans son journal , où je passai ce jour-
 » là , avoient une maison élevée , semblable à
 » une petite tour , où les villageois mettent
 » leurs effets plus en sûreté dans les temps de
 » troubles , et lorsqu'ils craignent les irrup-
 » tions des voleurs ». Si ces irruptions de vo-
 leurs sont si à craindre dans le centre de
 l'empire et sur les grandes routes que suivoit
 ce voyageur , on peut bien croire qu'il n'y a
 pas beaucoup de sûreté dans les lieux écartés :
 il n'y en a pas même pour les étrangers aux
 environs de Canton , où un botaniste d'Eu-
 rope , en allant herboriser , fut en deux jours
 attaqué deux fois par des voleurs Chinois ,
 qui voulurent lui enlever jusqu'aux boucles de

(*) Voyez le mémoire d'un grand Mandarin , sur
 les défrichemens dans le XXI.^e recueil des *lettres*
édifiantes.

ses souliers ; ce qui ne lui seroit point arrivé , même en traversant un camp d'Arabes bédouins. Ces faits ne confirment malheureusement que trop les relations du lord Anson et du capitaine Congrel.

Si à la Chine le pays étoit régulièrement habité , s'il n'y avoit pas tant de voleurs , de moines mendiants , de châtres , d'esclaves , la fécondité des femmes dans les provinces méridionales et la nature du climat , y feroient croître extrêmement le nombre d'hommes ; puisque malgré tous ces inconvéniens , qui ne sont point petits , quelques calculateurs y ont porté la population à quatre-vingt-deux millions. Je ne doute nullement qu'ils n'exagèrent ; mais quand même ce qu'ils disent seroit vrai , il en résulteroit toujours que la Chine , eu égard à sa grandeur , est beaucoup moins peuplée que l'Allemagne (*). Et la chose du monde la plus absurde seroit de n'avoir aucun égard à la grandeur respective de deux contrées , dont l'une est six fois plus étendue que l'autre , puisque l'Allemagne n'équivaut tout au plus

(*) Ceci seroit encore vrai , quand même on ne donneroit à l'Allemagne que dix-neuf millions d'habitans ; au lieu des vingt-quatre millions que lui en donne Sufsmilch dans son ouvrage , *tom. II, pag. 213* , édition de Berlin , de 1766.

qu'à la sixième partie de la Chine. Comme dans ce pays on ne brûle que du charbon fossile, connu sous le nom de *mou-y*, il paroît d'abord que cet usage auroit dû y produire les mêmes effets qu'en Europe, où les provinces qui se servent de ce charbon peuvent être plus peuplées que celles qui n'emploient que du bois, et qui doivent abandonner beaucoup de terres pour nourrir leurs forêts, tandis qu'on laboure au-dessus des charbonnières en Ecosse et au pays de Liége; mais je ne vois point que cette coutume influe sur la population à la Chine, où l'on laisse, dans presque tous les gouvernemens, des districts de plus de vingt lieues en longueur, entièrement vides; de sorte que ces déserts sont, sans comparaison, plus étendus que ne le seroient les forêts, si l'on n'y brûloit que du bois.

Comme ni les loix, ni les institutions des Chinois, n'ont aucun rapport à la santé et à la salubrité de l'air, cela met une grande différence entre eux et les Egyptiens, qui avoient tant de loix et tant d'institutions relatives au climat et à la complexion des habitans. Tout cela deviendra bien plus frappant dans la section suivante, où je traiterai du régime diététique de l'ancienne Egypte: il ne faut

pas objecter que les Chinois ont pu se passer de ce régime et de cette police, parce que leur pays n'est jamais sujet à la peste. J'ignore ce qui a pu donner lieu à cette erreur ; mais je sais qu'en 1504 ce fléau y fit d'horribles ravages. Et la *peste noire*, la plus célèbre dont il soit parlé dans l'histoire du monde, sortit en 1347 des provinces méridionales de la Chine (*), parcourut toute l'Asie, frappa toute l'Europe ; et comme il n'y avoit nulle part quelque ombre de police dans ce siècle de confusion, on ne l'arrêta nulle part : elle alla en Groënland, elle alla jusqu'au Pôle. Le froid rigoureux des terres arctiques lui prêta de nouvelles forces, parce que toutes les fièvres ardentes s'aigrissent dans le nord : les deux tiers de l'espèce humaine disparurent alors de dessus le globe.

Les Egyptiens avoient beaucoup corrigé le climat de leur pays : ils devoient se précautionner contre deux grands maux, contre la peste et contre la lèpre. On convient assez généralement aujourd'hui que leur méthode pour arrêter la lèpre étoit très-bonne : aussi, lorsque les Grecs d'Alexandrie crurent pou-

(*) Voyez Mézerai et l'*histoire des Huns*, tome V, liv. 21. *Histoire du Groënland*, par Egede, chap. I.

voir la négliger et se nourrir indistinctement de toutes sortes d'alimens , ce fléau se répandit-il parmi eux au point qu'on peut soupçonner que la plupart des troupes d'embarquement , que commandoient Cléopâtre et Antoine à la bataille d'Actium , étoient infectées de l'éléphantiasse (*).

Quant aux institutions des Egyptiens pour prévenir les maladies pestilentiellles , elles paroissent avoir été aussi efficaces que leur régime par rapport à la lèpre.

Ils avoient multiplié extrêmement le nombre des médecins , tout le pays en étoit rempli , et cela devoit être ainsi. Dès qu'on se proposoit d'éteindre la contagion par-tout où elle éclatoit , il falloit veiller par-tout : cependant , comme l'expérience a démontré qu'en un temps de peste la police peut autant que la médecine , cela explique pourquoi les loix

(*) C'est de l'éléphantiasse qu'Horace a dit , en parlant de Cléopâtre :

. *dum Capitolio*
Regina dementes ruinas ,
Funus et imperio parabat ,
Contaminato eum grege turpium
Morbo vivorum.

Il n'a pas dit cela du mal vénérien , comme des Commentateurs qui n'avoient pas le sens commun , l'ont soutenu.

avoient beaucoup borné le pouvoir des médecins : on craignoit que leur penchant à essayer de nouveaux remèdes , et à changer à chaque instant de méthode , ne rendît inutile la police , dont l'effet étoit certain contre des maladies toujours semblables à elles-mêmes. Ceci a paru fort ridicule à quelques Auteurs modernes , qui disent que c'étoit le comble de la folie de borner le pouvoir des médecins ; mais la vérité est que rien n'a été plus sage.

On sait que les anciens Egyptiens ont entretenu avec beaucoup de soin les canaux du Nil ; et comme ils donnoient toujours aux eaux un moyen pour s'écouler , elles ne crouissoient pas , comme cela arrive aujourd'hui dans tant d'endroits , par l'incroyable négligence des Turcs et des Arabes (*). Si je disois tout ce que les Turcs et les Arabes n'ont pas fait , et tout ce qu'ils auroient dû faire , on concevrait comment il est arrivé qu'un pays , qui autrefois n'étoit pas absolument mal-sain , est devenu de nos jours le berceau ou le foyer de la peste. Il faut observer ici que cette

(*) *Unde aër longe insalubrior quam antea redditus est , praesertim mense augusto , ob aquam quae stagnans atque semiputris est.* P. Alpin. *Rerum Egyptiac.* liv. I, cap. 4.

maladie n'est point produite par la famine , comme quelques voyageurs , et en dernier lieu Fourmont , l'ont soutenu ; car par des tables d'annotations continuées pendant un laps de vingt-huit ans , on trouve que la peste a éclaté cinq fois , sans avoir été précédée par aucune disette , et sans suivre aucun cours périodique , comme je l'avois d'abord soupçonné. Outre cette épidémie , il s'en manifeste de temps en temps une autre aussi terrible , et apportée au Caire par les caravanes nubiennes , que les Turcs n'ont jamais pensé à soumettre à aucune espèce de quarantaine : anciennement , c'est-à-dire avant l'époque de la conquête des Persans , ces caravanes ne venoient point à Memphis , puisqu'aucun Auteur n'en a parlé ; mais depuis cette époque , il y a eu en Europe deux grandes pestes venues , suivant tous les historiens , de la Nubie ou de l'Ethiopie.

On n'embaume plus aujourd'hui en Egypte ni les hommes ni les bêtes ; et je crois qu'indépendamment de tant d'autres motifs , les Egyptiens ont eu raison de les embaumer , et d'enterrer ces momies fort profondément dans des rochers excavés. On s'est imaginé que le procédé des embaumemens a occasionné plus de putréfaction et d'inconvé-

niens que l'inhumation ; mais il n'y a qu'à y réfléchir pour concevoir que cela ne sauroit être , puisqu'on ne jetoit les entrailles que de très-peu de personnes dans le Nil : toutes les autres étoient d'abord mises dans le *natron*, ou l'alkali fixe, et injectées.

Ce qu'il y a de bien certain encore, c'est que les anciens Egyptiens n'ont pas connu le riz ; et quand ils l'auroient connu, ils se seroient bien gardés de le cultiver. Aujourd'hui on le cultive tellement qu'on en exporte tous les ans plus de 400 mille sacs par Damiette : cela seul suffiroit pour engendrer des maladies dans un pays où il ne tonne jamais, ou très-rarement, et où l'atmosphère imprégnée de substances salines, que le feu du ciel ne consume point, est fort sujète à s'altérer (*). Aussi au moindre signe

(*) En 1630, une peste, apportée vraisemblablement de l'Egypte, enleva à Vienne et dans ses environs cinquante mille personnes ; alors le médecin de l'impératrice Eléonore eut occasion de distiller dans une cornue le suc d'un bubon pestilentiel, dont il obtint un seul acide aussi fort que l'eau régale. Mais cette expérience n'a pas du tout contribué à nous faire connoître l'origine de la peste égyptienne ; le défaut de pluie et le défaut de tonnerre font que l'air acquiert de temps en temps dans la Thébaïde assez de violence

de contagion, les anciens Egyptiens allumoient-ils des feux, distribués d'une certaine manière qui nous est inconnue ; ils sont les inventeurs de cette méthode, qu'ils enseignèrent au sicilien Acron, qui l'employa dans la peste du Péloponèse ; et nous voyons bien clairement que les médecins Grecs qui suivirent Acron, n'eurent long-temps d'autre secret que celui-là : ils ont mis même quelquefois le feu à d'immenses forêts pour sauver de petits cantons ; mais quand le feu est bien distribué et entretenu par des matières résineuses, il fait plus d'effet que l'embrasement d'un bois ; car il s'en faut de beaucoup que ce soit dans la qualité absorbante des cendres, ou de leur alkali, que consiste la vertu de cette méthode, comme un médecin, qui l'essaya dans la peste de Tournay, se l'est persuadé.

Ce qui prouve bien qu'il falloit apporter de grandes et continuelles précautions en

pour faire fermenter les humeurs du corps humain, et il paroît qu'alors le fiel est la première substance qui s'altère. Les atômes qui s'exhalent des malades, sont comme un levain contre lequel il seroit sur-tout essentiel d'essayer les alkalis volatils d'une manière plus efficace qu'on ne le fit dans la grande peste de Londres, où ils ne laissèrent pas de produire de bons effets.

Egypte pour entretenir la salubrité de l'air, c'est que les prêtres faisoient faire tous les jours à différentes reprises des fumigations dans les villes. On croit qu'ils brûloient alors cette drogue si célèbre sous le nom de *Cyphi*, dont Plutarque donne la composition, que je ne voudrois pas garantir, non plus que celle que donne Dioscoride, puisque l'article du *Cyphi* paroît avoir été interpolé dans les écrits de ce Grec par un copiste ignorant. (1) Je trouve par un passage d'Oribase, qu'on prenoit aussi cette drogue intérieurement contre la peste (2); ce qui me confirme de plus en plus dans l'idée qu'Oribase lui-même n'en connoissoit point la composition.

Il faut convenir qu'on fait aujourd'hui dans les villes de la Chine des fumigations aussi abondantes qu'on en a jamais pu faire en Egypte; mais je suis persuadé que cet usage n'est venu aux Chinois que par les Indiens, qui leur ont apporté le culte de *Fo*; puisque c'est principalement devant les statues de *Fo* et des divinités Indiennes qu'on

(1) Je crois même que ce n'étoit point un parfum, mais un baume factice, assez semblable au *myron* des Coptes ou des Egyptiens modernes, qui en font un usage superstitieux et inutile.

(2) *De simplicib.* Lib. V, cap. 76.

brûle tous les soirs tant d'encens, tant de bâtons de pastille, composés de rapaves de santal blanc, que la fumée qui en résulte dans tous les quartiers des villes, forme quelquefois un brouillard assez épais; et on a même soupçonné que cela produit cette terrible maladie des yeux à laquelle les Chinois sont si sujets : aussi y trouve-t-on partout des mendiants et des filles de joie aveugles, au rapport de Mendoza(*). Mais ce ne sauroit être là la véritable cause de l'ophtalmie chinoise, que plusieurs voyageurs ont attribuée aux qualités du riz dont on s'y nourrit, tandis qu'il eût été plus naturel de l'attribuer aux exhalaisons des rivières : on a cru avec plus de fondement que l'incontinence brutale du peuple, et l'usage universel dans tout l'empire de se laver le matin le visage avec de l'eau chaude, y affoiblissoient les organes optiques ; mais je parlerai encore de tout ceci ailleurs.

C'est sans doute par le plus grand hasard du monde que cette même maladie des yeux a affligé et afflige encore de nos jours les habitans de l'Egypte, qui l'ont imputée au

(*) *Hist. della China da Gonzalez di Mendoza.*
Lib. III, cap. 21. Voyez aussi *Toreens Reise, V. Brief.*

nitre dont l'air est chargé , et à ces vents brûlans , que les anciens nommoient les vents typhoniques , et les modernes *mérissi* ou *saeliel* , et d'un nom plus particulier , *champsin*. (1) Ces tourbillons entraînent un sable fort fin , et si chaud qu'il blesse les glandes lacrymales et la rétine de ceux qui le reçoivent au visage , comme seroit un feu volant.

Voilà ce qu'on a généralement cru jusqu'en 1751 , lorsque Hasselquist se chargea de faire à cet égard des recherches au Caire : son sentiment est que les vapeurs qui sortent des cloaques y occasionnent ce mal (2). Mais quand je considère qu'il y avoit anciennement en Egypte tant de médecins oculistes , dont la réputation étoit répandue par tout le monde , je ne saurois croire que ces médecins , qui connoissoient leur propre pays , se soient trompés sur l'origine de l'ophtalmie égyptienne , qu'ils ne pouvoient attribuer aux exhalaisons des égoûts , lesquelles ne sont devenues si dangereuses que par la mauvaise police des Turcs et des Arabes ,

(1) Fourmont, *Description de la plaine d'Héliopolis*. Journal de Thévenot , tome II. Vansleb , voy. p. 39. Prosper Alpin. *de Rebus Egypt.* lib. I , cap. 1. De Bruyns *Reisen* , cap. 40.

(2) *Reise nach Palestina und Egypt.* t. II , p. 590.

qu'il faut regarder comme les auteurs de la peste : ils la laissent , pour ainsi dire , naître sous leurs pieds , sans la détruire , et y exposent tous les ans l'Asie et l'Europe.

Les Chinois , qui auroient si fort besoin d'oculistes , n'en ont point ; et leur police , à l'égard des aveugles , n'est certainement pas la meilleure , quoi qu'on en puisse dire. Ils les laissent mendier , ou vivre dans la prostitution , sous prétexte que les femmes qui ont perdu l'usage des yeux ne sauroient gagner leur vie à d'autre métier qu'à celui-là , qui les conduit toujours à la mendicité.

« J'ai observé chez les Egyptiens , *dit*
 » *l'empereur Adrien* , que tout le monde
 » est occupé : les aveugles y travaillent , et
 » ceux même qui ont la goutte ne restent
 » pas oisifs. » Cette police étoit bonne dans un pays où il y a toujours eu et où il y aura toujours beaucoup d'aveugles. Corneille de Bruyn croyoit que la quatrième partie des habitans du Caire est frappée de cécité , ou sur le point de l'être.

Après ce qu'on vient de dire des moyens employés pour prévenir , ou pour arrêter les maladies contagieuses , on conçoit que la peste n'a pu empêcher l'Egypte de se peupler jusqu'à un certain point qu'il s'agit de déter-

miner ; mais je ne saurois me faire comprendre qu'en entrant dans quelques discussions.

Quoique parmi toutes les provinces désolées par ce merveilleux gouvernement des Tunes , l'Egypte soit , par rapport à l'agriculture , un peu moins désolée que les autres , il s'en faut cependant de beaucoup qu'on y cultive aujourd'hui toutes les terres mises anciennement en valeur , comme quelques voyageurs mal-instruits l'ont soutenu : je doute que le riz et le blé qu'on en exporte maintenant montent à douze millions de muids romains par an. Auguste en tiroit tous les ans vingt millions , et cela en un temps où la population étoit beaucoup plus forte : de sorte que les exportations ont dû être relativement minimes. Les environs du lac *Marcotis* , jusqu'à la tour des Arabes , que Strabon nous représente comme très-peuplés , sont actuellement très-déserts , et on sait que Hasselquist a trouvé des champs entiers fort propres à la culture , envahis par cette herbe si pernicieuse , que le vulgaire nomme *arrête-bœuf* , et les botanistes *anonis spinosa*. Quant à la Thébàide , elle est sans comparaison plus délabrée que le *Delta*. Cependant je m'imagine qu'il y a quelque erreur dans les commentaires de

Pancirole , sur la notice de l'empire , lorsqu'il prétend que l'empereur Justinien tiroit tous les ans de l'Égypte quarante-huit millions de muids romains ou huit millions de médimnes attiques en blé (1) , à moins que déjà alors les villes de l'Égypte n'aient été pour la plupart désertes , tandis qu'on faisoit valoir les terres par des fermiers impériaux ; ce qui a pu arriver par l'avidité du fisc au temps du bas-empire , lorsque les Princes , à force d'acquérir des fonds de terre pour les convertir en domaines , renversèrent l'état ; car il ne faut pas que les Souverains acquièrent sans cesse des fonds d'une manière ou d'une autre ; quand on ne connoît pas en cela de bornes , tout est perdu.

On eut beau faire des loix effrayantes sous Honorius , qui vouloit qu'on brûlat vifs sur le champ ceux qui perceroient une digue du Nil (2). Tout cela ne pouvoit prévenir la des-

(1) Fol. 221 , édition de Genève , 1623. Il se peut que cette mesure dont on se servoit pour les livraisons de l'Égypte , sous le nom d'*artabe* , est mal évaluée par Suidas , qui la compare au médimne attique.

(2) Cet édit d'Honorius concourt , avec beaucoup d'autres faits , à prouver que le *drak* ou la coudée égyptienne , qu'on emploie aujourd'hui dans le nilomètre du Caire , ne représente pas exactement la coudée ancienne , comme on le croit vulgairement.

truction d'une contrée où l'on dépouilloit les habitans de leur propriété. On vit quelque chose de semblable dans l'antiquité sous le règne de ces usurpateurs féroces , que les historiens appellent les rois pasteurs , ou les rois bergers ; mais je trouve que long-temps après l'expulsion de ces tyrans , Sésostris rendit aux Egyptiens la propriété de leurs terres , et voilà pourquoi ils ont tant aimé ce Prince , qui répara les injustices et les maux affreux qu'avoient faits les usurpateurs durant la conquête. On peut voir ce que dit Hérodote de la répartition des terres , faite par Sésostris.

Il paroît que sous un climat tel que celui de l'Egypte , où il pleut très-rarement , les terres tant soit peu élevées se convertissent en un pur sable mouvant , dès qu'elles restent en friche pendant un siècle ; car les sels et les particules végétales et animales qui constituent ce que l'on nomme le terreau , se consomment et se dissipent par l'extrême chaleur et le défaut d'eau. Les caloyers ou les moines grecs ont fait quelques jardins admirables dans l'Arabie-Pétrée ; mais il ne faudroit peut-être pas cinquante ans pour que toute la terre végétale disparût de ces endroits , si une fois on cessoit de les arroser et de les cultiver : *ni vis humana resistat*. Aussi voyons-nous que

quand Mohammed , soudan des Mamelucs du Captchak , voulut , en 1338 , rétablir l'agriculture en Egypte , il fut d'abord obligé de faire ôter le sable mouvant qui couvroit beaucoup de terres ; ainsi pour évaluer ce que cette contrée peut avoir de lieues carrées propres à la culture , il faut bien risquer d'y envelopper quelques espaces sablonneux , qui peuvent avoir été anciennement fertilisés. Je n'examinerai point ce que Caylus et d'autres savans ont pensé sur tout ceci ; car n'ayant pas fait une étude particulière de la géographie , ils n'ont pu atteindre à aucun degré de précision.

Dans les *Mémoires sur l'Egypte ancienne et moderne* (pag. 30 , sect. 4.) de Danville , imprimés au Louvre en 1766 , ce géographe assure que , par une opération faite sur ses propres cartes , il a trouvé que tout le terrain cultivable de l'Egypte n'a jamais pu être que de deux mille , et tout au plus de mille onze cent lieues carrées , dont il y en a vingt-cinq sur le degré ; de sorte que , selon lui , l'Egypte n'équivaut qu'à la douzième partie de la France. Mais tout homme raisonnable avouera avec moi que cette supposition n'est point du tout juste , car il n'y a nulle justesse à opposer les seules terres cultivables de l'Egypte à

toutes les terres de la France en général : il falloit au moins en excepter les forêts , les gâtines , les bruyères , les landes de Bordeaux , et d'autres cantons , qui ne valent pas mieux que les hauteurs de la Thébàide , où des Arabes bédouins trouvent de quoi faire paître leurs chevaux.

Au reste , on voit par tout ceci , que l'étendue de l'Egypte et l'état de sa population sont des choses qu'on a prodigieusement exagérées , et sur-tout lors qu'on considère le calcul de Goguet , qui y met vingt-sept millions d'hommes sous les premiers Pharaons (*). L'histoire ancienne et l'histoire moderne sont remplies d'exagérations semblables , et quand on en détruit quelques-unes , on fait naître des vérités nouvelles.

Par un dernier effort d'industrie et de travail , les anciens Egyptiens ont pu mettre en valeur à-peu-près 2250 lieues carrées , y compris les *Oases* , et quelques endroits élevés comme les environs d'*Alabastronpolis* , dont on trouve les ruines à vingt-trois lieues de la rive orientale du Nil : sur tout ceci , il faut

(*) Suivant les recherches les plus exactes , l'Egypte contenoit sous ses premiers Rois vingt-sept millions d'habitans : de l'*Origine des Loix et des Arts* , tome III , page 26.

bien décompter l'emplacement des villes, les champs ensemencés de lin, ainsi que les autres cultures secondaires ; l'entretien des animaux sacrés ne me paroît point avoir été un objet assez considérable pour qu'on en fasse ici mention. Cependant, comme dans les pays chauds les terres rapportent beaucoup, et que les hommes y mangent peu, une lieue carrée peut y nourrir plus de monde que dans les pays froids, où les terres rapportent moins et où les hommes mangent davantage ; ainsi l'Egypte a pu avoir anciennement à-peu-près quatre millions d'habitans, et il faut regarder comme inadmissible tout ce qui est porté au-delà, soit par Diodore de Sicile, soit par le juif Flavien Josephe. Cette population diminua sous les Persans, dont le joug fut toujours un joug de fer ; elle diminua encore sous les derniers Ptolémées, qui ruinèrent en un jour ce qui avoit coûté des années de soins aux trois premiers Lagides, qu'on peut nommer des rois ; mais leurs successeurs ne furent jamais que des brigands ou des imbécilles, qui avoient tout oublié, puisqu'ils avoient oublié d'entretenir les canaux du Nil, que les Romains, dès qu'ils eurent conquis l'Egypte, firent nettoyer ; de sorte qu'ils cultivèrent beaucoup plus de terres qu'on n'en

avoit fait valoir sous le règne de Cléopâtre , et sous le règne de son père Auletès , l'exemple des mauvais princes.

Je passe ici sur tous les raisonnemens de ceux qui prétendent que l'inondation du Nil s'étendoit jadis plus loin qu'aujourd'hui , à cause du limon qui doit avoir fait hausser , selon eux , le sol de quelques pieds ; mais ils ne sauroient le prouver d'une manière évidente. S'il est vrai que la Méditerranée baisse, soit à cause des gouffres qui se sont ouverts dans son bassin , soit par le retour des eaux vers le pôle austral , alors on conçoit comme le *Delta* peut un peu s'accroître , sans que le limon du Nil y contribue de beaucoup ; encore est-il essentiel de dire ici que Maillet a porté au-delà des bornes même de la vraisemblance , ce qu'il écrit de l'accroissement du *Delta* , parce qu'il s'est trompé sur la ville de Damiette , croyant que c'étoit la même que celle qui avoit un port sur la Méditerranée au temps de S. Louis ; mais c'est une ville nouvelle , bâtie plus avant dans les terres par les Mamelucs : celle qui existoit au temps de S. Louis a été rasée , parce qu'elle étoit trop exposée au brigandage des croisés. S'il est difficile d'excuser Maillet , surpris dans une telle erreur , il est bien plus difficile en-

core d'excuser quelques Auteurs grecs , qui ont placé dans l'ancienne Egypte , depuis vingt jusqu'à trente mille villes ; tandis qu'en comptant les moindres villages et les hameaux même , on ne trouve pas aujourd'hui plus de trente-neuf mille habitations dans toute la France , dont l'étendue n'entre pas en comparaison avec celle de l'Egypte , comme on vient de le voir. Il n'est pas probable qu'il y ait de l'erreur dans les mots numériques de Diodore de Sicile , lorsqu'on réfléchit que son calcul le plus fort est assez conforme à celui de Théocrite , qui a bâti la plûpart de ces villes dans une idylle (*), pour flatter honteusement Philadelphie , qui étoit un prince très-riche , et Théocrite ne l'étoit pas. Or on

(*) Idylle XVII. On n'excuse point Théocrite , en disant qu'il a voulu parler de tous les états de Ptolémée Philadelphie en général. Quant aux différentes leçons des textes de Diodore de Sicile , ceux où l'on lit *trois mille villes* sont fautifs ; et il convient de suivre ceux où l'on lit *trente mille* ; car telle a indubitablement été l'intention de cet Auteur , comme la phrase précédente le démontre. Il commence par dire qu'anciennement on comptoit en Egypte dix-huit mille villes ; il seroit donc absurde qu'il eût ajouté que l'on n'en comptoit plus que trois mille sous Ptolémée , fils de Lagus. Au reste , dans l'un et l'autre cas , cet exagérateur est inexcusable.

conçoit ce que la pauvreté a pu faire dire à un Poète, et sur-tout à un Poète grec. Le comble du merveilleux est de soutenir ensuite que Philadelphie, outre les trente mille villes qui existoient déjà dans ses états, en fit construire trois cent autres, tandis que nous voyons clairement qu'on eut beaucoup de peine à peupler Alexandrie, ou la bourgade de *Racotis*, qu'Alexandre avoit fait considérablement agrandir. Quoi qu'en dise Quint-Curce, il est certain que le premier des Ptolémées y appela les Juifs; ceux qui connoissent les Juifs comprendront bien qu'on ne se détermina à choisir de tels hommes qu'après en avoir cherché inutilement d'autres.

On compte aujourd'hui dans toute l'Egypte à-peu-près deux mille cinq cent villes, bourgs et villages; si pour les plus beaux siècles de cette contrée on doubloit ce nombre d'habitations, on seroit plutôt au-delà qu'en-deçà de la vérité; car il faut qu'un pays soit extrêmement délabré pour perdre jusqu'à la moitié de ses habitations. Pour peu qu'on soit versé dans la géographie ancienne, il est facile de s'appercevoir qu'on ne trouve pas beaucoup de noms de villes égyptiennes dans les Auteurs, en comparaison de ce que des exagérateurs en disent; et nous ne ferons pas

pas ici reculer les rochers de la Thébaïde, et les sables de la Lybie, pour y placer les habitations imaginaires d'Hérodote, de Théocrite, de Diodore et de ceux qui les ont copiés sans jugement.

Avant que de finir cette section, il convient de faire quelques observations sur la fécondité des femmes égyptiennes. Les anciens, qui en ont beaucoup parlé, l'attribuent constamment aux vertus des eaux du Nil. Ces eaux ont été plus d'une fois analysées, et par toutes les analyses on a découvert qu'elles contiennent en assez grande quantité un sel qui paroît être un principe de cette maladie, dont je ferai mention dans l'instant. Comme il y a une veine qui sort de l'éumngente, et par laquelle toutes les sérosités nitreuses, et même les substances alkales se déchargent dans les reins, les eaux du Nil ont une vertu stimulante, tant par rapport aux hommes que par rapport aux bêtes; et voilà à quoi se réduit tout le prodige: car il ne faut pas croire qu'elles aient jamais produit des effets aussi étonnans qu'on l'a prétendu. Si l'on trouve dans quelques historiens, qu'anciennement on portoit ces eaux jusqu'en des contrées fort éloignées, et sur-tout chez les princesses du sang des Ptolémées, mariées

dans des familles étrangères, ce n'étoit point pour les boire, comme on l'a cru, contre la stérilité; mais pour les répandre dans les temples d'Isis, ce que je ne dirois pas, si je n'étois en état de le prouver par un passage formel de Juvénal, cité dans la note (*).

Aristote a soutenu qu'on met les eaux du Nil en ébullition par un degré de feu, une fois moindre que celui qui est requis pour faire bouillir les eaux ordinaires, expérience si difficile à faire, qu'on peut assurer qu'aucun physicien de l'antiquité n'a eu des instrumens assez parfaits pour la vérifier: cependant c'est sur cette assertion hasardée que paroît être fondé tout ce que Trogue Pompée, Columelle, Pline, Athénée, Phlégon et le jurisconsulte Paul, ont dit, en se copiant sans cesse les uns les autres, et en n'observant jamais.

Les eaux du Nil n'ont pas changé de nature, et cependant les Egyptiennes n'accouchent plus de quatre enfans à la fois, et bien moins de sept; ce que le menteur Phlégon n'eût point ôsé mettre en fait, s'il n'y avoit été encouragé par l'exemple d'Aristote. On a re-

(*) *Ibit ad Egypti finem, caliddque petitas*

A Meroë portabit aquas, ut spargat in aedem

Isidis, antiquo quae proxima surgit ovili.

Juvén. Sat. VI, v. 382, &c.

gardé comme un prodige qu'en 1751 un Turc, qui couchoit successivement avec huit femmes, ait eu au grand Caire quatre-vingt enfans en dix ans. Or ce fait, qui a paru prodigieux en Egypte, pourroit arriver en Europe, s'il y avoit-là des polygames aussi déterminés que ce musulman. Encore faut-il observer qu'en Egypte, comme dans tous les pays chauds, les femmes cessent plutôt d'avoir des enfans que dans les contrées tempérées ; et c'est ainsi que la nature, s'il est permis de le dire, se contrebalance en elle-même. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que les Egyptiennes ne se servent point contre la stérilité du *natron*, ou d'un sel alkalin semblable ; mais elles usent dans de tels cas de différentes compositions, dont Prosper Alpin décrit quelques-unes ; mais la plus forte, et que Prosper Alpin n'a pas décrite, est une infusion de girofle avec du fiel de crocodile : or on sait que toutes les parties du crocodile sont aphrodisiaques ; mais le fiel et les yeux le sont plus que toutes les autres. Ce qu'il y a encore de certain, c'est que les anciens Egyptiens ne buvoient pas habituellement de l'eau du Nil, puisqu'ils avoient une boisson factice que les historiens ont nommée *zythum*, et dont on parlera plus amplement dans la section suivante.

SECTION III.

Du régime diététique des Egyptiens, et de la manière de se nourrir des Chinois.

JE traiterai dans cette section un sujet très-important, et qui fera découvrir de grandes différences entre les anciens Egyptiens et les Chinois. Il est vrai, comme on l'a déjà observé, que ces deux peuples ont également pratiqué l'incubation artificielle des œufs; mais les faits que je citerai prouvant assez que cette conformité est un pur effet du hasard.

Pour se former, autant qu'il est possible, des idées claires sur une matière qui a été long-temps très-confuse, il faut remarquer qu'il y a eu anciennement en Egypte trois régimes différens, dont le premier n'obligeoit que la classe des prêtres; le second n'étoit établi que dans quelques préfectures et dans quelques villes, sans s'étendre au-delà; le troisième concernoit toute la nation et toutes les préfectures, qui ne pouvoient déroger, par leurs usages particuliers, à la règle universelle; et si cela est arrivé quelquefois dans des temps postérieurs, c'est qu'alors les institutions nationales avoient perdu leur force par les maux infinis qu'entraîna la conquête.

C'est de ces trois régimes , dont je parlerai suivant leur ordre , que dérivent ceux que les Hébreux et les Pythagoriciens ont observés. Le législateur des Juifs se conforma beaucoup au goût de son peuple et beaucoup au climat : comme il ne voulut point que les Lévites fussent distingués à cet égard du reste des tribus , ni les tribus entre elles , il fit des changemens aux pratiques de l'Egypte , qu'il réduisit à un plus petit nombre , parce qu'elles étoient trop multipliées pour l'objet qu'il se proposoit. Mais il n'en est point précisément ainsi de Pythagore , dont le système sur les alimens est mal imaginé , et plus digne d'un fondateur d'ordre que d'un philosophe : aussi avons-nous en Europe un Auteur ridicule , qui a soutenu que cet Italien avoit été moine au Mont-Carmel ; et , ce qui est à-peu-près la même chose , quelques saints Pères l'ont soupçonné d'avoir judaïsé. Il faut donc bien qu'avant d'entrer en matière , j'explique en peu de mots l'erreur de Pythagore. D'abord il partit pour l'Egypte , où il se fit circoncire , et il adopta le régime des prêtres , sans l'examiner , sans rechercher la cause de l'aversion qu'ils avoient pour tous les poissons et pour beaucoup de végétaux : ensuite il partit pour l'Inde , où les loix et la reli-

gion se conformant aux besoins du climat , avoient également établi un régime diététique , qui , en un laps de dix-sept à dix-huit cent ans , paroît avoir essuyé quelques changemens , dont je ne me suis pas proposé de parler ici. Arrivé dans l'Indoustan , Pythagore y embrassa encore servilement la règle des Bramines , qui lui défendirent de manger la chair des animaux , et sur-tout celle des veaux ; ce que les prêtres égyptiens lui avoient néanmoins permis en le circoncisant. De toutes ces observances , qui sont , comme on le voit , très-contradictoires entre elles , il fit quelque chose de monstrueux , sans s'appercevoir que ce qui convenoit au sud de l'Asie et à une partie de l'Afrique ne pouvoit convenir à l'Europe. Cet homme , au lieu d'étudier les productions de chaque pays , et les maladies de chaque pays , céda toujours au préjugé , céda toujours à l'autorité , et se guida ainsi durant le cours de sa vie par les idées des autres , et jamais par les siennes. Ce qu'il y eut de bien triste , indépendamment de ce ton despotique qu'il introduisit dans la philosophie , c'est que les Pythagoriciens , par un effet de leur régime , devinrent insociables , et ne purent manger à la table de leurs concitoyens : aussi cette

secte disparut-elle de dessus la terre ; et Apollonius de Tyane, quoiqu'il ait tant prêché, est mort sans imitateurs.

Plus je réfléchis à la diète des prêtres de l'Egypte, et plus je me persuade qu'ils tâchoient principalement d'éviter la lèpre du corps, la lèpre des yeux ou la sporophthalmie, et la gonorrhée, qui, dans leur pays, est plus ou moins compliquée avec ces deux indispositions, lesquelles les eussent rendus immondes, ou, ce qui est la même chose, inhabiles aux fonctions de leur ministère.

Comme ils devoient être infiniment plus purs que le peuple, ils s'abstenoient aussi d'une infinité de choses qu'on ne défendoit pas au peuple.

On a observé que les Grecs modernes, qui ont beaucoup de jours de jeûne, et qui mangent par conséquent beaucoup de poisson, contractent bien plus souvent la lèpre au Levant que les Turcs, qui mangent plus de viande. Cette observation est vérifiée par l'effet que produit chez les peuples ichthyophages la nature de leur aliment ordinaire. Ces peuples-là sont sujets à une maladie de la peau.

Ainsi les Prêtres égyptiens ont été instruits à cet égard par l'expérience. Ils avoient re-

noncé à toutes les espèces de poissons , soit qu'elles eussent des écailles , soit qu'elles n'en eussent pas. Mais ils avoient une aversion particulière pour les espèces pêchées dans la méditerranée , comme on le voit par tant de passages , et sur-tout par les symboles de Pythagore , tels que Giralde les a recueillis. (*De symbolis Pythagoræ.*) Car outre la défense générale , on y défend encore en termes plus exprès le scare , le rouget et l'ortie , qui ne se trouvent pas dans le Nil.

L'ortie errante n'est proprement pas un poisson : les anciens l'ont rangée parmi les zoophytes , et les modernes parmi les vers moluses ; mais à quelque genre qu'on la rapporte , il n'y a pas de doute que sa chair ne soit plus pernicieuse qu'on ne pourroit le dire, à tous ceux que la phlicte ou la fausse gonorrhée afflige.

Ce sont les prêtres de l'Egypte , qui les premiers ont mis en fait que le scare est le seul des poissons qui rumine , et jusqu'à présent on ne connoît point de naturaliste qui ait été en état de les contredire sur cet article. D'où on peut inférer , avec quelque certitude , qu'ils avoient étendu fort loin leurs recherches sur toutes les productions de la nature animée : mais il seroit à souhaiter que , moins amateurs

des énigmes , ils n'eussent pas enveloppé quelques-unes de leurs connoissances de ténèbres , qu'on désespère souvent de pouvoir dissiper.

Comme il y a des Auteurs grecs qui , en parlant du rouget de Pythagore , le nomment plus positivement *Trigla* , cela nous indique le surmulet , poisson que les Romains payoient si cher , et pour le manger , et pour le voir mourir ; car il donne en expirant le spectacle le plus singulier par la vivacité des différentes couleurs dont son corps se peint à mesure que son sang cesse de circuler. Malgré tout cela , on le défendoit aux personnes initiées dans les mystères d'Eleusis , parce qu'on le soupçonne d'avalier de temps en temps des lièvres marins , ce qui peut empoisonner sa chair sans le faire mourir (*Junius de esu piscium.*), par un effet tout-à-fait semblable à celui que les pommes du mancanillier produisent dans de certains poissons des mers de l'Amérique. Quant à la rougeur de ses nageoires , qui lui donnoit de la conformité avec le Typhon , c'est une allégorie réellement égyptienne , et qu'on a étendue jusqu'à la perche et au spare , comme on s'en appercevra , lorsque je parlerai en particulier du régime des provinces ou des nomes.

C'est une opinion assez généralement adop-

tée, que les prêtres de l'Egypte ne saisoient pas leurs alimens. Mais ce qu'il y a de très-vrai, c'est qu'ils s'abstenoient du sel qu'on faisoit avec de l'eau de la méditerranée, et de celui qu'on tiroit des lacs du nome Nitrotique, où, indépendamment du natron, il existe aussi un sel commun, ainsi qu'on le sait par les observations du P. Sicard.

Il ne faut pas douter que la crainte de se voir infestés de la phlictène, n'ait porté les prêtres à rejeter de leur régime les mets fort salés, et rien n'est plus aisé à concevoir que le sens de la fable qu'ils débitoient sur la Nephtis ou la Vénus cythérée, née, suivant eux, de l'écume de la mer. Comme avec tout cela il leur eût été presque impossible de se nourrir de choses parfaitement insipides, ils employoient, en petite quantité, un sel gemme qu'on leur apportoit de la Marmarique, à ce que dit Arrien ; (*de expeditione Alexandri.*) mais je m'imagine qu'ils le faisoient venir de la partie de l'Éthiopie, que les modernes nomment l'Abyssinie, et où ce fossile est encore commun de nos jours. S'ils ont cru que le sel gemme étoit, dans de tels cas, moins nuisible que celui de la mer ou des puits salés, ils doivent avoir eu des observations qui nous sont inconnues, ou ils se sont

trompés. Au reste , on peut conclure de tout ceci qu'il n'est pas vrai que , par une loi particulière , il étoit défendu à l'ordre sacerdotal de faire entrer dans sa nourriture des choses que l'Egypte ne produisoit pas , ou qui n'y croissoient pas : ce qui prouve encore qu'une telle loi n'a jamais eu lieu , c'est l'importation très-considérable de l'huile d'olive faite aux environs d'Athènes , et dont on sait que Platon amena un navire chargé en Egypte (*Plutarque , vie de Solon.*) , pour payer vraisemblablement ceux d'entre les prêtres d'Héliopolis , qui lui communiquèrent des connoissances philosophiques, qu'il n'avoit pas au sortir de son pays. Pour comprendre ceci, il faut observer que les Egyptiens se servoient de beaucoup d'espèces d'huiles factices : ils en tiroient de la graine du sésame , du ricin et du carrhame , ou le *cnicus* des anciens : ils en tiroient de la graine de rave , et même de la graine d'ortie , qu'ils cultivoient régulièrement en plein champ , et c'est en quoi on pourroit bien , si l'on vouloit , les imiter en Europe ; car je suppose , avec beaucoup de vraisemblance , qu'on ne l'a jamais essayé (*). Cependant les prêtres jugeoient

(*) La semence de la grande ortie , *urtica urens*,

toutes ces sortes d'huiles , sans même excepter celle de sésame , mal-saines pour eux , et ils n'en faisoient , comme Porphyre le dit , presque aucun usage. Mais il n'en étoit point ainsi de l'huile d'olive , qu'on leur apportoit de la Judée et de l'Attique ; car le terrain de l'Egypte n'est pas du tout favorable aux oliviers , hormis dans de très-petits cantons à l'occident d'un lieu , nommé aujourd'hui Bénisuef , et à Abydus dans la Thébàïde.

Un article difficile à éclaircir , est celui qui concerne le vin , parce que quelques Auteurs ont voulu nous persuader qu'il n'avoit pas été rigoureusement interdit aux personnes qui remplissoient les premières charges de la classe sacerdotale. Mais ces Auteurs-là se sont trompés. Je crois que l'Egypte n'avoit pas même de vignobles avant les rois pasteurs , ou les conquérans Arabes , qui en firent des plans et burent du vin , ou du moût à leur table , ce qui étoit prodigieux et entièrement

maxima , semine lini , renferme beaucoup d'huile , qui est moins mauvaise que celle de navette , et surtout que celle de ricin et de carrhame , dont les Egyptiens ne se servoient que pour des usages extérieurs. La plante , qu'ils nommoient en leur propre langue selepsion , ne diffère pas d'une ortie qui croit en Europe.

opposé aux loix de la nation conquise. Aussi , après l'expulsion de ces usurpateurs , reprit-on l'ancienne coutume de ne jamais servir du vin aux Pharaons , ce qui dura très-long-temps ; puisque cela dura jusqu'à Psammétique , qui eut , comme on sait , tant de penchant pour les mœurs de la Grèce , et tant d'aversion pour les mœurs de son pays , où on ne regardoit pas la sobriété comme une vertu , mais comme le premier devoir du Souverain : aussi tout fut perdu sans ressource , lorsqu'on vit le luxe d'un roi d'Egypte égaler celui d'un empereur de Perse.

Pythagore , qui ne délibéroit jamais sur ce qu'il faut faire , ni sur ce qu'il faut omettre , adopta , sans restriction , et par rapport à lui , et par rapport à ses disciples , le précepte du régime Egyptien touchant la défense du vin ; mais Moïse ne l'adoptait point , et permit cette liqueur à un peuple tel que les Hébreux , qui avoient tant de conformité avec ces Arabes pasteurs , dont je viens de parler , et qui témoignèrent une passion singulière pour le vin , dont les effets sont en tous sens très-pernicieux dans les pays chauds , où la lèpre est à craindre , et le despotisme établi. Je ne pense pas qu'on puisse lire dans l'histoire des excès de cruauté plus horribles que ceux qu'ont

commis, pendant des excès d'ivresse, les sultans de Perse, depuis Alexandre jusqu'à Soliman III; mais il faut avouer aussi qu'il y a eu un excès de foiblesse de la part des ministres, qui n'ont point empêché l'exécution de ces ordres, donnés par des furieux ou des bêtes féroces; car on ne sauroit nommer autrement un despote enivré.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les prêtres s'opposèrent toujours, en Egypte, à la culture de la vigne, et la firent même arracher; mais les princes, tels que Psammétique et Amasis, qui entretenoient une si étroite liaison avec la Grèce, pouvoient aisément en tirer, par la voie de Nancrate, autant de vin qu'on en consommoit à leur cour; quoique ce pays n'eût plus alors de vignobles; et Hérodote, qui le parcourut long-temps après, n'y en trouva pas encore. Ainsi, quand Athénée dit que la ville d'Anthylle et les vignes de ses environs, avoient été données par forme d'apanage aux reines d'Egypte, il se trompe ouvertement: car Anthylle n'a jamais fait partie de l'apanage des reines, et ce ne fut qu'après la conquête de Cambyse qu'on l'assigna aux impératrices de Perse; ce qui fit nommer cet endroit Gynæcopolis, ou la ville des femmes, nom qu'il a conservé dans l'his-

toire et dans la géographie. Sous les Ptolémées la culture des vignes recommença , et continua sous le gouvernement des Romains , jusqu'à la conquête des Kalifes , qui la firent cesser , et elle cesse encore. Ce qui justifie le sentiment des prêtres sur le danger du vin , sous un climat tel que le leur , c'est que la plupart des peuples de l'Afrique septentrionale l'ont adopté , et les Arabes Jectanites , qu'il faut toujours bien distinguer des Mostarabes et des Hébreux , l'adoptèrent aussi. Tout cela étoit établi de la sorte long-temps avant la naissance de Mahomet , et les commentateurs de l'Alcoran ne se sont fait aucun scrupule de forger le conte absurde qu'ils rapportent à cette occasion (1). On voit par le *traité de l'Abstinence* de Porphyre , que les prêtres de l'Egypte osoient bien soutenir que l'usage du vin empêche les savans et les philosophes de faire des découvertes. (2) Cette opinion peut leur être venue , parce qu'ils s'appliquoient principalement à la géométrie et à l'astronomie , deux sciences qui exigent une grande présence d'esprit ; et je crois comme eux qu'un

(1) Voyez Herbelot , Biblioth. orient. art. d'*Othman*.

(2) Voilà pourquoi le prêtre égyptien , nommé *Calasiris* , qui joue un si grand rôle dans le roman d'*Héliodore* , refuse constamment de boire du vin.

géomètre qui boiroit beaucoup avant que de se mettre à l'étude , ne feroit point des découvertes de la dernière importance.

C'est par plusieurs passages d'Auteurs anciens qu'on sait que la viande de cochon avoit été sur toutes choses interdite aux personnes attachées à l'ordre sacerdotal , quoiqu'elle fût permise une fois ou deux par an au peuple ; ce qui ne pouvoit certainement contribuer à aigrir la lèpre , dont cet animal semble porter en lui-même le principe : car comme la graisse dont il est chargé l'empêche de transpirer autant que cela seroit nécessaire dans les pays chauds , son sang et ses humeurs fermentent quelquefois tellement , qu'il en résulte une éruption. Comme c'est par ce même défaut de transpiration que les chiens sont aussi sujets au levant et dans les Indes à la lèpre , à la rage et à la gonorrhée , il semble qu'on auroit dû avoir pour eux encore plus d'horreur que pour les cochons. Mais c'est tout le contraire : les qualités morales du chien l'avoient emporté sur ses indispositions , et il étoit au nombre des premiers animaux , auxquels les Egyptiens aient rendu un culte. Au reste , ce seroit faire tort aux lumières des prêtres de croire qu'ils ont à cet égard ignoré le danger ; puisqu'ils avoient eux-mêmes

eux-mêmes que ceux qu'on chargeoit d'embaumer les chiens sacrés, lorsqu'ils étoient morts de l'hydrophobie ou de la rage, en contractoient une maladie, et devenoient sphlénétiques, suivant l'expression grecque, employée par le traducteur d'Orus-Apollon. (*) Mais ces embaumeurs n'étoient pas admis dans la première classe sacerdotale, composée d'hommes presque inacessibles, et dont les précautions étoient extrêmes: ils se lavoient plusieurs fois en vingt-quatre heures avec l'infusion du *pésal*, qui est indubitablement l'hysope: ils ne portoient point d'habits de laine; ne buvoient presque jamais de l'eau du Nil pure, se coupoient les cheveux, les sourcils, la barbe, et se rasoient tellement tout le corps, qu'il n'y restoit pas de poil: de sorte qu'on peut bien s'imaginer qu'ils n'ont que très-rarement contracté la lèpre; mais la plus grande difficulté est de savoir comment ils la guérissent, lorsqu'ils en étoient atteints; malgré toute leur habileté à l'éviter. Les Au-

(*) *Hieroglyphica*, lib. I, cap. 38. Au reste, ces accidens n'étoient pas fort communs, lorsque les Egyptiens entretenoient les chiens avec beaucoup de soin: aujourd'hui, les Turcs et les Arabes les nourrissent mal; aussi presque tous ceux qu'on voit en Egypte, sont-ils atteints plus ou moins d'une sorte de lèpre.

teurs qui ont écrit avant notre ère, ne nous apprennent absolument rien sur cet article important ; et il faut descendre jusqu'au milieu du second siècle pour trouver des notions satisfaisantes.

J'ai déjà dit que les Grecs de l'Egypte n'ayant voulu se soumettre à aucune espèce de régime, furent enfin attaqués de l'éléphantiasse. Et par une suite de cette négligence, elle pénétra des bords du Nil jusqu'en Italie. Là-dessus des Romains firent venir du Levant quelques médecins, que Pline a pris pour des Egyptiens, (*hist. nat. liv. 26.*) mais qui me paroissent certainement avoir été des Juifs d'Alexandrie, puisqu'ils n'employèrent que ce qu'on nomme la cure de Moïse, ou l'ustion. Ils brûlèrent si profondément les plaies avec des fers ardents, qu'il en résulta des cicatrices plus effroyables que les traces même du mal ; et comme ces charlatans se firent payer fort cher, on se dégoûta bientôt d'eux et de leur procédé, qui ne pouvoit être bon que dans de certains cas. Je ne puis donc m'empêcher de croire que les prêtres Egyptiens n'aient possédé des remèdes intérieurs, dont la composition sera restée longtemps cachée, comme tant d'autres connoissances dont ils ont été les dépositaires. On

voit qu'en différens endroits même de la Syrie, c'étoit assez la coutume des malades de s'adresser à ceux qui remplissoient les fonctions du sacerdoce; ce qui ne seroit jamais arrivé, si on ne les eût soupçonnés de connoître des remèdes secrets. Mais s'il y a eu dans l'antiquité des médecins qui les aient devinés, ce sont sans doute Aretée de Capadoce, et Galien, lequel avoit fait un long séjour en Egypte, et c'est-là une circonstance qu'il ne faut pas omettre. Ils disent l'un et l'autre que le moyen de guérir l'éléphantiasse, sans l'horrible opération du fer rouge, est de manger des bouillons et de la chair de vipère (1). Ce qui est très-vrai, et confirmé par Aëtius et Paul d'Egine, qui, ordonnant encore aux malades le mouvement, portèrent cette pratique à sa perfection (2). C'est l'ignorance où l'on étoit tombé en Europe, du temps des croisades, qui fit qu'on n'essaya pas ce remède dans les hôpitaux publics, où en forçant les lépreux à la vie

(1) *Galen. de simpl. facul. cap. 1, lib. XI.... Aretæus, Crat. diutur. cap. 13, lib. XI.*

(2) *Mirabile Elephantiasis remedium viperarum cibus existit*, dit Aëtius, lib. 4. Voyez aussi le quatrième livre de Paul d'Egine.

sédentaire , on aigrit prodigieusement leur mal.

L'espèce de vipère la plus propre à tout ceci , est celle que Hasselquist a décrite , sous le nom générique de *coluber* , et qui se trouve principalement en Egypte en une quantité presque incroyable : aussi la plupart des pharmacies de l'Europe reçoivent-elles encore aujourd'hui de ce pays-là la matière première de leurs trochisques , de leur sel et de toutes préparations vipérines , par la voie de Venise.

Les anciens Egyptiens , qui avoient beaucoup étudié les propriétés des animaux , n'ont pu ignorer cette vertu d'un reptile , qui a toujours été si commun dans toutes leurs provinces de la Thébàïde , de l'Heptanomide et du *Delta*. Et c'est vraisemblablement d'eux que vient l'artifice qu'ont quelques familles Coptes et Arabes de manier les vipères , et d'en préparer différens alimens. Shaw (*dans son voyage en Barbarie* , page 355 ,) rapporte qu'on lui avoit assuré qu'aux environs du grand-Caire il y a plus de quarante-mille personnes qui mangent des serpens , et pour lesquelles les Turcs ont beaucoup de vénération , et on a même cru qu'ils leur accordoient une place distinguée dans la procession de la caravane , devant le dais qui doit

couvrir le tombeau du Prophète. Ce sont ces ophiophages-là ou ces mangeurs de serpens qui n'ont rien à craindre de la piqure des reptiles venimeux; aussi les saisissent-ils avec intrépidité, parce que la masse de leur sang est atténuée par cet aliment, très-rempli de sel alkalin. Toutes ces pratiques singulières ne viennent ni des Grecs, ni des Arabes; elles remontent à une haute antiquité, et nous indiquent à-pen-près le procédé des Psylles, qui ne s'est pas perdu, comme on l'avoit cru. Il ne convient guère d'objecter ici que le culte que les Egyptiens ont rendu aux serpens les a empêchés de les faire servir dans eurs médicamens, puisqu'on voit clairement dans les hiéroglyphes d'Orus-Apollon, qu'ils ont toujours distingué la vipère, comme un animal très-pernicieux, d'avec la couleuvre cornue, qui n'a pas de venin, (*) et qu'on révéroit dans la

(*) Ce que les prêtres de l'Egypte ont conté sur le *basilic*, l'*aspic* et le *thermuthis*, sont des allégories, qui ont trompé la plupart des Auteurs anciens, et sur-tout Elien.

Le serpent *tebham-nasser*, qu'on reconnoit aisément dans les hiéroglyphes, à cause du voile qu'il a sous le cou, et qu'il euffle quand il veut, est proprement le reptile de l'Egypte qu'on a pris pour l'*aspic*, comme on le voit par ce que Lucain et Pline en disent. Ce-

Thébaïde à-peu-près au même endroit où l'on trouve actuellement la fameuse couleuvre *harbaji* ou *héredi*, le seul vestige qui existe encore de l'ancien culte des bêtes dans toute l'étendue de l'Egypte ; car l'usage qu'ont quelques Turcs du Caire de bâtir des hôpitaux pour les chats et les chameaux, n'a point un rapport aussi direct avec la religion que tout ce qui se pratique au sujet du *héredi*, sur lequel Paul Lucas a débité, comme on sait, des contes assez extraordinaires, pour persuader à des moines, aussi imbécilles que lui, que c'étoit là le démon Asmodée, qui fut exilé dans la haute-Egypte aux temps des prodiges.

On ne tirera jamais beaucoup de lumière du Lévitique, quand même on entreprendroit toutes les recherches que Michaélis avoit proposées aux voyageurs, envoyés par le feu roi de Danemarck en Arabie : puisqu'il est certain que les Juifs, au siècle de Moïse, n'ont

pendant, nous savons, à n'en pas douter, que ce serpent *tebham-nasser* n'est pas venimeux, non plus que le *céraste*, sur lequel on a aussi débité tant de fables. C'est la vipère égyptienne, qui est l'*aspic* dont Cléopâtre fit usage, et c'est encore la vipère qui tua Démétrins-Phalère, dont Cicéron reprocha la mort à cette infame dynastie des Ptolémées. *Pro C. Rab. Posthum.*

connu contre la lèpre que l'ustion et des remèdes extérieurs. Le grand usage qu'ils ont fait de sang de pigeons paroît moins fondé sur la qualité de cette liqueur, que sur la connoissance qu'ils doivent avoir eue que, pendant les temps de contagion, les rois et les prêtres de l'Egypte ne mangeoient que des pigeons à leur table. Mais c'étoit là une précaution contre la peste, et non contre la lèpre, comme on s'en appercevra dans l'instant.

Pline auroit pu supprimer la fable de ces enfans égorgés, dont on recucilloit le sang pour baigner le corps des Pharaons, lorsque l'éléphantiasse les frappoit sur leur trône. Ces atrocités ne sont pas vraisemblables, et surtout quand on les impute à un peuple trop instruit de la nature de cette maladie endémique, pour avoir essayé des remèdes si horribles et si inutiles. Il n'y a que la cruauté et la superstition de Constantin et de Louis XI qui aient pu faire croire à quelques historiens, peu instruits, que ces deux princes, dont le caractère étoit si semblable, se soient plongés dans des bains de sang humain, pour se guérir de la gratelle et de la paralysie.

Comme il ne faut pas trop interrompre l'ordre des matières, ce ne sera qu'en parlant du

régime populaire , que je développerai les motifs qu'ont eu les prêtres en Egypte pour ne point boire de l'eau du Nil pure , et cela nous indiquera l'origine de l'éléphantiasse , avec une espèce de certitude qu'on ne trouve pas dans tout ce qui a été écrit sur cette maladie jusqu'à présent. Ici on observera que les personnes attachées à la classe sacerdotale es-suyoient un carême qui duroit , suivant quelques Auteurs , quarante-deux jours , dans lesquels on a voulu découvrir une période du nombre sept , multiplié par celui de six ; mais je soupçonne qu'il y a en cela une erreur de deux jours surnuméraires ou inutiles , qu'il faut retrancher ; et après cela il restera encore assez de traces de la passion pour le nombre septénaire. On ne doit jamais confondre ce carême , dont je viens de parler , avec le deuil d'*Apis* , qui ne revenoit qu'au bout d'un certain nombre d'années , et n'avoit aucun rapport avec le système diététique.

Il est encore question chez les anciens , et sur-tout chez Apulée (*Métamorph. Lib. 11.*) de petits carêmes Egyptiens , qui n'étoient que de dix jours , et dont la principale rigueur consistoit , en ce qu'il n'étoit pas permis alors de coucher avec sa femme ; ce qui excita de grandes plaintes en Italie , lorsque le culte

Isiatique y devint dominant, malgré toutes les précautions prises par le sénat pour le réprimer. Il nous est resté sur ce sujet une élégie très-remarquable de Properce (*), qui n'use pas, comme on l'a cru, d'une licence purement poétique, lorsqu'il menace la déesse Isis de la faire chasser de Rome; car enfin elle en avoit été chassée plus d'une fois, comme on l'a vu par les révolutions arrivées à son temple, tant de fois relevé de dessous ses ruines.

Au reste, toutes ces pratiques superflues en Europe, ont pu ne l'être pas en Egypte, où il avoit fallu prescrire de certains jours de continence et de certaines ablutions, lesquelles seroient fort nuisibles dans les pays froids, si on en croyoit Porter, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, qui écrivit un jour à la société royale de Londres, que si les femmes des Turcs ont sans cesse moins d'enfans que les femmes des chrétiens établis en Turquie, il ne faut en attribuer la cause qu'aux bains et aux ablutions fréquentes, prescrites

(*) *Tristia jam redeunt iterum solemnia nobis;
Cynthia jam noctes est operata decem*

.....

*Quae Dea jam cupidos toties divisit amantes,
Quaecumque illa fuit, semper amara fuit, &c.*

aux unes et non aux autres. Mais il ne paroît nullement que cette observation soit bien faite, et il est étonnant qu'on ait été alléguer de telles raisons, lorsqu'il s'en présentoit tant d'autres. Il règne parmi la plupart des mahométans un abus secret, qui s'oppose beaucoup plus à la propagation de l'espèce ; leurs théologiens ont autorisé dans les mariages les conjonctions illicites pendant tout le cours de l'année, hormis pendant le ramazan ou le carême. Quelque opposée que soit cette doctrine à toutes les vues de la nature, on sait qu'un théologien espagnol a failli à l'introduire dans son pays, parce que c'est le vice des pays chauds ; mais plus l'ardeur du climat et un certain défaut dans l'organisation du sexe portent les hommes vers tout cela, plus il faut les en éloigner par la force de la religion, dans des choses où la force des loix civiles cesse ; ainsi ces prétendus théologiens, en voulant régler les mœurs, corrompoient dans l'homme jusqu'à l'instinct.

Il paroît que ceux qui les premiers ont rédigé le catéchisme musulman, (*Art. 8, ch. 1.*) ont exigé de la part des personnes mariées, une continence presque continuelle pendant le ramazan, et ce sont là des idées qu'ils ont puisées dans l'ancienne liturgie

égyptienne , dont ils ne se sont pas autrement écartés ; sinon en ce qu'ils n'ont pas gardé précisément le nombre de jours , et on peut dire qu'il y a bien plus de conformité à cet égard dans les institutions des Coptes et des Egyptiens modernes. Car enfin il n'est pas vrai , comme le P. Sollier le dit , et comme tant de voyageurs l'ont répété , que les Coptes jeûnent cinquante-cinq jours (*). Ils en jeûnent exactement quarante , et on croira aisément que ce sont eux qui ont le mieux conservé l'usage de leur propre pays. D'ailleurs l'histoire , qui nous parle de plusieurs personnages de l'antiquité , auxquels le culte isiaque n'étoit pas inconnu , n'étend jamais leur abstinence au-delà de ce terme-là.

On sait qu'il a paru dans le monde treize à quatorze faux messies ; mais le plus singulier , à mon avis , et le plus singulier de tous , est celui qu'on renferma en Hollande , aux petites-maisons , où sa folie ne se calma pas autant qu'on s'y étoit attendu. Dans un de ses accès , il s'imagina ridiculement que les anciens prêtres de l'Egypte passoient le carême sans prendre aucune espèce de nourriture : là-dessus il se détermina à les imiter , et il y

(*) *Tract. Chronologicus de Patriarchis Alexandrinis. In appendice , art. VI.*

réussit , suivant Bayle , qui annonça à toute l'Europe , par ses *nouvelles de la république des lettres* , de l'an 1685 , que ce malheureux avoit vécu quarante jours et autant de nuits sans manger. Mais on ne sait si le philosophe Bayle, qui doutoit de toutes choses, ajoutoit beaucoup de foi à la réalité de ce fait , qu'on ne pourroit attribuer qu'aux effets de la manie , qui rend la faim long-temps supportable , comme tous les médecins le savent , et comme beaucoup d'exemples l'ont démontré. Quand la fureur porte des hommes à se croire inspirés , ou quand , par malice , ils font semblant de l'être , c'est alors , comme on voit , une grande sagesse de la part du gouvernement , de les renfermer et de les écarter de la société qu'ils cherchoient à troubler ; car dans de tels cas la peine de mort est toujours injuste , et souvent dangereuse ; tandis qu'on peut être sûr qu'un fanatique mis aux petites-maisons n'aura pas de sectateurs : cela décrédite tellement son jugement , et cela décrédite encore tellement sa doctrine , que les fous même ne voudroient point la suivre. Plusieurs peuples n'ont pas eu à cet égard une police fondée sur la connoissance de l'esprit humain , et il en a résulté des maux affreux dans le monde.

Pour concevoir ce qui a donné lieu à une institution aussi singulière que l'est celle du carême en Egypte , il faut savoir que pendant les grandes chaleurs , on n'y vit encore aujourd'hui que de végétaux dans les meilleures maisons , et tous les repas s'y font alors le soir ou le matin , c'est-à-dire avant que l'appétit et les forces du corps soient abattus par l'ardeur du soleil parvenu au méridien , instant que les nations beaucoup plus septentrionales ont choisi pour l'heure de leur dîner. Ceci suffit pour concevoir que les prêtres ont suivi les indications du climat, lorsqu'ils ont ajouté une loi positive à un besoin physique. Charadin , en parlant de la religion des Persans , dit qu'il y en a parmi eux *qui tiennent que le mois de ramazan étant arrivé alors pendant la plus grande chaleur de l'été , Mahomet ordonna que ce seroit ce mois-là même qu'on jeûneroit.*

Mais les Persans et beaucoup d'Arabes même ne savent pas qu'il en est de tout ceci comme de la défense du vin , qui existoit long-temps avant la naissance de Mahomet. C'est en Egypte qu'il faut chercher la racine de la plupart des institutions religieuses , et il est rare qu'on cherche long-temps sans la trouver ; hormis lorsque la perte totale des

monumens nous arrête , ou lorsque les contradictions des Auteurs empêchent de bien discerner les choses.

On verra dans l'instant en quoi consiste précisément l'erreur où l'on est tombé , quand on a cru que les Egyptiens rendoient un culte aux oignons ; mais ici il suffit de remarquer que les prêtres seuls n'en mangeoient jamais (*Plut. de Isid. et Osirid.*) ; parce que leur âcreté , qui est cependant moindre dans ce pays-là que par-tout ailleurs , blesse les yeux. On n'a pu comprendre jusqu'à présent pourquoi quelques mythologues ont dit qu'Hercule rejeta constamment cette plante bulbeuse , qu'on lui offroit parmi plusieurs autres : mais il ne faut pas douter que cette fable-là ne soit une allégorie , par laquelle les prêtres donnoient obscurément à entendre que de tels végétaux pouvoient fort bien convenir au peuple ; mais non à des hommes comme eux , qui devoient sans cesse faire de grands efforts pour éviter tous les alimens stimulans , et tout ce qui peut aigrir l'ophtalmie. C'est par des raisons à-peu-près semblables qu'ils s'abstenoient de certains animaux qu'on permettoit dans le régime populaire.

Comme les personnes qui n'étoient pas attachées à la classe sacerdotale pouvoient man-

ger du poisson , on ne leur interdisoit pas l'onocrotale ou le pélican, qui ne vit que de sa pêche ; mais les prêtres , auxquels toutes les espèces de poissons étoient défendues , s'abstenoient aussi du pélican (*Orus Apollo* , *Hieroglyph. Lib. 1.*) ; sans quoi il y eût eu une contradiction dans leurs observances , tellement multipliées , qu'ils ne s'étoient réservés pour leur nourriture ordinaire que les herbes , les fruits , le pain nommé *koleste* , la chair de veau , celle de gazelle , les poules , les pigeons , et sur-tout les oies , dont ils faisoient une destruction surprenante , ce qui les avoit déterminés à étendre l'incubation artificielle sur les œufs d'oies , comme je le dirai plus au long ailleurs.

Dans *l'histoire du ciel* , ouvrage où la témérité de deviner est portée à un excès inoui , on assure que les prêtres ne mangeoient d'aucune espèce d'animal (*). Mais c'est une grande erreur , et en général Pluche étoit

(*) *Tome I* , page 363. Porphyre indique dans son *Traité de l'abstinence* , lib. IV , pag. 149 , tous les animaux défendus aux prêtres de l'Egypte , c'est-à-dire , ceux qui sont solipèdes , ceux qui sont onguiculés , ceux qui n'ont pas de cornes ; et c'est dans cette dernière classe qu'on peut placer les brebis , dont ils ne mangeoient pas , suivant Plutarque.

si peu instruit du régime sacerdotal et de la religion des Egyptiens , qu'il eût mieux fait de n'en pas parler. Tous les animaux , soit du genre des quadrupèdes , soit du genre des volatiles , destinés à être servis sur la table du Roi et des prêtres , étoient examinés par des personnes particulières , qui ne paroissent pas avoir été différentes des *Spragistes* sacrés , et qui y attachoient une marque à laquelle on reconnoissoit que ces bêtes - là n'étoient point malades. Il seroit superflu de vouloir interpréter une telle coutume , puisqu'elle s'observe encore de nos jours plus ou moins négligemment dans toutes les villes de l'Europe , où l'on confie très-souvent cette sorte d'inspection à des gens qui n'ont pas la moindre idée de la médecine vétérinaire , et heureusement dans les climats froids cette négligence n'entraîne pas d'aussi grands inconvéniens qu'il pourroit en résulter , là où la peste seroit endémique.

Il est bien étonnant , qu'après tant d'opinions , proposées avec un si grand appareil de savoir , et par des savans si célèbres , sur le véritable motif de l'aversion qu'avoient les Egyptiens , et sur-tout les prêtres , pour les fèves , on soit encore si peu instruit. Mais il n'y a qu'à bien réfléchir à une aventure qu'on

qu'on prête à Pythagore , ce servile imitateur des philosophes orientaux , pour se convaincre⁰¹ que c'est la forte exhalaison que répand²⁰ la³⁰ *Faba vulgaris* , lorsqu'elle est en fleur , qui a paru pernicieuse aux Egyptiens. Et voilà pourquoi ils ne la cultivoient dans aucun canton de leur pays ; quoique rejetée de la table des hommes , elle eût pu servir à nourrir les bêtes ; il est ridicule de dire qu'ils ne pouvoient en soutenir la vue , au lieu de dire qu'ils ne pouvoient en soutenir l'odeur , qui est extrême pendant la floraison de celégume , qu'on sème aujourd'hui en Egypte sans se soucier des effets qui peuvent en résulter , et qui tendent à produire une espèce d'ivresse , suivant l'opinion populaire , répandue même en Europe parmi les gens de la campagne , qui n'ont jamais oui parler de la diversité des climats. Théophraste , auquel on doit reprocher d'avoir embrouillé d'une manière inconcevable l'histoire des plantes de l'Egypte , rapporte entr'autres choses , que dans ce pays-là toutes les fleurs sont sans odeur , si l'on en excepte celles du myrte. (*Hist. plantarum* , lib. 6 , cap. 7. *De caus. plantarum* ; lib. 6 , cap. 27.) Mais il n'y a point , et il n'y a jamais eu la moindre vérité dans cette assertion si frivole , puisque

les *neps* des Arabes ou les violettes du Caire , et les roses pâles du Feium sont les plus odorantes qu'il y ait au monde , et toute l'eau de rose qu'on consume dans les serails de l'Orient , et dans une grande partie de l'Italie , vient de l'Egypte ; aussi Maillet , dans la 2^{me}. partie de sa dissertation de l'Egypte , parle-t-il comme d'une chose extraordinaire de l'exhalaison qui s'élève le long du Nil , des champs ensemencés de cette espèce de fève , *dont la fleur est mille fois plus odoriférante* , dit-il , *qu'en Europe* : ce sont ces champs-là que Pythagore n'eût jamais traversés , dès qu'il fut circoncis. C'étoit faute d'avoir acquis des connoissances assez exactes sur l'Egypte et l'Indoustan , que les Auteurs anciens ont tant varié en parlant de la diète des Pythagoriciens : et on voit , par ce qu'en disent Aulugelle et Athénée , qu'ils ne savoient pas eux-mêmes ce qu'il falloit en penser. Au reste , pour qu'on ne forme point de doute sur l'espèce de légume dont il peut être ici question , je dirai qu'elle est déterminée par un passage de Varron , qui assure que les Flamines de Rome ne pouvoient manger des fèves , parce que leurs fleurs contiennent des lettres infernales. Or ces lettres infernales sont les deux taches noires , peintes sur les aîles , qui enveloppent

immédiatement la carène dans la fève de marais , dont le caractère se trouve par-là aussi bien fixé que si un botaniste l'eût défini. Et il en résulte toujours que c'étoit dans la fleur qu'existoit la première cause de l'aver-sion que les prêtres avoient pour cette plante, dont ils connoissoient d'ailleurs très-bien le fruit, qui de tous les farineux est le plus contraire aux tempéramens mélancoliques , et il n'y eut jamais au monde une nation plus portée vers la tristesse que les Egyptiens : on les égayoît bien de temps en temps par des fêtes ; mais ils revenoient toujours à leur caractère sombre , qui les rendoit encore opiniâtres et emportés, *ad singulos motus excandescentes* , dit Ammien Marcellin , qui me paroît avoir assez exactement connu leur complexion (*).

Je viens maintenant au régime particulier des provinces et des villes ; qui ne peut avoir eu qu'un rapport indirect avec la santé et les maladies ; mais c'est une erreur de croire que les Egyptiens aient été fort gênés par toutes ces observances, dont la plupart ne concer-

(*) *Homines Ægyptii* , dit-il, *plerique subfusculi sunt et atrati, magisque mæstiores, gracilenti et aridi, ad singulos motus excandescentes*. Lib. XXII, vers la fin.

noient que les poissons du Nil, et deux seules espèces de quadrupèdes frugivores : c'est-à-dire la brebis pour une partie de la Thébaïde, et la chèvre pour une partie du *Delta*. Dans un pays de plaines, et même dans une terre marécageuse, comme celle du Nome Mendétique, les chèvres ont pu fournir un poil propre au commerce et non un aliment fort sain : aussi s'en abstenoit-on dans toute l'étendue de ce Nome-là, et dans ses environs. La Thébaïde étant un pays de rochers et de montagnes, où ces animaux pouvoient paître dans des déserts moins humides, on permettoit de les tuer, et de s'en nourrir. Il y a des endroits en Europe, où la loi a été jusqu'au point de défendre aux habitans d'entretenir des chèvres, qui font de grands dégâts dans les forêts et les pépinières : or, on ne voit pas que cette loi ait jamais paru assez gênante pour qu'on ait pensé seulement à s'en plaindre. Thomas Morus dit que jamais l'Angleterre ne fut plus près de sa ruine, que quand tous les propriétaires voulurent y avoir des troupeaux de moutons ; ce qui occasionna d'abord une dépopulation extrême dans les campagnes, et fit enfin manquer le pain jusques dans Londres. Il est donc bon que le législateur veille sans cesse sur toutes

ces choses , qui ne sont ni au - dessous de lui , ni indignes de lui. Si les monumens des Egyptiens n'étoient pas couverts de tant de ténèbres , peut-être y verroit-on quelle a été leur police à cet égard ; car on ne sauroit dire que la superstition seule le guidoit ; puisque nous savons , à n'en pas douter , qu'on se nourrissoit de la chair des veaux dans toutes les villes , et dans celles même dont les temples contenoient des vaches et des taureaux sacrés , comme Momemphis , Busiris , Aphroditopolis , Chuse , Héliopolis , Memphis , Hermunthis , et plusieurs autres dont les noms ne se sont pas conservés dans l'histoire.

Les préfectures où l'on avoit sanctifié des animaux étrangers , amenés de l'Ethiopie , n'essuyoient pas la moindre difficulté par rapport aux régimes , puisque la défense de manger des lions n'a dû paroître pénible à personne , ni sur-tout aux habitans de Léontopolis et d'Héliopolis , qui n'avoient peut-être que vingt ou trente lions dans tout leur district. Il faut observer ici en passant que les différens temples de l'Egypte renfermoient plusieurs de ces bêtes , qu'on alloit chercher dans la Libye ou l'Ethiopie , sans qu'aucun savant en ait pu deviner la raison jusqu'à présent.

On s'imagine que les Nomes les plus gênés étoient ceux qui rendoient un culte aux poissons du Nil : cependant la manière de vivre des Egyptiens faisoit disparoître tous les obstacles. Il est vrai qu'on ne pouvoit pêcher à la ligne dans le Nome Oxyrychite , et qu'on devoit y rejeter dans les canaux ou dans le fleuve tous les brochets qu'on y prenoit au filet (*). Mais cette capture, dont on se privoit volontairement, n'étoit d'aucune valeur. Au reste, j'ignore quelle peut être la source de l'erreur où Strabon est tombé, lorsqu'il a cru que tous les Egyptiens révéroient le brochet, qu'on accusoit dans le style allégorique, d'avoir dévoré les parties génitales d'Osiris, et qui à cause de sa voracité paroissoit être une production fort remarquable du mauvais principe. Voici une règle générale à cet égard : aucun de tous les ani-

(*) Belon est le premier naturaliste qui ait prétendu que le poisson oxyrychus des anciens, est le brochet ou le *quechos* des Egyptiens modernes. Voyez ses *Observations*, lib. II, pag. 103. Et en cela, il a été suivi par beaucoup d'Auteurs. Cependant, on trouve en Egypte un autre poisson, sous le nom de *kesher*, et qui appartient au genre des perches : il a l'os de la mâchoire fort conique, ce qui pourroit avoir rapport au terme d'oxyrychus, ou nez pointu ; mais sa voracité n'est pas telle que celle du brochet.

maux pour lesquels les prêtres avoient de l'aversion , n'a été révééré dans toute l'Egypte.

Les habitans du Nome Latopolitain s'abstenoient d'un poisson , que les Grecs ont nommé *latos* , qu'on sait être la variole des Français établis au Caire , et dont Paul Lucas a produit une assez mauvaise figure dans son dernier voyage en Syrie , et dans la haute et basse-Egypte. C'est la plus grande des perches fluviales qu'on connoisse , puisqu'elle pèse quelquefois au-delà de cent livres (*). Il se peut que ce poisson , dont la chair est assez bonne dans la basse-Egypte , acquéroit une qualité nuisible , en remontant le Nil jusqu'à Latopolis , située précisément sous le 25^e degré de latitude septentrionale , et on sait que la même chose arrive en Europe à quelques poissons de la plus grande espèce.

Dans le Nome Phagroriopolitain , qui appartenoit à la basse-Egypte , et à Syène , la ville la plus reculée de la haute , on ne mangeoit point du phagre , confondu mal-à-propos avec le rouget de Pythagore : il faut le rapporter au même genre dans lequel Artedi (*Ichthyologia genus 36* ,) a compris le *Sparus rubescens* , qui n'a d'autre conformité avec

(*) *Perca Nilotica* , Hasselquist , tome II , n^o. 83.

le surmulet que la rougeur de ses nageoires , caractère qu'on ne sauroit employer dans l'histoire naturelle ; mais qui , dans le langage symbolique des prêtres , a pu désigner des espèces sur lesquelles ils avoient recueilli de certaines observations , qui sont restées cachées sous le voile mystérieux de leur physiologie. Au reste , on découvre aisément que la couleur rouge dans les nageoires des poissons , dans les racines des plantes , dans le poil des quadrupèdes , a été à leurs yeux une marque sinistre , qu'ils avoient étendue jusqu'aux hommes à cheveux roux , pour lesquels leur aversion ne pouvoit être plus grande ; et ce n'est pas sans quelque surprise qu'on retrouve cette même antipathie chez les Chinois , qui la portent aussi jusqu'à l'excès (*). Mais quand même Diodore de Sicile ne l'auroit pas dit , il seroit facile de concevoir que parmi les vrais Indigènes de l'Égypte il ne naissoit presque jamais des hommes roux , et que leur horreur à cet égard concernoit les étrangers ; comme les habitans de la Grèce , dont le teint a beaucoup changé depuis , et encore les habitans de la Thrace , qui étoient alors des

(*) *Trigault, exped. apud Sinas. Lib. I, cap. 8.*
Duhalde, description de la Chine, tome II, page 94.

pirates. Il en est de même des Chinois : dans leurs mauvaises cartes géographiques, ils nomment l'Angleterre et une partie d l'Allemagne, *Hongtchai*, ou le pays des roux ; quoique les habitans y soient blonds, sans être pirates.

Comme à Bubaste, ville célèbre de l'Egypte inférieure, on entretenoit dans des étangs particuliers un poisson fort connu des naturalistes, sous le nom de silure, il ne faut pas croire que les habitans seuls de ce canton se soient abstenus d'en manger, puisqu'il doit avoir été défendu dans tout le royaume : car des trois espèces de silures qu'on trouve encore aujourd'hui dans le Nil, aucun n'a des écailles ; et ce n'a certainement été que pour nourrir les chats sacrés, qui étoient en grand nombre à Bubaste, qu'on y avoit pratiqué ces réservoirs dont parle Elien (*). Les Egyptiens tiroient ainsi parti, pour l'entretien des animaux sacrés, de plusieurs choses qui, sans cela, leur eussent été absolument inutiles : les têtes des victimes, auxquelles personne ne pouvoit toucher, étoient destinées pour

(*) *Hist. Animal. Lib. XII, cap. 29.* Hérodote et Diodore de Sicile disent que les Egyptiens nourrissoient les chats sacrés de poissons.

les crocodiles dans les villes qui avoient de ces lézards dans leurs fossés. Les entrailles des animaux servoient aux vautours d'Isis; et de certains viscères, comme la rate et le cœur, qui ne sont point propres à la nourriture de l'homme, servoient aux éperviers : car il ne faut point s'imaginer que les environs de Memphis aient été alors dans le même état où l'on voit quelquefois de nos jours les environs du Grand-Caire, c'est-à-dire couverts de cadavres d'ânes et de chameaux, que tous les vautours et les éperviers ont peine à consumer.

A Lépidotum, ville située sur la rive droite du Nil, dans le district de la Thébàide, on ne mangeoit pas d'un poisson dont l'histoire a été long-temps obscure et confuse : on savoit bien, par un passage positif d'Athénée, qu'il appartient au genre des carpes; mais il a fallu faire des recherches pour pouvoir en fixer l'espèce, qui paroît être celle de la carpe rousse (*). Ceux qui l'ont pris pour la dorade, consacrée chez les Grecs à la Vénus cythérée, qui est certainement la Nephthys de l'Egypte, ou la femme de Typhon, ne font

(*) *Cyprinus rufescens Niloticus Linnaci. Syst. nat. tom. I, pag. 528.*

pas attention que la dorade est un poisson trop remarquable , trop aisé à reconnoître pour que les écrivains grecs s'y fussent mépris , en changeant le terme de *Crysophrys* , usité parmi eux , en celui de *Lépidotos* , expression déjà employée dans les Orphiques (*), et ensuite par Hérodote , qui a cru que cette carpe rousse avoit été rejetée du régime populaire dans toute l'étendue de l'Egypte ; ce qui est sans vraisemblance.

Dans l'île Eléphantine , on s'abstenoit d'un poisson, nommé *Mæotis* , dont tous les caractères sont inconnus ; mais en revanche on s'y permettoit la chair du crocodile , qui est d'ailleurs très-musquée. A Tentyre , à Héracléopolis , et dans la grande ville d'Apollon , on mangeoit aussi de ce lézard , et , à de certains jours , personne ne pouvoit se dispenser d'en goûter, hormis les prêtres , qui le comptoient

(*) Dans les *Lithiques* , attribués ordinairement à Orphée , il s'agit d'une pierre dont l'éclat argentin imitoit celui des écailles du poisson lépidotos : or , il y a des espèces de carpes dont les écailles sont fort grosses et assez luisantes ; mais jusqu'à présent , les naturalistes ne connoissent pas cette sorte de pierre , dont il est aussi fait mention dans Pline : cependant , je soupçonne que c'étoit une pyrite arsenicale , blanche , qu'on tailloit à facettes.

parmi les poissons ; de sorte que les institutions des Juifs sont à cet égard conformes à la règle sacerdotale , et il faut observer que la Judée a toujours eu et a encore des crocodiles dans une flaque d'eau , nommée *Muyet-el-Temsaïh* , et un petit fleuve qui se décharge dans la méditerranée entre le Carmel et la pointe d'Acre.

Diodore de Sicile dit que le régime des villes et des provinces comprenoit aussi différentes espèces de légumes et de plantes bulbeuses , qu'il assure avoir été défendues dans quelques endroits , et permises dans d'autres ; mais c'est là un point très difficile à éclaircir.

Sur la rive orientale de la bouche Pélusiaque , canton qui n'a jamais été réduit en forme de préfecture , mais qui paroît avoir dépendu du Nome Séthroïte , on avoit élevé un temple , dans lequel on rendoit un culte à l'oignon marin , et vraisemblablement à cette sorte de scille dont les racines sont rouges (*). Or , il eût été inutile de faire une loi pour interdire dans les alimens , l'usage d'un végétal dont aucun homme n'a été tenté de se

(*) *Ornithogalum marinum seu Scilla radice rubra*. Tournefort , 378. Voyez la description de Schmidt , intitulée *de Cepis et Alliis apud Aegyptios cultis* , où il prouve que le terme *κρομμύς* , employé par Lu-

nourrir , et qu'on ne peut même employer en médecine qu'avec de certaines précautions. Cependant on s'est imaginé que les habitans de Péluse s'abstenoient par cette raison de toutes les plantes bulbeuses , comme de l'oignon de jardin , que les autres Egyptiens faisoient entrer dans leur nourriture ordinaire ; mais il paroît qu'on a pris dans le régime sacerdotal une pratique particulière pour l'appliquer à une ville ; ce que les faussetés manifestes , qu'on trouve dans Juvénal , dans Prudence et dans beaucoup d'Ecrivains ecclésiastiques , nous autorisent à penser.

On conçoit bien qu'il ne doit pas être aisé d'expliquer la raison d'une chose aussi étrange que l'est le culte rendu à la scille ou à l'oignon marin. Aussi peut-on dire , avec certitude , qu'aucun savant n'a jamais pensé seulement à l'entreprendre.

Péluse , comme son nom même l'indique , étoit située dans un terrain fort marécageux , et le vent , en soufflant de l'orient , y chassoit encore les vapeurs qui s'élevoient du fa-

cien , en parlant des Pélusiotes , doit s'entendre de la scille. Cet écrivain paroît avoir ignoré que l'ail est une plante qui ne croit pas en Egypte , quoi qu'en dise Dioscoride : on l'y apporte d'ailleurs.

meux lac Sirbon , tout rempli de bitume , et tout rempli de soufre ; de sorte que quelques habitans de cette ville paroissent avoir été sujets à une maladie particulière du genre de la tympanite , laquelle troubloit leur raison , et les portoit à se croire ridiculement possédés. On sait qu'il s'y trouvoit aussi beaucoup de ces possédés-là dans les environs du lac Asphaltite , dont les brouillards n'ont pas été moins étouffans , ni moins pernicious que ceux de Sirbon.

C'est à Péluse qu'ont été faites ces petites statues égyptiennes qu'on voit dans quelques cabineis , et qui ne représentent pas , comme on l'a cru , des dieux , mais des démons , dont tout le corps , et sur-tout le bas-ventre , est extrêmement enflé. Pour se guérir de cette maladie , il n'y avoit pas de plante plus propre que la scille ou l'oignon marin préparé comme il devoit l'être. Quoique Trasyle , cité par Stobée , dise que les Egyptiens y employoient aussi une petite pierre noirâtre , qu'ils ramassoient le long du Nil (*), et qui ne peut

(*) SERMO XCIII de *Morbis*. Il est vrai que Trasyle dit qu'on se contentoit de mettre cette pierre sous le nez pour calmer les vapeurs des énergumènes , comme on le faisoit en Judée avec une racine qui n'étoit

avoir été que la plus ferrugineuse des ætites ou des pierres d'aigle , dont on trouve des morceaux entiers au-dessus de Térané , à l'occident du *Delta* : la poudre impalpable de l'ætite étoit également bonne pour diminuer les obstructions de poitrine qui troubloient l'esprit de ces prétendus démoniaques.

Des mendiants de l'un et l'autre sexe , qui se faisoient passer en Italie pour des prêtres , et même pour des prêtresses d'Egypte , menaçoient ceux qui ne vouloient pas leur donner l'aumône de les rendre aveugles au nom d'Isis , ou de les affliger de cette horrible tympanite de Péluse : ce qu'on appeloit en latin , *incutere deos inflantes corpora*. Ces misérables , qu'on a encore vus de nos jours en Europe , et qu'on nommoit Bohémiens en France , et Zigener en Allemagne , se faisoient également passer , comme on sait , pour des Egyptiens : ceux-ci menaçoient de la lèpre quiconque leur refusoit quelque argent pour se faire dire la bonne aventure. Je ne sais si les fanatiques de l'Europe ont été fort effrayés par les menaces de ces prétendus Egyptiens , qui ne sont cependant pas des

probablement que la scille. Mais il n'y a que l'usage intérieur de ces drogues qui ait pu produire de bons effets.

Manichéens de l'Arménie, comme le veut Peyssonnel(*) ; mais je sais bien qu'anciennement le petit peuple de Rome craignoit beaucoup les imprécations ; et quelques superstitieux , pour s'en mettre à l'abri , faisoient effectivement usage de l'ail ou de la scille.

Après cela le culte rendu à une telle plante n'est plus une chose aussi obscure qu'elle l'a été jusqu'à présent , et sur-tout lorsqu'on considère que ce culte ne s'étendoit pas au-delà de Péluse et de Casium , qui se trouvoient dans les circonstances locales dont j'ai rendu compte. Casium étoit même encore plus près du lac Sirbon , et par conséquent dans un des endroits les plus mal-sains de toute la contrée.

Il faut nécessairement observer ici que le nombre des préfectures de l'Egypte ayant

(*) Observations historiques et géographiques sur plusieurs peuples qui ont habité sur les bords du Danube et du Pont-Euxin. C'est en Bavière que ces gens, qu'on nommoit *Bohémiens*, avoient le plus effrayé les fanatiques, au point qu'on n'osoit pas les toucher ; et on les laissoit voler impunément , comme le dit Aventin dans ses Annales sur l'an 1439. *Adeò tamen vana superstitio hominum mentes invasit, ut eos nefas violàri putent, atque grassari, furari, imponere passim, impune sinant.*

été

été moindre sous les Pharaons que sous les Ptolémées et les Césars, il en résulte que beaucoup d'observances, qui paroissent convenir à toute une province, ont seulement convenu à des villes avant que les Nomes eussent été subdivisés, et leur nombre porté depuis seize jusqu'à cinquante-trois et au-delà. Ce n'a donc jamais été l'intention des anciens Souverains de ce pays, de mettre de l'inimitié entre les préfectures pour les écraser sous le poids du despotisme.

Cela n'arriva que sous les Grecs et les Romains qui, par une politique détestable, incitoient sans cesse les provinces de l'Egypte les unes contre les autres, pour les affoiblir toutes par leur dissension mutuelle, comme Plutarque le donne assez obscurément à entendre. Mais nous voyons bien que ce fut sous les Romains que les Ombites se battirent contre les Tentyrites, au sujet des éperviers. Ce fut sous les Romains que les Cynopolitains se battirent contre les Oxyrynchites, au sujet des chiens et des brochets. Ce fut sous les Romains qu'éclata la grande révolte, au sujet du bœuf *Apis*, qu'on vouloit transférer de son temple de Memphis probablement dans un temple d'Alexandrie; ce qui eût entièrement ruiné Memphis, déjà

alors assez dégradée. Je ne crois point qu'il faille rapporter à une époque beaucoup plus reculée le soulèvement des Héracléopolites; qui rendoient un culte aux Ichneumons, et qui voulurent démolir un des plus magnifiques édifices qu'il y eût dans le royaume, c'est-à-dire le labyrinthe où se trouvoit la sépulture des crocodiles, et c'étoit là le vrai motif qui faisoit agir ces furieux.

On peut être certain qu'on ne vit jamais des exemples d'un tel renversement dans les choses, lorsque l'Egypte conservoit son ancienne police. Des villes voisines en Europe se sont fait la guerre pour soutenir la prééminence de leurs Saints, de leurs Patrons; mais ce n'est pas sous une bonne forme de gouvernement sans doute que de si honteux excès ont éclaté. Voici ce que l'expérience de tous les siècles a enseigné là-dessus. Quand les loix civiles ont perdu leur force, il n'est plus possible de réprimer la superstition; quand les loix civiles ont leur force, rien n'est plus aisé à contenir que les superstitieux; ils ne sont dangereux que dans l'anarchie.

Après avoir parlé de la diète observée par les prêtres, et de quelques usages, adoptés par les villes et les provinces, il reste à expliquer les points les plus importants du régime populaire, sur lequel on entrera dans de grands

détails , qui nous offriront quelque chose de plus fixe et de plus propre à caractériser toute une nation.

On sait qu'il a été un temps dans l'antiquité où l'on distinguoit les peuples par des noms tirés de leur manière de se nourrir , qu'on regardoit comme la partie la plus remarquable de leurs mœurs. Voilà pourquoi les Carthaginois , qui consommoient tant de *couscous* , suivant l'usage encore subsistant à la côte de Barbarie , avoient été appelés Pultophages par les Grecs , qui d'un autre côté désignoient les habitans de l'Egypte par l'épithète d'Artophages (*) ; parce qu'ils vivoient principalement de deux sortes de pain, nommés en leur langue *pétosiris et kolleste*, qu'on faisoit d'un grain, sur lequel les savans ont hasardé beaucoup de conjectures. Car quelque peu croyable que cela paroisse , il est certain qu'il règne de l'obscurité dans l'histoire des plantes les plus généralement cultivées par les anciens. Les mêmes appellations ne signifiant plus les mêmes choses à beaucoup près , il a bien fallu conjecturer, et se tromper de temps en temps.

Hérodote se contente de dire que par un

(*) Il paroît que c'est Hécatee, qui le premier s'est servi du terme *Ἀρτοφάγος*, pour désigner les Egyptiens.

effet des loix, ou par un effet de l'usage, les Égyptiens ne mangeoient ni du pain de froment, ni du pain d'orge; mais qu'ils employoient la graine de *l'olyra*.

Comme ce terme a quelque rapport fort vague avec celui dont se servent les Grecs pour désigner le riz, cela paroît sur-tout avoir porté Shaw et Goguet à croire qu'anciennement le peuple vivoit en Egypte de cette plante-là. (1) Mais elle lui a été plus inconnue, que la cassave du Brésil ne l'est de nos jours aux habitans de l'Allemagne.

Ce n'est que dans des temps très-postérieurs, ce n'est que sous les Kalifes enfin, que la première graine du riz a été apportée de l'Inde dans la basse - Egypte, où l'on commença d'abord à la cultiver dans les environs de Damiette (2).

(1) Shaw, voyage, page 351. Origine des Loix, des Arts et des Sciences, tome II, page 344. Comme il seroit injuste d'exiger des connoissances étendues dans la botanique d'un écrivain tel que Caylus, qui ne s'attachoit qu'aux monumens des arts, il ne faut pas être surpris qu'il ne dise qu'en développant la couverture ou le vernis d'une petite statue égyptienne, il y a trouvé de la paille de riz; ce qui n'a pu être que des chalumeaux découpés du millet.

(2) *Reise nach Palästina und Egypten*, tome I, page 130, par Hasselquist.

On sait que tous les Kalifes n'ont pas été des Princes mous ou fainéans. Quelques-uns d'entre eux s'intéressèrent aux arts, à l'agriculture, et même à la botanique. On alla par leur ordre chercher des arbres et des végétaux dans l'Arabie et au fond de l'Indoustan, pour les transplanter sur les bords du Nil; mais ils firent, contre leur propre intention, une grande faute en y transplantant le riz; car, sans répéter ici ce qui a été dit des inconvéniens de cette culture, il est sûr qu'elle a fait rester beaucoup de terres un peu élevées en friche.

On pourroit soupçonner que les anciens Egyptiens ne faisoient pas beaucoup d'usage de leur froment indigène, parce qu'il n'étoit point de la meilleure espèce, et ils n'en ont eu d'une bonne espèce que sous le règne de Ptolémée, fils de Lagus, qui en fit venir la graine de l'île de Calymna, qu'on sait être une des Sporades. C'est ce blé-là, indiqué dans Théophraste sous le nom de *blé Alexandrin*, que les Grecs ont cultivé durant la dynastie des Lagides, et dont ils ont fait différentes préparations qui ont joui de beaucoup de célébrité dans le commerce des anciens. Le froment qu'on sème de nos jours en Egypte provient encore de celui qui fut

donné à cette contrée par le premier des Ptolémées, Roi qui aima ceux que les autres Rois n'aiment ordinairement pas, je veux dire ses sujets. Des hommes dignes du dernier supplice lui avoient conseillé de mettre beaucoup d'impôts sur le peuple, et ce qu'il y eut d'admirable, il ne suivit pas leur avis.

L'*olyra* d'Hérodote peut avoir été, comme Galien l'a cru, une espèce d'épeautre ou une espèce de seigle. Quand on considère la manière dont les Egyptiens faisoient le pain qu'ils nommoient *colleste*, où il falloit ajouter beaucoup de pâte fermentée, ce qui lui communiquoit un goût acide, comme Athénée le dit (*lib. III, cap. 16*), alors on s' imagine qu'ils employoient le seigle. Au reste, il convient de bien observer ici que l'*olyra* de Linnæus et de quelques autres botanistes modernes est une plante différente de celle qui a porté ce nom dans l'antiquité. Ces discussions, quelque épineuses qu'elles soient, peuvent seules répandre la lumière sur les mœurs et les usages d'un peuple singulier, qui s'est attiré l'attention des philosophes de tous les siècles, parce qu'il cultiva les arts et les sciences, parce qu'il fit fleurir l'agriculture, parce qu'il contribua sur-tout à faire cesser la vie sauvage dans la Grèce,

pays extrêmement bien situé pour pouvoir distribuer au reste de l'Europe le germe des connoissances et les premières étincelles du feu sacré.

La défense absolue du vin avoit fait recourir les Egyptiens à une boisson factice , dont il est beaucoup parlé dans l'histoire , sous le nom de *zythum* , et dont on attribuoit l'invention à Osiris ; c'est-à-dire , qu'on n'en connoissoit pas l'inventeur.

C'étoit une sorte de bière composée d'orge , et qui pouvoit se conserver long-temps sans se corrompre : car au lieu de houblon , absolument inconnu dans cette contrée , on y ajoutoit une infusion amère de lupin (*) : ce qu'on pourroit essayer en Europe , pour voir si le houblon se laisseroit remplacer par le lupin , sans produire quelque altération considérable dans les qualités de la liqueur , où les Egyptiens faisoient entrer encore des racines de la graine d'Assyrie , et probablement d'autres plantes aromatiques , chacun suivant son goût particulier ; car Strabon observe que chez eux la manière de brasser varioit beau-

(*) *Jam Siser Assyrioque venit quæ semine radix ,
Secta que præbetur , madido sociata Lupido ,
Ut Pelusiaci proritet pocula zythi.*

Columella , de cultu hortorum.

coup. Mais le procédé dont on vient de parler, a été le plus généralement employé pour faire le *Zythum* dans la basse-Egypte, où on le convertissoit, tout comme la bière ordinaire, en vinaigre, que les marchands grecs d'Alexandrie transportoient dans les ports de l'Europe. Les Arabes et les Coptes ne savent plus aujourd'hui faire cette liqueur, comme les anciens habitans du pays, et leur *Bouzac*, faute de contenir une infusion amère, s'aigrit au bout de quelques jours.

Il est très-étonnant que Dioscoride ait soutenu que la lèpre ou l'éléphantiasse proprement dite, étoit engendrée par l'effet du *Zythum* (*); erreur qu'on trouve reproduite sous différentes formes dans des dictionnaires à la suite de ce mot. Il est contre la vraisemblance même que les Egyptiens se fussent opiniâtrés pendant des milliers d'années, à se servir d'une boisson empoisonnée, dont ils ont certainement mieux connu la vertu, que ne la connoissoit un Grec, qui écrivoit des livres sur la matière médicale en Cilicie.

(*) LIB. II, cap. 97. Aëtius et Paul d'Egine parlent aussi du *zythum* comme d'une liqueur mal-saine; mais ils ne conviennent pas du tout qu'elle engendrait l'éléphantiasse.

Voici des observations bien plus exactes que ne l'ont été celles des anciens.

C'est l'eau du Nil qui a réellement la qualité de produire des pustules sur la peau de ceux qui la boivent pure, et sur-tout pendant les premiers jours de sa (*) . Et c'est encore là un motif qui a obligé les indigènes de cette contrée, à se procurer une liqueur factice, qui fût dépouillée par la cuisson et le levain de cette propriété malfaisante, qui provient du natron ou de l'alkali fixe.

Tout ceci explique naturellement une chose qu'on n'a pu concevoir. Les prêtres Egyptiens, qui paroisoient avoir tant de vénération pour l'eau du Nil, en buvoient fort rarement. On dit qu'ils possédoient un puits particulier pour leur usage à Memphis; mais ce récit porte tous les caractères de l'allégorie, puisqu'ils buvoient probablement du *zythum*, comme le reste de la nation.

Hasselquist a, pendant son séjour au Caire, éclairci quelques parties de l'histoire naturelle de l'Egypte, et envoyé sur-tout à l'académie de Stockholm, une description fort détaillée

(*) Voyez *Pococke, description of the EAST. B. IV, cap. V.* Cette eau occasionne aussi des descentes et des dyssenteries. Consultez la *Relation de Granger*, page 21.

de cette demangeaison produite par l'eau du Nil. Or , ne doutons pas que ce ne soit là l'origine de l'éléphantiasse , qui s'aigrit plus ou moins , suivant l'exactitude avec laquelle on s'abstient d'alimens qui lui sont contraires ; de sorte que le poëte Lucrèce a dit avec assez de vérité :

*Est elephas morbus , qui propter flumina Nili
Gignitur Egypti in medio, neque praeterea usquam.*

Les prêtres ont su tout cela ; mais ce qu'il y a de singulier , c'est qu'ils ont tenu ce fait par rapport aux eaux de leur fleuve , si caché aux yeux des étrangers , qu'aucun Auteur Grec ou Romain ne l'a découvert. Car dans les observations en grand nombre que nous avons recueillies à ce sujet , il n'en est jamais parlé ; et si quelqu'un en avoit eu connoissance parmi les anciens , c'eût sans doute été Plutarque , qui , dans un traité composé tout exprès , tâche de développer le motif qu'avoient ceux qui naviguoient sur le Nil , de n'en puiser de l'eau pour la boire que pendant la nuit , et non pendant le jour. Cette fable répandue parmi les Coptes ou les Egyptiens modernes , touchant une rosée ou une goutte qui tombe du ciel dans le Nil , et le fait fermenter , paroît être une tradition allé-

gorique des prêtres, laquelle s'est conservée jusqu'à présent dans le pays : car ce fait, que tant de voyageurs, et sur-tout le P. Vansleb, ont cru réel, ne l'est assurément pas. (*) Le Nil, sans fermenter, se trouble par un effet nécessaire de l'inondation, et ses eaux se remplissent alors tellement d'insectes et de *fucus*, qu'on ne sauroit les boire sans les faire précipiter avec de la pâte d'amande, ou du lait.

De tous ces éclaircissemens, il résulte, que les habitans d'une telle contrée ont dû se soumettre à un régime diététique, dès qu'ils ont voulu être entièrement à l'abri des maux qui les menaçoient. Aussi nulle part au monde les loix civiles n'eurent un rapport ni plus direct, ni plus intime avec la santé; tellement qu'un Egyptien qui observoit bien ses loix étoit déjà en quelque sorte médecin. Et voilà pourquoi ils ont eu tous la réputation de l'être, comme Plutarque le dit au traité, *que les animaux usent de la raison*.

Il convient de remarquer ici que quelques écrivains de l'antiquité ont soutenu que l'é-

(*) Nouvelle relation en forme de journal d'un voyage fait en Egypte en 1672 et 73, page 67.

léphanthiase n'attaquoit ni les femmes , ni les eunuques , et qu'on s'en guérissoit en se faisant châtrer ; remède qui eût tué les vieillards , et dont les jeunes gens n'auroient pas voulu se servir. C'est néanmoins sur de tels faits que Bertholin , dans son ouvrage *de morbis biblicis* , a insisté pour prouver que cette maladie n'a sa source que dans l'incontinence , sans jamais s'appercevoir qu'il prenoit l'effet pour la cause. Car enfin , l'extrême lubricité des lépreux n'est qu'une suite de leur mal , ce n'en est pas l'origine ; et tous ceux qui ont voyagé en Egypte ont pu , s'ils ont voulu , s'y convaincre que les deux sexes sont également susceptibles de cette indisposition qui n'épargne point non plus les eunuques ; mais elle ne produit pas en eux les mêmes symptômes que dans les hommes ordinaires , comme l'on peut aisément se l'imaginer , dès qu'on sait que l'éléphantiase corrompt et aigrit principalement la liqueur spermatique. C'étoit donc une grande précaution de la part des prêtres de l'Egypte d'avoir enjoint à tout le peuple d'user une fois par mois de tisanes laxatives , dont quelques médecins modernes ont voulu deviner la composition ; mais ils ont été très-malheureux dans leurs conjec-

tures , lorsqu'ils ont cru que c'étoit une infusion de racines de raifort et de bière (*). Ils ignoroient donc que le cassier est un arbre indigène en Egypte , et que le séné croît de lui-même sans aucune espèce de culture dans la Thébaïde jusqu'à la hauteur de la première cataracte du Nil , d'où on le répand aujourd'hui dans toute l'Europe , par le moyen de la ferme établie au Caire , et qui est ordinairement entre les mains des Juifs , comme les principales branches du commerce dans ces états si bien réglés du Grand-Seigneur. Il est aisé après cela , de concevoir de quoi on préparoit le remède dont on se servoit dans ce pays-là tous les mois.

C'est une erreur très-grave de la part des historiens modernes , d'avoir répété tant de fois que les Egyptiens avoient de l'aversion , et même de l'horreur , pour les bergers de leur pays ; puisqu'ils ne détestoient sincèrement que ces brigands de l'Arabie , qu'on nomme Arabes pasteurs ou bédouins , parce qu'ils marchent avec leurs troupeaux , et volent par-tout en marchant. Ces mœurs étoient celles des Hébreux , lorsqu'ils entrèrent en Egypte , et on voit qu'ils avoient encore de telles

(*) Leclerc , hist. de la Médecine , *lib. I, cap. XVIII.*

mœurs, lorsqu'ils en sortirent; il n'est donc pas fort étonnant que les Egyptiens aient témoigné quelque aversion pour des hommes de cette espèce, et il n'y a qu'à lire avec attention toutes les loix attribuées à Moïse, pour s'appercevoir qu'elles tendent à changer les Hébreux en un peuple cultivateur, et à corriger absolument le vice inhérent à la vie austère et ambulante. On verra encore mieux, par tout ce que je dirai dans la suite, combien cette manière de vivre incite au vol et au brigandage.

C'est proprement à ceux qui gardoient en Egypte les troupeaux de cochons qu'on avoit interdit l'entrée des temples : ils étoient distingués du reste de la nation par leur longue chevelure, et ne pouvoient s'allier qu'entre eux; de sorte qu'ils ont constamment formé une tribu isolée, couverte de beaucoup d'opprobre. Il est vrai qu'on lit dans quelques relations de l'Indoustan, qu'il y subsiste encore de nos jours une caste plus abhorrée mille fois que ne l'a été celle des porchers en Egypte; mais je me suis convaincu qu'il s'est glissé beaucoup de fables dans tout ce que ces relations rapportent d'une sorte d'hommes qui n'osent s'y montrer en public, et avec lesquels il n'est pas permis aux autres Indiens

de parler ; tellement que ces malheureux ont contracté à l'ombre des forêts les mœurs des bêtes féroces qui y habitent. Il se peut que tout cela se réduise à une peuplade , qui , par des circonstances que nous ignorons , se trouve dans le même cas que les *Giezi* de la basse-Navarre , les *Capots* de la Gascogne et les *Cacous* de la Bretagne , qui ayant gagné la lèpre pendant les croisades , retournèrent chez eux , où personne ne voulut contracter la moindre alliance avec ces fanatiques infectés ; et quoiqu'on croie avoir découvert par des observations fort récentes , que la lèpre ne se transmet point au-delà de la quatrième génération , il paroît cependant qu'elle se perpétua plus long-temps parmi ces gens-là , qui en sont aujourd'hui délivrés. (*)

Comme les Egyptiens entretenoient des troupeaux de cochons pour le service de l'agriculture , ils avoient institué deux grandes fêtes , pendant lesquelles on n'offroit pas d'autres animaux en victimes que ceux-là : sans quoi ils se seroient trop multipliés , et

(*) Voyez la dissertation de Vénuti sur le *Cachets*. Les *Giezi* paroissent avoir pris leur nom d'une race de lépreux , dont il est fait mention dans le quatrième livre des Rois , chap. 5.

au-delà du besoin qu'on en avoit. Aussi permettoit-on alors au peuple d'en manger la chair, pourvu qu'il n'y touchât point après la pleine lune, auquel jour ce sacrifice devoit s'exécuter hors l'enceinte des temples, et non par la main des ministres.

Il faut pardonner à Hérodote, et encore à Eudoxe, cité par Elien, d'avoir dit que les Egyptiens se servoient de cochons pour labourer et pour herser les terres : car leur erreur n'est point si énorme qu'elle paroît l'être, dès que l'on suppose que ces animaux voraces étoient introduits dans les campagnes immédiatement après l'inondation, pour y consommer les racines des plantes aquatiques, le frai des grenouilles, et tout ce que les ibis ne pouvoient emporter en aussi peu de temps qu'il s'en écouloit, entre la retraite du Nil et l'instant du premier labour donné avec la charrue ; instrument dont on n'a jamais pu se passer.

J'ignore si cette pratique a produit des effets aussi avantageux pour la culture qu'on se l'étoit persuadé dans ces siècles reculés dont il est ici question : car dans la suite on l'abandonna entièrement. Et alors cette tribu si détestée, parce qu'elle gardoit des animaux
jugés

jugés utiles, et réputés immondes, disparut au point qu'il n'en est jamais plus fait mention ; mais on peut soupçonner que , profitant des troubles survenus par la révolte générale contre les Persans , elle s'associa à d'autres pâtres , et forma cette célèbre république de voleurs Egyptiens , qui se retranchèrent dans un marais du *Delta* , à peu de distance de la bouche héracléotique du Nil , comme nous le savons par Héliodore. (*Æthiopiques* , lib. 1 , pag. 9.) Quelques passages des *Idylles* XV et XVII de Théocrite ont fait croire mal-à-propos que Ptolémée Philadelphe parvint à dissiper et à détruire enfin totalement la confédération de ces brigands : mais la vérité est qu'elle se soutint pendant plus de quatre cent ans après la mort de Philadelphe ; et on voit dans la vie de l'empereur Marc-Aurèle , que ce fut sous son règne que les Romains affoiblirent cet état en y semant la discorde ; contre laquelle aucune république n'a jamais résisté , et bien moins une république de voleurs.

Les loix civiles , la religion , tout ce qui peut faire impression sur l'esprit des hommes avoit été employé en Egypte pour y détourner le peuple de se nourrir de la chair des

vaches parvenues au terme de la fécondité , et on reconnoissoit par-là un Égyptien comme l'on reconnoît aujourd'hui un Juif par son horreur pour le cochon. Quelques Auteurs ont cru que ce règlement n'avoit été fait qu'en faveur de l'agriculture. Mais beaucoup d'autres motifs y exigeoient une police exacte pour la conservation des bestiaux. Comme on devoit en de certains temps faire par forme de tribut des livraisons de veaux à la cour des Pharaons ; comme on devoit en faire à la classe sacerdotale et au corps de la milice, qui, suivant l'usage immémorial de l'Orient, ne recevoit point sa solde en argent, il falloit y ménager tellement les troupeaux que ces livraisons ne vinsent jamais à manquer, ce qui eût occasionné un désordre extrême. On ne trouve donc point dans tout ceci, comme plusieurs savans l'ont prétendu, la superstition des Indiens au sujet de la *ghoy* : car les Indiens ne mangeant la chair d'aucune bête, les veaux leur sont, par rapport aux alimens, aussi inutiles que les vaches. D'ailleurs il n'y a personne qui ne sache que les trois premiers animaux sacrés de l'Égypte, le *Mnévis*, l'*Apis* et l'*O-nuphis*, étoient des taureaux. Tout cela n'est

pas ainsi dans l'Indoustan ; et le voyageur Kempfer se trompe sans doute , lorsqu'il soutient le contraire.

On ne sauroit déterminer exactement le nombre des animaux défendus par le régime populaire des Egyptiens , parce qu'à cet égard les monumens manquent , et il n'est guère possible de les remplacer par des conjectures. Nous sommes seulement plus ou moins instruits sur vingt à trente espèces , parmi lesquelles il faut d'abord compter tous les oiseaux de proie de jour et de nuit , depuis l'aigle de la Thébaïde jusqu'à la chouette de Saïs , depuis le vautour ou le chapon de Pharaon jusqu'au petit faucon du *Delta*(*) : ensuite les ibis , les grues , les courlis , les

(*) C'est des Egyptiens qu'est venu l'usage de consacrer aux Dieux tous les oiseaux de proie. Voici comment ils étoient distribués.

Accipitres distributi sunt autem et consecrati variis Diis. Perdicarius et Oxypteros Apollinis ministri sunt , ut ferunt Ossifraga et Harpe sacrae sunt Minervae. Plumbario Mercurium delectari aiunt. Junoni dedicatur Tanysipteros : Dianae Buteo ; Matri Deorum Mercurius : alii denique aliis Diis. AELIAN , lib. XII , cap. 4.

L'Aigle étoit consacré en Egypte au Dieu Ammon de la Thébaïde , qui est le Jupiter des Grecs. Les corbeaux étoient dédiés à Orus.

cicognes, les huppés, qu'on appelle en général *purificateurs de l'Egypte*. Parmi les petits quadrupèdes, il n'étoit permis à personne de manger les belettes, les chats, ni les ichneumons, qui ne sont point hermaphrodites, et qui n'ont jamais pénétré dans les entrailles d'aucun crocodile : ces fables décréditent autant le jugement de ceux qui les ont contées que de ceux qui les ont crues.

Quant aux chiens, il est très-faux qu'ils aient perdu, après l'invasion des Persans, l'estime des Egyptiens, comme Plutarque le soutient : car ils ne dévorèrent point, ainsi qu'on le croit, le bœuf *Apis*, blessé par Cambyse ; puisque les prêtres firent embaumer cet animal, qui mourut long-temps après dans son temple. D'ailleurs les Persans avoient plus de vénération pour les chiens que les Egyptiens même ; comme on le sait, non-seulement par la coutume des Parsis, établis aujourd'hui aux Indes, mais encore par les ordres donnés aux ambassadeurs de Darius Nothus, qui enjoignirent de la part de ce Prince aux Carthaginois de ne plus manger des chiens, comme tant de Cynophages de l'Afrique ; et les *Sophetim* promirent au nom du Sénat de faire renoncer le peuple à cet aliment. (*Justin, hist. lib. XIX, cap. 1.*)

D'où on peut conclure que cette affaire singulière , qui devint l'objet d'une négociation , intéressoit sur-tout les Mages.

Les animaux qui vivent de poisson avoient été , sans exception , défendus aux prêtres ; et quelques-uns l'étoient aussi au peuple , comme cette loutre du Nil , qu'on voit représentée deux fois sur la mosaïque de Palestine , et qu'on sait avoir été sacrée dans toutes les provinces , où l'on s'abstenoit aussi de la tadorne , qui est une espèce de canard , que beaucoup d'Auteurs ont confondue mal-à-propos avec l'oie , et ce qui est bien pis , avec l'autruche , comme l'antiquaire Spon. L'amour extrême de la tadorne pour ses petits , dont les Egyptiens ont tant parlé , paroît une pure allégorie ; et leurs prêtres en avoient imaginé de semblables en bien ou en mal au sujet de tous les animaux , afin de pouvoir exprimer avec quelque facilité , dans le caractère hiéroglyphique , les vices et les vertus des hommes. Quoique les canards en général dévorent le frai de poisson , la tadorne fait néanmoins infiniment plus de dégâts dans les étangs et les rivières , où elle pêche presque toujours , au point qu'on l'a nommée *castor* ou *loutre volante* ; ce qui a suffi pour la faire rejeter du régime sacerdotal , et on a

eu des motifs particuliers pour transférer cette observance dans le régime du peuple ; quoiqu'on n'y eût pas transféré celle qui concernoit les pélicans , qui ne sont dans ce pays-là que des oiseaux de passage.

On ne doit point douter que les Egyptiens n'aient eu , tout comme les Hébreux , une loi qui leur défendoit de manger la chair des animaux quadrumanes , quoique leur pays n'en produise aucun : car les deux espèces de singes auxquels on rendoit un culte à Babylone , près de Memphis , à Hermopolis et dans une ville anonyme de la Thébaïde , leur étoient apportées de l'intérieur de l'Ethiopie : ce qui prouve qu'ils ont continuellement entretenu une bien plus grande correspondance avec les Ethiopiens qu'on ne seroit tenté de le croire ; mais on ne sait si c'est le cébus ou le cynocéphale qui a donné lieu à l'erreur de Porphyre , qui prétend que les Egyptiens avoient un temple particulier , où ils adoroient un homme vivant : comme cela n'est assurément point vrai , il s'ensuit que l'un ou l'autre de ces singes a été pris pour une créature humaine par des voyageurs qui s'étoient trompés , ou qui cherchoient à tromper les Grecs , dont la curiosité sur tout ce qui concerne l'Egypte , est telle , dit

Héliodore , qu'on ne sauroit l'assouvir. Quant aux ours , qu'on comptoit probablement aussi parmi les quadrumanes , il n'y pas d'apparence qu'on les ait fait venir de l'Ethiopie , où Gesner , dans son *historia animalium in voce ursus* , dit qu'on en trouve en grand nombre ; puisque ce ne peut avoir été qu'à ceux de la Lybie , qui se montrent encore , de temps en temps , dans la basse-Egypte , qu'on accordoit la sépulture , vraisemblablement à Paprémis (*). On connoît deux villes en Europe qui ont entretenu des ours et des cicognes : à la Haye , cela n'étoit point inutile : à Berne , cela n'étoit que singulier. Quand on veut tirer avantage de quelques bêtes sauvages , il vaut mieux alors leur accorder des privilèges et les épargner , comme cela est établi à Londres et dans des colonies Anglaises , au sujet des vautours : en parlant de ces oiseaux , Linnæus fait mention de la célèbre loi Egyptienne qui prononçoit , comme l'on sait , peine de mort contre ceux qui en

(*) Paprémis étoit une des villes du Typhon , auquel l'ours paroît avoir été consacré : on ignore la position précise de cet endroit ; mais il ne peut avoir été dans un grand éloignement du nome Nitriotique , ou du désert de S. Macaire , le seul canton de l'Egypte où l'on voie aujourd'hui des ours.

détruisoient un ; et quoiqu'on ait vu renouveler cette sévérité dans les établissemens français de l'Amérique contre ceux qui y tuoient des vaches, il n'est cependant point facile de l'excuser ; hormis que les Egyptiens n'y aient été forcés par les dégâts des souris, dont les vautours savent purger les campagnes d'une manière admirable ; et comme ces animaux sont devenus aujourd'hui paresseux, et presque sédentaires dans les environs du Caire, où ils trouvent des cadavres en abondance, on sème dans quelques endroits de l'Egypte, ainsi que l'observe Prosper Alpin, de l'arsenic avec le blé ; ce qui n'est pas à beaucoup près sans danger. La vaine idée de conserver ce qu'on appelle le gibier, a fait exterminer, dans la plus grande partie de l'Europe, presque toutes les races d'oiseaux de proie ; de sorte qu'on n'a plus rien à attendre de leur protection contre les souris, les moineaux, les limaçons et les lapins, ces fléaux des campagnes ; tandis que les oiseaux de proie se laissent plutôt mourir que d'arracher un brin d'herbe ; et ça été une sagesse de la part des anciens de les avoir consacrés aux Dieux, comme on l'a vu par le passage d'Élien, que j'ai cité tout exprès dans la note.

Il paroît que les prêtres n'avoient défendu d'autres poissons dans le régime du peuple , que ceux qui n'ont pas d'écaillés , comme le silure , la lamproie et la pernicieuse anguille du Nil , ce qui leur a attiré , de la part des Grecs , une infinité d'épigrammes , dont quelques-unes se sont conservées dans Athénée et dans l'anthologie : mais ces Grecs-là ne savoient point , et ne pouvoient même savoir que la chair des poissons sans écaillés irrite toutes les maladies qui ont du rapport avec l'éléphantiasse et la mélancolie ; parce qu'elle épaissit le sang , et diminue la transpiration. Cette loi générale , dont je parle , étant jointe aux institutions particulières des provinces et des villes , avoit porté le petit peuple à vivre principalement de végétaux (*) ; et ce ne sauroit être qu'à des Mostarabes , répandus sur la côte occidentale de la mer rouge , qu'on doit appliquer ce que dit Hérodote de ces prétendus Egyptiens qui , selon lui , se sustentoient de poisson séché au soleil , pratique qui distingue indubitable-

(*) Les Egyptiens n'avoient pendant le cours de l'année qu'un seul jour auquel la loi les obligeoit de manger du poisson : c'étoit le neuvième du mois *Thoth*. Sur leur manière de servir le repas , on peut voir Athénée. *Lib. IV , cap. 10.*

ment les Ichthyophages , qui n'étoient point des Egyptiens , mais des Arabes mêlés d'Ethiopiens ; et quoique ce soit l'usage des géographes de les séparer des Troglodytes , on ne risque pas beaucoup à confondre tous ces Sauvages les uns avec les autres ; puisqu'ils étoient errans , et ne se reconnoissoient point pour sujets des Pharaons : la plage qu'ils occupoient est si mauvaise et si aride qu'on ne peut guère y vivre que de poisson , dont le prix étoit anciennement très-modique en Egypte. On l'abandonnoit aux esclaves , ou on le saloit pour l'exporter : cependant comme le P. Sicard a imaginé deux lacs Méris au lieu d'un , il est par-là plus difficile d'apprécier ce qu'on dit de l'immense produit de la pêche qui s'y faisoit ; mais s'il est question , comme nous ne devons pas en douter , du lac situé près de la ville des Crocodiles , on peut être certain qu'il ne rend pas actuellement un talent d'argent par jour au Tefterdar ou au trésorier du Caire , comme cela étoit sous les anciens rois , à ce que disent des Grecs indignes de toute croyance : car ayant prodigieusement exagéré la grandeur du lac Méris , ils ont par une suite nécessaire exagéré aussi le produit de la pêche.

Il n'y a pas de pays au monde où le règne végétal ait essuyé tant de révolutions qu'en Egypte, où on a continuellement importé de nouvelles plantes, qui en ont fait tomber d'anciennes dans le plus profond oubli, et à tout cela s'est encore jointe la négligence des Turcs, qu'en de telles choses il suffit de nommer.

Les Romains avoient fait une loi très-sage, qui s'est conservée parmi les monumens de leur jurisprudence, et par laquelle ils défendoient bien sérieusement de couper ces beaux arbres, nommés *persea*, qui étoient si utiles à l'Egypte, et qui y prospéroient mieux qu'ailleurs (*). Cependant aujourd'hui il n'est pas facile d'en trouver quelques-uns. Cet exemple, que je rapporte, donnera une idée de tous ceux que je passe sous silence.

Il faudroit descendre dans des détails immenses, et qui seroient ici fort déplacés, si l'on vouloit faire conôître distinctement toutes les plantes alimentaires que les anciens Egyptiens ont cultivées avec un succès, qui prouve autant leur industrie que leur amour

(*) Voyez la loi de *Persetis pcr AEgyptum non excidendis vel vendendis*. Cod. Lib. I.

pour l'agriculture. Mais on peut se dispenser de faire quelques observations sur leurs différentes espèces de nymphées ou de *lotus*, dont l'histoire, long-temps très-confuse aux yeux même des botanistes, est actuellement bien éclaircie.

La nymphée, dont la racine produit la colocase, et qui porte des semences grosses à-peu-près comme des fèves, dont chacune est renfermée dans un logement séparé, *loculis monospermis*, n'a jamais été une plante indigène ou naturelle de la basse-Egypte; mais on l'y semoit; et dès qu'on a cessé de la semer, elle a disparu, au point qu'il n'en existe plus une seule tige dans tout ce grand district de pays qui est entre le Caire, Alexandrie et Tinech, où les rives du Nil et les bords des canaux en étoient anciennement couverts et comme couronnés, ce qu'on nommoit proprement la parure de l'Egypte.

Outre cette nymphée, les Egyptiens en ont cultivé une autre, appelée par les latins *lotometra*, et dont la graine très-menue servoit à faire une sorte de pain, connu sous le nom de *cace*, et que Pline a tant vanté, qu'on pourroit être tenté de faire à cet égard des essais en Europe, et il y a quelque appa-

rence qu'on tireroit plus d'avantage de la graine que de la racine, comme je le dirai encore en parlant de la Chine.

Ce *lotometra*, qui s'étoit fort perfectionné par la culture, a aussi disparu; de sorte que les Turcs et les Arabes n'ont plus que la nymphée sauvage, qui croît d'elle-même dans les eaux du Nil, et dont on mange au Caire la racine, connue des anciens sous le terme de *corsium*.

De tous les monumens Egyptiens, dans lesquels on reconnoît la nymphée à colocase, il n'y en a pas de plus caractéristique que celui d'une offrande faite par des prêtres à une statue d'Osiris, qu'on conserve au palais Barberini à Rome: là on distingue les feuilles, les fleurs, le calice, la capsule, et toutes les parties de la fructification au point qu'il n'est point possible de s'y tromper, dès qu'on a étudié la botanique (*).

On pourroit ici témoigner de la curiosité sur ce que ce peut avoir été que cette singulière expérience, et qu'on faisoit tous les ans en Egypte avec les semences des plantes alimentaires, et dont Palladius est le seul

(*) Cette plante ne diffère en rien de la NYMPHEA NELUMBO de Linnæus, N. 653, et Tournefort, 261.

auteur agronome qui ait conservé le souvenir (*). Au mois de juin, on exposoit à l'air libre des échantillons de toutes les différentes espèces de graines, ou on les laissoit jusqu'au lever de la canicule : alors on jugeoit de l'état dans lequel on les trouvoit plus ou moins desséchées, et on distinguoit à de telles marques celles qui donneroient une bonne récolte, d'avec celles qui ne prospéreroient pas cette année là.

Mais je soupçonne, non sans beaucoup de raison, que ce que Palladius, ou les Grecs qu'il cite, nous ont donné pour une expérience, a été un usage religieux ou politique,

(*) *Græci asserunt AEgyptios hoc more proventum futuri cujusque seminis experiri. Aream brevem loco subacto et humido nunc excolunt : in eâ divisâ spatia omnia frumenti vel leguminum semina spargunt. Deinde in ortu Caniculæ, qui apud Romanos quarto decimo calendarum Augustarum die tenetur, explorant quæ semina ortum sidus exurat, quæ illæsa custodiat. His abstinent : illa procurant, quia iudicium noxæ aut beneficii per annum futurum generi unicuique, sidus aridum præsentis exitio vel salute præmisit. DE RE RUSTICA in Jun. IX.*

Il paroît que la plupart de ces graines avoient déjà germé au lever de la canicule, et que vers le soir de ce jour-là, on examinoit celles dont le germe s'étoit brûlé ou desséché.

par lequel le gouvernement arrêtoit, quand il vouloit, la culture de certaines plantes, comme celle du *raphanum* et du pavot, sur lesquels il y avoit souvent plus à gagner que sur le blé, ou plutôt l'*olyra*, et principalement dans la Thébaidé, où l'on tiroit du pavot, l'*opium* le meilleur, sans contredit, qui se soit fait dans le monde entier, et cela est encore à-peu-près ainsi de nos jours. On a même prétendu que les sucs concrets de cette nature, qu'on reçoit de la Cappadoce, de la Paphlagonie et de l'Inde, ne produisent point, à beaucoup près, des rêves aussi agréables et aussi ravissans que le véritable *opium* de Thèbes, quoi que Méad, qui a écrit sur cette matière un traité très-intéressant, ne paroisse admettre aucune distinction entre ces narcotiques; cependant il peut en être de cela comme des différentes espèces de vin, qui ne produisent pas toutes la même espèce d'ivresse.

Il n'y a pas beaucoup d'apparence que les racines du *burd* ou du papyrus, aient servi à nourrir le peuple en Egypte, comme Caylus l'a cru sur la foi des anciens, et sur-tout de Théophraste, qui convient lui-même qu'il n'étoit pas possible de manger de telles racines, qu'on se contentoit, dit-il, de sucer

à cause de leur douceur (1). Cette circonstance donne bien à penser qu'on a échangé un roseau avec un autre, et qu'il est réellement question de la canne à sucre, qui croît d'elle-même dans ce pays-là, et qu'anciennement on mâchoit verte, ou seulement séchée dans des fours, parce que le secret d'en exprimer le miellat avec des cylindres, et de le figer au moyen du feu étoit alors inconnu aux Egyptiens, par une ignorance semblable à celle des Chinois, qui pendant plusieurs siècles n'ont su tirer le sucre des cannes qui croissoient dans leurs marais, et ils avouent l'avoir appris d'un étranger, et en cela ils sont très-croyables.

C'est aux Indiens qu'on doit cette découverte, que les Arabes portèrent aussi sous les kalifes en Egypte, où le peuple a encore aujourd'hui la coutume d'employer les cannes vertes (2); car on n'y fait qu'une petite quantité de sucre, dont le meilleur est réservé pour le serrail de Constantinople, où le Pacha du Caire devoit l'envoyer par forme de tribut.

(1) *Hist. Plantarum. Lib. IV, cap. IX.* Le mot de *berd* employé par Caylus, pour désigner le roseau qui fournissoit le papier, est un mot corrompu, pris de Prosper Alpin; il faut constamment écrire *burd*.

(2) Arvieux, *voyages au Levant*, tome I, page 175.

Au reste, il faut observer que le roseau *sari*, qui croissoit dans les eaux du Nil, et le jonc *achéroès*, qui provenoit dans les environs du lac Méris, n'ont aucun rapport avec la canne à sucre, que quelques-uns croient reconnoître parmi les plantes de la table Isiaque (*).

Il faut maintenant parler de l'incubation artificielle, telle que les Egyptiens l'ont pratiquée anciennement, et telle que les Chinois la pratiquent aujourd'hui. On ne trouve pas, que je sache, dans l'histoire, d'autres nations qui aient fait usage de ce procédé singulier, soit qu'elles n'aient pu en approfondir les principes, soit que leur climat s'y soit opposé,

(*) Comme la table Isiaque a été faite en Italie, la représentation des végétaux n'y est peut-être pas des plus exactes.

Soit que la chicorée, qui se plaît en Egypte, ait été prescrite au peuple par une loi expresse, comme Moïse la prescrivit, dans de certains cas, aux Hébreux, soit qu'il ait eu pour cette plante un penchant particulier, il est certain qu'il en a sans cesse fait un grand usage, et l'on reconnoît parmi les espèces les plus en vogue, l'*hippocheris*, la *condrilla* et l'*intubum erraticum*.

L'*arum-colcas*, la mélochie, la mélongène, et la hâte, sont des plantes nouvelles, apportées en Egypte sous les Kalifes.

comme celui du nord de l'Europe semble s'y opposer effectivement ; et c'est là une difficulté qu'on n'eût pu surmonter par l'adresse des Egyptiens que Maillet proposoit, dit-on, d'envoyer en France pour y donner des leçons et corriger l'imperfection de la méthode de Réaumur. C'est l'invincible attachement pour leur patrie qui a vraisemblablement empêché ce voyage de quelques paysans des environs du Caire ; mais je crois qu'ils ne seroient jamais parvenus à diminuer la mortalité parmi les poussins , ni à prévenir la corruption ou l'avortement d'un grand nombre d'œufs, exposés à la chaleur des fours, des lampes ou du fumier. Ces hommes, transplantés sous un autre ciel, auroient vu leur routine se déconcerter, auroient voulu avoir recours au thermomètre , seroient tombés dans tous les embarras dont on vouloit sortir, et auroient dit pour excuse qu'ils n'avoient pas avec eux leur Scheic. On sait qu'en Egypte les Scheics Arabes commencent par se déshabiller tout nus , se couchent sur les fours au moment qu'on les échauffe , et récitent dans cette attitude une prière, pour laquelle le peuple paie ces charlatans, qui lui font accroire que sans eux on n'amène pas les poulets à terme.

Il y a lieu d'être surpris que les anciens

prêtres de l'Egypte , qui avoient d'ailleurs des connoissances assez étendues sur une infinité de choses , aient manqué de sagacité en un point essentiel ; ils n'avoient pas découvert la méthode des fours , et ne paroissent pas même en avoir soupçonné la possibilité , comme il est aisé de le démontrer.

Aristote , le plus ancien Auteur qui ait parlé de la manière de faire éclore les œufs en Egypte , dit qu'on n'employoit que la chaleur du fumier. *Historia Animalium*, lib. VI, cap. 2. init.) Antigone , qui vivoit plusieurs siècles après Aristote , dit la même chose. (*Hist. mirab. collectanea*. cap. 104, pag. 80.) Pline , qui écrivoit après Antigone , dit encore la même chose , (*historia nat. lib. X, cap. 54*). Enfin , l'empereur Adrien , qui avoit parcouru toute l'Egypte , et examiné ces singularités avec intention , s'exprime en ces termes dans sa lettre à Servien :

« Je ne souhaite autre chose aux Egyptiens ,
 » sinon qu'ils continuent à se nourrir de leurs
 » poulets , qu'ils font éclore d'une manière
 » que j'aurois honte de vous conter , *pudet*
 » *dicere* ». (*Vopiscus in Saturn.*)

Tous ces témoignages réunis prouvent que la méthode des fours a été inconnue dans ce pays jusqu'à l'an 133 de notre ère , et

peut-être encore long-temps après ; car j'ignore quand et comment on est parvenu à la découvrir. Si les Egyptiens avoient eu de telles machines, ils n'auroient pas manqué de les montrer à l'empereur Adrien , qui marquoit tant d'horreur pour les poulets nés dans le fumier, quoique je ne prétende pas insinuer qu'il y ait quelque ombre de bon sens dans les expressions qu'emploie ce Prince, qui venoit d'élever sur la rive orientale du Nil un temple au profane Antinoüs. Et voilà ce qu'il auroit dû avoir honte de conter ; car le culte des animaux valoit encore beaucoup mieux que ce culte-là.

Il se peut faire que les prêtres attachés trop opiniâtrément aux anciennes observations recueillies sur la manière dont les œufs d'antruches et de crocodiles , déposés dans le sable , viennent à éclore , ne s'étoient pas mis en peine de faire des recherches et des expériences ultérieures. Cependant ce qui prouve que leur procédé n'étoit pas le meilleur , c'est qu'on l'a entièrement abandonné aujourd'hui en Egypte ; ce qui ne seroit jamais arrivé , s'il n'eût renfermé plus de difficultés dans la pratique que celui des fours.

Comme , par une constitution particulière du régime diététique , les Pharaons , les officiers de la couronne et les personnes atta-

chées à la classe sacerdotale se nourrissoient principalement de chair d'oies, il avoit bien fallu chercher un moyen pour multiplier cette espèce de volailles dont on détruisoit un nombre étonnant, et même pour les sacrifices. Ce qui révolta un peu les Romains, lorsqu'on établit à Rome le culte d'Osiris et d'Isis, qui exigeoit pour ses premières victimes les gardiens du Capitole.

Nec defensa juvant Capitolia quominus anser

Det jecur in lances, Inachi, lauta tuas.

Tout cela avoit engagé les Egyptiens, comme Diodore l'observe, à faire éclore artificiellement les œufs d'oies, et on pourroit s'imaginer que cette incubation réussiroit moins mal dans le nord de l'Europe que celle qu'on y a essayée sur les œufs de poules, qui sont sujettes à beaucoup de maladies, et dont les petits ont à chaque instant besoin d'être réchauffés.

Il y a eu en Egypte des villages et des bourgades entières qui en ont contracté le nom de *Chenoboscion*; et où on ne nourrissoit que des troupeaux d'oies, suivant une méthode particulière, qu'on prétend s'être conservée parmi les Juifs, et ce n'est pas là le seul usage qu'ils aient retenu d'un pays qu'ils ont tantôt maudit et tantôt regretté,

tellement qu'on ne sauroit savoir au juste ce qu'il en faut penser. Les prêtres ont sans doute eu des raisons qui nous sont inconnues pour donner la préférence à ces oiseaux dans leur régime ; mais dès qu'ils présentoient la moindre apparence de quelque maladie épidémique , ils renonçoient à cet aliment , y faisoient renoncer aussi le Souverain , et ne se nourrissoient plus alors que de pigeons , comme on peut s'en convaincre par le passage d'Orus Apollon , que l'on cite dans la note (*).

(*) *Purum autem columba animal esse videtur. Si quidem cum aëris constitutio pestilens est , omniaque tum animata quam inanimata , eâ afficiuntur , quotque hoc vescuntur animali , soli ab hac lue immunes servantur. Ideoque eo tempore Ægyptiorum Regi in cibo sumendo nihil aliud præter columbas apponitur , idemque ils qui , quod diis ministrent , puri castique permanent.* HIEROGLYPH. Lib. I , cap. 56.

Cette ancienne coutume de se nourrir de pigeons est encore fort en vogue de nos jours en Egypte : aussi y trouve-t-on plus qu'en aucun autre pays , un nombre prodigieux de colombiers , que les Turcs comptent parmi les plus grandes richesses de cette contrée. On peut consulter là dessus les voyages de Lebrun , chap. 34.

Pour ce qui est des tourterelles , il y en a en Egypte ; mais il étoit anciennement défendu aux Prêtres d'en manger.

Il paroît très-remarquable qu'on ait précisément choisi les pigeons durant les temps de contagion , comme les animaux les moins sujets à en être atteints , tandis que nous savons que de tous les oiseaux domestiques , ils sont les seuls qui essuient une maladie assez semblable à la petite-vérole , ce qui rend alors leur chair mauvaise , et peut-être aussi pernicioeuse.

Après avoir fait à cette occasion des recherches , je n'ai pas trouvé d'Auteur ancien chez lequel il soit fait la moindre mention de cet accident ; d'où j'ai conclu que c'est une maladie nouvelle. Car Varron (*de re rustica* , *Lib. III* , *cap. 7* ,) et Columelle , (*Lib. VIII* , *cap. 8* ,) qui entrent dans de si grands détails sur la manière de soigner et d'élever les pigeons , n'auroient pas manqué de parler de cette indisposition à laquelle ils sont aujourd'hui sujets , s'ils avoient connu comme nous la sorte de lèpre qui les dévore de temps en temps , et sur-tout lorsqu'ils se nourrissent de sarrasin ou de blé noir , originaire de ce même pays , d'où est venue la petite-vérole des enfans ; car il n'y a pas de doute que ce ne soient les Croisés qui les premiers ont apporté la graine du sarrasin ou du *sagobyrus* de l'Asie , pour en essayer la culture en Eu-

rope. On peut être sûr que les anciens Egyptiens, contraints par la nature du climat et par la force des loix à veiller sans cesse sur leur santé, et à examiner les qualités de leurs alimens avec un scrupule inconnu aux autres nations, ne se seroient jamais déterminés à se nourrir de pigeons, s'ils avoient apperçu en eux le moindre symptôme d'une maladie variolique. Et cette observation peut bien porter jusqu'à l'évidence ce qu'on vient de dire de la nouveauté de ce mal, qu'Aristote, Pline, Elie et Phylé ont aussi peu soupçonné dans ces oiseaux que Varron et Columelle; et si les anciens Syriens se sont obstinés à ne les point manger, et à les laisser voler par grosses troupes dans toutes leurs villes, ce n'a été que par un motif de superstition, (*) parce que le pigeon étoit le symbole de leur pays; et les premiers Souverains de l'Assyrie en ont constamment porté la figure dans leurs drapeaux et dans leurs armoiries, comme Bochart le prouve dans son *hiéozoicon*.

On observera ici en passant qu'on ne trouve pas la moindre mention dans les véritables monumens des Egyptiens, touchant un pro-

(*) Voyez Tibulle, *élégie*, lib. I. *Philon chez Eusebe*, *préparat. Evan.* Lib. VIII.

cédé que tant d'Auteurs anciens , comme Antigone et Virgile leur ont attribué , par rapport aux abeilles , et je ne doute nullement que les prêtres n'aient imaginé tout exprès cette fable pour tromper les étrangers. Voici ce qu'ils ont pu réellement savoir : ils ont pu faire éclore le couvin d'abeilles dans les étables de leurs bœufs sacrés , ces endroits étant pour cela assez échauffés. Cette méthode, restée très-long-temps cachée , est de nos jours très-connue , et il n'y a rien de plus facile à pratiquer ; mais il est rare qu'on ait besoin de la pratiquer.

On sait que dans ce superbe poème des *georgiques*, le secret de Virgile consiste à soutenir chaque suite de vers didactiques par des épisodes , dont le plus remarquable est certainement celui qui concerne la méthode de créer des abeilles ; mais ce n'est pas , comme on l'a cru , pour copier un passage du quatrième livre de l'Odyssée , qu'il introduit là Protée ; car , suivant les traditions purement grecques , Protée avoit été roi d'Égypte ; ainsi on le suppose instruit des arts de son pays , où l'incubation artificielle du couvin peut avoir été connue dès la plus haute antiquité ; mais si ce n'est point cela qui a donné lieu à tant de fables , ce seroit

alors la pratique qu'ont les Egyptiens de faire paroître tout-à-coup des abcilles dans des endroits où l'on n'en voyoit pas quelque temps auparavant ; car ils embarquent les ruches , et les font voyager le long du Nil pour occuper d'autant mieux les mouches , qui vont ainsi en bateau de la Thébàide vers le *Delta* ; pendant tout le jour elles travaillent dans les campagnes , et reviennent le soir coucher sur le fleuve.

Le premier voyageur qui ait parlé de l'incubation artificielle usitée à la Chine , a été Mendoza , dans une relation qui parut vers l'an 1585 , et que le P. Martini s'est contenté de copier , sans recueillir de nouvelles observations (1). Cependant le rapport de ces missionnaires est si inexact , qu'il ne faut pas s'étonner que Willughby , qui n'a pu puiser dans d'autres sources , ait donné là - dessus des notions si peu satisfaisantes en son histoire des oiseaux. C'est à un mémoire , envoyé de la Chine en 1754 à l'académie de Stockholm par Eckerberg , qu'on est redevable de pouvoir parler positivement (2). D'abord les

(1) *Atlas Sinicus* , fol. 104 , col. A. Kircker , *China illustrata* , fol. 198 , col. A.

(2) Ce mémoire a été traduit en allemand , sous le titre de *Bericht von der Chinesischen Landwirthschaft* ; et c'est de cette traduction que nous avons fait usage.

Chinois n'emploient pas de fumier ; ils ont des caisses de bois qui ne ressemblent en rien aux fours qu'on voit aujourd'hui dans tant d'endroits de l'Egypte. Ce ne sont que des boîtes carrées , hautes à-peu-près d'un pied, qu'on pose sur une plaque de fer , sous laquelle se trouve le fourneau , qu'ils chauffent avec du bois à demi-vert , et qui brûle lentement : on range les œufs sur une couche de sable qui est au fond de la caisse , dont on recouvre l'ouverture avec des nattes. Ceux qui sont à portée de consulter Mendoza verront avec quelle négligence il avoit observé cette pratique , qu'il semble avoir décrite d'imagination.

Il n'y a que les œufs de canards que les Chinois soumettent à l'incubation artificielle , et non ceux des poules ou d'oies. Pour peu que le feu soit trop pousé , le sable dont ils se servent s'échauffe quelquefois tellement , que les canetons paroissent deux jours avant le terme ; mais ceux qui les achètent les reconnoissent par une expérience infailible ; ils les suspendent par le bec ; et si alors ces animaux ne remuent pas les pattes , s'ils ne déploient point les ailes et les laissent pendre , c'est une preuve que leur incubation a été précipitée , qu'ils sont précoces , et qu'ils ne

vivront que jusqu'au terme de l'adolescence; d'où il résulte que la chaleur trop graduée dans cette opération, affoiblit principalement les muscles et les nerfs, qui sont comme on sait, d'une force singulière, dans les ailes des oiseaux qui volent beaucoup, et d'une force singulière dans les pattes des oiseaux qui nagent beaucoup. Il se peut qu'il n'est pas même indifférent, par rapport aux animaux vivipares, de les tenir dans des endroits trop échauffés pendant le temps de leur gestation.

Comme les troupeaux de canards, dont on fait à la Chine une si prodigieuse consommation, sont principalement élevés par les familles qui n'ont d'autre demeure que leurs barques, la chaleur des loges où ces gens se retirent, et où ils conservent les œufs, a pu leur indiquer le procédé de l'incubation dans les provinces les plus méridionales de l'empire : car on ne le pratique pas aux environs de Pékin. On voit donc bien que c'est par un pur effet du hasard que les Egyptiens ont eu en cela quelque conformité avec les habitans de la Chine, puisque dans tous les autres points qui ont rapport à la manière de se nourrir, ces peuples diffèrent essentiellement entre eux et ne se ressemblent par aucun côté.

Les Chinois n'ont jamais eu de régime diététique prescrit par les loix et consacré par la religion. La chair d'aucun animal ne leur a été défendue : la distinction entre les poissons à écailles et ceux qui n'en ont pas leur est inconnue. Ils ne paroissent avoir de la répugnance pour rien , ni de l'horreur pour rien : ils mangent des rats , des chauve-souris , des hiboux , des cicognes , des chats , des blaireaux , des chiens (*), des vaches ; repas vraiment abominables aux yeux d'un Egyptien.

Pour ce qui fait le fondement de la nourriture ordinaire du peuple dans la plupart des provinces , c'est d'abord le riz , ensuite les fruits , les herbes , le poisson , les canards et sur-tout le cochon : il est vrai que l'espèce qu'on y élève n'est pas absolument la même que celle qu'on voit répandue en Europe et dans le reste de l'Asie , si l'on en excepte le royaume de Siam , où la race Chinoise s'est multipliée , et d'où on l'a transplantée dans quelques îles de l'Archipelague Indien , et même jusqu'en Amérique. Quoi-

(*) Brand (*Reise nach China* , p. 209) dit que c'est sur-tout pendant les plus grandes chaleurs de l'été que les Chinois mangent des chiens , parce qu'ils s'imaginent que cela rafraîchit le sang.

que ces animaux ne soient pas aussi portés que les nôtres à se rafraîchir sans cesse dans la boue , leur grand nombre infecteroit cependant les villes de la Chine , où ils marchent par troupes , si les cultivateurs des environs n'avoient soin de faire nétoyer les rues : comme avec tout cela on les nourrit beaucoup de poisson dans les provinces maritimes , leur chair en devient quelquefois mauvaise , huileuse , et on soupçonne qu'elle contribue à aigrir la maladie des yeux parmi les Chinois : de sorte qu'un régime ne leur eût pas été inutile , et sur-tout lorsqu'on considère que chez eux les hommes et les femmes sont également sujets à une espèce particulière de lèpre contagieuse (*), maladie que les loix y ont comptée parmi les causes qui peuvent faire dissoudre un mariage légitimement contracté ; ce qui prouve , de la manière la plus évidente , que leurs médecins n'ont jamais été en état de guérir cette indisposition , sans quoi on n'eût pas imaginé qu'un mal passager puisse faire cesser une union qui ne doit pas l'être.

Rien n'est certainement plus opposé à

(*) Salmon , état présent de la Chine , t. I, p. 229, édition de Hollande.

toutes les institutions des Egyptiens que le précepte attribué tantôt à *Fo-hi*, tantôt à *Tchuen-hio*, et quoiqu'il ne soit probablement ni de l'un ni de l'autre, ce n'en est pas moins un précepte très-ancien : il concerne les animaux qu'on est obligé de sacrifier pendant les différentes fêtes de l'année, et qui constituent six genres, nommés vulgairement *pao-chi*, c'est-à-dire, le bœuf, le cheval, la brebis, le chien, la poule, et enfin le cochon, dont le sang coule à grands flots en l'honneur de tous les Dieux, et en l'honneur de cet homme, qu'on nomme *Confucius*, dont les jésuites ont fait un si grand philosophe ; et pour le prouver, ils assurent qu'il prophétisa la venue du Messie, ce qui est bien la plus mauvaise preuve qu'il étoit possible d'alléguer en de telles choses.

Comme jamais les Chinois n'ont rendu de culte aux animaux, il s'ensuit naturellement qu'ils n'ont pu avoir la moindre idée du régime observé dans les préfectures de l'Egypte. La religion de ces deux peuples ne se ressemblant en rien, tous les usages qui dérivent immédiatement de la religion, diffèrent aussi chez eux. Je ne dirai point qu'il y auroit de l'opiniâtreté, mais je dirai qu'il y auroit de l'avenglement à n'en pas convenir.

Ce seroit une chose étrange d'objecter que les Egyptiens envoyèrent une colonie à la Chine avant que d'avoir adopté le culte des animaux ; puisque Guignes , qui a tant insisté sur le départ de cette prétendue colonie , assure qu'elle ne se mit en voyage au plutôt qu'en l'an 122 , avant notre ère ; et alors le culte des animaux étoit dans toute sa vigueur. L'époque de Mairan , qui avoit choisi Sésostris pour conducteur de ce peuple d'émigrans , n'est pas plus admissible ; puisque Manéthon , l'historien le mieux instruit de toutes ces choses , dit (*SynceL. chronograph. page 54 ,*) que les bœufs de Memphis , d'Héliopolis , et le bouc de Mendès avoient été consacrés long-temps avant la naissance de Sésostris. Cependant il faut regarder la consécration de ces trois animaux comme la dernière dans l'ordre des temps ; puisque toutes les pratiques religieuses étant venues de la haute-Egypte dans la basse , il s'ensuit que le belier de Thèbes et le bœuf d'Hermunthis étoient plus anciens que le *Mnévis* et l'*Apis*.

Si l'on objectoit encore que les Egyptiens , loin d'avoir donné leur religion aux Chinois , ont oublié leur propre religion à la Chine , je dirois que ce n'est guères connoître le génie

génie des peuples Orientaux, dont le culte est chargé de beaucoup d'observances qu'on retient plus opiniâtrément qu'on ne retient des dogmes. En voici bien des exemples tirés de l'histoire même des nations étrangères établies à la Chine.

Les *Kin-kiao* ou les Juifs, qui s'y transplantèrent avant notre ère vulgaire, y ont conservé toute leur horreur pour la viande de cochon, s'y coupent encore le prépuce, y célèbrent encore la Pâque; et s'ils n'y rognent point les monnoies, c'est qu'il n'y a pas là de monnoies qu'on puisse rogner. Il en est de même des Mahométans qui s'établirent dans cet empire vers le neuvième siècle: rien n'y a altéré les points essentiels de leur croyance. Il en est encore ainsi des Parsis ou des Guèbres, qui s'y réfugièrent, suivant quelques Auteurs, vers l'an 500; quoiqu'il paroisse que ce ne soit qu'au temps où la Perse tomba sous le joug des Musulmans, que quelques-uns de ces malheureux allèrent chercher une nouvelle patrie, et portèrent avec eux les livres du *grand et du petit chariot*, qu'on a depuis traduit en Chinois. Il en est encore ainsi des Tartares qui suivent la religion du Grand-Lama, et qui formèrent leurs principaux établissemens à la Chine sous la

dynastie des Mongols. Quant aux Indiens, qui ont apporté aux Chinois le culte de *Fo*, tout le monde sait que leur doctrine, loin d'avoir dégénéré, a au contraire subjugué l'esprit de presque toute la nation.

Ainsi les Egyptiens, qui ont policé la Chine, comme on le prétend si ridiculement, seroient les seuls qui n'auroient pu ni y faire adopter ni y conserver leurs institutions religieuses. Mais on voit de plus en plus qu'il y a bien de la différence entre des systèmes puériles, hasardés sur des apparences trompeuses, et une longue suite de recherches, où les choses étant beaucoup mieux exposées, ne sauroient produire aucune illusion. Je finis ici cette digression. ,

On sait que la vigne est connue dans quelques provinces de la Chine; mais on n'a jamais pu parvenir à en tirer une bonne liqueur, quoique les Jésuites n'aient rien négligé à cet égard, en faisant une infinité d'essais dans les jardins de leurs couvens de Pékin. Ce qu'on y appelle *vin de Mandarins* (*) est un breuvage si désagréable, que les Em-

(*) On ne sait pas encore précisément si ce vin est une véritable expression de raisin, ou de quelque autre fruit du genre des groseilles : au reste, on ne le con-

pereurs de la dynastie actuellement régnante ont préféré de faire venir du vin d'Espagne, sur lequel les négocians ont d'abord gagné cent pour cent, et ensuite ils ont perdu; car en 1754 il arriva par un cas singulier qu'à Canton, aux extrémités de notre hémisphère, le vin de Xerès coûtoit moins qu'à Cadix; parce que trop de vaisseaux en avoient apporté qu'on ne put vendre; l'exemple du souverain, qui est, comme on sait, d'une famille étrangère, n'ayant pas influé sur les inclinations du reste du peuple, qui aime mieux une boisson, qu'on nomme *skiet-saoa*, et vulgairement *sampsu*, dans laquelle on ne trouve aucun rapport avec le *zythum*; car elle n'est point brassée, mais comme distillée grossièrement du riz, et a, tout au moins à Canton, le goût de la plus mauvaise eau-de-vie de grain qu'on fasse en Europe. Les Chinois boivent cette liqueur chaude, comme toutes celles dont ils usent; et on peut dire qu'en cela ils sont uniques.

fondra pas avec le *tarassun*, qui est une eau-de-vie que les Tartares boivent à Pékin.

Quant aux huiles factices, les Chinois emploient celle de sésame, de rave, d'olive, de *tong yeou*, de *tcha yeou* et de ricin. Ces dernières espèces n'entrent pas dans les alimens.

La qualité des eaux dans toute l'étendue de leur empire , n'est généralement parlant point des meilleures , parce que dans de certains endroits elles sont saumâtres , et paroissent être en d'autres légèrement atteintes d'un principe de sélénite , qui se trouve peut-être dans cette couche schisteuse , entrecoupée de veines de charbon fossile , qui se prolonge sous terre , à ce qu'on prétend , d'une extrémité de la Chine à l'autre. Le limon jaunâtre du *Hoang-cho* paroît être dû à une substance ferrugineuse , ainsi que la couleur rougeâtre de la rivière *Tan* : le *Mekiang* charrie des particules vitrioliques : les eaux du *Hiao* sentent le bitume ; celles du *Cungyang* sont savonneuses à cause de leur alkali. D'ailleurs le P. Lecomte observe dans ses *mémoires sur la Chine* , que la plupart des fleuves , et sur-tout dans les temps de pluie , n'y sont que d'immenses torrens de boue , parce qu'ils se précipitent de fort haut , et entraînent en descendant des montagnes toutes les terres délayées. Quant aux rivières de la province du *Petcheli* , Martini prétend qu'elles contiennent une quantité si étonnante de nitre , que la glace s'y forme plutôt , et s'y fond plus tard que cela ne devrait être , eu égard à la latitude de son climat , que Linnæus

assure être plus rigoureux que celui de la Suède , où il a élevé des plantes que la gelée tue aux environs de Pékin , quoique plus méridional de près de vingt degrés. On a bien dit que le vent , en soufflant de dessus les neiges de la Sibérie et de la Tartarie par le rumb du nord , précisément sur la capitale de la Chine , y augmente nécessairement l'âpreté du froid : mais après avoir examiné avec attention ce phénomène , je ne doute plus que le peu de culture qu'il y a dans l'intérieur de la province du *Petcheli* , n'y contribue extrêmement. On peut se former la-dessus des idées assez justes en lisant (*dans le Voyage de Pétersbourg à Pékin*) la description d'une immense terrain , où l'empereur *Can-hi* chassa en 1721 avec l'ambassadeur de Russie : cette solitude n'est qu'à deux ou trois lieues de Pékin , et on ne sauroit rien imaginer de plus sauvage : « il y avoit six » heures , dit *Antermony* , que nous étions » à cheval , et quoique nous eussions déjà » fait quinze milles d'Angleterre , nous ne » voyions pas encore le bout de la forêt. Nous » tournâmes du côté du Midi , et nous arri- » vâmes dans un terrain marécageux , cou- » vert de roseaux forts hauts , d'où nous » fîmes lever quantité de sangliers ».

Au lieu de nous faire remarquer de tels cantons, qui influent beaucoup sur la température de l'air, les Jésuites ont mieux aimé soutenir que la quantité de sel nitreux devenoit toujours plus abondante, à mesure qu'on quitte Pékin pour avancer vers la Tartarie; mais comme on ne trouve pas qu'ils aient fait une seule analyse chymique de ce prétendu sel, il faut regarder leurs assertions à cet égard comme très-hasardées. Nous sommes aussi bien instruits par rapport à Canton : comme il n'y existe pas de sources, toute l'eau qu'on y boit est puisée dans la rivière, qui ressent le flux à plusieurs lieues au-dessus de son embouchure. Or on conçoit qu'une précipitation qui ne dure que six heures, et qui n'est jamais parfaite, ne sauroit clarifier de l'eau mêlée de limon.

Au reste, à quelque chose qu'on veuille attribuer ce qu'on dit de la nature des eaux de la Chine, il est certain que l'expérience y a enseigné qu'elles devenoient meilleures par la cuisson et l'addition de quelques feuilles astringentes, comme celles du prunier et du théier (*). Cette découverte s'est faite il y a près d'onze cent ans, comme de certains

(*) *Osbeck Reise nach Ostindien und China*, S. 256.

historiens le prétendent , et il en a résulté une diminution considérable dans l'usage du *sampsu* ou de la bière de riz , qu'on a néanmoins fait chauffer pour la boire dès le temps de la plus haute antiquité , et plusieurs siècles avant la découverte du thé , s'il est vrai qu'on n'ait commencé à le connoître que sous la dynastie des *Tang* , ce qui n'est pas croyable.

Je suppose ici pour un instant que le lecteur est instruit de ce qui a été écrit en Europe depuis Duncan jusqu'à nos jours , sur les maux horribles qu'entraîne après soi l'usage des boissons chaudes , au sentiment de tant de médecins ; mais il suffira de citer Tronchin , qui parlera pour tous les autres.

« Il s'est joint, dit-il, aux maladies décrites
 » par les anciens, de nouveaux maux dont
 » le siège est dans les nerfs , et qui leur étoient
 » inconnus. Ces nouveaux maux sont à pré-
 » sent un peu plus de la moitié des maladies
 » des gens aisés. La vie sédentaire des femmes
 » a fait des boissons chaudes un amusement
 » qu'elles se procurent sans peine , car il ne
 » coûte presque rien ; mais elles en souffrent
 » plus que les hommes. Ces femmes ainsi
 » affoiblies sont moins fécondes, et si elles
 » le sont , c'est à pure perte : les fausses

» couches sont plus fréquentes ; les enfans
 » qui échappent au naufrage, plus foibles et
 » plus délicats. C'est ainsi que la foiblesse
 » de la race humaine se perpétue, que les
 » maladies des nerfs deviennent héréditaires,
 » et que la propagation diminue. »

De tout ce raisonnement, il résulte que le système nerveux devoit être tellement affoibli dans les Chinois, qu'il ne leur resteroit plus assez de force pour engendrer, ni à leurs femmes assez de force pour concevoir. Cependant les Chinoises, qui ne boivent que du thé, qui commencent et qui finissent leur vie dans la retraite, sont fort fécondes, et elles prétendent que c'est à l'usage des boissons chaudes qu'elles doivent cette flexibilité et cette souplesse de toutes les parties de leurs corps, qui les font enfanter facilement, quoiqu'il s'en faille de beaucoup, comme quelques voyageurs ont pu l'insinuer, qu'elles se passent d'accoucheuses, ainsi que les anciens habitans du Pérou, où avant l'arrivée des Espagnols, dit Garcilasso, on n'avoit jamais oui parler de sages femmes.

Il ne faut absolument pas croire que le climat fait varier du tout au tout l'effet d'une même cause; puisque nous savons bien que la population n'a pas diminué en Hollande

et en Angleterre depuis l'an 1665, quoiqu'on y ait consommé plus de deux cent millions de livres de thé depuis cette année-là. Ainsi il est difficile de persuader que les boissons chaudes diminuent précisément la fécondité, quoique leur action sur les viscères et sur le sang paroisse réelle. Mais s'il y a un peuple au monde qui ait dû s'en ressentir, ce sont sans doute les Chinois : le mal néanmoins n'est pas tel parmi eux qu'il le seroit, si Tronchin n'avoit rien exagéré; et on voit par le poème que l'empereur *Kin-long*, actuellement régnant, a composé sur les prétendues vertus du thé, combien on est encore éloigné aujourd'hui à la Chine de soupçonner qu'il altère la constitution dans des parties aussi essentielles que le sont les nerfs, et qu'il entretient cette pusillanimité ou cette poltronerie dont les Chinois sont si généralement accusés; au point qu'on craint, que, tandis que les Tartares Mandhuis combattent pour eux du côté du Nord, ils ne se laissent encore subjuguier du côté du Midi par les Péguans. Quoique de certains exemples d'héroïsme, qu'on lit dans leur histoire, soient dus aux effets de l'*opium*, dont des raisons politiques ont aujourd'hui fait défendre l'importation dans toute l'étendue de l'empire,

il est sûr que beaucoup de causes purement morales empêchent les Chinois de s'aguerrir et de s'exercer dans l'art militaire. D'un autre côté, il faut avouer qu'il ne seroit pas facile de procurer à un peuple si pauvre une boisson qui contât moins que le thé, et qui valût néanmoins plus que l'eau bourbeuse de la rivière de Canton, où le commerce de cette feuille doit avoir considérablement augmenté la population depuis l'an 1500; et on juge très-mal de tout l'empire lorsqu'on n'en juge que par cette ville-là : car les marchands ont déserté plusieurs endroits, et sur-tout *Emoui*, pour venir, suivant leur coutume, s'accumuler à Canton (*), où les vaisseaux de l'Europe doivent porter tous les ans des sommes considérables ; parce que jusqu'à présent c'est une observation constante, que les peuples qui une fois ont adopté l'usage des boissons chaudes, n'y renoncent plus; hormis qu'on n'use à leur égard de violence, comme nous le voyons pratiquer de nos jours dans quelques

(*) Lockyer dit que ce sont la rapine et le brigandage des Mandarins qui ont fait désertier *Emoui*. Mais les Mandarins d'*Emoui* n'ont pas été de plus grands brigands que ceux de Canton. Ces deux villes auroient dû être démolies, si l'on avoit rigoureusement exécuté le projet des Tartares.

petits états d'Allemagne, où on est d'abord plus alarmé par l'exportation de l'argent ; mais la violence même seroit inutile en Turquie, où l'usage des boissons chaudes trouva cependant dans son origine des obstacles singuliers, et de la part du gouvernement, et de la part de la religion. Maintenant rien ne seroit capable d'y faire renoncer les Arabes, les Egyptiens et beaucoup d'autres nations de l'Asie et de l'Afrique, où à tous autres égards les mœurs sont immuables. Il semble que ce soit un charme, qui provient moins de la nature même de ces boissons que du peu qu'elles coûtent, et de cette espèce de paresse qu'elles entretiennent.

Ce qu'on croit avoir bien remarqué, c'est que le thé fait pâlir la plupart des Chinoises ; aussi la mode de se farder avec la terre de *Nieu-cheu*, et de se peindre les joues, a-t-elle été portée dans ce pays à un degré qui décèle bien le vice qu'on a voulu corriger : il faut cependant que les drogues dont on s'y sert soient encore plus pernicieuses que le carmin et la laque de carthame, qui font éclater l'épiderme, parce qu'ils sont avivés par de forts acides. Dans le recueil de Salmon, il est dit que vers l'âge de trente

à trente-cinq ans le teint des Chinoises est entièrement gâté par la violence du fard.

Quand on considère qu'en général le peuple est fort sobre à la Chine, et qu'il y boit principalement de l'eau chaude, alors on ne soupçonneroit point qu'il est plongé si avant dans la débauche la plus grossière. Torren dit qu'il y a lieu d'être très-étonné que les Jésuites aient continuellement gardé, dans leurs relations, un profond silence sur ce désordre, qu'ils n'ont pu ignorer (*); mais cela n'est pas exactement vrai, puisque nous savons que le P. Parrenin a voulu persuader à Mairan que ce débordement n'y étoit pas encore parvenu au même point où on le voit dans d'autres parties de l'Asie; et en cela le P. Parrenin n'a fait que se conformer aux maximes des missionnaires de son ordre, qui ont constamment tâché de donner une idée trop avantageuse des Chinois, en induisant toute l'Europe en erreur : ces religieux eussent parlé d'une manière bien différente, si l'empereur *Can-hi*, au lieu de les favoriser à sa cour, les eût expulsés de Pékin; car quand ils furent expulsés de l'Ethiopie, ils n'eurent

(*) *Reise nach Suratte und Chine. Funster Brief.*

rien de plus pressé que de faire représenter dans une estampe l'empereur d'Ethiopie comme un misérable Nègre sans souliers et sans chemise (*). Ces relations mensongères, dictées par la haine ou par la passion, m'ont fait rencontrer dans le cours de ces recherches plus d'obstacles et de difficultés qu'on ne pourroit le croire. Tous les voyageurs attestent que les Parsis des Indes vivent d'une manière irréprochable, en comparaison des Chinois; et cela sous un climat aussi ardent que l'est celui de la province de Canton. Cette différence ne peut provenir que de ce que les principes de leur morale sont meilleurs que les principes de la morale Chinoise, qui a plus réglé les manières que les mœurs: elle a consumé sa force dans les petites choses, et n'en a plus eu pour les grandes. Quand on confond de vaines opinions, des cérémonies et des rites avec les devoirs les plus essentiels de l'homme, on affoiblit en lui les remords et la conscience qui les donne.

On a cru que l'usage continuel que les Chinois font du *jaen-saem* influoit aussi sur leur tempérament; mais il faut dire comme

(*) Cette estampe est à la tête de l'*Histoire d'Ethiopie*, par le jésuite Tellez.

une chose avérée , que cette racine ne possède pas à beaucoup près toutes les vertus qu'on lui a attribuées , même en qualité d'aphrodisiaque ; quoique Kœnig dans son *regnum vegetabile*, in voce *Gin-Sem.* p. 855 , l'ait placée au premier rang , en y joignant un procédé très-singulier , dont on se sert , à ce qu'il prétend , dans le serrail de Constantinople. C'a été une véritable charlatanerie de vendre pendant quelque temps en Europe le *jaen-saem* à un prix excessif , à un prix presque incroyable. Mais heureusement on s'est bien détrompé à cet égard de nos jours ; et au lieu d'aller chercher cette plante à la Chine , on y porte furtivement celle qui nous vient de l'Amérique , et dont les Tartares Mandhais ont défendu l'entrée autant qu'ils ont pu , en déclarant que le *jaen-saem* du nouveau-Monde ne valoit absolument rien. Comme ces Tartares sont exclusivement en possession de la récolte de cette racine , on voit bien qu'en défendant l'importation des espèces étrangères , ils entendent mieux leurs intérêts que les Chinois n'entendent la médecine , où ils ont introduit les préjugés les plus bizarres , et qui sont gravés si avant dans leur esprit , qu'on ne sauroit plus les en effacer : on sait qu'ils ont porté l'extra-

vagance jusqu'au point de chercher pendant plusieurs siècles le breuvage de l'immortalité; et ils le cherchent peut-être encore, quoiqu'il ait empoisonné quelques-uns de leurs Empereurs, et probablement la plus grande partie de ceux qui l'ont pris. Je pourrai parler ailleurs plus au long de cette composition; mais ici il suffira de dire que, suivant toutes les apparences, on y a constamment fait entrer du *jaen-sacm*; de sorte qu'on ne sauroit témoigner assez de surprise de ce que des hommes, qui croyoient être médecins, aient renchéri en Europe sur les exagérations puériles qu'on fait à la Chine au sujet de cette plante, dont Deckers a écrit un traité rempli d'autant d'enthousiasme, que l'est celui de Bontekae sur le thé; il paroît que toutes ses qualités se bornent à fortifier l'estomac de ceux qui se nourrissent sur-tout de poisson et de riz, pour lequel les Chinois ont tant de goût, que c'est malgré eux qu'ils cultivent le blé et le millet dans les provinces du Nord, où ils ont même élevé, sur des terres qu'on ne sauroit inonder, une espèce de riz sec, qui, dans le fond, ne diffère pas de beaucoup d'avec l'orge.

On ne sait pas d'où ils ont tiré la graine de plusieurs plantes, qui semblent étrangères

dans leur pays , comme le tabac , dont la culture a envahi des champs d'une étendue prodigieuse. Je n'ignore point que quelques voyageurs ont soutenu que cette plante a été cultivée à la Chine avant la découverte de l'Amérique par les Espagnols ; mais quand même cela seroit vrai , il n'en résulteroit nullement qu'il a existé long-temps avant Christophe Colomb quelque communication entre le Nouveau-Monde et l'Asie , puisque j'ai prouvé dans les *Recherches philosophiques sur les Américains* , que l'usage d'avaler la fumée de quelques herbes âcres a été commun à des nations sauvages des deux Continens. Au reste , il n'y a pas de doute que ce ne soit par le commerce des Indiens , des Arabes , des Arméniens , et même des premiers Portugais , que beaucoup de végétaux exotiques ont été apportés aux Chinois , qui se distinguent de tous les peuples du Monde par leur passion à entretenir des arbrisseaux et des plantes dans des vases , dont ils ornent leurs appartemens ; et les gens même qui logent toute leur vie sur l'eau , ne manquent jamais d'en avoir dans leurs barques. En Europe , où on cultive à-peu-près toujours les mêmes fleurs , on n'a pas fait par ce moyen des découvertes de la dernière

dernière importance : mais les Chinois s'attachent indistinctement à toutes sortes d'herbes et d'arbustes ; de sorte qu'ils sont parvenus à découvrir des propriétés, que sans cela ils n'auroient pu soupçonner , comme celle de la sagittaire , qu'ils ont enfin transplantée dans les endroits les plus humides de leurs champs , où ils en font maintenant des récoltes entières : car la racine en est très-bonne à manger. (*Sagittaria major radice tuberosâ*, *Sinensibus Succojisa dicta*.) On a cru que cette plante pourroit convenir dans nos pays , pour tirer un avantage quelconque des marais qu'il est impossible de saigner. Mais quelque facile qu'il soit de faire à cet égard des essais , je doute qu'on y réussisse. Il paroît même que la nymphée , que nous avons par-tout dans les étangs et les eaux dormantes , ne sauroit être utile , qu'en cas qu'on voulût en ramasser la graine , car la racine , en supposant qu'on parvînt à la faire grossir , comme cela arrive bien en Bohême et en Italie , auroit probablement une qualité nuisible que lui communiqueroit la terre marécageuse : tout cela n'est pas ainsi dans les pays chauds. Les Chinois ne cultivent point la nymphée qui croît en Europe ; mais bien celle qui produit la fève

et la colocase, dans laquelle on reconnoît le même défaut que dans l'ancienne colocase d'Egypte, c'est-à-dire, d'être de temps en temps filamenteuse, et de contenir comme de la bourre; ce que Pline exprime par le terme d'*araneosus*, et Martial d'une manière beaucoup plus poétique (*). Cette plante qu'on nomme à la Chine *leen-gao* ou *lien-hoa*, suivant un autre dialecte, y est cultivée également dans les marais, les fossés et les lacs, dont les eaux ont sept ou huit pieds de profondeur; de sorte qu'on regrette de ne pouvoir la transplanter dans nos pays froids. Les anciens peuples de l'Europe, et sur-tout les Grecs et les Romains ont fait continuellement des tentatives pour en élever la graine qui leur venoit d'Egypte; et quoique Pline prétende que cela a réussi en Italie, on peut douter qu'il ait été bien instruit, puisqu'Athénée, qui vivoit long-temps après, assure qu'il n'y a jamais eu qu'un endroit en Empire où elle ait résisté pendant deux ans.

Comme c'est principalement dans les pro-

(*) *Niliacum ridebis olus, lanasque sequeces,*

Improba cum morsu fila manuque trahes.

Martial parle de la plus mauvaise espèce de colocase.

vinces méridionales qu'ont été faites la plupart des observations qu'on a recueillies sur l'agriculture et l'économie rurale des Chinois, on a cru y découvrir qu'ils se guidoient sans cesse par deux maximes assez importantes pour qu'on en rende compte, et pour qu'on les examine. On a cru, dis-je, qu'ils employoient peu de bêtes à tous les ouvrages que les hommes peuvent faire ; qu'ils ne se servoient point de machines pour faciliter les grands travaux ; qu'ils aimoient mieux faire piler le riz à force de bras, que de le moudre dans des moulins ; et qu'ils préféroient les esclaves aux chevaux pour traîner les barques. L'autre maxime qu'on leur prête est de ne pas entretenir beaucoup de gros bétail, mais bien des animaux de la seconde ou de la plus petite espèce, et sur-tout des volailles.

Je ne disconviens pas que dans quelques provinces méridionales les choses ne soient à-peu-près sur ce pied-là ; mais en avançant dans le nord de l'empire, on trouve beaucoup de gros bétail ; et autant les mulets, les ânes et les chevaux sont rares à Canton, autant ils sont communs à Pékin. Ainsi, ce qu'on a d'abord pris pour une règle très-générale, a été arrangé de la sorte par

les besoins et les ressources de chaque climat.

Si le peuple ne venoit pas continuellement s'entasser dans les environs des villes , on pourroit bien y faciliter les plus durs et les plus longs travaux par des machines ; mais l'introduction en seroit aujourd'hui dangereuse , ou , pour mieux dire , impraticable , comme dans beaucoup d'autres gouvernemens despotiques , où il paroît que la sûreté diminue à mesure qu'on s'éloigne des grandes villes ; tellement que beaucoup trop de monde s'y réfugie. On ne croiroit pas , en voyant la population de Constantinople , d'Alep et du Caire , que les états du Grand-Seigneur sont dans un délabrement qu'on ne sauroit ni exprimer ni dépeindre. Cependant , dans des temps beaucoup moins funestes , l'établissement de l'imprimerie occasionna un grand soulèvement dans Constantinople , et il fallut nécessairement y renoncer. Or , il en est à-peu-près à cet égard des copistes turcs et arabes , comme des Chinois qui pilent le riz , qui encaissent le thé , et qui traînent les barques ; ils gagnent si peu , qu'ils ont à peine de quoi souper quand ils ont payé leur dîner.

A présent la question sur l'avantage ou

e danger de faciliter le travail par le secours des bêtes et des mécaniques , semble à-peu-près décidée.

Dans un pays libre et bien policé , toutes les machines sont bonnes.

Dans un pays d'esclavage elles ne valent rien ; car il faut y ménager une ressource dans les villes contre l'extrême pauvreté que le despotisme fait toujours renaître.

Comme en une telle forme de choses celui qu'on nomme le Prince , et ceux qu'on nomme les Gouverneurs peuvent tout , et la loi rien , il est naturel que les hommes tâchent de se rapprocher de l'endroit où se trouvent le prince et les gouverneurs : on espère à la fois beaucoup de leur protection et beaucoup de leur luxe. Voilà pourquoi les villes capitales des états despotiques de l'Asie ont étonné par leur population tous les voyageurs , dont la vue étoit bornée et la pénétration à-peu-près nulle.

On pourra se rappeler ici ce qui a été dit dans la section précédente , sur les causes qui contribuent d'une manière plus particulière à faire de la Chine un pays si irrégulièrement habité , et au point qu'il y existe des déserts assez spacieux pour qu'on y rencontre des peuplades sauvages , tout comme on rencontre

en Turquie et dans les états barbaresques des peuplades d'Arabes bédouins , qui , aux troupeaux près qu'ils possèdent , sont aussi pauvres et aussi peu policés que les Iroquois du Canada et les *Mia-osse* de la Chine , où d'un autre côté on est encore inquiété , dans les lieux à l'écart , par des brigands qui marchent en troupes , et qu'on peut , en quelque sorte , comparer à ces gens répandus en Orient sous le nom de *Tschingéni* , qu'on sait avoir paru pour la première fois en Europe , vers l'an 1400 , où , à beaucoup de caractères , et surtout à la forme de leurs instrumens de musique , on crut reconnoître en eux des débris de la nation égyptienne.

Ces désordres , ou des désordres semblables , qu'on n'évite point dans les états despotiques , concourent à diminuer la sûreté à mesure que les endroits sont écartés ; de sorte que ceux qui ne veulent devenir ni sauvages ni voleurs , s'établissent , autant qu'ils peuvent , dans les cantons gouvernés immédiatement par les grands officiers , comme le sont à la Chine les *Tsong-tou* , qui représentent là assez bien les pachas de Turquie , dont les vexations , quelles qu'elles aient été , n'ont pas fait désertier tant de villages en Syrie et en Egypte , que la crainte des Arabes , qui , se

disant toujours descendus de Mahomet , inspirent encore un saint respect aux Musulmans qu'ils ont volé.

En réfléchissant à tout ceci , on pourra comprendre pourquoi j'ai observé , comme une chose singulière , qu'à la Chine , on ne voit qu'un très-petit nombre de villes , fait qu'on ne sauroit révoquer en doute , et dont jamais personne n'a su deviner la cause. J'ai lu un abrégé d'histoire universelle , publié en 1771 , et très-bien écrit , par un célèbre professeur allemand ; il ne compte dans tout l'empire de la Chine que 1469 villes , sans s'appercevoir qu'il y en a plus dans son propre pays , c'est-à-dire en Allemagne ; et les villages Chinois ne suppléent pas beaucoup à ceci ; car ils ne deviennent considérables qu'à mesure qu'on approche des capitales des provinces.

Pour ce qui est de la méthode des Chinois qui habitent les parties méridionales , de n'élever que du petit bétail , et sur-tout des volailles , il ne faut pas douter qu'en cela le climat ne leur soit favorable , comme on le voit par l'incubation artificielle des œufs , qui ne réussit pas si bien vers le nord. Mais , malgré tout cela , cette méthode ne peut avoir lieu que là où l'on cultive le riz et où l'eau

sert beaucoup d'engrais, et encore dans le voisinage des villes dont les rues en fournissent; car pour les endroits éloignés des habitations, et où l'on cultive le froment, le petit bétail ne fumeroit pas suffisamment la terre, et il donne aussi à l'homme moins de nourriture; mais c'est à quoi les Chinois suppléent par le poisson, qui se multiplie extrêmement au sud de leur empire.

Des causes qui paroissent très-opposées entre elles, la chaleur et le froid, augmentent la fécondité du poisson: dans la proximité du cercle boréal et vers les tropiques, elle est bien plus grande que dans les pays tempérés de l'Europe. On estime que le Nil est quatre fois plus poissonneux que le Rhin, encore ne sauroit-on s'abstenir de croire que dans le premier de ces fleuves les crocodiles ne fassent des dégâts prodigieux, de même que les pélicans. Quand on considère la position des peuples véritablement ichthyophages de notre ancien continent, on voit qu'ils ont existé et existent encore en partie dans les terres Arctiques, où le froid est insupportable, et sur des plages brûlées de l'Afrique et de l'Asie. Cependant on observera que les Chinois n'ayant que peu de jours de jeûne, hormis ceux que les Man-

darins indiquent de temps en temps dans les provinces, on expose chez eux pendant toute l'année une égale quantité de poisson en vente ; ce qui a pu faire croire à quelques voyageurs que la consommation en étoit bien plus considérable qu'elle ne l'est réellement. Aussi voit-on que les Tartares Mandchus ont été très-convaincus que la Chine auroit moins à souffrir de la disette, si le peuple y renonçoit à la pêche maritime, et si ceux qui vivent sur l'eau à l'embouchure des rivières alloient vivre sur la terre, ce qui est incontestable.

Après avoir parlé de la population et de la manière de se nourrir des Egyptiens et des Chinois pendant le cours de cette première partie de mes recherches, je la termine ici, et discuterai dans la seconde les objets qui ont un rapport plus immédiat aux arts, en commençant par la peinture, où il s'agit sur-tout d'indiquer avec quelque précision les causes qui ont empêché les Orientaux d'y réussir.

Fin de la première Partie.

SECONDE PARTIE.

SECTION IV.

*De l'état de la Peinture et de la Sculpture
chez les Egyptiens, les Chinois et tous
les Orientaux en général.*

QUAND on suppose que deux peuples ont eu une origine commune, alors il est nécessaire d'examiner quel a été chez eux l'état des beaux-arts. Mais cet examen, qui semble devoir se borner à une simple comparaison de quelques monumens connus, embrasse tant de choses, et tient à tant de rapports, que, pour bien développer ce sujet, il faut absolument connoître les causes qui ont empêché tous les Orientaux de faire des progrès sensibles dans la peinture et dans la statuaire.

D'abord il convient de bien observer qu'il y a infiniment plus d'analogie qu'on ne l'a jamais cru entre la manière dont les Orientaux peignent, et la manière dont ils parlent.

Voici ce qui le prouve.

Dès qu'il y eut des peintres dans les villes

grecques de l'Europe , et dans les villes grecques de l'Asie , on remarqua une si grande différence entre leurs ouvrages , que cela fit diviser la peinture en deux genres : l'Helladique et l'Asiatique. (*Plin. lib. 35 , cap. 10.*)

Dès qu'il y eut des orateurs dans les villes grecques de l'Europe , et dans les villes grecques de l'Asie , on remarqua une si grande différence entre leurs ouvrages , que cela fit diviser l'éloquence en deux genres : l'Attique et l'Asiatique. (*Quintil. Institut. Orator. lib. XII , cap. 9.*) Ainsi la même cause produisit la même distinction par rapport à l'art de peindre , et par rapport à l'art de parler.

Il faut donc rechercher avant tout l'origine de ce que nous nommons le style oriental , puisqu'il n'est pas moins remarquable dans les tableaux que dans les vers et dans la prose.

Les modernes s'imaginent que c'est un effet de la servitude qui rend l'esprit de l'homme fanx , qui dégrade son ame , qui inspire aux esclaves des expressions peu naturelles , et qui dicte aux maîtres des termes ampoulés. Mais cette opinion est si éloignée de la vérité , qu'elle ne mérite point qu'on la réfute : car ce défaut ne se fit que trop sentir dans les productions des orateurs qui parloient dans les villes libres de l'Asie. Santra avoit de

son temps proposé là-dessus un système beaucoup plus ingénieux , mais également chimérique ; et on ne sauroit à cet égard adopter d'autre sentiment que celui de Quintilien , qui a très-bien vu que le style oriental ne peut avoir sa source que dans les organes et dans l'instinct de ceux qui parlent et de ceux qui écoutent : *dicentium et audientium naturæ*. A cet obstacle , qui résulte de la disposition des organes , il peut s'en joindre beaucoup d'autres qui proviennent des mœurs , de la religion , et de la forme d'un gouvernement arbitraire. J'expliquerai comment le monstre du despotisme influe sur les arts , et comment il influe encore sur les métiers.

On croit que les philosophes de ce siècle ont trop étendu la force du climat, par rapport aux productions du génie ; mais il est aisé de s'appercevoir que les anciens l'étendoient bien davantage , puisqu'ils avoient imaginé une différence presque infinie entre l'air de l'Attique et l'air de la Béotie , quoique ces deux petites contrées fussent précisément limitrophes. Il est vrai que la plupart des statues qu'on voyoit à Thèbes en Béotie , avoient été exécutées par des artistes étrangers , comme Pausanias le dit : mais il est vrai aussi que les Thébains avoient fait une loi dont Pausanias n'a point

parlé, et qui me paroît avoir été bien plus pernicieuse que leur climat. Ils mettoient à l'amende les peintres et les sculpteurs qui travailloient mal ; (*Aelian. hist. divers. lib. IV, cap. 4.*) et par-là ils avoient découragé les uns et les autres. Cette loi péchoit singulièrement contre la nature des choses : il s'agissoit de récompenser les bons ouvriers, et non pas de punir les mauvais ; car ceux-ci étoient déjà assez punis par leurs propres ouvrages. Cet exemple prouve qu'il ne faut pas séparer absolument les causes physiques des causes morales. Si l'on instruisoit à Rome des enfans Chinois dans les principes du dessin, ils parviendroient à faire des tableaux moins ridicules que ceux dont on a orné la Pagode d'*E-moui* ; mais on y reconnoîtroit toujours le goût des Asiatiques. C'est ainsi qu'en lisant Sénèque, Lucain, Martial et Florus, on s'aperçoit d'abord que ces écrivains étoient originaires de l'Espagne : car de tous les peuples de l'Europe, les Espagnols sont ceux qui ont le plus constamment approché du style oriental, qui a aussi ses nuances et ses variétés. Lorsque les Kalifes firent fleurir les sciences, les Arabes écrivirent d'une manière beaucoup moins ampoulée qu'aujourd'hui ; mais ils

n'ont jamais écrit , même sous les Kalifes , d'une manière naturelle.

Si je n'avois point tant de choses à dire , j'aurois pu entrer dans plus de détails , en parlant de chaque peuple de l'Asie en particulier ; mais il a fallu quelquefois négliger les détails pour s'attacher à ce qu'il y a d'essentiel , afin de renfermer dans un chapitre ce qui pourroit remplir un livre. Il est triste qu'on ait perdu en grande partie l'histoire des arts de l'Egypte : tous les débris qu'on peut en recueillir , ne forment encore qu'un corps mutilé , mais qui excite l'admiration , et qui prouve mieux que tous les raisonnemens l'ancienneté de notre globe.

Pline est tombé dans une contradiction impardonnable , lorsqu'il a soutenu que l'art d'écrire avoit été connu de toute éternité , et lorsqu'il a nié que l'art de peindre eût été exercé en Egypte depuis six mille ans , qui ne sont rien , en comparaison d'un temps immémorial. Platon ne trouvoit aucune difficulté à croire que les Egyptiens s'appliquoient à la peinture depuis dix mille ans (*). Je n'ignore

(*) *De Legibus dialog. II.* Il faut observer que Platon a eu grand soin d'avertir que les dix mille

point sans doute que Platon étoit un très-mauvais chronologiste , puisqu'il ne savoit pas même la chronologie de l'histoire de son propre pays , comme les Grecs le lui ont reproché eux-mêmes avec la plus grande raison. Mais tout homme raisonnable avouera qu'il ne faut point disputer ici sur un jour ou sur un mois , comme s'il s'agissoit de l'institution des Olympiades , ou de l'époque de la prise de Troye. Car enfin , la naissance des arts n'est point un événement momentané , c'est une suite de plusieurs circonstances qui peuvent occuper un grand nombre de siècles. La première colonie qui descendit de l'Ethiopie dans la Thébàide , apporta avec elle une espèce d'écriture hiéroglyphique : ainsi avant même que l'Egypte ait été un pays habité ou habitable , le dessin avoit déjà fait quelques progrès chez les Ethiopiens , dont les Gymnosophistes , ou les prêtres , possédoient sûrement des annales ; mais il n'y a jamais eu au monde

ans dont il nous parle , ne sont pas donnés pour une forme de nombre vague ou indéterminé ; mais qu'il s'agit réellement d'un laps de temps indiqué avec précision. Là-dessus on a cru que ce passage étoit contredit par un autre , qu'on lit dans son *TIMÉE* ; mais si la chose en valoit la peine , je pourrois prouver que Platon n'est tombé dans aucune contradiction.

de livres qui se soient plus perdus que ceux-là , et dont on doive regretter plus sincèrement la perte.

On voit donc par tout ceci combien il seroit ridicule de vouloir aller dans une telle nuit , dans un tel éloignement , fixer l'origine de la peinture chez les Egyptiens , qui disoient que leur roi *Thotsorthrès* se plaisoit déjà à cet art , ou tout au moins à la délinéation des hiéroglyphes , dans un temps où la Grèce et le reste de l'Europe étoient encore couverts de forêts , à l'ombre desquelles quelques Sauvages mangeoient du gland.

Quand Platon fait dire , par un interlocuteur anonyme de ses dialogues , qu'on voyoit en Egypte des peintures faites depuis dix mille ans , il faut observer que des couleurs appliquées dans toute leur pureté naturelle contre les parois des grottes de la Thébàide , pourroient y résister pendant un tel laps de siècles. Car moins on mélange les couleurs natives , c'est-à-dire celles qui ne sont tirées ni du règne végétal , ni de l'animal , et moins elles s'altèrent dans les endroits où les rayons du soleil ne pénètrent pas : or ils n'ont jamais pénétré dans les excavations dont il s'agit ici , et où l'on distingue des teintes d'un beau rouge et d'un bleu particulier , qui paroît
avoir

avoir été fort différent du bleu d'Alexandrie. (*coeruleum Alexandrinum.*) Il faut observer encore que la terre de la Thébàide ne tremble presque jamais, qu'il n'y pleut presque jamais, et que les plus anciens appartemens taillés dans le roc, y sont encore aujourd'hui extrêmement secs, sans même qu'on y apperçoive la moindre apparence de nitre ou de salpêtre attaché aux voûtes.

Si l'excavation, qu'on a nommée la *grotte hiéroglyphique*, est actuellement fort endommagée, cela provient des efforts des Arabes qui l'ont percée, et non des injures du temps. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que les couleurs ont duré jusqu'à nos jours dans quelques sépultures royales de *Biban-el-Moluk*, lesquelles ont été creusées, suivant moi, fort long-temps avant qu'on eût bâti les pyramides, et même celles de *Hauara* et d'*Illahon*, qu'on regarde comme les plus anciennes, à en juger par leur dégradation, et par l'endroit où elles sont situées.

Winkelman et Guasco ont fait chacun un système sur les causes qui doivent avoir empêché, selon eux, les Egyptiens de devenir de grands peintres, et de devenir encore de grands sculpteurs. Mais il semble que ces deux écrivains ont plutôt imaginé les obstacles,

qu'ils n'ont été les découvrir dans les monumens authentiques de l'Egypte , où l'ignorance de l'anatomie n'a pas été aussi profonde qu'ils le supposent. On sait même que des souverains de ce pays avoient fait disséquer des corps humains , pour connoître l'origine de certaines maladies , dont on ignore encore aujourd'hui le véritable remède. D'ailleurs Manéthon étoit trop instruit pour avoir voulu choquer toutes les traditions et toutes les idées reçues , en rapportant , dans son histoire , qu'un ancien roi d'Egypte avoit lui-même écrit un livre sur l'anatomie , ou plus probablement sur l'art d'embaumer , qui étant exercé sur des corps humains des deux sexes et de tous les âges , et sur vingt à trente différentes espèces de bêtes , avoit procuré à cet égard plus de connoissances aux Egyptiens , que n'en possèdent de nos jours les nations de l'Asie , qui vivent sous des climats fort chauds , où la corruption rapide des cadavres inspire de l'horreur pour de telles recherches , qu'on sait même n'avoir pas été portées fort loin en Espagne.

Au reste , quand on accorderoit que l'ignorance des Egyptiens dans l'anatomie , a été aussi réelle qu'on le prétend , cela n'au-

roit pu engager leurs statuaires à n'exprimer souvent ni les muscles, ni les nerfs, ni les veines, ni les os, puisque ces parties sont assez sensibles aux yeux de ceux même qui n'ont jamais vu disséquer des corps. La vérité est, que ce peuple imprima à tous ses ouvrages un caractère de dureté, et qu'en rendant un culte à tant d'objets, il n'en rendit jamais aux Graces. Il faut convenir néanmoins que les individus vivans qui devoient servir de modèles aux artistes, étoient formés de la manière dont j'ai tâché de les dépeindre dans la seconde section de ces recherches. Et comme la nature n'y avoit pas accordé les charmes de la beauté à ce sexe, qui ne lui demande autre chose par tous ses vœux, on croira aisément que les hommes y avoient encore été beaucoup moins favorisés. Leur démarche paroît être dans les monumens, comme celle des Coptes modernes, c'est-à-dire pesante et gênée. Je ne sais comment on a pu s'imaginer qu'il y a eu de véritables Egyptiens assez prévenus en leur faveur pour aller disputer le prix de la lutte et du pugilat aux jeux olympiques: car ces athlètes qui vinrent des bords du Nil à Olympie, étoient des Grecs d'Alexandrie et d'Arsinoé; encore furent-ils tous mis à l'amende par les

directeurs des jeux, pour avoir joint la subtilité à l'adresse. Il faut en dire autant de ces enfans dont il est parlé dans les poésies de Stace et de Martial, et que les Romains recherchoient singulièrement à cause de leur vivacité et de leurs saillies : ils n'étoient pas nés de parens égyptiens, mais issus de quelques malheureuses familles Grecques établies à Neucrate, ou dans les environs du lac Maréotis, et qui commerçoient de leur propre postérité ; ce que jamais les vrais habitans de l'Egypte n'ont fait, et ils ne le font point encore ; aussi Louis XIV ne put-il parvenir à attirer à Paris les enfans de quelques pauvres Coptes, malgré toutes les promesses que leur fit le consul de France au Caire.

Quoique les Egyptiens, dit Schweigger, (*Reis-Beschreibunt, lib. III, cap. XVIII.*) n'épousent plus leurs sœurs, ils n'en sont pas moins un peuple très-laid, qui ressemble, ajoute-t-il, à ces brigands hideux, qui ont parcouru l'Europe sous le nom de Bohémiens. Mais nous avons déjà fait voir qu'on n'a contracté des mariages incestueux en Egypte que depuis la conquête d'Alexandre ; et il y a treize ou quatorze cent ans qu'on n'en contracte plus, sans que les facultés corporelles se soient perfectionnées dans les deux

sexes ; d'où il résulte que ces unions n'ont eu aucune influence en tout ceci, sinon peut-être de diminuer un peu la population : car il me paroît que les Ptolémées eurent constamment un petit nombre d'enfans de leurs mariages avec leurs sœurs , et Philadelphie n'en eut point du tout d'Arsinoé ; ce qui a pu néanmoins provenir de quelque cause purement morale.

Nous ne faisons pas un crime aux sculpteurs Egyptiens , parce qu'ils n'ont connu d'autre beauté que celle de leur pays ; mais on leur imputera toujours de n'avoir pas copié la nature comme elle s'offroit à eux. Car enfin , l'espèce humaine n'y est pas si difforme qu'ils l'ont quelquefois représentée , en plaçant les oreilles beaucoup plus haut que le nez , comme on le voit par un Harpocrate qui doit se trouver actuellement en Angleterre ; et plusieurs statues égyptiennes , qu'on connoît à Rome et dans ses environs , sont monstrueuses par le même défaut , et surtout une tête de la Vigne Altieri. Que veulent donc dire ceux qui assurent que les artistes de ce pays ont été si sévères sur l'article des proportions , qui concernent aussi bien la distance exacte d'un membre à l'autre , que la grandeur respective de chaque

partie? Je crois que c'est Diodore de Sicile qui a donné lieu à tout cela, en attribuant aux Égyptiens la méthode de faire des statues par morceaux rapprochés, et qu'on tailloit d'avance avec beaucoup de justesse; mais c'est vraisemblablement une fable qu'il a inventée, ou qu'on lui a fait accroire; car il n'existe rien de tel dans cette prodigieuse quantité d'antiques égyptiens, qu'on a recueillis de nos jours en Europe. Une statue en gaine, achetée au Caire par Maillet, et qu'on soupçonne avoir passé ensuite dans le cabinet de Caylus, est, à la vérité, de trois pièces de marbres, différentes en couleurs; mais cela n'a absolument aucun rapport au procédé dont parle Diodore (1). L'un des colosses qu'on voit dans la Thébaïde en avant de *Medinet Habu*, n'a pas non plus été travaillé par pièces rapprochées dans le sens de cet Auteur. Car les pierres y sont rangées par assises, dont on en compte distinctement cinq (2). Et c'est malgré eux que les Égyptiens ont exécuté cette figure de la sorte:

(1) *Bibliot. Libro II.* Léon Alberti n'a point dû faire de grands efforts de génie pour découvrir la méthode d'exécuter une statue en deux endroits différens, comme l'île de Paros et Carrara.

(2) *Pecocke, descript. of de East. B. 2, cap. 3.*

car celle qui n'est qu'à trente pas plus au sud n'a jamais été faite que d'une seule pierre, d'où il suit qu'ils n'ont pu se procurer à la fois deux blocs assez énormes pour cette entreprise : et c'est déjà beaucoup qu'ils en aient trouvé et transporté un seul de cette dimension. Il convient d'observer ici que Jablonski et le chancelier Mosheim n'ont su s'accorder entre eux au sujet d'un de ces colosses dont on vient de faire mention : celui qui est le plus mutilé, et dont on a chargé les pieds d'inscriptions grecques et latines, doit être, suivant Jablonski, (voyez son traité de *Memnone graeco et aegypt. hujusque celeberrimâ in Thebaïde statua*,) la véritable statue vocale de *Memnon* ou d'*Aménophis*, dont il est tant parlé dans l'antiquité, et je ne trouve que des conjectures très-vagues, très-peu fondées dans tout ce qu'on allègue pour combattre son sentiment. On verra, en lisant la section qui traite de l'architecture, combien il y a eu en Egypte de souterrains, de grottes, de galeries percées dans cette couche de pierre calcaire, qui y porte la terre végétale, dont la profondeur n'est souvent que de trois ou quatre pieds; or comme nous savons, et par la connoissance du local, et par le témoignage de Pau-

sanias , que la statue vocale n'étoit point fort éloignée de l'entrée des cryptes , il est plus que probable qu'un rameau de ces souterrains passoit directement sous le piédestal ; de sorte qu'il ne s'agissoit que de frapper contre le roc avec un instrument de métal pour faire raisonner le *Memnon* ; et ce qui décèle entièrement cet artifice , c'est que le son ne partoît pas de la tête , comme l'insinue Philostrate (*Vita Apollon* , lib. 6 , cap. 3.) , mais de la plinthe ou du trône où la figure étoit assise. Quand on a perdu la connoissance de ce souterrain , on a vu cesser aussi ce phénomène. Je sais bien qu'un savant a proposé là-dessus une autre explication , où il n'admet que la force des rayons du soleil , et l'arrangement singulier des pierres (*) ; mais on se dispensera de réfuter cette

(*) Voyez Mémoire sur les Obélisques , par le P. G de l'Oratoire. Gedoy dit , dans sa traduction de Pausanias , qu'il sortoit du colosse de Memnon un son tel que celui des cordes d'un instrument de musique , lorsqu'elles viennent à se casser. Il y a dans le texte *χίταρας ἢ λύρας* ; ce qui désigne plus positivement le son des cordes qui rompent sur une cithare ou une lyre. La caisse de pierre , qui est dans une des salles sépulcrales de la grande pyramide , retentit sur un ton à-peu-près semblable , lorsqu'on la frappe avec un instrument de métal.

opinion bizarre, qui, pour aplanir une difficulté, en fait naître mille autres. L'excavation pratiquée sous la base du colosse dont je viens de parler, n'est point une chose sans exemple : car sous la statue d'ivoire d'Esculape à Epidaure on avoit également creusé un puits, qui paroît plutôt avoir servi à favoriser quelque fraude pieuse qu'à entretenir l'humidité de l'ivoire, comme on tâchoit de le persuader aux étrangers. Le chancelier Mosheim pensoit que les prêtres de Thèbes ayant perdu l'ancienne statue de *Memnon*, en firent résonner une autre sous le règne de l'empereur Domitien, pour opposer ce prétendu miracle aux progrès du christianisme ; mais c'est réellement porter trop loin l'audace de deviner dans l'histoire de l'Egypte, où le premier ordre sacerdotal avoit été ruiné long-temps avant qu'il fût question du christianisme dans le monde. Il est vrai que les inscriptions dont on a chargé les pieds de *Memnon*, ne remontent point à une époque plus reculée que le règne de Domitien ; mais cela ne prouve autre chose, sinon que les étrangers qui virent ce monument dans des temps antérieurs ne jugèrent point à propos d'y écrire leur nom, comme quelques voyageurs d'Europe ont gravé le

leur au sommet de la plus haute des pyramides.

Piérius dit, dans le quarante-neuvième livre de ses *hiéroglyphiques*, qu'il est très-croyable que les sculpteurs égyptiens affectoient de donner aux statues un grand air de simplicité, pour ne point entraîner le peuple dans l'idolâtrie ; Winkelman soupçonne même qu'il existoit à cet égard une loi positive, qui les gênoit toutes les fois qu'il étoit question de représenter des figures humaines ; tandis qu'on leur accordoit une liberté sans bornes, par rapport aux représentations des animaux (*), parmi lesquels il compte aussi le sphinx, dont il a examiné toutes les parties avec beaucoup plus d'attention que ne l'avoit fait Bélon. Et on sait qu'il y a découvert les marques caractéristiques des deux sexes ; c'est-à-dire celles du lion, et celles de la vierge, lesquelles se trouvent plus en avant vers la poitrine. Cette bizarrerie, dont personne n'a pu, jusqu'à

(*) Il cite dans son ouvrage allemand, intitulé *Gesch. der Kunst*, le grand sphinx en basalte de la Vigne Borghese, les deux lions du Capitole, et deux autres de la *Fontana felice*, dont les contours sont assez beaux. Casanova cite d'autres lions égyptiens qui sont à Dresde ; mais il n'est pas prouvé que tous ces monumens soient du premier.

présent, deviner la cause, dériroit de la doctrine mystique, dans laquelle on enseignoit que la Divinité est hermaphrodite, pouvant tout créer, tout extraire d'elle-même; et les sphinx sont des emblèmes de la Divinité, que les Egyptiens n'ont jamais représentée de la manière dont Eusèbe décrit une statue du Dieu *Cneph* : aussi Jablonski a-t-il prouvé qu'Eusèbe s'est trompé en cela grossièrement. (*Pantheon Ægypt. tom. 1, p. 94.*)

Il ne vaut pas la peine de parler ici de l'appréhension de Piérius, au sujet de l'idolâtrie; mais il faut dire qu'on ne trouve aucun passage décisif dans les anciens, touchant cette prétendue loi, qui obligeoit les sculpteurs de travailler simplement, et sans aucun fini, les statues d'hommes. Tout ce qu'on peut inférer des expressions de Synésius et de quelques autres, c'est que les prêtres ne permettoient point aux ouvriers de s'écarter de l'attitude adoptée, par rapport aux simulacres qui avoient quelque connexion avec le culte religieux : on les représentoit ordinairement avec les pieds joints, moins par la raison qu'en allègue Héliodore, (*Æthiopic. lib. 3.*) que parce que c'étoit un usage antique, dont je tâcherai d'expliquer l'origine.

L'art d'embaumer paroît avoir été inventé

en partie par les Ethiopiens , qui ne renfermoient pas leurs plus précieuses momies dans des caisses de bois , mais ils les enveloppoient d'une matière diaphane , que les Grecs , comme Hérodote , Diodore , Strabon et Lucien , ont pris pour du verre , quoique ce semble avoir été réellement une résine transparente , à-peu-près de la même nature que l'ambre jaune , qui conserveroit aussi-bien des cadavres humains , qu'elle conserve des cadavres d'insectes , si l'on avoit le secret de la fondre et de la préparer. Les Egyptiens , qui ne trouvèrent point de telle substance dans leur pays , furent obligés de faire pour les momies des caisses de bois (*), et ce fut ensuite sur ces caisses même qu'ils copièrent

(*) Les Egyptiens ont fait aussi , pour conserver les momies , des caisses de verre , telle que celle où reposoit le corps embaumé d'Alexandre de Macédoine. Ils en ont fait de marbre blanc , de marbre noir , de basalte et de pierre de touche (*lapis phalaris*) , telle que celle qu'on voit en France au château d'Ussé dans la Touraine , et dont on trouve une description à la page 329 du *Recueil d'Antiquités dans la Gaule* , par Lasauvagère , qui dit que les Egyptiens n'embaumèrent plus les corps après la conquête de Cambyse ; mais il y a en cela une erreur de plusieurs siècles , puisqu'ils continuèrent à embaumer probablement jusqu'au règne de Théodose ,

les premières statues qui se trouvèrent toutes taillées comme des figures emmaillottées. Quand on vouloit leur communiquer un peu plus de vie , en écartant les langes , ou ce qui en tenoit la place , on laissa toujours les pieds joints , comme ils le sont dans le colosse de *Memnon* dont j'ai parlé. C'est ainsi que cet usage s'établit , et les prêtres le consacrèrent uniquement pour les symboles de la religion.

Ils avoient prescrit aussi une manière de représenter la *Neitha* , ou la Minerve , qui ne devoit pas être debout. Mais avouons qu'il eût été très-aisé à un habile statuaire de faire une belle Minerve assise ; et au lieu de croire que de telles entraves aient pu rétrécir le génie des artistes , nous pensons , au contraire , que les artistes n'ont pas eu assez de génie pour vaincre de telles difficultés. La stérilité des idées existe toujours dans l'ouvrier avant que d'exister dans l'ouvrage ; et quand en un laps de plusieurs siècles il ne paroît point d'homme , auquel les talens donnent assez d'autorité pour lui faire secouer le joug des préjugés , c'est une preuve que les arts y sont enchaînés par des causes invincibles. D'ailleurs , on verra par la suite qu'une continuelle répétition de quelques

formes données , est un défaut commun aux Orientaux , qui s'assujettissent à des contours qu'ils connoissent , sans apprendre à varier les effets d'un art dégénéré sous leurs mains en routine. On s'apperçoit aussi que ce sont toujours les mêmes tropes ou les mêmes figures qui reviennent sans cesse les unes après les autres dans le style asiatique ; et si les Auteurs y font à chaque instant usage de comparaisons , cela provient de leur imagination déréglée , laquelle embrasse plusieurs objets à la fois , lorsqu'il ne s'agit que d'un seul objet ; de sorte que chez eux la confusion résulte de ce qu'ils prennent pour la clarté.

On a extrêmement blâmé les Egyptiens , parce que l'on s'est imaginé qu'ils avoient rendu toutes les professions héréditaires dans de certaines familles : on a cru même que les peintres et les sculpteurs étoient du nombre de ceux qui devoient continuellement suivre l'état de leurs pères , sans pouvoir en choisir aucun autre. Goguet passe pour avoir écrit des choses très-judicieuses , lorsqu'il a tâché de démontrer que ce fatal usage y avoit porté aux beaux-arts un coup mortel. Mais il est étonnant que personne ne se soit apperçu que cet usage n'a jamais existé , et qu'il n'en a même jamais été question.

Il eût été impossible d'occuper toujours les familles égyptiennes qui ne se seroient appliquées qu'à peindre , à sculpter et à graver. Si avec cela elles avoient eu encore le malheur de procréer beaucoup d'enfans, la plupart auroient dû mourir de faim faute d'ouvrage. Une telle institution n'est praticable à la rigueur que là où les Souverains ont des ateliers qui leur appartiennent en propre , comme on verra dans l'instant que presque tous les despotes de l'Asie en ont. Soit qu'on travaille dans ces ateliers , soit qu'on n'y travaille pas, les ouvriers y restent toujours attachés, et on les doit nourrir exactement comme on nourrit des esclaves.

Mais, dira-t-on, le témoignage d'Isocrate et celui de Diodore de Sicile sont très-positifs : ils assurent l'un et l'autre qu'en Egypte les métiers passoient sans cesse des pères aux enfans. A cela il faut répondre que ces deux Grecs ont inûdubitablement été mal instruits. Je soupçonne même Diodore d'avoir copié en cela Isocrate qui, dans l'ombre de l'école, exerçoit beaucoup son imagination et fort peu son jugement : cette pièce bizarre et inconcevable , qu'il a osé intituler l'*éloge de Busiris*, décèle d'ailleurs une ignorance profonde dans l'histoire de l'Egypte , où il

n'y eut jamais de Roi législateur, nommé *Busiris*. Ovide et Hygin disent, à la vérité, que ce fut sous son règne qu'il survint une sécheresse qui dura neuf ans, et c'est encore là une fable grossière qu'on doit bien se garder de croire : car l'autorité d'Ovide et celle d'Hygin sont en de telles choses comme celle d'Isocrate, c'est-à-dire, nulles.

Soit que tous les artisans de l'Egypte aient été nobles, comme Diodore le prétend, soit qu'ils n'aient pas été nobles, comme le veut Hérodote, il est sûr qu'ils formoient un seul corps ou une classe séparée, d'où ils ne pouvoient sortir pour se faire prêtre ou soldat. On n'y avoit pas rendu les professions héréditaires dans les familles, puisque chacun avoit la liberté d'embrasser celle qui lui plaisoit. Il s'agissoit seulement de rester dans la classe des artisans, laquelle comprenoit aussi, suivant moi, les laboureurs ; et comme une loi, autant admirable que sévère, n'y permettoit à personne d'y mendier, sous quelque prétexte que ce fût, il falloit bien que tout le monde y travaillât, et les prêtres même y avoient beaucoup plus d'occupation qu'on ne seroit tenté de le penser.

De la façon dont Goguet, dans son traité de *l'Origine des arts et des sciences*, croyoit
que

que les choses étoient arrangées en Egypte , il eût pu arriver que les familles des graveurs en pierres fines se seroient extrêmement multipliées, et par-là on voit assez que cet Auteur n'avoit sur tout ceci que des idées très-fausSES et même ridicules.

La classe militaire et la classe sacerdotale possédoient de certaines terres , qui passoient continuellement des pères aux enfans ; car les prêtres et les soldats étoient tous contraints de se marier. Après cela, il est aisé de s'imaginer qu'on ne pouvoit admettre dans l'un ou l'autre de ces corps les fils des ouvriers ; ce qui eût occasionné de grands désordres , et détruit enfin l'équilibre de l'état , s'il est permis de parler de la sorte ; mais quoique les sculpteurs et les peintres fussent compris parmi les artisans , ils paroissent néanmoins avoir été dans une grande connexion avec les prêtres ; car on ne sauroit douter que les scribes sacrés , ou les grammatistes , n'aient dressé eux-mêmes la formule des inscriptions destinées à être gravées en pierre ; et pour cela les grammatistes devoient se faire instruire dans les élémens du dessin , afin de pouvoir distinguer , par le seul contour , les différentes espèces de quadrupèdes et d'oiseaux qui entroient dans les hiéroglyphes. Hassel-

quist, qui a examiné en naturaliste l'obélisque de la Matarée, convient que chaque genre d'oiseaux y est reconnoissable.

Pour dresser ces inscriptions dont je viens de parler, les prêtres ne se servoient que d'une plume de cette espèce de jonc qui produit le *papyrus*, et jamais d'aucun autre instrument, comme Orus, Apollon et Clément d'Alexandrie le disent positivement. (*Hieroglyphica*, lib. 1, cap. 36. *Stromat.* 6, p. 633.)

Ainsi les caractères qu'on croit avoir été faits au pinceau sur d'anciennes toiles d'Egypte, ne sont pas sortis de la main des scribes sacrés, mais de la main des prêtres; et c'est en vain qu'on a voulu prouver par-là que les Egyptiens écrivoient comme les Chinois, qui d'ailleurs n'ont employé, pendant plusieurs siècles, que de simples stylets, et l'invention des pinceaux à écrire ne remonte pas chez eux à une aussi haute antiquité qu'on se l'imagine.

On n'étoit point en Egypte, comme à Rome, dans l'usage de suspendre contre les murs des temples une infinité de tableaux votifs; ceux qui concernoient les naufrages, appartenoient, et avoient toujours appartenu aux temples de Neptune; mais lorsque le culte Isiaque, débordé en Europe, y absorba

presque tous les autres cultes, on adressa aussi à Isis ces tableaux-là , et c'est alors que Juvénal a pu dire , avec quelque raison , que cette Déesse égyptienne nourrissoit les peintres d'Italie , (*Pictores quis nescit ab Iside pasci ?*) quoiqu'elle n'eût jamais nourri ceux de son propre pays , dont la principale occupation paroît avoir été de diaprer une espèce particulière de faïence ou de majorique , de faire des figures ou des personnages sur des coupes d'un verre très-précieux , de peindre les barques , les langes et les caisses des momies , et de fournir les desseins des tapis et de certaines toiles colorées. Car pour les murs des grands édifices , dès qu'ils étoient une fois enluminés , les couleurs y duroient pendant des siècles , ou , pour mieux dire , elles ne s'effaçoient plus jamais , comme on le voit par les peintures qui existent encore dans les sépultures de *Biban-el-Moluk* , et qui sont indubitablement antiques ; tandis que beaucoup d'autres , qu'on a également prises pour telles , ont été faites par les Grecs et les Romains , ou les premiers chrétiens , qui travailloient durement et aussi mal que les Goths.

Je doute que les Egyptiens aient eu des mordans particuliers , ou des procédés secrets pour faire tenir les couleurs et la dorure sur les murs

ou sur le roc vif, comme quelques voyageurs l'ont soupçonné ; car les artistes Grecs semblent avoir connu des préparations semblables , et c'est ce qu'Isocrate , cité par Pollux , appelle *Pharmaca*. Ce terme générique désigne toutes les drogues qui étoient nécessaires à un peintre de l'antiquité , si l'on excepte la cire , dont il est fait une mention particulière dans le même article. (*Onomasticon* , lib. 7 , cap. 28.) Mais après ce que nous avons dit du climat de la Thébaïde , et du peu d'humidité de ses grottes , principalement de celles qui sont au-delà du vingt-septième degré dans la latitude nord , il ne faut point s'étonner qu'il y soit survenu si peu d'altération dans les couleurs. Caylus dit que la manière dont les Egyptiens les appliquoient n'étoit pas favorable (*) ; et , en effet , ils les appliquoient , comme presque tous les Orientaux , par teintes vierges , et colorioient au lieu de peindre.

J'expliquerai dans la suite pourquoi tous ces peuples ont eu des idées fort différentes des nôtres sur la partie du coloris , qu'ils ne veulent jamais adoucir par des mélanges , et où

(*) *Recueil d'Antiquités Egyptiennes, Etrusques, &c.* tome. I. Caylus avoit une idée fort médiocre de la peinture des Egyptiens , et en cela il ne s'est sûrement pas trompé.

ils exigent constamment une extrême vivacité qui approche de l'éclat des fleurs ; ce qui ne produit aucune harmonie ni aucune illusion. Aussi depuis l'origine du monde n'est-il point parlé , dans l'histoire des arts , d'un seul peintre égyptien qui se soit acquis la moindre réputation par ses ouvrages ; car Antiphile et Polémon étoient des Grecs d'Alexandrie , qui avoient appris les principes du dessin sous les maîtres d'Europe , et il paroît même qu'Antiphile , que Quintilien loue à cause de sa facilité , avoit contracté quelque chose du style oriental , comme j'en juge par le goût qu'il témoigna pour les grotesques , dont il créa , en quelque sorte , le genre ; car on ne sauroit croire qu'il en eût découvert quelques traces en Egypte , où les premiers Ptolémées ne trouvèrent rien qui eût la forme d'un tableau portatif, ou qui en méritât le nom , et ce fut , selon Plutarque , Aratus de Sicyone , qui leur en envoya d'abord quelques peintures , qu'il avoit achetées en différens endroits de la Grèce. Encore cette ville d'Alexandrie , au milieu d'une opulence presque inconcevable , et au milieu d'un luxe dont il n'y a plus d'exemple sur la terre , fut-elle toujours assez pauvre en chefs-d'œuvres de ce genre , puisqu'Auguste , qui , après la

mort de Cléopâtre , pouvoit emporter toutes les dépouilles de la famille des Lagides , n'emporta qu'un seul vase murrin et un seul tableau , qui représentoit Hyacinthe , peint par le grec Nicias , d'où on peut conclure qu'il ne jugeoit pas le reste digne d'être montré dans la capitale du monde.

Ce fut par une corruption de goût jointe à une aveugle passion , que l'empereur Adrien témoigna tant de penchant pour les statues égyptiennes : on soupçonne même qu'il en fit faire des copies pour en remplir cet édifice , où l'on révéroit probablement la mémoire d'Antinoüs (*), mais avec beaucoup moins de scandale que dans son grand temple de l'Egypte , où Alexandre avoit aussi désiré très-ardemment de pouvoir élever un temple à Ephestion , et on ne peut rien lire de plus absurde que la lettre qu'il écrivit là-dessus à un scélérat nommé Cléomène , qui avoit horriblement vexé les Egyptiens , auxquels on ne rendit pas la moindre justice , et un temple d'Ephestion n'étoit pas propre à les consoler.

Il convient maintenant d'entrer dans quel-

(*) Parmi les statues trouvées dans la maison d'Adrien , à Tivoli , il y en a une qu'on croit représenter Antinoüs : mais il y a plus d'apparence qu'elle représente un prêtre égyptien.

ques discussions touchant un passage remarquable de Pétrone : les plus savans commentateurs , tels que Gonzale de Salas , Junius et Gronovius , qui l'ont examiné avec beaucoup d'attention , avouent qu'ils n'y ont jamais pu rien comprendre , et on ne sauroit douter que cet aveu de leur part n'ait été très-sincère.

Voici comme on pourroit traduire cet endroit corrompu de Pétrone. Après avoir parlé de la décadence des sciences , il s'exprime en ces termes : « La peinture a eu aussi , » dit-il , un autre sort , depuis que la hardiesse » des Egyptiens a réduit cet art si étendu en » un abrégé ».

Pictura quoque alium exitum fecit , postquam Ægyptiorum audacia tam magnæ artis compendiarium invenit.

Pour résoudre cette énigme , on a proposé bien des conjectures ; mais je crois que Casanova , dans son *traité de différens monumens antiques* , est le seul qui se soit imaginé que Pétrone a prétendu par - là faire l'éloge des artistes de l'Egypte , et nous inspirer la plus haute idée de leur adresse ; il se seroit beaucoup moins trompé , s'il avoit soutenu précisément le contraire ; d'autres

pensent qu'il s'agit ici d'une manufacture de tapisserie établie à Alexandrie ou à Memphis, et dirigée vraisemblablement par des Grecs, où l'on exécutoit au métier des tapis, supérieurs en beauté à tous ceux qu'on avoit faits jusqu'alors à l'aiguille dans la Perse et dans l'Assyrie. Le métier réduisoit, dit-on, en abrégé ce qui coûtoit un travail et un temps infini aux femmes de l'Asie, qui ne savoient que broder. Mais, en vérité, Pétrone étoit trop instruit dans les différentes parties des arts pour avoir confondu la *Stromatechnie* ou la tapisserie-pratique avec la peinture : on ne connoit pas même d'ancien, qui soit tombé dans une telle confusion de mots et d'idées.

Il n'est pas question non plus des toiles peintes de l'Egypte, pour lesquelles on ne se servoit que d'une seule teinture foncière, que les alkalis et les acides, dont les étoffes étoient imbibées, changeoient en trois ou quatre couleurs différentes ; ce qui n'abrégeoit pas du tout le travail, puisqu'il falloit tracer d'avance les figures avec des plumes ou des pinceaux, afin de distribuer exactement les liqueurs caustiques et alkalines dans les endroits où elles devoient opérer leur

changement. Quoique le voile d'Isis, si célèbre dans l'antiquité (1), paroisse avoir été fait par un procédé semblable, il faut observer néanmoins que ces toiles peintes de l'Egypte péchoient par un grand défaut, en ce qu'on ne pouvoit y ménager aucun fond blanc; car il étoit impossible d'employer la cire dans une teinture à chaud, et même bouillante.

Ceux qui, comme Christius, ont cru approcher le plus du véritable sens de Pétrone, supposent qu'il a voulu désigner une manière de peindre les murailles des appartemens en arabesques ou en feuillages (2), d'une façon très-rapide et très-heurtée, qui a toujours été propre aux peuples orientaux.

Sous l'horrible règne de Néron, les arts effrayés commencèrent à quitter l'Italie comme ils quittent tous les états despotiques : les progrès du mauvais goût furent fort sensibles, et on pense que ce fut alors qu'on y fit surtout usage de cette espèce de décoration venue originairement de l'Egypte. Les Romains ne vouloient plus entendre parler de ces grands

(1) Voyez le *Moine de Melanophoris ad calcem Harpocratis Cuperi*, p. 260.

(2) C'est ce qu'on nomme en Italie, *Fogliatura antiquaria*, *grotescha*.

peintres qui employoient cinq ou six ans à faire un tableau , comme Protogène ; ils ne recherchoient que des enlumineurs qui travailloient très-vîte , mais très-mal , et d'une manière tout-à-fait fantastique. Et voilà pourquoi *la plupart des arabesques , mêlées d'architecture , qu'on a découvertes à Herculanum , sont aussi ridicules* , dit Cochin , *dans ses observations sur les antiquités de la ville d'Herculanum , que les dessins Chinois.* Je sais qu'on peut peindre très-rapidement de telles arabesques , dès que la main s'y est une fois accoutumée par la pratique ; mais je nie que ce genre , quelque médiocre qu'il soit , puisse être nommé *l'abrégé de la peinture*. Il me paroît fort probable que le passage de Pétrone ne concerne , ni directement , ni indirectement , les Egyptiens ; mais que les copistes , soit par ignorance , soit par méprise , ont écrit un mot pour un autre , de sorte que le texte original , avant que d'avoir été altéré , parloit des *ectypes* (*) , ou d'un procédé particulier par lequel on copioit les meilleurs tableaux , dont on prenoit tous les traits , qu'on remplissoit ensuite de leurs cou-

(*) Au lieu d'écrire *ectyparum audacia* , les copistes ont écrit *Ægyptiorum audacia*. Je sais que Pline emploie le terme d'*ectypa* dans un sens différent

leurs convenables , ce qui porta un coup mortel à la peinture : on négligea le dessin , on ne s'attacha plus qu'à tirer des Indes orientales de très-belles substances colorantes ; mais qui ne furent jamais employées que par des barbouilleurs.

Quant aux Egyptiens , s'ils avoient eu une méthode fort singulière de peindre , il est certain que c'est dans leur propre pays qu'on devroit en découvrir les traces , et cependant il n'en existe point. Quelques pièces faites en détrempe sur le ciment ou la pierre , qu'on voit dans la Thébaïde , et qui représentent des chasses et des jeux d'enfans , à ce que dit Paul Lucas , sont des ouvrages grecs , où l'on ne remarque rien d'extraordinaire ou de merveilleux : il est même fort douteux qu'ils aient été exécutés par des hommes qui méritoient le nom d'Artistes ; car dans l'antiquité on ne connoissoit d'autre gloire réelle que celle qu'on acquéroit en faisant des tableaux portatifs (*), et non des décorations , comme

de celui de Pétrone , dont on connoît la licence dans les figures et les métaphores , qui chez lui sont quelquefois heureuses et quelquefois forcées. Au reste , de plus grandes discussions à cet égard seroient ici inutiles.

(*) *Nulla gloria artificum est , nisi eorum qui tabulas pinxere.* Plin. lib. 35 , cap. X.

celles dont on vient de parler, et qui ressemblerent à ce qu'on a découvert dans le tombeau des Nasons, dans celui de Cestius, dans les thermes de Tite, et enfin à Herculaneum, où quelques morceaux, déjà assez mauvais par eux-mêmes, ont paru encore plus mauvais qu'ils ne le sont, parce qu'on n'en a pas toujours su deviner le sujet. On prend, à Naples, pour un jugement de Pâris, ce qui représente, comme je m'en suis d'abord aperçu, la descente du berger Aristée sous le fleuve Pénée. Ainsi on ne demandera plus pourquoi Pâris paroît là dans l'eau jusqu'à la moitié du corps, car il n'est pas du tout question de lui.

Pline attribue aux Egyptiens une manière particulière de peindre sur l'argent; et si l'on prenoit ses expressions à la rigueur, il seroit fort difficile de les bien développer. Aussi a-t-on cru qu'il s'agissoit d'une espèce d'émail, ou bien d'une espèce de vernis qu'on répandoit sur les vases de ce métal, à-peu-près comme cette pâte noirâtre dont est enduite la table Isiaque, où on a ensuite incrusté des lames d'argent sur un fond de cuivre. Mais la table Isiaque est un ouvrage exécuté en Italie, et qui n'est égyptien que par le sujet qu'il renferme.

On peut être certain que la prétendue peinture dont Pline a voulu parler , n'a jamais été qu'une dorure faite au feu. C'est ainsi qu'on représentoit , sur de grands plats d'argent , la figure d'Anubis , dont la face devoit toujours être de couleur d'or ou en vermeil. Et c'est là un fait dont il n'est plus possible de douter.

Comme les loix qui concernoient le système diététique , dont j'ai tant parlé dans l'article précédent , obligeoient les Egyptiens de purifier très-souvent et très-scrupuleusement les vases qui servoient au boire et au manger , ils avoient raison de n'y pas employer la ciselure comme les Grecs et les Romains ; mais seulement cette sorte de dorure dont il s'agit ici , et qui est infiniment plus propre , en ce qu'elle ne sauroit recéler aucune souillure , ainsi que les ouvrages ciselés. Et voilà pourquoi Pline ajoute ces termes positifs : *pingitque Ægyptus , non calat argentum* (*).

Pour ne point passer absolument sous silence ce qui a encore quelque rapport à l'art de la délinéation chez ce peuple , je dirai qu'on a toujours supposé qu'il savoit bien

(*) Tout le texte de Pline est conçu en ces termes : *Tingit et Ægyptus argentum , ut in vasis Anubis suum spectet , pingitque non calat argentum. Lib. 33, cap. IX.*

dessiner des cartes géographiques, dont Apollonius de Rhodes et Eustathe leur attribuent l'invention. Nous sommes étonnés lorsque Clément d'Alexandrie fait cette prodigieuse énumération de toutes les connoissances que devoit posséder celui d'entre les prêtres Egyptiens, qu'on nommoit le Scribe sacré, ou l'Hiéro-Grammatiste : il faut qu'il soit versé, dit-il, dans la cosmographie et dans la géographie : il faut qu'il connoisse le mouvement de la lune, celui du soleil, et celui des cinq autres planètes : il faut qu'il sache la chorographie de l'Egypte, et qu'il n'ignore rien de ce qui concerne le cours du Nil (*).

Il paroît que tant de choses n'ont pu s'arranger avec quelque précision dans l'esprit d'un homme, sinon par le secours des cartes. Mais quelle idée doit-on se former de ces cartes-là, lorsqu'on réfléchit que les Egyptiens ne voyageoient pas, et qu'ils ne navi-

(*) *Progredditur sacor scriba pennas habens in cubile, ac in manibus papyri volumem, et vas scapi formâ, in quo librarium atramentum (ἡραφικὸν μέλαν) et juncus quo scribunt. Hunc oportet noscere illa quæ vocantur hieroglyphica et cosmographica et geographica, et ordinem solis et lunæ et quinque planetarum, chorographiam Aegypti et descriptionem Nili, ut et apparatus sacrorum locorum, &c. STROMAT. VI.*

guoient point , ni sur la Méditerranée , ni sur la mer Rouge ? Avant la vingt-sixième dynastie , qui étoit celle des Saïtes , ils ne semblent avoir eu des notions précises que sur l'intérieur de l'Ethiopie , ce que Strabon a voulu à tort leur disputer. Les autres contrées circonjacentes , comme l'Arabie , la Judée et la Phénicie , ne leur étoient connues que par le rapport d'autrui , c'est-à-dire celui des pasteurs ou des Nomades. Quant aux côtes de la Grèce , les îles de l'Archipel , la Libye inférieure , et les parties occidentales de l'Afrique , ils n'en savoient que quelque chose de fort vague. Je ne doute pas qu'ils n'aient été en une communication étroite avec les prêtres du temple de Jupiter Ammon ; mais il n'est pas prouvé que la célébrité de cet oracle ait attiré dans la Marmarique des voyageurs ou des pèlerins venus de différens pays très-éloignés les uns des autres , sur lesquels on pouvoit s'instruire par leur moyen ; et encore tout cela eût-il suffi pour dresser des cartes telles que celles dont on nous parle , et où l'on avoit indiqué *le gisement de toutes les côtes de l'Océan , et toutes les grandes routes de l'ancien continent* ? Quand même il seroit vrai que quelques Egyptiens attachés au collège sacerdotal de Saïs , eussent tenu à Solon

le merveilleux discours que Platon leur attribue sur l'Atlantide , il ne s'ensuivroit pas que ces Egyptiens-là avoient eu une connoissance géographique sur quelque terre située fort avant vers l'ouest , puisque rien n'est plus confus , ni même plus manifestement faux que ce qu'on en lit dans le *Timée* et le *Critias*.

Voici comme il faut réduire à de justes bornes ce qu'il y a d'exagéré dans Clément d'Alexandrie.

Les prêtres n'ont pu avoir d'autres cartes que de simples tableaux topographiques de l'Egypte , tels que celui qu'on voyoit dépeint sur le voile d'Isis. Comme toutes les terres de ce pays avoient été mesurées , il n'étoit pas difficile d'approcher , par ce moyen , beaucoup de la précision. D'ailleurs le cours du Nil , et l'uniformité de direction dans des chaînes de montagnes qui courent du sud au nord jusqu'à la hauteur de Memphis , rendroient cette opération praticable à ceux qui agiroient sans théorie ; mais les prêtres opéroient suivant de certains principes , dont ils ne firent jamais beaucoup de mystère , puisqu'ils les communiquèrent même aux Juifs , qu'on sait en avoir fait quelque usage sous Josué , (*Jos. XVIII* , 8 et 9.) et ensuite ils les communiquèrent encore à leur disciple Thalès ,

Thalès, qui les transmet à son disciple Anaximandre, qu'Agathemer dit avoir fait les premières cartes parmi les Grecs (*). Et c'est ainsi qu'est née insensiblement cette science, que nous nommons géographie ; et c'est ainsi que s'est formé ce prodigieux recueil de cartes, dont le nombre monte à plus de trente mille pièces, parmi lesquelles les copies sont aux originaux comme onze à un, ou à-peu-près.

Indépendamment des causes générales qui ont arrêté les progrès des beaux arts chez tous les peuples de l'Orient, et dont je parlerai plus amplement en particulier, il semble que la mythologie des Egyptiens étoit fondée sur des spéculations qui n'offroient pas beaucoup de ressource ni aux peintres ni aux statuaires, lesquels durent toujours recourir à des sujets énigmatiques, mystérieux, où peu de corps pouvoient rester tels qu'ils ont été créés, et tels que nous les voyons. Il fallut mettre des têtes humaines sur des troncs d'animaux, ou des têtes d'animaux sur des corps humains ; il fallut décomposer les êtres, et multiplier les monstres ; ce qui

(*) *De veterum geographiâ. . . . Diogen. Laert. in vit. Anaxim.*

fit qu'on ne consulta plus la nature pour redresser les défauts du dessin , et pour en adoucir la rudesse. On dessinoit sans modèle des formes fantastiques , qui paroissent appartenir à un Univers différent du nôtre. Et voilà pourquoi Apulée et Ammien Marcellin , en parlant de certaines figures symboliques de l'ancienne Egypte , les ont nommées des *animaux d'un autre monde*. Il est clair que cette manière de s'exprimer est une métaphore ; cependant , quelques commentateurs ont été assez dépourvus de sens commun pour en conclure que les Egyptiens connoissoient l'Amérique, qu'ils croyoient sur-tout distinguer dans les termes qu'emploie Apulée pour décrire cette robe de toile peinte qu'on lui donna , lors de son initiation aux mystères d'Isis (*), et laquelle étoit toute couverte de représentations emblématiques , dont les Egyptiens ne pouvoient s'empêcher de faire un usage continuel : ils chargeoient même quelquefois tant de symboles sur la tête des statues , qu'elles en paroissent être

(*) *Quaqua tamen visceres , colore vario circum notatis insignibar animalibus : hinc dracones indici , inde gryphes hyperborei , quos in speciem pinnatæ alitis generat mundus alter. Lib. XI.*

aussi accablées que le sont les cariatides par le fardeau qu'elles tâchent de soutenir.

Les artistes grecs , pour donner un air beaucoup plus imposant , beaucoup plus majestueux aux Divinités qui leur étoient venues originairement de l'Egypte , en déchargèrent d'abord la tête , n'y laissèrent subsister que le moins d'attributs qu'il leur fut possible , et n'employèrent jamais des coiffures aussi défavorables que celles que les statuaires de Thèbes et de Memphis tailloient souvent sur des Osiris , des Isis et d'autres statues , telles que le colosse de Memnon. Cette coiffure paroît avoir été un bonnet tissu de feuilles de deux palmiers différens , de celui que les botanistes nomment communément *phœnix* , et d'un autre plus rare , que la Thébaine seule produit (*palma Thebaïca, dichotoma, folio stabelliformi.*)

Dans les pays chauds , les hommes ont des affections fort opposées les unes aux autres. Les Espagnols sont très-graves , et cependant ils aiment passionnément la danse : quand chez eux les gens de la campagne entendent seulement vers le soir le son d'un instrument de musique , ils ne peuvent s'empêcher de tressaillir et de sauter , tout comme les Nègres. Les Egyptiens n'avoient point

précisément ce penchant-là ; mais tandis que leur caractère sombre les portoit vers une mélancolie invincible , leur imagination étoit très-vive : allant sans cesse d'une extrémité à l'autre , et ne sachant jamais trouver de milieu , elle produisit ou des colosses prodigieux , ou des statues infiniment petites , telles que celles qu'on portoit en procession dans des châsses faites comme des bateaux ; et telles que celles qui , sous la forme des pygmées , représentoient les seize coudées de la crue du Nil (*). Si l'on eût abandonné un tel peuple à lui-même , les compositions allégoriques seroient devenues si bizarres , et se seroient tellement multipliées , qu'il n'eût plus été possible d'y rien comprendre : mais dès que les changemens devinrent dangereux , les prêtres firent l'imaginable pour les empêcher : ils ne voulurent plus rien

(*) Ce sont les sculpteurs grecs qui ont changé ces figures de nains hauts d'une coudée , en seize enfans du Nil , comme dans la statue décrite par Pline , et une autre dont il est fait mention dans Montfaucon. *Diar. Italic. Cap. XX.*

On croit que le style allégorique des prêtres de l'Egypte a donné lieu à la fable des Pygmées d'Ethiopie , et de leur combat avec les ibis , qui s'éloignent ou s'approchent du Nil à mesure qu'il croît et décroît.

innover dans le culte extérieur, dès qu'ils eurent allongé l'année de cinq jours, ce qui paroît être la dernière innovation essentielle qu'ils aient faite. C'est dommage qu'on ne soit pas en état de fixer avec précision une époque si intéressante dans leur histoire : je sais bien que Warburton et Shuckford la placent à l'an du monde 2665 : mais on ne sauroit dire combien il est ridicule et absurde de dater ici de la création du monde, dont l'époque est mille fois moins connue que celle de l'invention des épagomènes, que Newton a aussi voulu déterminer ; mais on trouve quatre cent ans de différence entre son calcul et celui dont on vient de parler : car jusqu'à présent il est inouï que trois chronologistes aient été d'accord entre eux sur un même point (*).

Quoi qu'il en soit, les sculpteurs durent alors beaucoup plus s'appliquer à copier les anciens modèles, qu'à en produire de nouveaux : ils adoptèrent même pour les statues un seul air de physionomie, ou des traits dont ils ne s'écartèrent point sensiblement : c'étoit leur

• (*) On peut consulter sur l'institution des épagomènes, Desvignoles, *chronologie sacrée*, tome II, page 668 ; et le calendrier égyptien, dans les *mémoires de l'académie des inscriptions*, tome XIV, page 334.

manière de tailler le menton dans des proportions fort petites , et d'arrondir beaucoup les joues ; caractère qu'on reconnoît aussi dans les pierres gravées de l'Egypte , comme Winkelman l'a observé (*). Il paroît qu'en traçant le contour des têtes , qu'on doit voir de face , ils prenoient moins de l'ovale que du cercle : ils tiroient d'ailleurs les yeux obliquement , les élevoient autant que le front , et haussoient les angles de la section des lèvres , tandis que les Grecs les abaissoient. Mais lorsqu'il s'agit de quelque contestation sur la beauté corporelle , il faut s'en rapporter au jugement des Grecs , et jamais à celui des Africains.

Dès qu'on eut adopté si aveuglément en Europe le ridicule système sur l'origine des Chinois qu'on faisoit venir de l'Egypte , on crut voir dans les statues égyptiennes une physionomie chinoise ; et par une illusion dont il n'y a point d'exemple , ont crut reconnoître encore les visages de la Chine dans les momies , dont les linéamens ont été altérés non-seulement par le laps des siècles et le desséchement des chairs , mais encore par

(*) Description des pierres gravées de Stosch.
Classe première.

la violence qu'il a fallu y faire pour ôter la cloison du nez ; afin de pouvoir extraire la cervelle par les narines , et remplir ensuite la boîte du crâne de matières résineuses. Ce cartilage étant emporté , comme il l'est toujours , cela change la forme du visage , qui s'aplatit un peu comme celui des Chinois ; et il se peut que c'est là-dessus qu'est fondé ce qu'on lit dans Dion , (*folio 279 , Jean X , 458*) qui assure que l'empereur Auguste étant en Egypte , y défigura la momie d'Alexandre le grand , en la touchant précisément dans l'endroit où la cloison du nez avoit été enlevée par les embaumeurs.

Il étoit absurde d'interroger ici des statues malfaites et des morts : il ne s'agissoit que de considérer les Coptes modernes qui vivent en Egypte , et qui descendent bien indubitablement des anciens Egyptiens : or ces Coptes-là ne ressemblient par aucun trait aux Chinois , qui étant issus d'une race de Tartares , en conservent le caractère original , en ce qu'ils ont peu de barbe , de petits yeux et le nez plat. Par-là on voit ce qu'il faut penser de la frivolité des preuves dont on a voulu se prévaloir dans un sujet si important.

Au reste , les artistes continuèrent en Egyt

à travailler suivant toute la rigidité du premier style; jusqu'au règne de Ptolémée Philadelphe. Les établissemens que les Grecs firent dans le *Delta* sous Psammétique, n'étoient que des établissemens de commerce, qui n'eurent aucune influence sur les arts, auxquels il ne survint pas non plus la moindre révolution durant la conquête des Persans, puisque Platon dit que de son temps les Egyptiens n'avoient encore rien changé ni à leur méthode de peindre, ni à leur manière de sculpter : les ouvrages qui se font aujourd'hui, ajoute-t-il, ressemblent à ce qui a été fait de temps immémorial : on n'y remarque rien de plus achevé, ni aussi rien de plus imparfait. Ainsi le voyage de ce Philosophe en Egypte nous donne une époque précieuse, à laquelle les Auteurs modernes ne paroissent pas avoir réfléchi : car l'opinion la plus générale est que l'ancien style changea d'abord par l'invasion des Persans, qui, sous Cambyse, étoient encore fort barbares ; et loin d'amener des artistes avec eux, ils en prirent en Egypte pour les employer dans leurs provinces à élever quelques fabriques, comme celle dont on trouve les ruines au-delà de l'Araxes, ou du *Bend-Emir* des modernes.

On peut expliquer fort naturellement pourquoi les mœurs et les usages des Persans ne firent jamais la moindre impression sur l'esprit du peuple conquis. D'abord les empereurs de Perse ne vinrent pas résider en Egypte : ils la réduisirent en province, et y envoyèrent des gouverneurs ou de grands satrapes, qui demeuroient à Memphis; et la plupart des troupes persanes cantonnoient autour de cette ville, pour tenir à la fois en échec le *Delta* et la Thébàide. Ces troupes et ces satrapes tyrannisoient les Egyptiens, qui ne pouvant respirer sous un joug si dur, se révoltèrent souvent. De la révolte naissoient la guerre, la destruction et le pillage de ce qu'il y avoit de sacré et de profane : on pillâ même dans les temples les archives; et il est difficile de concevoir comment les prêtres de l'Egypte purent, en cet instant de calamité et de détresse, ramasser assez d'argent comptant, pour racheter les débris de leurs bibliothèques d'entre les mains d'un infame eunuque d'Ochus, qui s'en étoit emparé, et qui en exigeoit une somme exorbitante. Après cela, on peut bien croire que les Egyptiens n'eurent jamais que de l'horreur pour les mœurs et les usages des Persans. Mais il n'en

fut pas ainsi , lorsqu'à la mort d'Alexandre , des princes étrangers vinrent résider en Egypte , et lui rendirent l'ancienne forme de royaume. Il est certain que les trois premiers Ptolémées se conduisirent tellement , que les Egyptiens ne purent que les aimer : ce n'étoient point des barbares qui détruisoient en opprimant ; mais des hommes , qui , sensibles à tous les genres de gloire , firent aussi cultiver tous les arts ; et c'est sous leur règne que les sculpteurs égyptiens adoucirent leur style , à force de voir des ouvrages faits dans la Grèce , ou à force de voir travailler des Grecs même , qui avoient un avantage infini du côté du dessin , quoiqu'ils n'en eussent aucun du côté des instrumens et de la pratique de tailler et de polir la pierre : car les Egyptiens les surpassoient par la trempe et la qualité de leur acier , et par la méthode dont ils polissoient des matières aussi réfractaires et aussi intraitables que les divers genres de basalte. D'ailleurs ils entendoient autant bien que les Grecs , toute la partie mécanique de la gravure en pierres fines. Je répéterai ici que les recherches entreprises pour fixer l'origine de cet art en Egypte , ont été infructueuses , et Bochart ne donne rien de satisfaisant dans l'article où il traite du *schamir* ou *samir* ,

qu'il prend pour l'émeril. (*Hierozoicon* , tom. 2.)

Il faut donc dire que les Egyptiens ont su , de temps immémorial , tailler et graver les pierres précieuses ; ce qui est d'autant plus surprenant , que celles qui naissent dans leur pays , sont toutes extrêmement dures ; et il n'y a pas de comparaison entre le smaragde vrai ou l'émeraude de la Thébàide , et celle du Pérou , laquelle se laisse même entamer avec la pointe d'une pyrite. Au reste , il y a long-temps qu'on a su , mais on sait aujourd'hui mieux que jamais , par les expériences faites sur les diamans du Brésil , que toutes les pierres de l'Amérique , sans exception , n'ont point le degré de dureté de celles de l'ancien continent ; ce qui paroît provenir de l'inondation que le nouveau Monde a essuyée dans des temps postérieurs à notre cataclisme.

Il convient de mettre quelque restriction à ce que Caylus dit de l'extrême rareté des pierres égyptiennes gravées en relief : car il est certain qu'on en trouve plusieurs , indépendamment de celles dont il est question dans la méthode de graver de Natter ; on en connoît même qui représentent des scarabées militaires , travaillés en relief sur la partie

convexe, et gravés encore une fois en creux sur la partie plate. Le peu de penchant que les Egyptiens ont témoigné pour les bas-reliefs en général, paroît avoir influé en ceci, puisqu'on ne sauroit dire qu'ils ont tellement multiplié les pierres gravées en creux, afin de les faire servir de cachets ou de sceaux; car chez eux on ne scelloit pas les actes, dans lesquels Pline assure que l'écriture seule suffisoit (*).

On peut maintenant se convaincre, par tous les détails où nous sommes entrés, que ce n'est ni faute d'instrumens, ni faute d'un procédé facile pour opérer, que les artistes de l'Egypte n'ont jamais pu atteindre à la perfection: ils péchoient dans le dessin, et leurs compositions manquoient de goût, de grace et de noblesse. Or, il est sûr que cet obstacle, qui les a continuellement arrêtés au milieu de leur carrière, avoit, en grande partie, sa source dans les organes et dans le génie. On a, à cette occasion, beaucoup blâmé les prêtres de ce qu'ils n'ont pas fait usage de la musique pour modérer et adoucir l'imagination déréglée de leur peuple. Dio-

(*) *Non signat Oriens aut Egyptus, litteris etiam nunc contenta solis.* Il peut y avoir eu quelques exceptions à cette règle.

dore de Sicile assure que cette méthode leur avoit paru dangereuse, et aussi propre, dit-il, à énerver l'ame que la lutte est propre à énerver le corps. Après des expressions si positives, on croiroit que les Egyptiens n'ont pas eu absolument de musique; mais la vérité est qu'ils en ont eu une très-mauvaise, et aussi détestable que l'est encore aujourd'hui celle de tous les peuples de l'Afrique et de l'Asie méridionale.

Il n'y a qu'à considérer attentivement la formation du sistre, soit en argent, soit en airain, pour s'appercevoir qu'il n'en a pu résulter aucune harmonie, mais seulement un bruit aigu, qui étant joint au son de la flûte grossière, nommée en égyptien *chnoue*, et au mugissement du bœuf Apis, produisoit ce charivari que décrit Claudien par des vers imitatifs.

..... *Nilotica sistris*
Ripa sonat, phariosque modos Ægyptia ducit
Tibia, submissis admugit cornibus Apis (*).

Quant à leurs autres instrumens de musique, comme le flageolet, le cor, le chalumeau de

(*) *De IV. Consul. honor.* On observera ici que Winkelman s'est trompé lorsqu'il a soutenu que le sistre étoit un instrument nouveau en Egypte, parce

paille d'orge , les castagnettes , le triangle ou le *tebuni* , le tambour de basque , et une espèce particulière de flûte , dont parlent Pollux et Eustathe , il est aisé de s'imaginer quelle mélodie ils ont pu faire. Aussi les prêtres ne vouloient-ils point qu'on fît retentir de la sorte l'intérieur des temples , où ils chantoient les hymnes sacrés , sans être accompagnés d'aucun instrument (*).

On ne sauroit témoigner assez de surprise de ce que , dans un ouvrage imprimé en 1768 , il est dit que le système musical de Pythagore , qu'on suppose avoir été celui des Egyptiens , est exactement le même que celui des Chinois ; mais il s'en faut de beaucoup qu'on ait prouvé une assertion si bizarre , et qui se détruit elle-même , lorsqu'on considère la différence essentielle qu'il y a entre les instrumens

qu'il ne l'a pas trouvé dans la main des statues égyptiennes qui sont à Rome. D'abord dans ce pays il n'étoit pas permis d'introduire de nouveaux instrumens de musique ; et on voit le sistre à la tête de chat entre les mains d'une très-ancienne statue de femme , qu'on a prise pour une Isis. Ce monument décisif se trouve en Angleterre. D'ailleurs , si Winkelman eût lu les recherches de Bochart sur le sistre , il se seroit détrompé.

(*) *Tract. de elocutione Demetrii Phal. aut scriptoris incerti.*

de la Chine et ceux de l'ancienne Egypte. Quant au système de Pythagore , je n'examinerai point s'il est réellement faux , comme on a voulu le démontrer de nos jours ; mais il me semble que les premières observations sur lesquelles il est fondé , sont telles que beaucoup de nations ont pu les faire , sans avoir beaucoup de communication entre elles ; ainsi il ne seroit point étonnant qu'on en trouvât quelques traces dans ce qu'on nomme , par une grande exagération , la *musique des Chinois* , puisque , de l'aveu même des Jésuites , d'après Duhalde , tom. 3 , p. 328 , elle ne mérite un tel nom en aucun sens. D'ailleurs ces missionnaires observent que les airs qu'ils entendirent à Canton , ressemblent à ce qu'on entend dans toute l'Asie méridionale. Les voyageurs qui ont traversé cette partie du globe , se sont d'abord apperçus que les hommes y doivent être sans cesse excités au mouvement et au travail par des cris ou par un bruit tel qu'on en fait dans les vaisseaux du Japon , de la Chine , de Siam , et de toutes les îles de l'Archipelague Indien , pour entretenir la manœuvre des rameurs. Dans ces pays-là , dit Chardin , les ouvriers ne sauroient soulever une poutre ou transporter une pierre sans crier , et la raison qu'il en allègue

est la véritable ; cela provient de la paresse de l'ame , qu'il faut comme réveiller à chaque instant par un son rude ou aigu , tel que celui du tambour et de la flûte , instrumens qu'on a retrouvés dans toutes les régions chaudes des deux hémisphères. Des tons doux et mélodieux ne frapperoient point assez les organes de ces peuples , et voilà pourquoi ils n'ont jamais fait et ne feront jamais de progrès dans la musique. Ainsi les prêtres de l'Égypte ne seroient point parvenus , par ce moyen-là , à produire quelque révolution dans le génie de leurs artistes , comme on se l'est faussement persuadé.

Il me reste maintenant à parler de la Chine plus en particulier.

De tous les peintres de l'Europe qui ont voyagé dans ce pays , Gio Ghirardini est le seul qui ait publié une relation , dans laquelle on voit , en peu de mots , ce que cet homme pensoit des Chinois , dont il avoit considéré beaucoup d'ouvrages à Canton et à Pékin , où il fit quelque séjour pour peindre la coupole d'une église. *Ce peuple*, dit-il, *n'a pas la moindre idée des beaux-arts ; il ne sait que peser de l'argent et manger du riz (*)*.

(*) Relation d'un voyage fait à la Chine , sur le vaisseau l'*Amphitrite* , en 1698 , par Gio Ghirardini , peintre.

Il n'est pas étonnant qu'un artiste Italien ait été révolté jusqu'à ce point , par le dessin ridicule et l'affrenx barbouillage des Chinois, puisque les Tartares eux-mêmes n'en ont pu supporter la vue ; aussi les quatre Empereurs tartares qu'on sait avoir régné à la Chine jusqu'à présent , ont-ils tous employé des peintres d'Europe à leur cour , sans que les présomptueux *Han-lin*, et les plus graves d'entre les lettrés aient pensé seulement à les blâmer ; car ils reconnoissent autant en ceci l'infériorité décidée de leur nation , que la leur propre , lorsqu'il s'agit de faire un almanach sans faute.

Les premiers Jésuites auxquels on s'adressa pour décorer les appartemens du palais impérial de Pékin , étoient des théologiens scholastiques , qui n'avoient jamais manié le pinceau ; mais il se trouva parmi eux un frère laïque , qui ayant été broyeur de couleurs en Europe , entreprit de peindre à la Chine, où ce malheureux fut encore applaudi ; mais depuis les Missionnaires ayant compris que l'emploi du premier peintre de la cour étoit d'une grande importance , ils l'ont fait accorder aux prêtres même de leur ordre , lesquels exercent aujourd'hui cet art à Pékin , où personne parmi les Tartares n'est en état

de juger de leur capacité; ils voient seulement que tout ce qui sort de leurs mains surpasse de beaucoup les mauvais ouvrages des Chinois.

Ce sont ces religieux , et sur-tout le P. Attiret d'Avignon , qui ont dessiné les plans des batailles, gagnées en 1754 et 1757, par les Mandhuis sur les Eleuths Sdongares et les Koschiots, qu'on dit avoir été non-seulement vaincus , mais totalement exterminés, au point que toute cette race a disparu de dessus la surface de la terre; ce que je suis néanmoins fort éloigné de croire; car ces peuples errans de la grande Tartarie fuient quelquefois très-loin après un combat malheureux: on ne sait plus où ils sont, et insensiblement ils reviennent, et insensiblement ils se rassemblent; d'ailleurs si l'on nous a bien instruits, ils doit se trouver des débris de ces hordes réfugiées sur le territoire de la Russie. Quand les plans de ces batailles furent dessinés, il ne se trouva pas un homme à la Chine capable de les graver; et en effet il n'existe point de graveur en taille douce dans toute l'Asie, où l'on méprise trop les tableaux pour en multiplier les copies par le moyen du burin, instrument qui veut être manié avec une patience dont les Orientaux paroissent

fort peu susceptibles. Ils expédient si promptement tout ce qu'ils gravent en bois, qu'on est étonné de voir travailler les Indiens qui découpent les moules pour les toiles peintes; aussi n'y font-ils pas des contre-hachures; ce qui les arrêteroit malgré eux.

Les Jésuites, pour attirer d'abord beaucoup de monde dans leurs églises de la Chine, sous le règne de l'empereur *Can-hi*, en firent peindre les murailles à la manière de l'Europe, ce qui leur réussit au-delà de toute attente, et même, dit le P. Gobien, à *Yam-tcheou*, où l'on ne put employer qu'un très-médiocre artiste. Ce qui frappa le plus les Chinois, ce furent les tableaux de perspective: on prétend que l'Empereur lui-même porta la main sur ceux que lui offrit le P. Bruggio, parce qu'il y soupçonnoit quelque enfoncement, tout comme cet aveugle auquel on fit l'opération de la cataracte à Londres. Ghirardini, qui peignit une colonnade et des membres d'architecture à Pékin, passa pour un sorcier qui éblouissoit le peuple par des talismans. L'homme sauvage n'admire rien; l'homme ignorant admire tout, et Ghirardini, qui n'étoit point fort flatté d'avoir de tels admirateurs, revint à la hâte en Europe, où il publia cette relation qu'on vient de citer.

Il doit paroître un peu étrange après cela que le P. Lecomte dise que les Chinois n'avoient point absolument bien approfondi les principes de la perspective, puisque la vérité est qu'ils n'en eurent jamais la moindre idée, quoiqu'ils ne cessassent de faire des paysages, où il n'y avoit ni point de vue, ni lointain. Les lignes fuyantes leur étoient aussi inconnues que le point où il faut qu'elles se réunissent : n'ayant aucune notion des règles auxquelles les effets de la lumière sont invariablement soumis, et ignorant la pratique des repoussoirs, ou des grandes masses d'ombres qu'on met sur les devans, ils tâchoient inutilement d'éloigner les objets en plaçant fort haut dans le ciel des tableaux ; ce qui ne les éloignoit point ; car le plan de l'horizon étant ainsi porté au-delà de toute borne, l'illusion de la perspective étoit détruite, et d'ailleurs ils ne savoient ni rompre, ni dégrader les couleurs.

On peut croire combien de tels peintres ont dû être embarrassés, lorsqu'ils vouloient représenter la vue d'un jardin Chinois, où il y a des montagnes artificielles, qui en cachent d'autres, des précipices, des fossés, des allées tortueuses, des arbres plantés sans ordre, sans symétrie, des canaux qui vont

en serpentant, et tant de choses si confuses qu'il n'y a qu'une imagination dépravée qui ait pu en enfanter l'idée. Au reste, quoiqu'ils maltraitassent singulièrement le paysage, ils maltraitoient encore davantage les figures.

Dans le dictionnaire des beaux-arts, il est dit que ce qui fait le caractère de la peinture chinoise, c'est la propreté ; mais si par ce terme on prétend désigner des couleurs très-belles, très-vives, appliquées sans entente sur des dessins fait sans vérité, sans génie, alors il se trouvera que la propreté est le caractère de tout ce qu'on peint dans l'Asie méridionale, où les plus précieuses substances colorantes se rencontrent avec profusion ; mais c'est là un don de la nature, dont les habitans de ces climats n'ont jamais su tirer avantage.

Les Chinois donnent en général le nom de *Hoa-pci* à ces misérables qui peignent les cabinets, les grandes lanternes, les porcelaines et les verres qu'on leur apporte de l'Europe. Ces ouvriers passent pour être les plus pauvres de tout l'empire ; ils peuvent à peine gagner de quoi vivre, quoiqu'ils travaillent très-vîte, et qu'ils fassent encore travailler avec eux tous leurs enfans dès l'âge de six ou sept ans : ce qui gâte la main de

ces enfans pour le reste de leurs jours ; car comme ils peignent avant que d'avoir appris à bien dessiner , ils deviennent ce qu'ont été leurs pères , c'est-à-dire des barbouilleurs. Ceux de ces élèves qui ont le moins d'aptitude , ne parviennent qu'à la connoissance d'un petit nombre de contours ; il y en a qui ne savent faire que des tiges : il y en a qui ne savent faire que des feuilles , et encore les font-ils fort mal. Généralement parlant , on ne trouve point en Asie de peintres qui sachent bien rendre le feuillage des arbres.

Le P. Parrenin se voyant dans l'impossibilité de justifier aux yeux de Mairan l'ignorance profonde des Chinois dans l'astronomie , s'avisa d'écrire un jour que ce peuple avoit beaucoup de génie ; mais qu'il payoit très-mal les astronomes. Or il paie encore bien plus mal les peintres : un homme qui voudroit employer trente ans à s'y former dans son art avant que d'en rien produire , ne pourroit ensuite jamais se défrayer ; car on ne sait pas dans ce pays ce que c'est que la gloire ou l'ambition : on y calcule tout.

Ces *Hoa-pai* , dont nous venons de parler , sont ordinairement attachés à quelque fabrique , et sur-tout à celle de porcelaine , où ils recevoient jadis souvent la bastonnade ,

quand ils tachoient par malheur un vase , ou quand la couleur venoit à découler hors de ses contours pendant la cuisson , et ils supportoient patiemment les coups ; mais les ouvriers qui faisoient les moules , et ceux qui préparoient la pâte , travail assez dur par lui-même , au lieu de se laisser battre , sautoient quelquefois par désespoir dans leurs fourneaux allumés pour finir ainsi leur déplorable destinée. Les Tartares Mandhuis ont un peu modéré à cet égard le pouvoir des mandarins , qui avant les temps de la conquête tyrannisoient les ouvriers ; car ces mandarins étoient des eunuques infames , auxquels on confioit l'inspection des fabriques , dont il n'y en a pas qui soit exempte de payer un tribut à la cour , laquelle a par-là acquis un influence directe sur tous les ouvrages qu'on y exécute ; ce qui fait une partie de la servitude de ce peuple , dont les institutions sont presque en tout opposées à celles de l'ancienne Egypte. Les Chinois n'ont jamais pensé à rendre les professions héréditaires , je ne dirai pas dans les familles , ce qui est impossible , mais pas même dans de certaines tribus , ou dans de certaines castes ; chacun peut y choisir un état , et même celui

de bonze ou de moine mendiant, qui est le dernier de tous, sans excepter celui de voleur. Cependant malgré cela les arts sont restés à la Chine, comme chez la plupart des autres peuples de l'Orient, dans une espèce d'enfance éternelle.

Toutes ces considérations ont pu faire croire que les habitans de ces contrées possédoient seulement un esprit d'invention, et qu'ils manquoient de capacité, lorsqu'il s'agissoit de perfectionner une découverte. Là-dessus je ferai observer que chez eux l'histoire des arts et des métiers est chargée de beaucoup de ténèbres, parce qu'ils ne se sont jamais piqués de l'écrire avec vérité et avec candeur; de sorte qu'on ne peut distinguer clairement les découvertes que les Chinois ont faites d'avec celles qu'ils ont empruntées des Indiens, qui, suivant nous, ont porté à la Chine la méthode d'imprimer le coton avec des moules; et de-là il n'y a qu'une distance infiniment petite, ou pour mieux dire nulle, à la méthode d'imprimer des livres avec des moules. Rien n'est plus indigne que la manière dont les Chinois tergiversent et se contredisent, lorsqu'on veut qu'ils s'expliquent sur la véritable époque de l'invention de leur imprimerie.

merie : ils disent l'avoir connue cinquante ans avant notre ère ; et dans les annales de l'empire on assure qu'elle fut seulement inventée sous le règne de *Mingtssung*, qui, selon la chronologie qu'on suit aujourd'hui en Europe, ne monta sur le trône que l'an 926 après notre ère. Or il y a encore en cela une erreur ou une époque antidatée de près de deux siècles, puisque le P. Trigault, (dans son *expeditio apud Sinas*, page 19.) qui écrivoit vers l'an 1615, dit qu'on ne sauroit prouver que les Chinois aient fait quelque édition avant l'an 1100.

A ne consulter que les monumens que nous avons dans l'Occident sur l'ancien état du commerce et des arts de l'Asie méridionale, il n'y a point de doute que ce ne soit aux Indiens qu'il faut attribuer l'invention de l'imprimerie en coton, dont les toiles ont toujours été, comme aujourd'hui, une branche considérable de leur négoce, ainsi qu'on le voit par ce qu'en rapporte l'Auteur incertain du *Périple de la mer Erythrée* (*), et ces toiles ont encore été dans l'antiquité, comme de nos jours, chargées d'un dessin

(*) Pag. 165, tom. II, in collect. *Operum Ariani*.

baroque, de chimères et d'êtres fantastiques (*); ce qui provient de l'esprit exalté des orientaux, de leur passion pour les allégories, et de leur ignorance : il est aisé de peindre des monstres et fort difficile de bien représenter des animaux réels, dont la forme et les proportions sont connues au point qu'on ne sauroit s'en écarter sans détruire la ressemblance ; ce qui n'est pas à craindre, quand on peint des chimères. Il n'y a point de pays au monde où l'on fasse plus de fleurs artificielles qu'à la Chine ; mais un botaniste, qui y a examiné les plantes naturelles, atteste que parmi les fleurs de cette espèce, dont on apporte des caisses entières tous les ans en Europe, il n'y en a pas une qui ne soit monstrueuse, soit par les

(*) Il est déjà parlé dans Claudien des toiles peintes de l'Inde.

*Jam Cochleis homines junctos, et quidquid inane.
Nutrit, in albatis quae pingitur India velis.*

In Eutrop. I.

C'est ainsi qu'il faut lire ces vers, et non pas *Atalycis*, *Judiacis*, ou *Isiacis*, comme quelques éditions le portent. Le passage du livre de Job qu'on a cru concerner aussi les toiles peintes de l'Inde, ne les concerne pas. L'erreur provient du traducteur latin.

feuilles, qui sont d'un genre différent de la tige sur laquelle on les a mises, soit enfin par les calices et les autres parties de la fructification. Cet exemple prouve quelle confusion règne dans l'esprit de tous les ouvriers chinois, et combien l'imagination, qui les entraîne toujours, les éloigne de l'étude de la nature. Au reste, il faut convenir que les étranges idées que ce peuple a sur la beauté corporelle, ont en quelque sorte mis les peintres et les sculpteurs dans l'impossibilité de dessiner noblement les figures : les uns et les autres doivent se conformer au goût dominant : ils doivent représenter les Dieux même avec de très-gros ventres, caractère qu'on observe dans toutes les copies si multipliées de *Ninifo*, qui ressemble à un, hydropique, et qui est assis sur un de ses talons comme les orangs-outangs et les babouins. On ne sauroit rien imaginer de plus opposé à cet air majestueux que les statuaires grecs donnoient à leurs divinités, que la physionomie, la corpulence et tout le maintien de cet affreux magot de *Ninifo*.

On croit que l'usage des ceintures, dont les Chinois se sont toujours servis pour serrer les robes, leur a fait regarder la tumeur qui en résulte souvent au ventre comme une

grande perfection dans le corps de l'homme ; mais ce préjugé, que nous savons avoir été répandu jusqu'en Russie , peut venir originellement des Tartares , qui étant toujours à cheval contractent plus ou moins ce défaut par un effet de l'équitation, qu'Hippocrate paroît indiquer lorsqu'il parle des Scythes. Il faut observer que ce que les Chinois ont pris pour une marque de beauté dans les hommes , leur a semblé au contraire un vice très-choquant dans les femmes , dont ils veulent que le corps soit fluët et délicat. En effet , dès qu'ils commencèrent à écraser les pieds aux filles , toutes ces opinions bizarres durent découler les unes des autres comme des conséquences nécessaires. Ainsi pendant que les Mandarins mangent tout ce qu'ils peuvent imaginer de plus nutritif , comme les tendons des cerfs , et les nids d'oiseaux , dans l'espérance de gagner beaucoup d'embonpoint pour pouvoir remplir leur fauteuil dans les tribunaux , les femmes jeûnent de crainte d'engraisser : et celles qui prétendent que le travail des mains avilit l'ame , ont soin de se laisser croître les ongles , qu'elles conservent pendant la nuit dans des gâines de bambou ou de métal. L'extrême longueur de ces espèces de

griffes, jointe à celle des paupières qu'elles alongent aussi par artifice, ne produiroit point de grands effets aux yeux des Chinois, si elle n'étoit encore accompagnée par la délicatesse de la taille, que les sculpteurs et sur-tout les peintres n'ont jamais su bien représenter. Quelquefois ils ont dessiné des figures de femmes monstrueuses par leur hauteur, relativement à l'épaisseur et à la rondeur des membres: on voit une infinité de ces corps ainsi élancés sur de vieilles porcelaines, qui en ont contracté un nom particulier en Hollande: car aujourd'hui ce style ridicule s'est adouci un peu par la conquête des Tartares, qui ne pensent ni sur la beauté, ni même sur la vertu des femmes, comme les Chinois.

Je sais qu'on a accusé les *Hoa-peï* d'enlaidir les visages en les chargeant trop, et et en les faisant grimacer, ainsi que le dit le P. Lecomte (*dans ses nouveaux mémoires sur la Chine*, tom. I, lettre 6;) mais il est sûr que ces barbouilleurs savent par cœur un certain nombre de contours à force de les avoir pratiqués; et ce sont toujours les mêmes qu'ils répètent, précisément comme les peintres des Indes orientales, dont on connoît des tableaux chargés depuis quatre-

vingt jusqu'à cent personnages , où toutes les femmes se ressemblent , et tous les hommes aussi : car il n'y règne qu'un air de tête et de physionomie pour chaque sexe ; ce qui prouve de la manière la plus manifeste qu'ils dessinent de pratique. Il est très-croyable que quelques voyageurs se sont trompés lorsqu'ils ont attribué aux Chinois la connoissance de la peinture en fresque ; car les décorations de la pagode d'*Emoui* , qu'on en cite comme un exemple , paroissent avoir été faites en détrempe ; et d'ailleurs elles ne sont point fort anciennes , puisque toutes les représentations y ont du rapport au culte de *Fo* (*), ainsi que dans les autres pagodes de l'empire ; si on en excepte peut-être celles des *Taossé*, sur l'intérieur desquelles nous n'avons point des notions fort exactes ; mais je ne doute nullement qu'elles ne soient aussi remplies de symboles des Indiens.

Comme les édifices des Chinois ne sont point faits de manière à résister pendant un long laps de siècles , il n'est pas absolument étonnant qu'il n'existe nulle part chez eux des peintures antiques : mais ce qui doit nous surprendre , c'est que Nieu-

(*) Salmon , état présent de la Chine , t. I, p. 190.

hof dit de la façon la plus positive qu'ils n'ont pas non plus des statues antiques (*). Il n'y a point d'homme instruit qui regarde ou qui ait jamais regardé comme authentiques les représentations de *Confucius*, que le peuple imbécille prétend avoir été faites de son vivant.

Au reste, quand même les plus vieilles statues Chinoises atteindroient à une telle époque, ce n'en seroient pas pour cela des monumens bien anciens. On suppose qu'Hérodote écrivoit vers l'an 480 avant notre ère; ainsi il écrivoit du vivant même de *Confucius*, dont l'histoire m'est inconnue; mais je suis les traditions vulgairement adoptées. Or, lorsque Hérodote vint en Egypte, il y vit des statues déjà tombées en pièces par vétusté: quoiqu'elles eussent été faites probablement de bois de sycomore, qui résiste si long-temps contre les efforts du temps, comme nous le voyons par les caisses des momies, lesquelles sont ordinairement de ce bois-là, qui, étant imbu d'une sève âcre, dégoûte les vers qui voudroient le moudre. Ces statues égyptiennes, déjà tombées en ruines dans le siècle où l'on

(*) *Algemeene Beschryving van't Ryk Sina. Part. secund. folio 48.*

fait vivre *Confucius* , sont des monumens assez anciens.

Je sens qu'il seroit nécessaire de faire à la Chine des recherches plus approfondies que celles de Nieuhof , qui suivit néanmoins la route du grand canal pour aller de Canton à Pékin , de sorte qu'il traversa tout le centre de l'empire , où jusqu'à présent on ne connoît rien de plus ancien que le *Van-ly* , ou la grande muraille , et encore ignorons-nous en quelle année elle fut réellement commencée , tant l'histoire de ce pays est remplie de lacunes , d'obscurités et de contradictions.

Pour ce qui est des statues colossales , faites d'argile ou de plâtre peint ou doré , on en a trouvé assurément un très-grand nombre depuis le vingt-unième degré de latitude nord jusqu'au-delà du quarantième , et depuis l'extrémité occidentale du *Chensi* jusqu'à *Voënteng* , qui est le cap le plus à l'est de la terre de la Chine. Mais tous ces ouvrages ont indubitablement été exécutés dans des temps postérieurs à notre ère vulgaire ; comme cela est démontré par les symboles même de ces colosses qu'on sait être relatifs à la religion des Indes. Quant à des statues chargées de quelques attributs de divinités égyptiennes , on n'en a découvert , ni la moindre trace ,
ni

ni le moindre vestige dans toute l'étendue de l'empire, et rien ne sauroit être plus opposé au style des artistes de l'Égypte, que celui dans lequel les Chinois travaillent : ce qui deviendra encore bien plus frappant, lorsque nous tenterons de faire le parallèle de l'architecture de ces deux peuples, qui ne se sont presque rencontrés en rien, et sur-tout pas dans le *dragon* et le *fon-hoam*, comme Mairan a eu grand tort de le soutenir.

On ne peut se dispenser d'entrer ici dans de certains détails, par rapport à ces animaux fabuleux, dont les représentations ont été si incroyablement multipliées par les peintres et les sculpteurs de la Chine.

Le dragon que les Empereurs y portent dans leurs drapeaux, dans leurs livrées et sur leurs habits, se nomme en Chinois *lu* : or, ce mot se retrouve dans plusieurs langues Tartares, et sur-tout dans la Kalmouke, la Mongole et la Turquie, sans que jamais la signification en varie, ni même l'orthographe : car c'est ainsi qu'écrivent Abulgazi et le prince Ulugh-Beigh, neveu de Tamerlan ; l'un dans son *histoire*, l'autre dans ses *épôques*. Cette singulière conformité m'a d'abord porté à croire que le dragon chinois est la principale pièce des armoiries que les hordes tartares

portoient au temps où elles firent quelques établissemens dans le Thibet et dans la province de *Chensi* ; et un Auteur allemand a même soupçonné que cette espèce de monstre , peint grossièrement dans leurs bannières et sur leurs boucliers , a donné lieu à la fable si célèbre dans la mythologie scythique , au sujet des combats des Arimaspes avec les Griffons (*).

Quoi qu'il en soit, les Mongols , qui conquièrent la Chine au treizième siècle , et les Mandhuis , qui la conquièrent au dix-septième , ont également respecté ce symbole, en l'adoptant sans y faire le moindre changement ; ce qui prouve assez qu'ils ont été convaincus qu'il venoit originairement de quelque tribu tartare : aussi tous les historiens chinois conviennent-ils que cet emblème du dragon est aussi ancien que leur prétendu fondateur *Fo-hi*. Il seroit inutile d'objecter que les Tartares Mandhuis ne voulurent point désespérer le peuple conquis , en le forçant de renoncer aux armoiries de ses ancêtres , puisque ces vainqueurs ne furent émus ni par les prières ni par les larmes , lorsqu'ils eurent formé le

(*) *Beer in der Erläut. Zur allg. Weltk. Tom. III , pag. 35.*

dessin de changer tout l'habillement chinois : rien au monde ne put les détourner de cette résolution , dictée par la plus saine politique , et il fallut quitter l'habillement chinois , ou mourir , ou fuir comme ceux qui se sauvèrent à Batavia , pour y conserver leur longue chevelure.

Après cela , on voit combien il est absurde de vouloir trouver dans le dragon de la Chine un crocodile du Nil , animal qu'on a constamment appelé , en égyptien vulgaire , *chamsa* , ce qui n'a pas le moindre rapport au *lu* des Chinois , qui d'ailleurs parlent une langue monosyllabique , c'est-à-dire toute composée de mots d'une seule syllabe ; et l'ancienne langue égyptienne étoit au contraire poly-syllabique : différence si notable , qu'il ne seroit guère possible d'en imaginer une plus grande entre deux nations de la terre connue.

Mairan s'est extrêmement trompé, quand il a prétendu que les Pharaons , ou les anciens rois d'Egypte , portoient dans leurs armoiries un crocodile (*). Il ne faut qu'être tant soit

(*) Lettres au Père Parrenin , concernant diverses questions sur la Chine , page 74. Mairan prétend qu'il n'existe point de crocodiles à la Chine. Le P. Martini,

peu versé dans la mythologie de ce pays , pour savoir que ce lézard étoit l'emblème de Typhon , ou du mauvais principe , hormis dans de certaines villes situées fort loin du Nil , sur des canaux faits de main d'hommes.

Il est vrai qu'un Juif , pour insulter un roi d'Egypte , l'a nommé insolemment , *grand dragon* , ou *thannin* , en le comparant au crocodile. Mais que peut-on conclure d'un terme si odieux , inspiré par la haine nationale qu'on sait avoir subsisté alors entre quelques Hébreux et quelques Coptes ; sinon que les hommes ont fait usage des injures dans tous les siècles ?

Voici ce qu'il en est. Elien nous désigne beaucoup mieux que Diodore de Sicile l'espèce de symbole que les rois de l'Egypte portoient dans leur diadème : c'étoit , dit-il , l'image d'un aspic tacheté (*). Or cet aspic est précisément le *thermutis* , ou le serpent sacré , qui se mord la queue : on le mettoit également sur la tête d'Isis pour indiquer la

Nieuhof et quelques autres Auteurs , dont Mairan n'a pas eu de connoissance , assurent qu'on en trouve dans la rivière Co.

(*) *Hinc Ægyptiorum Reges in diademate variegatas aspides gerere intellexi , per figuram istius animalis invictum Imperii robur significantes. De nat.*

puissance , et on le connoît très-bien dans les monumens. Il n'a absolument aucun rapport avec le dragon de la Chine , et lui ressemble bien moins que les fleurs-de-lys de la France ressemblent au chardon de ce pays , qui le porte dans son écusson. Ainsi les erreurs où l'on est tombé au sujet du dragon , sont pour le moins aussi monstrueuses que l'animal même dont il s'agit.

Quant à l'oiseau *fom-hoam* , on peut démontrer clairement qu'il n'a rien de commun avec le *phénix*. Les Chinois ne connoissent pas et n'ont jamais connu le cycle caniculaire , composé de quatorze cent soixante et un ans : or , comme ils n'ont pas la moindre idée de ce cycle , il s'ensuit qu'il ne sert pas même à parler du *phénix* , lequel n'est autre chose que l'accomplissement de la révolution qui ramenoit le lever héliaque de la canicule au premier jour du mois *thoth*. L'oiseau *fom-hoam* , qu'on représente avec un bouquet de plume sur la tête , suivant la figure qu'en a publiée le P. Boius , m'a toujours paru être

Animal. lib. VI, cap. 38. Suivant Diodore , cet emblème changeoit en Egypte selon le caprice des Souverains , qui portoient aussi quelquefois dans leur diadème la tête d'un lion ; mais je doute qu'en cela Diodore ait été bien instruit.

le même symbole que la huppe, si célèbre dans la mythologie des anciens Indiens, et sur laquelle on peut trouver beaucoup de détails dans Elien, auquel il suffira d'avoir renvoyé le lecteur.

Il s'en faut de beaucoup qu'à la Chine le nombre des sculpteurs proprement dits égale celui des potiers ou de ceux qui font en moules des figures d'argile, de plâtre et de pâte de porcelaine; et auxquels les bonzes procurent infiniment plus d'occupation qu'on ne seroit porté à le penser, si l'on ne savoit que ces fanatiques multiplient d'année en année le nombre des magots. Il y a déjà plus d'un siècle qu'on montra à des Ambassadeurs hollandais, qui alloient à Pékin, une pagode qu'on soupçonnoit contenir près de dix mille de ces figures depuis la hauteur d'un demi-pied jusqu'à la stature colossale, rangées sur des tablettes, comme on range des livres dans une bibliothèque : outre ces magots logés dans les temples, chaque Chinois en a un certain nombre chez lui, et ceux qui passent leur vie sur les barques à l'embouchure des grandes rivières, y fabriquent des chapelles qui en sont garnies : si à cela on ajoute que le total de ce qu'il en est passé en Europe se monte à cinq ou six millions,

alors , on pourra dis-je , se persuader que les potiers de la Chine ne sont point désœuvrés ; quoiqu'ils feroient beaucoup mieux d'aller défricher les landes du *Koei-tcheou* , que de produire des bagatelles si grossières et si inutiles : car nous ne parlons pas ici de certaines statues de pierre lardite sorties de la main des sculpteurs , et qui sont sans contredit ce que ces artistes ont fait de mieux ou de plus supportable : ordinairement l'ampleur des draperies y cache les parties les plus difficiles à rendre , comme les mains et les pieds , qu'ils estropient dans tous les sujets où ces membres sont à découvert ; car ils n'ont aucune idée de l'anatomie ou de l'ostéologie , et ne se servent ni de squelettes , ni de mannequins pour apprendre à dessiner. Quelque bon modèle qu'on leur fournisse , ils ne peuvent s'empêcher de tomber dans leurs contours de pratique : en voulant imiter des groupes de porcelaine de Saxe qu'on leur avoit apportés , ils y ont fait des oreilles , des sourcils , des yeux et des nez chinois. Au reste , ce n'est point seulement pour les vases et les pièces de porcelaine de quelque importance , mais même pour de certaines étoffes de soie , comme les damas , que les négocians d'Europe doivent

donner des modèles , sans quoi ils seroient fort mal servis.

Il est aisé de concevoir pourquoi les sculpteurs ont constamment eu à la Chine une supériorité assez sensible sur les peintres , lesquels avoient sans comparaison plus de difficultés à vaincre pour se former dans le coloris , pour parvenir à la connoissance du clair-obscur et pour approfondir les règles de la perspective. Or , comme ils n'ont jamais pu atteindre à ces points essentiels de l'art , ils ont dû rester aussi continuellement en arrière ; et lors même que leur dessin a été aussi correct que celui des sculpteurs , leurs tableaux n'en ont point été pour cela moins inférieurs aux statues et aux bas-reliefs (*). Ce qui est ici vrai par rapport à la Chine , reste également vrai par rapport à tous les autres pays du monde , sans même excepter la Grèce ; puisque nous voyons que la statuaire y avoit été portée au plus haut degré de perfection où les hommes puissent atteindre ,

(*) Les Chinois font de certains bas-reliefs dans la manière de ceux de la colonne trajane : c'est-à-dire que les figures y sont travaillées par pièces , coupées à plat sur le dos , et ensuite collées ou attachées sur le fond. Mais ils ne se servent pas de cette méthode pour sculpter les entrelas sur les frises des *Pai-leou*.

tandis que des peintres d'ailleurs aussi célèbres que Polygnote y péchoient encore grossièrement contre les loix de la perspective ; et ce qu'il y a de bien pis , ils ne soupçonnoient pas qu'il y eût quelque défaut dans leurs tableaux : ainsi loin d'être parvenus à la perfection , ils ne l'entrevoient pas même là où elle est.

Les arts que les Egyptiens ont cultivés avec le plus de succès , sont précisément ceux dont les Chinois ignorent jusqu'aux élémens ; car sans parler de la verrerie , dont les opérations leur ont été inconnues jusqu'au règne de *Can-hi* , il est certain qu'ils n'ont pas fait des progrès dans la gravure des pierres fines , qu'on sait à peine polir chez eux. « Il paroît , dit Antermony , (*dans son voyage de Pétersbourg à Pékin* , *Tome I* , *page 304.*) que ce peuple ne fait pas grand cas des diamans : on en voit peu entre ses mains , et encore sont-ils aussi mal taillés que toutes les autres pierres de couleurs. »

Les Chinois font , au contraire des Egyptiens , un grand usage de sceaux ou de cachets ; mais il n'y a que l'Empereur qui en ait en pierre ou en agathe : les ectypes , qu'on en a apportés en Europe , m'ont toujours

fait croire , que la gravure en a été exécutée avec la même pointe de diamant dont les Chinois se servent pour percer la porcelaine cassée , qu'ils tâchent de recoudre avec des fils de laiton , et non , comme on l'a dit , au moyen du soufre. Ce sont les Romains qui ont employé ce minéral pour raccommoder les vases de verre brisés.

Un fait de la dernière importance , et sur lequel les Jésuites ont toujours tâché de nous induire en erreur , c'est que les porcelaines les plus fines , les mieux cuites , les mieux peintes , et les plus beaux ouvrages en vernis ou en laque , qu'on voie à Pékin et dans les autres grandes villes de la Chine , ne sont point des ouvrages chinois ; mais on les y apporte du Japon. Quoique le P. Duhalde ait eu la hardiesse de vouloir nier ce fait , nous dirons que les voyageurs les mieux instruits et les négocians n'ont jamais formé le moindre doute à cet égard. Et indépendamment du journal de Lange , que nous citons dans la note (*), il est sûr que les

(*) Les plus beaux meubles de vernis , comme les cabinets , les chaises , les tables , les paniers , et autres choses de cette nature , de même que les belles porcelaines , viennent du Japon , à Pékin. *Lange, journ.* p. 214. Voyez aussi *Osbecks Reise*. S. 194 et 202.

porcelaines que l'Empereur de la Chine remit à Ismaïloff, pour les présenter au Czar Pierre premier, avoient été fabriquées au Japon, où le peuple surpasse celui de la Chine dans tous les arts et tous les métiers, sans en excepter aucun, et sur-tout pas l'imprimerie; car il n'y a point de comparaison entre les planches gravées à *Nankin* et celles qu'on grave à *Méaco*, où les ouvriers font très-bien les lettres de l'alphabet et les caractères chinois. D'un autre côté, les Japonois n'ont jamais-employé cette industrie destructive, par laquelle on peut si aisément sophistiquer les couleurs pour peindre la porcelaine, et principalement le bleu: chez eux des magistrats préposés aux fabriques ne permettent point qu'on altère ni la pâte, ni aucune substance colorante pour diaprer la couverte.

Au reste, ce ne sont pas les Japonois seuls qui nient que l'invention de la porcelaine soit due aux Chinois; car on verra dans l'instant qu'il y a encore d'autres peuples en Asie qui la revendiquent aussi: ce qu'il y a de singulier, c'est que ces contestations s'étendent jusqu'à la poudre à canon et la boussole. Je ne prétends pas ici m'expliquer sur toutes ces choses; mais je doute qu'il fût

possible de trouver une bonne aiguille aimantée dans toute l'étendue de la Chine, hormis celles qu'on y apporte de *Nangasaki*, et qui paroissent venir de l'intérieur du Japon et de *Mia*, où, suivant la carte de Tavernier, on travaille beaucoup en acier, et sur-tout en lames de sabres et de poignards fort estimés (*).

L'ancien gouvernement des *Dairis*, quoiqu'il fût en quelque sorte féodal, et par conséquent sujet à de grands inconvéniens, semble pourtant avoir été moins défavorable aux arts et aux sciences que le despotisme rigide du gouvernement actuel, qu'on sait avoir été introduit par ce monstre odieux, nommé *Fide-Schossi*, qui, né dans une chaumière, mourut sur le trône en 1598. On a dit que les troubles excités par différens *Cubos*, n'étoient plus tolérables; mais ces troubles, qui cessoient de temps en temps, valaient mille fois mieux que le pouvoir arbitraire qui dure toujours. Il faut considérer les anciens Grecs dans les guerres intestines, d'ailleurs si fréquentes, et les Grecs modernes, changés en bêtes sous le joug ottoman, et ensuite on

(*) La longitude et la latitude de *Mia* sont mal indiquées dans la carte de Tavernier; on trouve plus d'exactitude dans celle de Bellin.

pourra juger assez sainement de tout ceci. Nous voyons au moins par Kempfer, (*histoire du Japon*, liv. 2, p. 270.) qu'au huitième siècle il y eut dans le Japon des sculpteurs dont on a beaucoup honoré la mémoire, et depuis la nouvelle forme de régence on n'honore plus la mémoire de personne, parce que l'honneur et le despotisme sont aussi incompatibles que le crime et la vertu.

Quoique les ouvrages du Japon ressemblent un peu à ceux de la Chine par le costume, on y reconnoît néanmoins, au premier coup-d'œil, un meilleur dessin, plus de régularité dans les contours, plus de vérité dans les détails, et plus d'entente dans le coloris. Quelques artistes de ce pays ont même peint assez bien au naturel des fleurs, des plantes, des oiseaux, des quadrupèdes, et des poissons; mais ces objets isolés ne forment point des tableaux, où l'on trouve quelque notion de la perspective et de la manière de grouper les figures. Ceux-là se trompent très-grossièrement, qui croient que les Japonois, qui ont fait ces dessins coloriés, seroient en état de toucher le paysage, ou de peindre en histoire; ils en sont très-incapables. Le prince d'Orange passe aujourd'hui pour posséder la plus belle collection de plantes et d'animaux

qu'on ait dessinés en Asie ; mais j'ignore si elle est venue du Japon ou de quelqu'autre contrée. Au reste , il faut dire de toutes ces sortes d'ouvrages , ce que dit Osbeck de la peinture chinoise ; les couleurs y sont si belles , qu'elles inspirent quelque indulgence en faveur de ceux qui les ont mal appliquées.

Si l'on faisoit une balance pour les peintres de l'Orient , comme Piles en a fait une pour les peintres de l'Europe , les Japonois y peseroient un peu , tandis que les Péguans , les Brame , les Siamois , et la plûpart des Indous , équivaudroient au zéro de Piles , pour les quatre classes du dessin , de la composition , de l'expression et du coloris (*).

J'ai dû supprimer ici quelques détails qui concernent la manière dont on a exécuté au Japon de certaines statues de *Xaca* ; car il faut que j'écarte les détails , et me fasse une route , d'autant plus qu'il reste encore à parler des Persans , des Indiens , et de quelques malheureux Africains. Quant au Thibet , cette partie si intéressante de la haute-Asie , nous la laissons couverte du voile qui la cache ,

(*) Cette balance , qui se trouve à la fin de son *cours de peinture* , a été un peu améliorée dans les *mémoires de l'académie des sciences* , pour l'an 1755.

quoique nous soyons d'ailleurs bien certains qu'il y existe des peintres et des sculpteurs ; et si les portraits d'un roi de cette contrée et d'un grand *Lama*, qu'on trouve dans la *Chine illustrée*, du P. Kirker, ont été copiés fidèlement, il s'ensuit que les artistes du *Lassa* ne sont ni inférieurs ni supérieurs aux autres asiatiques. Quoique le peuple du Thibet soit très-ancien, et fort intimement apparenté avec celui de la Chine, il ne laisse pas pour cela de lui disputer quelques inventions, et entr'autres, celle de la poudre à canon. Des pièces d'arquebuserie apportées en Europe par Tavernier, comme des choses fort rares, prouvent qu'il doit y avoir eu dans le *Lassa*, proprement dit, des fabriques d'armes à feu dirigées par d'assez bons ouvriers ; mais l'antiquité de ces fabriques n'est constatée par aucun monument ; tout ce qu'on sait touchant l'état de la sculpture de ce pays, se réduit à quelques descriptions des statues de *Ménippe*, monstre symbolique qui a neuf têtes ; car les peuples Tartares et les Chinois, que je n'exclus jamais de cette race-là, ont attaché au nombre neuf des idées bien plus extravagantes, que celles que les Egyptiens attachoient au nombre sept. Une partie du cérémonial et des institutions politiques de la Chine, est

analogue à cette superstition puérile, comme la division des mandarins en neuf classes, et mille autres absurdités, dont la plus forte et la plus triste est, qu'ils punissent ou dégradent les parens d'un criminel jusques dans le neuvième degré. Des écrivains, qui n'avoient rien examiné, rien approfondi, ont pris ces folies pour des marques de sagesse.

Nous regardons comme des exagérations grossières, tout ce que les Persans disent au sujet de *Manès*, le seul peintre de leur pays dont le nom soit connu dans l'Occident; ce qui ne seroit jamais arrivé, s'il n'eût été en même temps chef d'une secte, qui a conservé dans ses légendes, beaucoup de faits qui concernent cet homme singulier, dont il doit exister encore des peintures à *Tchigil*, ville du Turkestan ou de l'Igour, hormis que cet endroit n'ait été dévoré par les flammes dans les dernières guerres des Tartares, comme nous n'avons que trop lieu de le croire (*). Mais s'il étoit possible de découvrir quelque part des ouvrages originaux de *Manès*, ils suffiroient certainement pour réfuter tout ce que les Manichéens en disent; car si les Persans

(*) On peut voir dans Hyde, *de Religione Persar.* pourquoi *Manès* quitta la Perse.

avoient trouvé dans leur pays de bons modèles d'anciens maîtres, ils n'auroient pas manqué d'y puiser la connoissance d'un art qu'ils ignorent presque entièrement, quoiqu'ils ne cessent de le cultiver ; car on sait qu'ils ont adouci la rigueur du Mahométisme, qu'on ne comptera par conséquent point au nombre des causes qui ont fait dégénérer la peinture parmi eux. On dit, à la vérité, que leurs tapis à personnages avoient déjà acquis beaucoup de célébrité dans la Grèce au siècle d'Alexandre, puisqu'il en est parlé dans Théophraste ; mais il n'y a pas de Grec, ni, en général, point d'Auteur ancien, qui en ait loué le dessin ; car les expressions qu'emploie Martial, en parlant des tapis de l'Assyrie, lesquels avoient tant de rapport avec ceux de la Perse, ne concernent que la richesse de la soie, l'éclat des couleurs et le genre de la broderie (*), à laquelle les Mèdes, les Babyloniens et les Persans n'employoient que la main des femmes, qui, dans tout l'Orient, savent mieux broder que les hommes n'y savent peindre ; car elles ne peuvent précipiter

(*) *Non ego præstulerim Babylonica picta superbè
Texta, Semiramid quæ variantur acu.*

Epig. 28, lib. VIII.

si fort ce travail , et se voient , en quelque sorte , retenues par tous les points du patron , dont il faut bien suivre les traces. C'est donc depuis que les Orientaux ont exécuté au métier le tapis , qu'ils faisoient anciennement faire à l'aiguille , que ces ouvrages ont beaucoup perdu de leur mérite , quoiqu'il n'ait jamais été difficile de les surpasser , puisque , de l'aveu même des anciens , on les surpassa en Egypte, où l'on n'employa pour cela que le métier (*). Mais les Persans avoient une autre espèce de broderie sur des gazes , que les Egyptiens ne purent contrefaire qu'en se servant aussi de l'aiguille , comme on le voit par ce que dit Lucain de ce superbe voile de Cléopâtre , qu'il n'a pu décrire qu'en trois vers héroïques.

Je suis persuadé que les peintres de la Perse ont toujours travaillé comme ils travaillent aujourd'hui. Supérieurs aux Arabes et aux Indiens dans les entrelas , les fleurs de caprice et les mauresques , ils font fort mal les figures humaines , et leur dessin est si peu assuré , qu'il ne sauroit bien rendre les visages de face ; de sorte qu'ils composent

(*) Rien n'est plus connu que ce distique de Martial :
Hæc tibi Memphis tellus dat munera : victa est
Pectine Niliaco jam Babylonis acus.

tellement leurs sujets qu'on ne les y voit que de profil ou à trois quarts , et cela même dans les représentations obscènes , pour lesquelles ils ont un goût décidé , et leurs tapis s'en sont plus d'une fois ressentis. Quant à la perspective , ils l'entendent comme les Chinois , c'est-à-dire qu'ils n'en ont pas la moindre notion ; et quelque menteurs qu'aient été les Manichéens dans leurs légendes , ils n'attribuent aucune connoissance de cette partie à *Manès*, qu'ils louent principalement sur sa dextérité à tirer des lignes droites sans le secours d'aucun instrument , à la pointe du pinceau.

Voici un fait qui doit paroître décisif : lorsque l'empereur de Perse , *Shad-Abas* second , voulut apprendre à dessiner passablement , il ne trouva point dans tout son pays ni même parmi les peintres attachés à sa cour , un seul homme en état de lui donner des leçons , et il fallut appeler à Ispahan un Hollandois , nommé *Azgel* , que Tavernier dans son *voyage de Perse* , tom. I , pag. 729 , dit avoir rencontré aux environs de Chiras.

Malgré tout cela , les Persans revendiquent plusieurs découvertes relatives à différens genres de peinture ; et comme ils disputent aux Chinois et aux Japonois l'invention de

la pâte de la porcelaine, ils leur disputent aussi l'invention des couleurs propres à la diaprer, quoiqu'ils ne paroissent point avoir porté cette pratique aussi loin que ceux auxquels ils la contestent. Je n'ai jamais pu savoir ce que pensent à cet égard les Indiens ; mais je sais qu'ils font de la porcelaine assez bonne, et probablement ils la font sans disputer, en se reposant sur cette impénétrable obscurité, qui règne dans l'histoire des arts de l'Asie, où un chacun peut hardiment s'arroger quelque découverte que ce soit, parce qu'on y manque de monument pour constater les faits et les dates. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que ces contrées de l'Asie, qui ont tant travaillé pour perfectionner la porcelaine, n'ont eu des verreries que vers le milieu du siècle passé ou au commencement de celui-ci : la première qu'on ait vu à la Chine y fut établie à Pékin par un religieux, sous le règne de *Can-hi* ; la première qu'on ait vue en Perse y fut établie à Chiras par un Italien ; et on sait, par la liste des marchandises envoyées aux Indes du temps des Romains, que les Indiens manquoient alors de verre, quoiqu'ils eussent du cristal natif.

Au reste, de toutes les découvertes que les Persans s'attribuent, celle qui concerne la mosaïque a paru la plus fondée aux yeux

de Furietti, (*De musivis, capite primo.*) parce qu'il a vu, ce que tout le monde a pu voir, qu'il étoit question dans le livre d'*Esther* d'un pavé à compartimens en pierres de couleur; mais les auteurs Arabes parlent d'ouvrages semblables; ils parlent même de pavés tout incrustés de pièces de verre. Par-là on s'aperoçoit au moins que les Persans ont eu cela de commun avec d'autres nations de l'Orient, du nombre desquelles je doute qu'on puisse exclure les Egyptiens (*), et on sait que Michaëlis n'en a pas même exclu les Juifs, dans le traité qu'il a intitulé *l'histoire du verre chez les Hébreux*: tandis qu'il est impossible de prouver qu'il y ait eu anciennement quelque foible apparence de la moindre verrerie dans la Judée, à laquelle il ne faut point attribuer les fabriques de Tyr et de Sidon. Quoi qu'il en soit, on ne sauroit nier que ces pavés à compartimens n'aient été des ouvrages de mosaïque, à laquelle on s'est toujours beaucoup appliqué dès que la peinture a dégénéré: car sans

(*) Lucain, en décrivant le luxe de Cléopâtre, dit :
 *Totique effusus in aula*
Calcabatur onyx.

Ce que l'on ne peut entendre que d'un pavé, dans le goût de celui des Persans.

parler de ce que nous voyons pratiquer en Italie de nos jours, il est certain que les ouvriers en mosaïque ne furent jamais plus encouragés par de grands privilèges que sous les règnes de Théodose et de Valentinien, lorsqu'il n'existoit plus un seul bon peintre dans tout l'empire Romain, c'est-à-dire, dans le monde entier; et les choses sont à-peu-près revenues au point où elles étoient alors: on embrasse l'ombre au lieu de la réalité.

Quoique les Persans aient appris des Indiens l'art de peindre le coton, et celui de l'imprimer avec des moules et des contremoules, ils prétendent néanmoins avoir surpassé beaucoup leurs maîtres. Et on croit même en Europe que les *kalencards* de Perse l'emportent sur les plus beaux *tapis-sendis* de Paliacate et de Visapour, et sur les plus belles chites de Masulipatan et d'Amadebath; mais cela n'est vrai que par rapport au dessin, et non par rapport aux couleurs, de l'aveu même de Chardin, (*Voyage de Perse*, Tome III, page 284,) qu'on sait d'ailleurs avoir été fort prévenu en faveur des Persans, qui, selon lui, étoient les plus grands sculpteurs du monde avant l'établissement du mahométisme. Si ce voyageur est blâmable pour avoir proposé une

opinion si extrêmement éloignée de la vérité , il ne l'est pas moins, lorsqu'il tâche de justifier l'usage où sont les Empereurs de Perse d'entretenir à leurs frais des ateliers et des manufactures , puisque c'est une des plus penicieuses institutions que les despotes ou les tyrans aient pu imaginer ; aussi ne manquerai-je pas d'en parler plus amplement dans l'instant. Guasco, dans son *traité de l'usage des statues chez les anciens*, paroît avoir été emporté vers un excès opposé à celui de Chardin , lorsqu'il assure que de tous les monumens des Asiatiques, ceux des Persans semblent mériter le moins d'attention. Il y a quelque apparence que ce jugement dérive de celui que Tavernier a porté touchant les ruines de *Tchel-minar*, qu'il déprime tant qu'il peut. Mais Tavernier savoit à peine lire et écrire : on connoît ceux qui lui ont prêté leur plume , et qui étoient aussi des rédacteurs très-médiocres ; de sorte qu'on ne peut faire usage de ses relations dans tout ce qui concerne les antiquités de la Perse et différens points de critique ou d'érudition ; et malheureusement on ne sauroit se fier davantage sur le rapport d'un moine , nommé Emanuel , qu'on cite dans les *mémoires de l'académie des inscriptions* touchant des sta-

tues qu'il dit exister à deux lieues de *Kirman-Shah*, sur une montagne de la Médie, où les anciens ont placé aussi beaucoup de monumens chimériques, attribués à Sémiramis. Tout ce que nous savons, c'est que quelques sculpteurs enlevés en Egypte ont travaillé dans la Médie, et vraisemblablement aussi aux bâtimens de *Tchel-minar* ou d'*Estakar*, où ils semblent même avoir mêlé quelques emblèmes de leur religion, comme le cercle ailé, parmi les symboles de la religion des Mages; mais en général les Persans ont commencé, dès le règne de Xerxès premier, à avoir dans les arts quelque supériorité sur les Indiens, qui ont la réputation de travailler le plus mal de tous les Asiatiques, si on en excepte peut-être les Chinois. Cependant le *Shastah* et le *Védam* ne leur défendent point et ne leur ont jamais défendu la peinture, la statuaire, la sculpture, et la gravure en creux ou en relief.

Si toutes les religions de l'Orient avoient eu ce caractère sombre et attristant qu'on impute au Mahométisme, alors on ne verroit pas si bien quelle est en tout ceci l'influence du climat et des institutions politiques; car en ce cas on attribuerait uniquement aux institutions religieuses le peu de progrès que

ces peuples ont faits dans les beaux-arts. Il est hors de doute , de l'aveu même des Turcs et des Arabes , que Mahomet ne savoit ni lire ni écrire ; ainsi ce ne fut point , comme on l'a cru , en lisant quelques ouvrages , composés par des Ignicoles , qu'il y puisa l'aversion qu'on lui a connue pour la représentation des êtres animés (*) ; mais il puisa ces idées-là dans la corruption même du Judaïsme , qui , à mesure qu'il s'éloigna de sa source , se chargea de superstitions nouvelles , comme un ruisseau se grossit dans son cours. Car les savans conviennent que ce ne fut qu'au siècle des Macchabées que les Juifs commencèrent à témoigner tant d'horreur pour les images , et même pour les figures symboliques , placées dans le temple de Jérusalem par des artistes venus de Tyr. Mais quoiqu'Origène dise , dans son ouvrage contre Celse , que ce peuple barbare de la Judée n'avoit de son temps ni un seul peintre , ni un seul sculpteur chez lui , il ne s'ensuit point qu'il eût renoncé aussi alors à la gravure en creux sur les pierres fines , les sceaux et les coins de métal : car depuis leur sortie

(*) Dans le texte Arabe de l'Alcoran , la défense de faire des images n'est pas si clairement exprimée qu'on le croit.

de l'Egypte jusqu'au moment où j'écris, les Hébreux n'ont cessé de s'appliquer à cet art, quoique jamais un seul d'entre eux n'y ait véritablement excellé. Se trompe-t-on de beaucoup, lorsqu'on croit que la tentation de falsifier de temps en temps les monnoies leur a inspiré tant de penchant pour cette espèce de gravure, qu'on leur laisse exercer publiquement en Europe? ce qui choque toutes les idées de la saine police : car comme les loix ne peuvent avoir de confiance en de tels hommes, elles doivent ôter d'entre leurs mains tous les instrumens dangereux. L'ancienne Egypte est le seul pays du monde où l'on ait eu une bonne police par rapport aux Juifs. Celle des Romains à leur égard ne valoit rien dès le temps d'Auguste, et ce fut bien pis sous les Empereurs suivans.

Ceux qui n'ont jamais imaginé d'autre obstacle aux progrès de la peinture en Asie que le Mahométisme, se sont extrêmement trompés ; puisque l'établissement même de cette religion n'a produit d'autre changement parmi les Indiens que celui qu'ils ont dû faire à de certaines toiles peintes, où ils ménagent les représentations d'animaux, sans quoi les Musulmans les plus zélés ne voudroient pas les acheter ; car pour ce qui

est des empereurs Mogols , ils n'ont jamais fait scrupule d'avoir à leur cour des peintres , dont Manouchi avoit rapporté quelques ouvrages en Europe , qu'on a eu la négligence de ne point faire graver. D'ailleurs on sait que ces princes , quoiqu'attachés au mahométisme , ont quelquefois fait représenter des images sur leurs propres monnoies (*) , & jamais l'idée ne leur vint d'arrêter la circulation des espèces qu'on nomme *vieilles pagodes* , qui sont de fabrique indienne , d'un dessin très-grossier , et aussi révoltantes par leur type , que les mauvaises monnoies d'Achem et de Macassar. Enfin les Mogols n'empêchent pas les Indiens de faire des tableaux et des statues pour en orner leurs temples , qui peuvent à peine contenir tous les Dieux mal faits qu'on y relègue. Il est aussi fort commun d'y voir des personnages symboliques , tantôt dans des attitudes de magots , comme les statues de *Sommona-Kodom* au Siam , et tantôt dans des attitudes surnaturelles ; car les bras et les jambes y font un écartement

(*) Barthélemi cite dans sa *Dissertation sur les médailles arabes* , quelques autres Princes Mahométans , qui ont aussi fait graver des images sur leurs monnoies , en copiant les types des médailles Grecques ou Romaines. Mais cet usage est aujourd'hui aboli.

dont le corps humain n'est pas susceptible : Je soupçonne les sculpteurs de ce pays , qui n'ont aucune idée de la pondération , d'outrer ces postures en voyant celles où l'on trouve souvent leurs *Faquirs* , qui mettent les mains à terre , élèvent ensuite les pieds , de façon que les orteils posent sur les coudes ; et dans cette situation , qui les fait ressembler à des satyres , ils s'écrient : O que Dieu est fort ! O qu'il est majestueux !

Quoique les Indiens se soient toujours distingués par leur inclination pour les statues polycéphales , c'est-à-dire celles qui ont plusieurs têtes et des membres surnuméraires , comme sept ou huit paires de bras sur un même tronc ; il n'en est pas moins vrai que cette horrible corruption du goût a infecté la plupart des peuples de l'Orient ; et les Grecs mêmes n'en ont point été absolument exempts ; car sans parler ici de ces représentations à double et triple face , il est sûr que les ailes qu'on mettoit à beaucoup de statues , décèlent déjà un penchant secret pour les membres surnuméraires. Si le climat de la Grèce eût été de six ou sept degrés plus chaud , on y eût vu beaucoup d'artistes s'égarer en donnant dans le style oriental : aussi observe-t-on que de certaines statues , qui n'étoient point

encore ailées dans le Péloponèse , l'étoient déjà dans l'Ionie.

Quelques voyageurs ont cru que l'usage où sont , depuis fort long-temps , les Indiens de mettre des robes ou des manteaux peints et brodés aux simulacres de leurs divinités, les a naturellement portés à n'y point employer beaucoup d'art en les sculptant ; mais cet usage n'est pas universel , ni sans exception chez eux : si dans les pagodes de *Matoura* , de *Benarez* et de *Jagrenat* on habille quelques statues , on en trouve aussi à *Tyronamaley* , au *Carnate* , qui sont nues ; quoiqu'elles n'aient ni plus de graces , ni plus de vie que celles qu'on couvre d'étoffes (*).

On a déterré , en différens endroits des Indes orientales et du sud de l'Asie , des ouvrages de sculpture qui paroissent être fort anciens , comme les débris de la pagode d'*E-lora* , les vieilles statues de la côte du *Décan* , celles de *Canarin* dans l'île de *Salsette* , et celle d'*Eléphantia* , autre île , qui gît en avant de *Bombai* , et qu'on sait aussi être distinguée par une espèce de temple souterrain , qu'*O-wington* vit en 1690 , et *Grose* vers l'an 1752 ;

(*) Histoire générale des voyages , tome XIII , page 486 , édition Hollandaise.

mais ils n'étoient ni l'un ni l'autre assez versés dans la connoissance des arts et dans la littérature , pour en produire une description exacte et précise. Nous savons seulement que l'architecture n'en conspire avec aucun des trois ordres grecs , et qu'elle participe du goût oriental ; ce qui suffit pour réfuter l'opinion qui l'attribue à des colonies macédoniennes , placées le long de cette côte par Alexandre. Il se peut que ce fut dans ces grottes d'*Eléphanta* que les Brachmanes conservoient cette figure si mystérieuse , dont il est parlé dans Porphyre , et qu'ils montrèrent au syrien Bardésane.

Quant à de grands bas-reliefs en métal , qu'Apollonius dit avoir vus à la cour du roi des Indes , on n'en a pas la moindre connoissance aujourd'hui dans ce pays , et on n'y travaille absolument en aucun genre semblable. Ce qui m'a toujours fait soupçonner que ces ouvrages n'ont jamais existé , et que c'est Pline qui les a forgés , de même que les fabriques d'architecture égyptienne , qu'il place aussi aux Indes , et dont on n'a pas non plus découvert le moindre vestige. Ce Grec , en écrivant son roman , prenoit plaisir à meubler les palais de quelques Souverains de l'Asie , sans s'apercevoir que ces

ornemens imaginaires choquent souvent les usages et les mœurs des Asiatiques : d'ailleurs les singuliers bas-reliefs dont je viens de parler, ressemblent extrêmement à ce qu'on appelle les *tableaux de Philostrate*, qui manquent d'ordonnance ; et la complication des sujets en est telle , que le plus habile des peintres ne seroit point en état de les exécuter , quand même il sacrifieroit , à la manière des anciens, toute la partie de la perspective.

Les ouvrages des Indiens modernes , mis à côté des monumens, dont l'authenticité n'est point suspecte , prouvent que chez eux les arts sont restés de temps immémorial attachés invariablement au même point : s'ils n'ont pas fait de progrès , ils n'ont pas non plus dégénéré ; ce que quelques Auteurs attribuent à la division de ce peuple en tribus , dont les unes ne sont composées , ainsi qu'on sait , que d'ouvriers , qui ne peuvent passer dans la classe des Bramines , ni entrer en aucune autre. On a même soutenu que toutes ces institutions politiques ont rendu les Indiens inférieurs aux Chinois , dont l'avantage ne paroît pas néanmoins décidé ; et s'il est réel , convenons qu'il est presque imperceptible. Ceci ressemble à la dispute des Nègres et des Maures , au sujet de leur

teint : il s'en faut de beaucoup que les uns ou les autres soient blancs , mais les Nègres sont seulement un peu plus noirs.

Les tableaux qu'on voit dans les Pagodes Indiennes , et dont Holwell a donné quelques copies à la suite de sa *mythologie des Gentous* , sont , je l'avoue , ridicules , bizarres et extrêmement mal exécutés : mais on en trouve dans les pagodes de la Chine , qui ne valent pas mieux : et il y a des peintres à Surate qui ne céderoient pas le rang aux plus habiles *Hoa-peï* de Nankin , et sur-tout dans ce qu'ils appellent si gratuitement des ouvrages en miniature.

On dit ordinairement qu'en allant des bords de l'Euphrate jusqu'aux extrémités de l'Asie , on ne rencontre plus que des peintres en détrempe , qui n'ont presque aucune idée du chevalet ; parce qu'ils travaillent sur des tables , et couchent les couleurs à plat comme dans la *gouache* : cependant de certains procédés qu'emploient les Indiens , feroient soupçonner qu'ils ont eu connoissance de la manière de peindre à l'huile , que les Persans et les Egyptiens modernes n'ignorent pas non plus , au rapport de Chardin et Maillet ; et comme on doute qu'ils l'aient empruntée des Européans , cela rend la découverte

découverte de la peinture à l'huile plus problématique que bien des Auteurs ne se l'imaginent. Il y a une raison pourquoi les Orientaux en général n'en ont jamais voulu faire beaucoup d'usage : d'abord leur climat est sans comparaison moins humide que le nôtre : en second lieu, ils veulent que toutes les couleurs soient extrêmement vives ; or la détrempe ne les altère presque point, tandis que l'huile les ternit sensiblement. Du reste, il est certain que les artistes de ces contrées ont connu dès la plus haute antiquité de certaines pratiques qui passent quelquefois parmi nous pour des inventions nouvelles. Nos voyageurs manquent souvent de loisir, et plus souvent encore de capacité, pour décrire tout ce qui se fait dans les manufactures de l'Asie : les observations qu'on trouve éparses dans les *lettres édifiantes*, quelques relations particulières et différens traités, ne forment point, à beaucoup près, un corps complet qui embrasse tous les principes de la méthode qu'emploient les Indiens pour peindre les toiles, tant celles qu'on nomme proprement *kalencards*, mot qui désigne les chittes uniquement faites au pinceau, que celles qu'on imprime avec des moules, qui

ont donné lieu , comme je l'ai déjà observé ; à la façon d'imprimer aussi des livres , suivant la pratique en usage à la Chine , au Japon et vraisemblablement aussi dans l'Indoustan. On ignore de quelle espèce de pinceaux les Indiens se servent pour peindre sur le coton ; car les liqueurs caustiques et les mordans brûlent en moins d'un instant ceux qui ne sont faits que de poils , et jusqu'à présent on n'a rien imaginé de mieux en Europe , que les mèches de bois doux ou de tilleul , ce qui produit des instrumens plus grossiers qu'on ne pourroit le dire.

En quittant l'Inde pour revenir dans l'Asie occidentale , on ne trouve plus que des Mahométans , qui ne travaillent qu'en arabesques , ou en compartimens mouchetés , comme on en voit sur les murs de quelques mosquées. Les tableaux peints à l'huile et sur toile , qu'on apporte du Levant , sont des ouvrages faits par de misérables Arméniens , qui n'entendent presque point le dessin , et dont les compositions donnent dans le goût le plus mesquin. Si l'on a gravé d'après eux le recueil des vêtemens turcs et des modes grecques , c'a été uniquement pour procurer à nos artistes une idée du costume de ces

peuples, qu'il leur est fort ordinaire de déguiser, en les habillant d'une manière ridicule.

Je n'ai jamais lu rien de plus étrange que ce que le lord Baltimore dit dans la relation de son voyage au Levant, de l'an 1763 : il avertit sérieusement qu'il ne faut point venir à Constantinople *pour y voir des tableaux*, puisqu'on n'en verroit pas, quand même on iroit jusqu'en Barbarie ; car les principaux palais de Fez, de Maroc et de Miquenez, n'offrent que quelques murailles et quelques plafonds couverts d'une couche de bleu, où par le moyen de la dorure on a représenté des étoiles et des croissans (*). On y voit beaucoup d'inscriptions en lettres d'or, avec tous ces entrelas et ces traits dont le caractère arabe est si susceptible ; car il faut bien que ceux qui ne savent pas peindre écrivent, sans quoi leurs ouvrages ne diroient rien ; et on observera à cette occasion qu'il n'y a qu'un aveugle préjugé en faveur des anciens qui ait pu porter des écrivains modernes à faire l'apologie de Polygnote, qu'on sait avoir écrit, dans ses

(*) Dans l'histoire des conquêtes de Mouli-Archy, connu sous le nom de *Roi de Tafilet*, par Monette, on exagère beaucoup les ornemens des palais de l'empereur de Maroc.

deux grands tableaux de Delphes, les noms de tous les personnages (*), précisément comme on a remarqué dans la mosaïque de Palestrine, le nom des animaux en lettres capitales ; et les recherches faites à *Herculanum* ont aussi produit des monumens remarquables par cette bizarrerie, laquelle suffiroit pour prouver que les tableaux des Polygnote péchoient contre la perspective, quand même nous n'en serions point instruits par la description de Pausanias.

Si l'on en excepte quelques artistes grecs, nés à Alexandrie et à Cyrène, il est certain que l'Afrique n'a point produit de grands peintres, pas même parmi les Carthaginois durant les plus beaux siècles de leur république ; et les Maures, qui envahirent l'Espagne, n'y ont cultivé d'autre genre de peinture que celui qui en a conservé le nom de *Mauresque*, et qui sous leur pinceau ne paroît avoir été qu'une décoration vaine et ridicule. Il est vrai qu'on les soupçonne d'avoir peint aussi des animaux comme ceux qu'on voit encore dans les ruines de *Cintra* ; mais en supposant que ces ornemens n'ont pas été ajoutés dans des temps postérieurs, il est certain

(*) *Pausanias in Phocid. Lib. X, cap. 25.*

qu'on n'y distingue rien qui dénote un grand goût de dessin ou une véritable connoissance de l'art. Enfin , quand on examineroit avec la dernière attention les débris des palais et des autres édifices que ces conquérans firent élever en grand nombre, on n'y trouveroit rien de remarquable relativement aux talens de leurs peintres, enchaînés d'ailleurs par le Mahométisme. Ce qu'on dit vulgairement de ces fabriques de toiles peintes qu'ils établirent en Espagne, paroît être fondé sur le penchant que les Maures témoignèrent pour les vêtemens de cette espèce dans l'antiquité ; mais ils tiroient ces étoffes de l'Egypte, où l'on les colorioit par le procédé chimique, dont il a été parlé au commencement de cette section. *Picti tunicâ Nilotide Mauri.*

Quant aux Coptes, ils ne connoissent plus le nom des arts et des sciences, cultivés par leurs ancêtres. D'abord une horrible superstition les fit renoncer à la sculpture ; ensuite ils tombèrent, par leur propre faute , dans une ignorance à-peu-près aussi profonde que l'est celle des Arabes bédouins : leurs moines, qui auroient pu étudier dans les monastères, que les Mameluks et les Turcs ne pensèrent jamais à leur ôter, s'y sont métamorphosés en brutes , et ne travaillent plus même à

l'alchimie. « Enfin les Egyptiens modernes » (dit Maillet dans sa *description de l'Egypte*) sont mal-adroits en tout : leurs » peintres ne sont que de misérables bar- » bouilleurs, dont les couleurs, soit à l'huile, » soit en détrempe, ne résistent pas à l'air, » et passent en moins d'un instant. Ils dorent » encore, mais leur dorure est infiniment » au-dessous de celle des anciens. Au reste, » on occupe plus ces peintres à la décoration du dedans des maisons particulières, » où l'on ne fait pas usage de tapisseries, » qu'à celle des édifices publics, qui sont » tous d'une grande simplicité. » Cependant les murailles de quelques églises Coptes offrent encore des peintures de saints, à-peu-près aussi mal faites que ce qu'on trouve dans les cathédrales gothiques qu'on n'a point eu soin de reblanchir (*).

Il seroit inutile de vouloir maintenant avancer davantage dans le cœur de l'Afrique ; mais on ne peut se dispenser d'observer que tous les monumens anciens qu'on découvre vers le sud, en allant à plus de deux cent lieues au-delà des cataractes du Nil, sont sculptés dans le goût égyptien, et chargés de

(*) Vansleb, dans son Journal, pages 275 et 383.

symboles égyptiens , comme les ruines de la ville royale d'*Axume* , qui gisent un peu au-delà du quinzième degré dans la latitude septentrionale (*). Quand un jour on parviendra à avoir une connoissance précise des excavations qu'on trouve en différens endroits de l'Ethiopie , on verra que les caractères hiéroglyphiques en ressemblent à ceux des grottes de la Thébaïde ; car les Thébains et les Ethiopiens , quoique gouvernés par des souverains différens , n'étoient dans le fond qu'un même peuple , et adonné à la même religion.

On lit dans la relation de l'aventurier Bermudez , soi-disant patriarche d'Ethiopie , quoiqu'il ne le fût pas , que l'Empereur de cette contrée obligea les Portugais à laisser à sa cour le peintre qu'ils avoient amené avec eux ; d'où on peut conclure qu'il doit y avoir eu alors une extrême disette d'artistes , puis-

(*) Il faut excepter ici le monument qu'on dit avoir existé à *Adulis* ; mais dont l'existence paroît fort douteuse.

Diodore de Sicile a su que les statues éthiopiennes ressembloient exactement aux statues de l'Egypte ; car il s'explique à cet égard en termes fort clairs , comme Bochart l'avoit déjà observé in PHALEG. *Lib. IV, cap. 26.*

qu'on s'adressa à un homme de Portugal ; car ce pays , si célèbre par le grand nombre d'habiles inquisiteurs qu'il a produits , n'a jamais vu naître qu'un seul peintre , dont les ouvrages sont plus connus en Italie qu'à Lisbonne , où l'on n'aime pas les tableaux , mais bien les combats de taureaux , spectacle digne d'un peuple encore barbare.

Si l'on excepte l'ancienne Egypte , où le gouvernement n'étoit point vraiment despotique , ni dans sa forme ni dans les principes de sa constitution , tous les autres états de l'Orient dont nous avons parlé dans le cours de ce chapitre , sont régis par le pouvoir arbitraire , par la volonté absolue d'un seul. Ainsi avant même que de traiter de l'influence du climat , il convient d'examiner celle du despotisme ; et on verra que de la réunion de ces deux causes il résulte un obstacle que l'esprit humain n'a pas pu surmonter , et qu'il ne surmontera jamais.

Il y a dans des contrées assez tempérées de l'ancien continent , quelques peuples presque sauvages : or on ne sauroit dire jusqu'où ces peuples-là pourront atteindre dans les arts , lorsqu'ils jugeront à propos de se policer. Apelle ne croyoit vraisemblablement pas que dans des marais souvent cou-

verts de neige , et occupés par une petite horde d'origine scythique , et apparentée à la grande horde des Theutons , il paroîtroit un jour des peintres supérieurs à Apelle ; mais il n'en est pas ainsi des nations de l'Asie méridionale : elles se sont appliquées depuis assez long-temps aux arts pour qu'on puisse enfin décider de quoi elles sont capables sous un climat tel que le leur , et sous une forme de gouvernement telle que la leur.

Tous les princes de l'Asie , sans en excepter les empereurs de la Chine , ont eu de temps immémorial la pernicieuse coutume de former à leur cour des manufactures et de grands ateliers , où ils font exécuter généralement tous les ouvrages qui entrent dans l'ameublement de leurs palais. Et on peut bien croire que cet ameublement comprend tant de choses, qu'il n'y a presque aucun métier qui n'y soit employé. On n'a jamais pu découvrir l'origine d'un tel usage ; mais ce que j'en dirai dans l'instant éclaircira tout ceci.

Dès qu'un ouvrier annonce quelques dispositions heureuses , il devient ouvrier du palais , de gré ou de force.

Ce qui fait qu'à Siam , dit Laloubère , (dans sa *relation de ce royaume*,) personne ne

se soucie d'exceller dans sa profession, c'est que ceux qui y excellent doivent travailler pendant six ans pour la cour.

De tous les voyageurs qui sont entrés dans quelques détails sur l'état des arts de l'Asie, Chardin (dans son *voyage de Perse*) est celui qui fournit le plus de détails : aussi parle-t-il fort au long des trente-deux ateliers que possédoient alors les empereurs de Perse, et qui coûtoient à ces Princes cinq millions par an ; et je suppose que par ce moyen ils en gagnoient dix par an.

On y comptoit soixante-douze peintres, qui, comme tous les autres artisans attachés à ces maisons, devoient suivre la cour dans ses voyages, de même que des valets ou des esclaves suivent leurs maîtres.

Il paroît que vers ces temps, c'est-à-dire vers l'an 1679, on avoit fait quelques changemens dans ces ateliers. Les ouvriers en tapisserie, au lieu de recevoir de l'argent comptant, avoient reçu des terres ou le produit de ces terres ; mais la manufacture des tapis n'en étoit pas moins dépendante du Prince, et ne travailloit véritablement que pour lui.

Le bon sens seul suffit pour nous faire réprouver des institutions si diamétralement

opposées à la prospérité des arts , et à toutes les notions que les hommes ont d'un état bien policé , où l'on ne vit jamais les fabriques entre les mains du souverain , mais entre les mains du public : c'est le bien de tous qu'un seul ne doit pas envahir. Quelle idée d'ailleurs peut-on se former de ces contrées , où après avoir ôté aux sujets la propriété des terres et la liberté politique , on leur enlève encore le fruit de l'industrie ?

Cependant , comme en Perse on payoit alors assez régulièrement les ouvriers occupés dans les ateliers de la cour , et même lorsqu'ils étoient malades , cette circonstance a aveuglé Chardin , qui croyoit que de tels établissemens méritoient beaucoup d'éloges. Il faut , dis-je , qu'il ait été bien aveuglé , puisqu'il n'a point vu que des ouvriers qu'on traite de la sorte sont de vils esclaves , auxquels le *Nadir* peut , suivant son caprice , faire donner la bastonnade , comme ils la reçoivent dans les ateliers du Grand-Mogol , dans ceux des Empereurs de la Chine , et de ces misérables rois de Siam. Si les souverains de l'Asie avoient pu découvrir un moyen pour se dispenser de payer ou de nourrir les ouvriers attachés à leurs fabriques , ils auroient indubitablement employé ce moyen-

là ; mais ils n'ont pu faire l'impossible. Quand on a des esclaves , il faut les nourrir : ainsi ce qui a surpris Chardin est très-peu surprenant.

En cherchant l'origine de ces institutions , je l'ai découverte là où je n'avois point cru pouvoir la trouver , c'est-à-dire , dans le code de Justinien : car enfin , il n'y a pas de doute que les loix qu'on lit dans ce code , ne soient très-conformes aux idées qu'ont eues tous les despotes de l'Orient lorsqu'ils établirent les premiers ateliers à leur cour. Il faut reprendre les choses d'un peu plus haut.

Les Empereurs de Constantinople , après avoir défendu à leurs sujets de porter des habits de pourpre , crurent que cette loi étoit d'une telle conséquence qu'il falloit mettre un chacun dans l'impossibilité de la transgresser. Là-dessus , ils défendirent encore de teindre dans toute l'étendue de l'empire des étoffes de cette couleur ; de sorte que pour s'en procurer , il ne restoit plus d'autre moyen que de les teindre dans le palais même. On établit donc dans le palais des teinturiers et des faiseurs d'encre* pour la signature des diplômes , des patentes et des rescrits : car cette encre étoit aussi de couleur pourpre , et

nous avons encore la loi par laquelle il est interdit à tout particulier de la faire et de s'en servir.

Enfin , l'inquiétude et la foiblesse de ces Princes augmentant à mesure que leur tyrannie augmentoit , ils s'imaginèrent qu'il falloit pour leur propre sûreté faire fabriquer aussi tous les ornemens impériaux dans le palais de Constantinople ; et comme ces ornemens étoient de la compétence d'une infinité d'ouvriers , on établit à la cour , outre les teinturiers , des orfèvres , des diamantaires , des tisserands , des cordonniers , des brodeurs , des faiseurs de baudriers , des selliers , des maréchaux , et une sorte d'hommes qui se faisoient passer pour des graveurs en pierres fines.

Voici les expressions originales de la loi de l'empereur Justin.

« Tout ce qui concerne , dit-il , les marques
» de l'autorité souveraine ne doit pas être
» indistinctement travaillé dans les boutiques
» et les maisons des particuliers. Mais il
» faut que les ouvriers du palais le fabriquent
» dans l'enceinte même de ma cour. »

Ornamenta enim regia intrà aulam meam fieri à Palatinis artificibus debent ; non

passim in privatis domibus aut officinis parari ()*.

Le soupçon qu'eut ce Prince sur la manière dont on pourroit éluder sa loi , est aussi remarquable que sa loi même. Les particuliers, dit-il, qui feront faire des ornemens impériaux sous prétexte de venir ensuite me les offrir en présens , seront punis de mort ; c'est bien cette clause-là qu'il falloit ajouter , sans quoi il n'y eût jamais eu personne de coupable.

On voit par tout cela comment , dans ces horribles institutions du despotisme , le Prince extrêmement défiant , tâche à faire un grand vide autour e lui , en rendant sa cour indépendante de l'état : il ne veut avoir besoin de personne , et compte sur ses esclaves domestiques , qui ne sauroient avoir de l'émulation , et dont l'industrie est par conséquent fort bornée. Je ne dis point qu'on vit tous les arts expirer à Constantinople par le seul effet de ces loix odieuses et tyranniques ; mais on ne sauroit douter que ces loix n'aient extrêmement contribué à la perte totale des arts. Aussi vers ces temps dont je parle les cho-

(*) *Lib. XI, tit. 9. Nulli prorsus liceat*. Voir aussi les loix qui se trouvent dans le titre de *Murilegulis* et dans celui de *Vestibus Hooveris*.

ses étoient-elles parvenues à un tel excès, qu'il n'existoit plus dans tout l'empire un seul graveur, comme cela est attesté par les monnoies, qui ne sont qu'égratignées, et le caractère de la plus profonde barbarie s'y fait sentir. Le prétendu législateur Justinien ne savoit pas écrire son nom : mais ceux qui ont gravé ses médailles n'étoient guères plus habiles que lui. Il est surprenant qu'on accuse encore les Goths d'avoir les premiers perdu le goût de la belle architectne, puisque les deux Isidores et Arthémis, qui travaillèrent sous ce Prince à la reconstruction de Sainte-Sophie, n'étoient sûrement pas des Goths, et cependant on sait de quelle manière ils ont violé les premières règles de l'art.

Quant aux loix dont nous venons de faire mention, on en découvre le motif dans le pouvoir arbitraire, dans le désordre du gouvernement, la foiblesse du souverain et la corruption de la cour. On étoit à chaque instant menacé de quelque révolte, et à chaque instant on craignoit que le premier rebelle qui paroîtroit en public avec un habit de pourpre et un diadème, ne fût reconnu pour Empereur. Cette appréhension dicta les édits par lesquels la teinture des étoffes de pou-

pre hors de l'enceinte du palais, est traité de crime de lèse-majesté au premier chef dès le règne d'Honorius. On sent bien qu'il n'y a qu'une foiblesse, et une grande foiblesse, qui puisse imaginer de tels expédiens pour arrêter les usurpateurs : car quand ils ont en main la force, ils savent se passer des signes de la puissance, ou savent les trouver. Cependant il est essentiel d'observer que, dans les pays de la servitude, les hommes sont plus frappés qu'ailleurs par une certaine couleur et par une certaine décoration qui fait les princes. Que seroit un empereur de la Chine sans une robe jaune ?

Après avoir développé l'origine de l'établissement des manufactures à la cour des monarques de l'Asie, il faut considérer en particulier toutes les funestes conséquences du pouvoir arbitraire.

Dans cette forme de gouvernement le peuple est toujours très-ignorant ; de sorte que tous les arts et les métiers qui ont besoin du secours des sciences, de la géométrie et des mathématiques, ne peuvent jamais s'élever à aucun degré de perfection.

Dans cette forme de gouvernement le peuple est toujours très-pauvre ; de sorte que les artisans n'y ont jamais le moyen d'acquérir le
nombre

nombre des machines et des instrumens dont ils auroient besoin. Tous les voyageurs qui ont parcouru l'Asie méridionale, ont été étonnés d'y voir travailler avec cinq ou six outils, à des ouvrages où l'on en emploie plus de cinq cent en Europe (*). Cela ne vient point, comme on seroit d'abord tenté de le croire, de la paresse ou du défaut d'industrie de ces peuples ; mais cela résulte réellement de leur indigence. Tout ce qui sort de leurs mains se ressent de cette disette d'instrumens, et on ne peut rien voir de plus mal travaillé que la vaisselle d'or ou d'argent qu'on fait en Turquie, en Perse, au Mogol et à la Chine, où il y en a, à la vérité, fort peu. Ainsi tous les arts, comme l'orfèvrerie, l'horlogerie, &c. qui ont besoin de beaucoup de machines et d'outils, ne se perfectionnent point dans ces contrées, et pas même dans les ateliers qui appartiennent aux princes, parce que leur luxe s'y dirige vers d'autres objets.

De tout ceci, il a encore résulté une chose qui ne nous auroit pas semblé possible, si nous n'en étions bien exactement instruits. Les métiers qui ne sont exercés que par des

(*) Lecomte, nouveaux mémoires sur la Chine, t. I, lettre 3.

ouvriers sédentaires en Europe , sont exercés dans les états despotiques de l'Asie par des ouvriers ambulans ; on y voit des orfèvres qui cherchent de l'occupation de porte en porte , qui vont travailler dans les maisons des particuliers , qui s'établissent en un instant par-tout où on les appelle ; car ils portent sur eux leurs outils , et je viens de dire qu'ils en ont peu.

Les rucs des villes de la Chine ne seroient pas du tout remplies de monde , si la plupart des artisans y possédoient , comme chez nous , un atelier à demeure ; mais là ils sont dans une agitation et un mouvement continuel pour aller d'un quartier vers l'autre. Les maréchaux travaillent dans neuf ou dix endroits différens en un seul jour , et transportent autant de fois leur enclume et leur soufflet. (*) Or il ne faudroit avoir aucune pénétration pour ne pas s'appercevoir que c'est l'excès de la pauvreté qui oblige tous ces malheureux à une vie errante , qu'on ne peut nommer qu'une honnête mendicité. On est bien revenu de l'erreur où on a été pendant long-temps au sujet des lettrés de la Chine : on croyoit qu'ils honorent ceux qui exercent les arts

(*) Salmon , état présent de la Chine , t. I, p. 34.

mécaniques , tandis qu'ils les méprisent souverainement ; mais on est toujours resté dans ce préjugé , par rapport aux Turcs , et on s'imagine encore ridiculement que les Empereurs de Turquie doivent eux-mêmes apprendre un métier , suivant les loix fondamentales de l'état. Le prétendu travail de ces Princes s'est toujours borné à faire avec un couteau des cure-dents ou des anneaux à tirer de l'arç. Et il n'y a qu'à lire avec attention un passage d'Elie pour se convaincre que les anciens Empereurs de Perse s'occupoient tout de même (*). Ainsi ce qu'on a pris pour un métier n'en est pas un ; et ce qu'on a pris encore pour une loi particulière aux Turcs est un usage immémorial de toutes les cours despotiques de l'Asie , où les princes sont ordinairement aussi imbécilles que les enfans ; de sorte qu'ils ne peuvent s'amuser que comme des enfans.

(*) *Persarum Rex iter faciens , ne tædium obreperet ex tempore , Philyrium gestare solebat , et quod id scinderet , cultellum ; atque huic operi regia manus deditæ fuerunt. Prorsus enim neque libellum , neque cogitationes vel ad necessarium aliquid , dignumque scitu legendum , vel ad magnum aliquid et memorabile consultandum versavit.* Hist. div. lib. XIV , cap. 12.

Nous avons quelques remontrances faites par un Moufti au Sultan Mahomet IV, qui n'aimoit aucune espèce d'occupation manuelle. Or dans ces remontrances il n'est question d'autre chose, sinon du danger de l'oisiveté. Lorsque le chevalier d'Arvieux rendit visite à un des plus grands Princes de l'Arabie, il le trouva occupé comme l'étoit l'Empereur de Perse dont parle Elien, c'est-à-dire qu'il découpoit un bâton avec son couteau. Ce seroit se moquer du monde, si l'on soutenoit sérieusement que ce misérable Arabe avoit appris un métier, ou qu'il en exerçoit un.

Lorsqu'on considère la nature du luxe asiatique, on voit clairement que c'est un effet nécessaire du despotisme ; ainsi nous pouvons établir à cet égard une règle dont l'application sera encore très-vraie, même en Europe. Plus la servitude augmente dans un pays, et plus le luxe y croît, et il continue de croître jusqu'à ce qu'il arrive à ce point où il se change en une ostentation vaine et grossière qui exclut tous les ouvrages faits avec goût et tous les chefs-d'œuvres des beaux-arts. Nous avons oui parler de ces housses si riches dont on couvre les éléphans des

Empereurs de la Chine , et de ces vestes qui valent deux lacs ou deux cent mille roupies , dont les Empereurs du Mogol font quelque-fois habiller les Omrahs : on nous a dit que les cuves où boivent les chevaux des Empereurs de Perse sont d'or , et que la vaisselle de leur table vaut exactement trente - deux millions. Mais qui a jamais entendu parler des tableaux et des statues des Empereurs de la Chine , du Mogol et de la Perse ?

Des hommes , qui sont tous également méprisables , qui n'ont aucun mérite personnel , qui n'ont rien fait pour acquérir la vertu , et auxquels le ciel ne donna point le génie , ne sauroient se distinguer les uns des autres que par la couleur ou la richesse de leurs habits , et enfin par des choses qui frappent uniquement les yeux de la plus vile populace , et c'est alors que le luxe change de nature , et qu'il change même de nom. Pour concevoir comment cette révolution s'opère , et quel est le point intermédiaire entre les deux extrêmes , il ne s'agit que de choisir un exemple dans l'histoire d'un peuple célèbre , et de marquer les époques avec quelque précision.

Ce ne fut qu'immédiatement après la conquête de l'Egypte que les Romains eurent

un grand luxe (*); il alla en augmentant jusqu'à ce qu'il se convertît en faste précisément sous le règne de Commode; et enfin sous le règne de Constantin il se changea en une ostentation barbare et asiatique. Or, depuis la première de ces époques jusqu'à la dernière, la liberté diminua toujours, et les arts dégénérèrent aussi toujours.

Il n'y a qu'à consulter tout ce qui nous reste de monumens de l'antiquité sur les états despotiques de l'Orient, et on trouvera qu'on y a été sans cesse occupé, comme aujourd'hui, à fabriquer des étoffes d'un prix excessif, d'un prix presque incroyable : on fait en Perse, dit Chardin, des brocards d'or dont l'aune coûte onze cent écus, ou trois mille trois cent livres. Mais on n'y rencontre pas un seul meuble ni un seul ouvrage fait avec goût, ou avec élégance. Comme on y y estime beaucoup plus la matière que le travail, il s'ensuit que les grands artistes, s'il pouvoit s'en trouver dans de tels pays, y mourroient de faim, puisqu'on n'y emploie que des ouvriers. Et en effet le luxe dégénéré en ostentation n'a besoin que d'ouvriers :

(*) *Explicuitque suos magno Cleopatra tumultu;
Nondum translatos Romana in saecula luxus.*

un maréchal eût pu faire à la fois la monnoie de l'Empereur Constantin, son diadème, son sceptre et les harnois de son cheval. Il est vrai que le type des médailles de l'Empereur Julien n'est point d'un meilleur caractère de dessin et de gravure ; mais Julien mourut trop tôt ou vécut trop tard, pour réparer tous les maux qu'avoit faits le despotisme.

On a dit mille fois qu'il n'y a que des hommes libres qui puissent réussir dans les beaux-arts. Mais la raison n'en est point si connue, ni même si aisée à trouver qu'on le pense ; plus l'effet est sensible, plus la cause est cachée ; car il ne faut pas se contenter, en de telles choses, de grands mots vides de sens ou de phrases ampoulées qui ne signifient rien. Les Russes ont affranchi ceux d'entre eux que la cour de Pétersbourg a envoyés en Italie pour y apprendre le dessin et se former dans les élémens de la peinture : comme par-là on n'a changé ni les organes, ni la constitution physique de ces élèves, on demande s'ils feront, par le seul effet de l'affranchissement, plus de progrès qu'ils n'en eussent fait, si on les avoit laissés dans l'état de la servitude ? Oui, s'ils portent d'ailleurs en eux le germe du génie,

qu'on ne leur a pas donné en leur donnant la liberté.

Voici, à ce qu'il nous semble, la véritable solution de ce problème.

Il faut distinguer les esclaves nés en deux classes : il y en a qui ne réfléchissent jamais à leur malheur ; il y en a qui y réfléchissent toujours. Dans le premier cas, il est clair qu'ils manquent de pénétration, et qu'ils n'ont point beaucoup plus de sentimens que les nègres ou les domestiques. Or, de quelque manière qu'on instruisse de tels hommes, on est sûr de perdre ses peines. Dans le second cas, qui est celui des esclaves, qui conçoivent toute la grandeur du bien que la fatalité et l'injustice leur ont ôté, il est visible que cette idée de leur propre infortune les occupe sans cesse, et que chez eux cette pensée attristante absorbe tellement les autres, qu'ils ne sauroient avoir une attention assez suivie et assez opiniâtre pour réussir dans l'étude des arts, auxquels un homme doit se consacrer tout entier, et être inaccessible aux soins et aux soucis ; car enfin, s'il est permis de le dire, notre ame ne sauroit porter deux fardeaux à la fois ; et de tous les fardeaux, la servitude est

sans doute le plus pesant, pour les esclaves qui réfléchissent ; ils deviendroient plutôt des philosophes comme Epictète, qui embrasseroient la vertu la plus rigide, laquelle pourroit seule les consoler de la perte de la liberté, que de devenir d'excellens peintres ou de grands poètes, dont l'esprit doit être divin, et le style fort et mélodieux. Les affranchissemens faits parmi cette espèce d'esclaves ont produit quelquefois de très-bons effets, et l'histoire ancienne en offre plusieurs exemples ; mais par le plus grand des malheurs imaginables, on ne sauroit, dans les états despotiques de l'Orient, donner la liberté, comme on la donnoit chez les Grecs et les Romains ; on peut bien y tirer un malheureux des fers de la servitude domestique ; mais il reste toujours dans l'esclavage civil. Il est bien triste, après tout cela, de voir aujourd'hui tant de philosophes alarmés par les efforts réitérés que fait le pouvoir arbitraire pour s'établir en Europe, qu'on suppose devoir ressembler à l'Asie en moins de trois siècles. Il faut observer que la combustion sera plus rapide en Europe qu'elle ne le fut jadis dans l'Asie-mineure, où les hommes avoient moins de besoins réels et physiques ; de sorte qu'on pouvoit

leur prendre beaucoup avant que de les faire mourir de faim ; et cependant ils moururent de faim. Lorsque les Empereurs grecs de Constantinople , qu'on sait avoir été des Princes infâmes et chargés de tous les crimes , mirent un impôt sur l'air qu'on respire , *prohaustu aëris* , le nombre de ceux qui respiroient encore dans l'Ionie étoit déjà très-petit , et les financiers , qui reprirent cet impôt à ferme , ne gagnèrent pas alors autant qu'ils avoient gagné sous Constantin. L'histoire des finances du Bas-Empire seroit une pièce fort intéressante , mais qu'aucun honnête homme ne pourroit lire sans verser des pleurs.

Quant aux influences du climat sur les beaux-arts , nous tâcherons de les indiquer avec précision , sans répéter ce qui a déjà été dit du style oriental dans l'introduction de cet article.

Dans les pays chauds , les hommes n'ont point cette force d'esprit , par laquelle on soumet l'imagination à la règle : toujours emportés par leur vivacité , ils ne sauroient tenir long-temps les yeux fixés et comme immobiles sur un modèle pour en saisir le contour. Presque tous les peintres y paroissent avoir le même défaut qu'ont les élèves

en Europe , c'est-à-dire , qu'ils vont en deux ou trois tons de l'ombre à la lumière ; tandis que les grands maîtres , dont l'esprit est plus rassis , emploient infiniment plus de temps pour arriver au même point , en dégradant insensiblement les couleurs.

De tous les effets que l'ardeur continuelle de l'air opère sur le corps humain , le plus singulier est celui qu'on a jusqu'à présent fort peu connu : sous les climats brûlans les hommes dorment moins que dans les pays tempérés , et bien moins encore que dans les régions boréales , où la chaleur vitale , concentrée vers le cœur dans l'estomac , fait que le sommeil des Groënlandais et des Eskimaux dure toujours très-long-temps. Les anciens ont dit que c'est entre les tropiques qu'on trouve des peuples qui , en dormant , ne sont jamais sujets à rêver ; mais ils se seroient beaucoup moins trompés , en attribuant ce prodige aux habitans de la Zone glaciale. C'est un fait déjà observé par Boerhaave , que le sommeil diminue vraisemblablement dans tous les animaux qui ont un sang chaud , à mesure que la foiblesse de l'estomac augmente : or , sous les climats brûlans , la foiblesse de l'estomac est telle , que si la nature n'avoit eu soin d'y faire croître des plantes

très-aromatiques , dont les hommes doivent faire un usage excessif, personne ne seroit presque en état d'y digérer long-temps sans devenir malade. Il résulte de cette observation, que les indigènes des contrées dont je parle , ont les esprits vitaux fort exaltés , parce qu'ils jouissent de moins de repos : car il n'y a que le sommeil naturel ou artificiel procuré par des drogues , qui puisse calmer les esprits vitaux. Ce qu'on appelle enthousiasme dans nos Poètes , est dans les leurs une extase violente , où les expressions les plus outrées ne leur paroissent point encore alors assez fortes pour peindre ce qu'ils croient voir , ou ce qu'ils croient sentir , de sorte que les vers de Pindare semblent être une prose rampante en comparaison des leurs. Je me suis apperçu il y a long-temps que les monstres et les chimères , qui renaissent toujours sous le pinceau des peintres et sous le ciseau des sculpteurs Orientaux , viennent de la même source que les métaphores , les allégories et les figures exagérées des Poètes de l'Orient. C'est le dérèglement de l'imagination qui éloigne les uns et les autres des bornes du sens commun , sans lequel on ne sauroit rien penser ni rien dire de monstrueux.

Si l'on avoit en la curiosité de s'en ins-

truire, on auroit trouvé que ces versificateurs dont il est ici question, composent très-rapidement les pièces où ils paroissent mettre le plus d'emphase. *A voir les vers de Corneille si pompeux, et ceux de Racine si naturels, on ne devineroit pas,* dit Montesquieu, (dans le *Fragment de l'Essai sur le Goût*) *que Corneille travailloit facilement, et Racine avec peine.* La raison en est que pour bien rendre la nature, il faut beaucoup réfléchir, et choisir ensuite parmi toutes ses réflexions celles qui sont les meilleures, ce qui exige du temps. Quand on veut s'écarter de la nature, il n'y a qu'à s'abandonner au torrent des idées, et on va extrêmement vite. Au reste, le grand art en ceci sera toujours de travailler de la manière la plus pénible et de produire des ouvrages qui paroîtront avoir été faits avec la dernière facilité; mais il ne faut pas que des génies communs espèrent jamais de pouvoir atteindre à ce point, puisqu'ils sont même très-incapables d'en approcher.

Ce que l'on a observé au sujet de l'immuabilité des mœurs et des modes de l'Orient, peut, en un certain sens, s'étendre jusqu'aux arts, tels que la peinture. Comme l'action

du climat n'y a pas changé sensiblement depuis un temps immémorial, les peintres y ont aussi à-peu-près toujours les mêmes idées lorsqu'ils composent leurs sujets, et la même vivacité lorsqu'ils les exécutent; de sorte que les productions d'un siècle ressemblent à celles de tous les autres. On a prétendu, à la vérité, qu'il falloit ici excepter les *Hoa-peï* de la Chine, qu'on croit s'être extrêmement négligés depuis soixante ans; mais c'est une erreur: les Chinois n'ont altéré que les substances colorantes et la pâte de la porcelaine; car pour la diaprure elle est précisément comme en 1644, hormis quelques corrections faites à des figures que les Tartares n'ont pu souffrir.

Quand même tous ces peuples pourroient parvenir à calmer leur imagination, et à corriger leur dessin, la disposition singulière de leurs organes optiques les empêcheroit encore d'exceller dans la peinture. C'est par cette disposition de leurs organes qu'ils n'aiment que les couleurs vives, et tellement opposées les unes aux autres qu'il en résulte de l'anthipathie, au lieu de l'union que les Européans y exigent, et laquelle y paroît absolument indispensable. Les couleurs qu'on

nomme ennemies, et qu'on ne peut rapprocher sans offenser nos yeux, sont celles qui réjouissent les leurs.

D'ailleurs leurs peintres ne donnant jamais ni dans l'ombre, ni dans les enfoncemens, de l'austérité au coloris trop fleuri, et employant très-peu de demi-teintes, ne font point des tableaux, mais des images enluminées : les peintures qu'on leur apporte de l'Europe, et sur-tout celles qui sont faites à l'huile, leur paroissent être morbides ou enfumées; et si on avoit pu leur montrer les pièces les plus foncées de Rembrandt, ils en eussent été épouvantés.

Ce penchant qu'ils ont pour les couleurs éblouissantes, provient de la foiblesse de leurs yeux, auxquels il faut de fortes impressions. On croit que plus l'air d'un pays est sec et toujours serein, plus la vue des habitans y est foible; et à cet égard l'humidité de l'atmosphère semble être beaucoup plus favorable. Mais indépendamment de cette cause générale, les habitans de l'Egypte, de la Péninsule Arabique, de la Caramanie ou du Kyrman, de l'Inde, de Siam, de la Chine Méridionale, et d'une partie du Japon, sont assez sujets à une maladie des yeux, dont

nous avons traité fort amplement en parlant des Chinois et des Egyptiens en particulier : cependant on peut soupçonner que de certains vents très-pénétrants, qui soufflent quelquefois de la ligne équinoxiale vers le tropique du Cancer, doivent être regardés comme une plaie à l'égard de tous ces peuples, auxquels il ne seroit vraisemblablement point possible de lire sans cesse des ouvrages écrits ou imprimés en caractères aussi petits que ceux dont on se sert en Europe : d'ailleurs ils ont le diaphragme des paupières plus épanché que nous, et quelques-uns d'entre eux, comme les Chinois, l'allongent encore par artifice ; et leurs peintres rendent à peine tout l'orbite de l'iris sensible, lorsqu'ils représentent des visages de face : les sculpteurs de Siam taillent les yeux en losange, les Indiens les font d'une manière singulière qu'il me seroit difficile de définir ; et il est certain qu'on ne voit pas non plus de beaux yeux dans les anciennes statues égyptiennes. Cette bizarrerie, qui a eu cours parmi les mythologues, au sujet de la Vénus Cythérée, qu'ils disent avoir un peu louché, paroît provenir de quelque représentation de la *Nephtis* faite en Egypte : aussi voit-on
que

que Perse, pour désigner une prêtresse de cette contrée, se contente de l'appeler *Lusca sacerdos*.

Comme toutes les couleurs natives et factices sont admirablement belles et abondantes dans l'Asie méridionale, les peintres y peuvent aisément satisfaire le goût dominant de leur nation, qui n'est jamais révoltée par les défauts du dessin, pourvu que le coloris conserve tout son éclat; mais il n'en est point ainsi en Europe, où l'on exige que ces deux parties soient également portées à un même degré de perfection; et voilà pourquoi la peinture dégénéra en Italie, malgré les dépenses des Romains, qui tiroient à grands frais des Indes Orientales, par la voie de l'Égypte, les couleurs les plus précieuses pour l'usage de la détrempe (*).

Dans les pays chauds, peu de motifs peuvent déterminer les hommes à quitter leur patrie: l'amour du gain y fait voyager les

(*) *Indiâ conferente fluminum suorum limum, et draconum et elephantorum saniem, nulla nobilis pictura est.* Lib. XXXV, cap. 7. Plin.

Pline a pris le sang de dragon pour une production du règne animal, par une erreur entièrement opposée à celle de Pomet, qui, dans son histoire des drogues, a pris la cochenille pour une substance végétale.

marchands , et la crainte de l'enfer y fait voyager les pèlerins ; mais ceux qui ne sont qu'artistes ou artisans , ne sortent pas de chez eux pour apprendre , et n'apprennent pas beaucoup chez eux. D'ailleurs , ce que nous nommons les belles-lettres , la littérature , l'étude des langues , de l'histoire , de l'antiquité , et de la saine critique , sont des choses inconnues à tous les peuples de l'Asie méridionale : et c'est cette ignorance qui produit la grossièreté de leur style et la rudesse de leur génie , qu'on a faussement imputée à l'usage de renfermer les femmes , qui n'avoient pas à Athènes la millième partie de la liberté dont elles jouissoient à Rome ; et cependant on sait quelle a été la supériorité des Athéniens dans les beaux-arts. D'un autre côté , il s'en faut de beaucoup que le commerce des femmes eût adouci le génie des Romains , si adonnés à ces épouvantables spectacles de combats de gladiateurs , de bêtes féroces , et à toutes ces atrocités qui se passoient sur l'arène. Enfin , l'expérience prouve que le goût et l'esprit d'un peuple se corrompent infiniment plus lorsqu'il accorde trop de liberté au sexe , que lorsqu'il le contient dans des bornes raisonnables ; et on ne citera plus , comme on l'a fait , l'exemple des Egyptiens , dont le goût

d'ailleurs ne valoit rien dans tout ce qui avoit rapport aux beaux-arts.

Il ne nous reste maintenant plus qu'à faire une seule observation touchant la Chine, qui, par sa prodigieuse étendue, se trouve située sous différens climats. Il parôit qu'on devroit distinguer dans les ouvrages qu'on exécute à Pékin un caractère assez opposé à celui des ouvrages de Canton ; cependant la différence est à peine sensible : parce que les habitans des provinces se mêlent constamment dans la capitale, où ils viennent refluer. Comme il n'y a point dans tout l'Empire de poste à l'usage des particuliers, ni aucun commerce par lettres, la plupart des marchands ne sont que des colporteurs, qui transportent leurs effets avec eux en allant et en venant sans cesse. D'un autre côté, la forme du gouvernement est partout la même, et n'accorde point plus de liberté aux artistes dans les provinces du Nord que dans celles du Sud, qui étant sans comparaison plus peuplées, ont dû donner le ton et fixer le goût national. Ce ne sont pas seulement les négocians qui, par le défaut d'une correspondance régulière, doivent beaucoup voyager, comme dans le reste de l'Asie, d'où résulte ce mélange

dont je viens de parler ; mais les mandarins mêmes viennent continuellement d'une province dans une autre : parce qu'il est rare qu'on leur accorde des emplois dans les endroits où ils sont nés , ce que l'extrême foiblesse d'un gouvernement despotique ne peut souffrir , non plus que l'établissement de la poste ; ce qui y rend la police générale bien inférieure à celle de l'Europe , et la communication des lumières et des connoissances infiniment plus difficile ; de façon que l'esprit des artistes n'y étant excité ni par de nouveaux objets, ni par de nouvelles idées , conserve toujours le pli qu'il a une fois contracté.

Tel est le résultat de nos recherches sur l'état de la peinture et de la sculpture chez les Orientaux. Quant à ce qui concerne les autres arts des Egyptiens et des Chinois , on le discutera dans les deux sections suivantes , tandis que les principaux points de la religion et du gouvernement de ces peuples seront traités dans la troisième partie. Cette division nous a paru la plus propre à mettre quelque ordre dans cette immense quantité de choses.

SECTION V.

*Considérations sur l'état de la chimie
chez les Egyptiens et les Chinois.*

IL est presque inconcevable que quelques hommes aient eu la foiblesse d'écrire des livres , pour démontrer que le voile de la mythologie égyptienne ne cache à nos yeux que des secrets chimiques. Et c'est une espèce de tache pour le dix-huitième siècle, qu'un moine obscur ait encore de nos jours publié sur cette matière une compilation qui décèle autant d'ignorance dans la fable que dans l'histoire ; et à cet égard l'ouvrage de Tollius étoit mille fois plus supportable ; mais il falloit oublier la folie de Tollius et non l'imiter (*). Quant à ce qu'on trouve sur la prétendue philosophie hermétique des Egyptiens dans Conring , dans Bôrrich , et un volume de *l'OEdipe* de Kirker , nous nous dispenserons d'en porter un jugement , pour

(*) Cet ouvrage , qui a fait tant de tort à la mémoire de Tollius , est intitulé : *Fortuita in quibus , praeter critica nonnulla , tota fabularis historia , graeca , phœnica , aegyptiaca ad chimiam pertinere asseritur.* in-12. Amsterd. 1688.

nous attacher à des choses beaucoup plus probables, et ensuite beaucoup plus réelles.

Les juifs de l'Egypte avoient été en grande partie ruinés sous le règne de Cléopâtre, qui détestoit cette colonie de monopoleurs et d'usuriers venus de la Palestine sous les premiers Lagides; mais ce qui les ruina encore davantage ce fut la conquête des Romains, qui leur ôtèrent les péages du Nil et l'administration du blé à Alexandrie. Pendant cette détresse quelques-uns de ces malheureux tombèrent par désespoir dans une dévotion outrée et un fanatisme intolérable : ils s'établissoient dans les déserts, y lisoient la bible, et l'expliquoient dans un sens bizarre, c'est-à-dire entièrement opposé au sens commun. Or, ce sont ces visionnaires, pris très-mal à propos par Eusèbe pour des chrétiens (*), que je soupçonne d'avoir les premiers imaginé la fable grossière touchant la transmutation des métaux, dont ils attribuoient le secret à une femme juive, à un mage de Perse et à tous les anciens prêtres de l'E-

(*) *Historia eccles.* Lib. II, cap. 16.

Si Eusèbe eût bien réfléchi à la narration de Philon, il se seroit aisément aperçu que ces Ascétiques de l'Egypte étoient des juifs et non des chrétiens.

gypte, qui n'y pensèrent jamais; car avant le règne de Constantin aucun Auteur grec ou latin n'a écrit un seul mot d'où l'on puisse inférer que ces prêtres eussent entrepris des recherches de cette nature. Pline sur-tout n'auroit pas gardé là-dessus le silence, et d'autant plus qu'il avoit occasion d'en parler, lorsqu'il rend compte de cette opération chimique que fit faire Caligula sur l'orpiment, qui recèle quelquefois de très-petites parcelles d'or; et si ce Prince, ou plutôt ce voleur, eût continué à faire de l'or de cette manière-là, il se seroit ruiné de cinq ou six mois plutôt, quoiqu'il dissipât d'ailleurs très-promptement les trésors accumulés par l'infâme Tibère.

Ces Juifs de l'Egypte dont je viens de parler, et qu'on nommera comme on voudra, thérapeutes, allégoristes, enthousiastes, ascétiques, disparurent d'une manière qui nous est inconnue: mais ils furent remplacés par les anachorètes, dont quelques-uns ont été réellement chrétiens, et ensuite par des moines, qui vivoient en commun dans un très-grand nombre de couvens, dont quelques-uns subsistent encore, et dont d'autres sont tombés en ruines. Ces personnages d'une sainteté exemplaire eurent d'abord soin de re-

cueillir les traditions fabuleuses, déjà fort répandues, sur la méthode dont les anciens Egyptiens changeoient l'essence des métaux; et ensuite ils commencèrent eux-mêmes à travailler jour et nuit, comme ils en ont été accusés par leurs propres évêques; et vers la fin du siècle passé celui d'une ville, connue sous le nom de *Siut*, qu'on sait être la *Lycopolis* des anciens, montra au voyageur Vansleb, (*Voyage en Egypte*, page 380.) les débris d'un monastère Copte, où trois cent soixante religieux cherchoient sans cesse la pierre philosophale; mais il ne faut pas croire que les Orientaux la cherchent de la même manière que les Adeptes de l'Europe; car ordinairement ils n'emploient ni fourneau ni creuset, mais des paroles mystérieuses, des prières, des cérémonies, et ressemblent enfin beaucoup plus à ceux que le peuple nomme des magiciens, qu'à ceux qu'il nomme des alchimistes.

Les habitans du monastère dont il est ici question, et qui étoit dédié à S. Sévère, ont pu avoir connoissance d'un passage interpolé dans la chronique d'Ensebe par Pannodore, qui croyoit qu'au moyen de l'alchimie on pouvoit aussi faire une couleur pourpre, égale en beauté à celle de Tyr, laquelle

étoit encore de son temps extrêmement chère. Cette interpolation grossière et mal imaginée a été regardée comme un texte authentique par George le Syncèle, qui a inséré des chimères semblables dans sa chronographie. Enfin, les moines du monastère de S. Sévère ont pu avoir encore connoissance d'un fait rapporté par Suidas, qui assure que l'empereur Dioclétien fit rechercher en Egypte les livres qui contenoient le vrai procédé du grand-œuvre, et les jeta au feu pour prévenir les séditions. Mais tout cela est aussi vrai et aussi raisonnable que ce que les Coptes rapportent du nombre prodigieux d'hommes que ce Prince fit massacrer, au point que les cadavres couvroient un terrain de plusieurs lieues carrées, d'où il sortit un fleuve de sang aussi large que le Nil à Monflot; car tel est le génie bizarre des Orientaux, ils mêlent toujours des contes atroces parmi des contes ridicules.

Celui qui a écrit la vie de Dioclétien n'étoit pas un homme assez absurde pour y insérer un seul mot, touchant la prétendue perquisition des livres hermétiques, fable inventée long-temps après la mort de cet Empereur, qui fut obligé de se rendre en Egypte pour y punir quelques révoltés qui tenoient

Coptos et son district dans l'oppression : cette ville étoit d'un difficile accès, ce qui inspira à Dioclétien l'idée de la raser entièrement, et d'en bâtir une autre ailleurs ; ce qu'il exécuta en élevant d'abord *Diocletianopolis*. Quant aux autres réglemens qu'il fit pour rétablir toute la Thébàide, ils ont été fort sages, et loués même par Eutrope.

Les moines de l'Egypte, malgré leur inextinguible soif de l'or, et leur haine aveugle contre la mémoire de Dioclétien, sont restés dans une affreuse indigence, et qui est peut-être sans exemple ; car je doute réellement qu'il y ait sur la terre beaucoup d'hommes qui les égalent en pauvreté. Quand même, à force de chercher, ils eussent fait quelque découverte propre à les enrichir, les Arabes y auroient mis ordre ; car ces brigands sont très-habiles à emporter tout ce qu'ils peuvent trouver dans les monastères ; et je soupçonne que leur acharnement à piller ces maisons vient de l'idée qu'ils se forment touchant les richesses qui y existent actuellement, ou qui y existeront un jour, lorsque les alchimistes seront heureux. Il est très-certain que les Arabes sont encore plus infatués que les Coptes mêmes, des deux opinions sur lesquelles ils ne se laissent jamais désabuser.

Il y en a parmi eux qui croient que toutes les ruines, tant soit peu considérables d'anciens bâtimens Egyptiens, cachent les trésors gardés par des talismans, qu'il ne seroit pas absolument impossible de désenchanter : d'autres s'imaginent que le mercure est la seule substance qu'on puisse transmuer; et pour ne pas être pris au dépourvu, ils ont soin de porter toujours sur eux de petites boîtes remplies de mercure. En 1714 le Scheic Sélim montra la sienne à Paul Lucas, (*Voyage de l'Egypte.*) qu'il supplia d'opérer, et cela dans un endroit où il ne se trouvoit, je ne dirai pas des fourneaux, mais point même du charbon. Un jour le bruit se répandit qu'un autre Scheic avoit découvert un très-ancien manuscrit, rempli de secrets relatifs à la chimie, et échappé par le plus grand des hasards aux recherches de l'empereur Dioclétien : ceux qui allèrent pour examiner ce livre, virent, sans même l'ouvrir, que c'étoit un bréviaire du rituel Romain, dont les Arabes s'étoient emparés en déshabillant un moine italien, qu'ils avoient égorgé. Ils enlevèrent aussi à Pocoke le livre dans lequel il dessinoit les ruines de Thèbes; de crainte que ces plans ne missent un jour les Anglais en état de venir prendre le dépôt d'or, qui

doit être , suivant eux , à *Karnac* ; mais les Anglais prendront plutôt les îles Moluques que ces trésors de *Karnac*. Les Arabes n'ont jamais oui parler de l'histoire de Néron , qui étoit possesseur paisible de l'Egypte , sur laquelle il a pu savoir beaucoup de particularités , que nous ignorons aujourd'hui ; mais s'il eût soupçonné seulement qu'il y avoit quelque argent caché dans la Thébàide , il y eût fait creuser à mille pieds de profondeur ; car il fit bien d'autres fouilles en Afrique pour découvrir les richesses apportées par Dinon , ou enterrées par les Carthaginois lors du saccagement de leur ville. Il n'est point vrai qu'on puisse prouver par le témoignage des historiens , que Cambyse fût obligé d'abandonner toute la caisse militaire de son armée dans la grande Oase , ou dans un endroit nommé *Cambysis aerarium* : je doute même que ce Prince ait jamais envoyé un gros corps de troupes dans l'Oase dont il est ici question : car il eût été absurde de vouloir aller par ce chemin là pour piller le temple de Jupiter Ammon dans la Marmarique. Tout ce qu'on sait avec certitude , c'est que l'or , l'argent et les vases précieux des anciens Pharaons , qu'on avoit pu soustraire au pillage des Persans , ont été trans-

portés en Ethiopie par Nectanèbe , dernier du nom , dont on n'a jamais plus entendu parler ; et c'est sans fondement qu'on suppose qu'il se retira dans l'établissement formé par les déserteurs , sous Psammétique , vers le dix-huitième degré de latitude nord , sur le rivage de l'*Astaboras*.

Je ne crois point qu'il soit nécessaire d'indiquer ici les passages du livre qui a fait naître aux Juifs allégoristes de l'Egypte des idées si bizarres touchant les anciens prêtres de ce pays , et sur-tout à l'égard de ceux qu'on nommoit en hébreu *Mecaschaphim* , et en grec d'un terme qu'on ne peut bien rendre en français que par celui de pharmaciens , et qui paroissent avoir appartenu au collège de médecine. D'ailleurs ces Juifs allégoristes n'ont point ignoré que les Egyptiens qui travailloient aux verreries de la grande Diospolis et d'Alexandrie , avoient des procédés secrets pour contrefaire les pierres précieuses , et les vases murrins qu'on sait avoir coûté quelquefois infiniment plus que les pierres précieuses.

Ces opérations cachées de la verrerie étoient elles seules en état de faire soupçonner à des visionnaires que les prêtres de l'Egypte doivent avoir été très-traversés dans l'alchi-

mie : aussi ne douté-je nullement que ce ne soit là la véritable source de toutes ces fables qui germèrent dans l'esprit des Arabes lorsqu'ils s'appliquèrent aux sciences ; car ce sont eux qui ont jeté les premiers fondemens de la chimie réelle, où du moins ils ont ressuscité cet art presque entièrement perdu.

Les Egyptiens sont de tous les anciens peuples connus ceux qui ont le mieux travaillé le verre, et les ouvriers de ce pays dirent à Strabon, que l'Égypte produit une certaine substance sans laquelle on ne sauroit faire du beau verre. (*Geograph. lib. 16.*) Or cette substance n'est, suivant moi, autre chose que la soude que les Vénitiens vont acheter à Alexandrie ; et sans l'impardonnable stupidité des Turcs, jamais les verreries de Venise n'auroient acquis la réputation dont elles ont joui. Cette soude dont il est ici question doit être regardée comme la meilleure ; et il n'y a personne qui ne sache que c'est la cendre d'une plante, nommée par les botanistes *mesem bryanthemum copticum*.

On voit par ceci qu'au temps de Strabon, on n'étoit pas du tout persuadé en Égypte que les verreries de Tyr et de Sidon eussent jamais eu un avantage si décidé qu'on le croit de nos jours, par la seule qualité du

sable que fournit le petit fleuve *Bélus*. Quelques Auteurs modernes disent, à la vérité, que les Egyptiens n'étoient pas en état de couler des glaces de miroirs, tandis qu'on en couloit chez les Sidoniens. Mais je doute extrêmement que dans l'antiquité on ait connu les grands miroirs de verre étamé; et le terme de *specula*, qu'on trouve dans Pline, lorsqu'il parle de la verrerie de Sidon, (*Hist. Nat. lib. 36, cap. 26.*) paroît un terme placé pour celui de *specularia*; de sorte que ce Naturaliste n'a voulu désigner que de petites pièces de verre, fort épaisses et ordinairement rondes, qu'on enchâsse dans du plâtre pour en faire des fenêtres, telles qu'on en trouve encore de nos jours en plusieurs endroits du levant et de la Turquie. Cette pratique, qui semble en quelque façon être l'origine des vrais carreaux de vitre, ne suppose aucune habileté dans les ouvriers; et les Egyptiens n'eussent point été embarrassés pour surpasser à cet égard les Tyriens et les Sidoniens, qui ont souvent tâché de s'attribuer des découvertes qu'ils n'avoient pas faites.

Il faut avoir à la fois un jugement foible et une grande crédulité pour adopter la fa-

ble de ces marchands, qui ayant allumé un feu sur le rivage de la Phénicie, virent que le sable entroit en fusion, et trouvèrent ainsi sans y penser la méthode de faire du verre. Les hommes avoient allumé des feux sur le sable plusieurs milliers d'années avant qu'il fût question de la ville de Tyr au monde; et en de certains cas la cendre du bois et celle des herbes sèches peuvent elles seules faciliter la fusion. Ainsi il étoit superflu de supposer que les aventuriers dont on nous parle, avoient heureusement avec eux de la soude ou un sel alkali à bord de leur navire: cette circonstance ridicule a été ajoutée après coup pour étayer un conte mal imaginé. Le concours des causes fortuites n'a pas dans toutes ces choses autant de pouvoir qu'on le croit communément: les procédés doivent se développer les uns après les autres. Enfin, le hasard a eu peu de part à l'invention du verre, qui ne peut avoir été découverte qu'à la suite de l'art du potier: on a eu une pâte assez approchante de la porcelaine avant que d'avoir du verre: plusieurs nations même se sont arrêtées à la découverte de la porcelaine, sans pouvoir aller au-delà: d'autres n'ont connu qu'une
sorte

sorte d'émail. Par exemple , on ne savoit pas faire du verre dans toute l'étendue de l'Amérique en 1492 , et cependant de certains sauvages y possédoient la méthode de vernir d'émail les pots de terre , au rapport de Narbrough , homme judicieux , assez éclairé , et dont il a même été parlé avec quelque éloge dans les recherches philosophiques sur les Américains.

La véritable argile est rare en Ethiopie : presque toutes les substances terrestres y sont plus ou moins mêlées de sable : les plantes y contiennent plus de selalkali qu'ailleurs , et on y brûle des plantes arides au défaut du bois qui y est aussi rare qu'en Egypte , ou bien il est trop précieux , comme celui de palmier , à l'égard de ceux qui vivent de dattes. Ainsi il est possible qu'en voulant y cuire des vases de terre , on y aura observé plutôt qu'ailleurs tous les développemens de la vitrification. Les anciens historiens conviennent presque unanimement que les Ethiopiens ont connu le verre ; et si Hérodote avoit prétendu parler de grands morceaux de sel gemme , qu'on excavoit en Ethiopie pour en faire des cercueils , il n'eût pas donné le nom de verre à une substance saline qui se liquéfie dans l'eau ; car enfin ce Grec , quoique très-men-

teur par instinct , n'étoit pas assez imbécille pour confondre des choses de nature si différente.

Au reste , mon opinion est que la verrerie de la grande Diospolis , capitale de la Thébaïde , est , dans l'ordre des temps , la première fabrique régulière de cette espèce ; et si les Tyriens eussent eu des monumens décisifs en leur faveur , on ne les auroit pas vu recourir à des fables pour appuyer leurs prétentions. D'ailleurs ils n'ont rien exécuté de plus remarquable que de certaines colonnes et des cippes de verre coloré qui jouoit l'émeraude ; tandis que les Egyptiens ont fait cent sortes d'ouvrages plus difficiles les uns que les autres ; car , sans parler ici des coupes d'un verre porté jusqu'à la pureté du cristal , ni de celles qu'on appeloit *Alas-sontes* , et qu'on suppose avoir représenté des figures dont les couleurs changeoient suivant l'aspect sous lequel on les regardoit , à-peu-près comme ce qu'on nomme vulgairement *gorge de pigeon* , ils ciseloient encore le verre et le travailloient au tour , tellement que quelques coups donnés trop profondément brisoient tout l'ouvrage , qui avoit déjà coûté des soins infinis à l'ouvrier ; et lors même que ces sortes de vases réussis-

soient parfaitement, il falloit encore les manier avec subtilité ; de sorte que ceux qui connoissoient l'art de jouir , que rarement les poètes ignorent, n'aimoient pas , dans leurs parties de plaisir, à se servir de coupes si précieuses et si fragiles.

*Tolle , puer , calices , tepidique torenmata Nili ;
Et miki securd pocula trade manu (*)*.

D'ailleurs les Egyptiens savoient dorer le verre (*Athenée , lib. V, cap. 5*) ; ce qu'on ne sut jamais ni à Tyr ni à Sidon ; et quoiqu'il n'y eût plus qu'un pas à faire pour l'étamer, ce peuple n'a point connu d'autres miroirs que ceux de métal , qui paroissent même avoir tous été petits et portatifs ; car la critique , dont nous faisons l'usage le plus rigoureux , nous oblige à ranger parmi les fables ce qu'on a dit de deux prodigieux miroirs, dont l'un étoit suspendu à la tour du Phare , et l'autre incliné sur le sommet du

(*) *Martial. lib. XI, ep. 12*. Ce passage de Martial est expliqué par un autre du Liv. XII, ep. 75, et sur-tout par les distiques suivans :

*Non sumus audacis plebeia toreumata vitri :
Nostra nec ardenti gemma feritur aquâ.
Aspicias ingenium Nili , quibus addere plura
Dum cupit , ah ! quoties perdidit auctor opus !*

temple d'Héliopolis, où il réfléchissoit l'image du soleil par une ouverture du toit ou de la terrasse. Je n'ignore point que les anciens ont quelquefois placé dans les temples des miroirs dont les effets étoient singuliers, et qu'on nommoit pour cela monstrueux ; car il est sûr qu'il y en a eu de tels dans le temple de Smyrne ; mais pour celui d'Héliopolis, Strabon le décrit très-exactement, sans dire un seul mot de ce faisceau de rayons qui éclairoient l'autel aux yeux des spectateurs, qui ne pouvoient appercevoir la source de la lumière. Ainsi ce prétendu prestige, auquel les prêtres de l'Égypte ne pensèrent jamais, n'a pas donné lieu à celui qui est aujourd'hui en vogue dans une église des chrétiens Coptes, dédiée à sainte-Damiane, où les moines font paroître, par le moyen de deux petites fenêtres basses, des ombres contre le mur opposé. Je crois bien, comme Vansleb le dit, que cette église, qu'on rencontre près de *Tekébi*, à plus de vingt-sept lieues de l'ancienne Héliopolis, n'a pas été bâtie, suivant les vrais principes de l'optique, dans la seule vue de tromper le peuple ; mais si Vansleb et le P. Sicard eussent été plus versés dans la physique, ils se seroient d'abord aperçus que l'apparition des ombres

ne sauroit avoir lieu dans un endroit bien éclairé (1) ; de sorte qu'on peut toujours soupçonner que celui-ci a été rendu à dessein assez sombre pour produire cette illusion , laquelle est à-peu près ce qu'est l'effet de la chambre obscure. Ce tour me paroît un peu moins grossier que celui que font de certains charlatans à Naples , quoiqu'au fond tout ce qui tend à tromper le peuple , en fait de religion , soit également abominable aux yeux des philosophes.

Quant au grand miroir du phare d'Alexandrie , j'ai eu la patience de lire ce qu'en a écrit un académicien de Barcelone (2) , qui suppose que par ce moyen on a pu appercevoir les objets d'aussi loin qu'on les apperçoit avec des lunettes d'approche , et ensuite il se jette dans d'inutiles détails pour prouver que les anciens savoient étamer le verre , en citant un passage d'Isidore , qui mourut en 636 , et un autre passage de Vincent de Beauvais , qui écrivoit vers l'an 1240. Il est clair qu'il ne s'agissoit point du tout ici ni de Vincent ni d'Isidore ; il falloit

(1) Vansleb , journal , page 158. . . . Mémoires des Missions du Levant , tome II , page 99.

(2) Amusemens philosophiques sur diverses parties des sciences. *Amus. VI.*

prouver , par des témoignages d'écrivains antérieurs à notre ère , l'existence du miroir , et ensuite raisonner ; mais Ptolémée-Evergète , ni aucun de ses successeurs , ne pensa jamais à une telle folie. En un mot , il n'y a non plus eu de miroir au sommet de la tour du phare que quatre écrevisses de verre pour supporter ce bâtiment , qui doit avoir été plus qu'aucun autre en bute à l'imagination des exagérateurs. Il est vrai que Vossius , si fameux par son érudition , et si décrié par la foiblesse de son jugement , a prétendu (dans son *Commentar. ad Pomp. Melam.* pag. 271 ,) expliquer ce fait , en supposant que ces écrevisses avoient été fabriquées d'une pierre obsidienne véritable , ou sophistiquée par le verre noir , dont les Egyptiens savoient couler des statues ; mais , malgré l'autorité du manuscrit que Vossius doit avoir eu dans sa bibliothèque , il ne faut pas douter un instant que cette fable n'ait été forgée par les Arabes , qui paroissent aussi avoir imaginé la *table smaragdine* , ou cette prodigieuse lame d'émeraude , sur laquelle Hermès , personnage qui n'a jamais existé , grava à la pointe du diamant le secret du grand-œuvre. Il y a aujourd'hui des Bédouins assez enfans ou assez imbécilles pour croire que

cette table est cachée dans le *harem* ou la plus grande des pyramides de *Gizeh*, où il a si peu été question d'ensevelir quelque secret, qu'on n'y a point trouvé une seule inscription ni dans la salle d'en haut, ni dans celle d'en bas; et s'il y a eu des caractères hiéroglyphiques gravés sur les faces extérieures de ce monument, il faut que le temps les ait effacés; car il n'en reste plus de trace. Je sais bien ce qui a donné lieu à cette tradition des Arabes: ils ont manifestement confondu la *table smaragdine* avec ce colosse d'émeraude, qu'Apion, cité par Pline, disoit être encore de son temps renfermé dans le labyrinthe, quoique ce ne puisse avoir été qu'un ouvrage de verre coloré, comme les Egyptiens en faisoient déjà du temps de Sésostris; car il faut rejeter l'opinion de ceux qui disent qu'ils y employoient le prême d'émeraude, mot barbare, corrompu de celui de prase, qui n'enveloppe pas la vraie émeraude, au moins dans les mines de l'Egypte, où l'on en connoît deux: l'une à l'occident du Nil, au pied de la côte libyque, entre *Ipson* et *Thata*, et l'autre vers le bord du golfe arabe, un peu au-delà du vingt-cinquième degré. Cette dernière ne paroît pas, dans l'antiquité, avoir appar-

tenu aux rois de l'Egypte , comme on seroit tenté de le penser , mais aux rois de l'Ethiopie , qui soutinrent à cette occasion une guerre , où l'on voit qu'ils réclamèrent comme une partie de leur domaine et la ville de Phylé et la mine d'émeraude (*). L'arabe Abderahman , qui l'avoit visitée , dit qu'on y trouve ces pierres enveloppées dans une matière blanchâtre : il y en a de trois espèces , dont aucune n'est ni prême ni prase , et on les clarifie toutes également au moyen de l'huile chaude.

Quoique la pratique de faire des statues de verres coloré exigeât beaucoup d'habileté de la part des ouvriers de l'Egypte , il me paroît pourtant que la façon de contrefaire les murrins en suppose encore davantage. Il est à jamais étonnant qu'après les recherches entreprises par les plus savans hommes que l'Europe ait produits , on ne sache pas encore aujourd'hui avec certitude de quoi on formoit ces fameux vases , dont le prix , quoique très-

(*) Voyez *Héliodore AETHIOPIC. lib. IX.* On voit par la narration de cet Auteur , que les Persans en conquérant l'Egypte , s'étoient aussi emparés de la mine d'émeraude , qu'ils furent obligés de restituer aux Ethiopiens ; d'où je conclus que cette mine leur avoit appartenu long-temps avant l'époque de la conquête.

considérable et même excessif, a néanmoins été augmenté par le P. Hardouin, qu'on sait avoir changé les sesterces en talens. Or c'est précisément comme si l'on changeoit les livres tournois en louis. En suivant cette folle correction, faite par Hardouin au texte de Pline, et une évaluation du talent donnée par Caylus, (*) il se trouveroit que le bassin de murrin, que brisa Pétrone, avoit coûté un million trois cent cinquante mille livres. Le vase antique de cornaline, qui représente les mystères de Cérès, et qu'un soldat prit au siège de Mantoue, n'a jamais été estimé qu'à cent et cinquante mille écus d'Allemagne, quoiqu'il n'en vaille pas la vingtième partie, et qu'il soit encore chargé d'un grand travail en relief, tandis que les murrins au contraire paroissent avoir été tout unis, sans aucune apparence de gravure. L'opinion populaire sur la matière de ces vases, est celle qu'on trouve déduite assez au long *dans le traité des pierres gravées* de Mariette, qui prétend que c'étoient des porcelaines de la Chine. Mais tous ceux qui, depuis Cardan et Scali-

(*) Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, t. XXIII, page 122. Cette évaluation du talent à 4500 livres ne doit point être regardée comme exacte à beaucoup près.

ger, ont embrassé ce sentiment absurde, n'ont pu le défendre contre les moindres objections qu'on leur a faites.

Les Romains, loin de donner une somme exorbitante pour acquérir les porcelaines de la Chine, telles que celles que nous connoissons aujourd'hui, n'eussent pas même voulu les acheter, ni les introduire parmi leurs meubles, à cause des dessins ridicules et grossiers dont elles sont chargées, ce qui eût produit un horrible contraste avec les ouvrages grecs. Il n'y a d'ailleurs point un seul Auteur ancien qui ait jamais dit qu'on tiroit les murrins de quelque contrée inconnue comme l'étoit alors la Chine. On assure qu'ils se trouvoient en différens endroits de l'Orient, en Perse, plus particulièrement dans la Caramanie, dans l'Inde et la Thébaïde; mais ceux de cette dernière province étoient spohistiqués, c'est-à-dire produits par une composition qui imitoit le murrin, quoiqu'elle fût d'une nature différente.

C'est en vain qu'aujourd'hui on recherche dans les cabinets les plus riches et les plus fournis d'antiques : on n'y trouve rien qui ressemble à ces célèbres vases, et il en est de même en Asie, où l'on ne les connoît plus. La Caramanie, nommée actuel-

lement *Kerman* , ne produit de nos jours qu'une espèce de pierre lardite , des belemnites , et il y existe une fabrique de porcelaine dont la pâte donne dans le roux , et qui est de beaucoup inférieure à celle du Japon : comme c'est néanmoins cette province qui a fourni les plus beaux murrins , et une espèce précieuse d'alabastrite , il seroit à souhaiter que les Anglais et les Hollandais , qui ont des résidences et des loges à Bender-Abassi , à Ormus et à Gomron , voulussent faciliter à quelques naturalistes le moyen d'examiner les productions du *Kerman* et d'une partie du *Fars*. Il se peut même que ce terme de *murrin* , qui doit être écrit sans aspiration , et qui n'est ni grec , ni latin , subsiste encore dans quelques endroits de la Perse méridionale.

Il n'y a qu'à lire même superficiellement le second chapitre du trente-septième livre de Pline , pour s'appercevoir que les murrins n'étoient pas peints ou diaprés avec le pinceau : on y observoit des taches et des veines irrégulières , qui circuloient en ondoyant , et qui donnoient tantôt dans le pourpre , tantôt dans le blanc , et produisoient souvent des nuances où ces deux couleurs étoient plus ou moins fondues.

De toutes les porcelaines que nous connoissons , il n'y en a pas une qui approche de cette description de Pline , et point même celle qu'on nomme *porcelaine craquelée* , où l'on voit une infinité de petites lignes qui se croisent en tous sens , souvent des raies dont l'effet est de faire paroître les vases comme s'ils étoient fendus et fêlés dans toutes leurs parties. Quoique cette espèce soit plus chère et plus rare sans comparaison que l'espèce chargée de figures régulières , elle n'offre néanmoins rien d'agréable aux yeux.

Mais il existe une porcelaine aventurine , qui n'a vraisemblablement jamais été vue en Europe , et dans laquelle il seroit plus tolérable de vouloir retrouver le murrin de l'antiquité. On l'appelle *yao-pien* , c'est-à-dire transmutation : car toute la pâte se convertit tellement , qu'enfin elle ressemble à de l'agate ; mais les Chinois sont hors d'état de faire cette porcelaine , ils ne savent même comment il faudroit s'y prendre pour en approcher. Tout ce qu'on en a appris jusqu'à présent , c'est que de certains vases , et sur-tout ceux qu'on a diaprés en rouge , se changent de temps en temps pendant la cuisson , et deviennent ce qu'on nomme *yao-pien* : cela arrive par hasard , par un caprice de four-

neau, à l'insu et contre le gré des ouvriers : mais il me paroît que ces sortes de pièces , soit par un défaut de la pâte , soit par un feu trop gradué , ont été presque entièrement vitrifiées (1) : de sorte qu'elles doivent se rompre lorsqu'on y verse une liqueur bouillante ; et les murrins au contraire résistoient à l'action du vin ou de l'eau chaude , comme Martial nous l'apprend. (2)

(1) Je suppose que les vases , qui se changent en *yao-pien* , sont de la matière de ceux où il n'entre pas du vrai *pet-untsé* ; mais une autre substance , qui est peut-être beaucoup plus vitrifiable ; et la couleur rouge qui est tirée du cuivre , peut aussi y contribuer. Voici ce que l'on trouve à cet égard dans le mémoire du P. Dentrecolles : « On applique , dit-il , cette » couleur rouge sur la porcelaine lorsqu'elle n'est pas » encore cuite , et on ne lui donne pas d'autre vernis. » Il faut seulement prendre garde que pendant la cuite , » la couleur rouge ne coule pas en bas du vase. On » m'a assuré que quand on veut donner ce rouge à » la porcelaine , on ne se sert pas de *pet-untsé* pour » la former ; mais qu'en sa place on emploie avec le » *kaolin* de la terre jaune préparée de la même manière que le *pet-untsé*. Il est vraisemblable qu'une » pareille terre est plus propre à recevoir cette sorte » de couleur. »

(2) *Si calidum potas , ardenti Murra Falerno
Convenit , et melior fit sapor inde mero.*

D'ailleurs comment a-t-on pu s'imaginer que la porcelaine de l'Asie, qui est actuellement à un prix si bas, eût coûté prodigieusement cher dans l'antiquité, et surtout lorsque les Romains commerçoient en droiture aux Indes Orientales par la mer Erythrée ? Mais, dit-on, les Parthes interceptoient alors les productions et les ouvrages de la Chine, de sorte que les Romains devoient les acheter de la seconde ou troisième main, et suivant une taxe telle que celle qu'on jugeoit à propos de leur imposer ; mais c'est là une erreur à laquelle Guignes a donné lieu, en soutenant que l'empereur Marc-Aurèle avoit envoyé en 166 une ambassade à la Chine pour ouvrir un commerce direct avec cette contrée, et se délivrer de l'espèce de tribut qu'on payoit aux Parthes. Gautier de Sibert a répété, dans une histoire de Marc-Aurèle, ces opinionssi décriées ; tandis qu'il eût pu aisément s'appercevoir que longtemps avant le règne de ce Prince les vaisseaux Romains venoient jusqu'à *Halibothra* sur le Gange, où ils pouvoient négocier sans dépendre des Parthes en quelque manière que ce soit. Les embarcations qui ne vouloient pas doubler le cap de Komorin, fai-

soient , après le débouquement du détroit de *Bab-el-Mandeb* , leur route vers le nord-est , et venoient dans le golfe de Kambaye mouiller à *Berug* ou à *Barygaza* , où les marchands indigènes tiroient les denrées de la Sérique par la voie de terre , c'est-à-dire par la voie de la Bactriane. D'ailleurs parmi ces denrées de la Sérique et de la Cochinchine , il n'est jamais question de porcelaine , ni de rien de semblable. Quant à la Chine proprement dite , Marc-Aurèle , loin d'y avoir envoyé une ambassade , n'en avoit jamais oui parler ; car un géographe , tel que Ptolémée , en a ignoré l'existence , comme cela est démontré par l'erreur qu'il y a dans sa longitude , et le silence profond qu'il garde sur cette région. Enfin du temps des Antonins , on ne connoissoit dans notre Europe que les *Serres* et les *Sines* , peuples qui n'avoient rien de commun avec les Chinois ; et c'est choquer toutes les notions de la géographie que de soutenir le contraire.

L'ouvrage le plus complet et le mieux approfondi que nous ayons sur les vases murins , est sans contredit celui de Christius , qui , à un passage près de Martial , dont il n'a point eu connoissance , produit généralement tout ce qu'on peut trouver sur cette matière

dans les Auteurs de l'antiquité (*); car pour les modernes il les a assez négligés, et ne parle point même de ces détails curieux qu'on trouve dans le glossaire de Ducange au mot *madre*. Au reste, Christius prouve par d'invincibles argumens que les murrins n'ont pas été des porcelaines; mais des pierres qui approchoient du genre de l'alabastrite et de l'onychite. Quant à moi, je pense qu'ils n'étoient point d'une nature calcaire, et que l'art ajoutoit beaucoup à leur beauté: car on peut soupçonner qu'on les clarifioit, non point avec le miel imbu de suc d'if, dont les anciens se servoient pour clarifier presque toutes les pierres précieuses; mais qu'on les renfermoit dans des fourneaux où on leur faisoit endurer un certain degré de feu; tellement qu'on peut à la rigueur laisser subsister le célèbre distique de Properce, qu'on sait avoir tant tourmenté les commentateurs.

Seu quae palmiferae mittunt venalia Thebae;

Murreaque in Parthis pocula cocta focis.

On pourroit traduire ces vers de la manière

(*) Voyez *Joh. Frid. Christii de MURRINIS VETERUM*, liber singularis, Lip. 1743.

Voici le distique de Martial, que Christius a omis:

Nos bibimus vitro, tu Murrâ, Pontice: quare?

Prodat perspicuus ne duo vina calix.

suiivante :

suivante : *les marchandises que Thèbes nous envoie de l'ombre de ses palmiers , et les vases murrins qui ont été cuits dans les fourneaux des Parthes.* Or , comme Propertce s'explique dans un autre endroit de ses poésies , où il dit que les murrins participoient de la nature de l'onix (*), on peut croire que dans le distique qu'on vient de rapporter , il parle à la fois des véritables , qu'on tiroit de la Perse , et des faux qui venoient de l'Egypte.

Après tous ces détails , que nous avons tâché de presser autant qu'il a été possible , la grande difficulté est de savoir comment , et avec quelle matière , les Egyptiens faisoient les faux murrins. On seroit d'abord porté à croire, qu'ils employoient une espèce d'alabastrite gypseuse , c'est-à-dire qui n'est point calcaire , et à laquelle on pouvoit faire essuyer un assez grand degré de feu , pour y incorporer des couleurs : cette pierre se trouvoit en abondance dans les carrières de l'Heptanomide , à soixante lieues , ou à-peu-près ,

(*) *Et crocino nares murrens ungat onyx.*

Propert. lib. III, eleg. 8.

On voit par ce vers combien Propertce étoit éloigné de prendre les murrins pour de la porcelaine.

au-dessous de Thèbes ; mais elle n'approchoit , ni de la beauté , ni de la finesse des alabastrites de la Caramanie (1). On embrasseroit , dis-je , assez volontiers ce sentiment , si Pline , lorsqu'il parle du murrin adultéré , n'assuroit clairement que c'étoit du verre , *vitrum murrinum*. Ainsi les Egyptiens n'altéroient point l'alabastrite de l'Heptanomide , mais employoient des pâtes de verre , avec lesquelles on pouvoit tromper de temps en temps ceux d'entre les Romains qui n'étoient point de grands connoisseurs ; mais on trompoit infailliblement , par ce moyen , des nations assez grossières et barbares , comme les Moscophages , et toutes celles qui habitoient le long de la côte orientale de l'Afrique , depuis la hauteur du quinzième degré , jusqu'aux environs de *Bérénice Epi-dires* ou le cap *Rasbel*. Aussi voyons-nous que la majeure partie des faux murrins passoit dans les ports du golfe Arabique (2) , où les vaisseaux s'en chargeoient pour les porter à ces peuples dont

(1) Les anciens , en parlant de l'alabastrite de l'Egypte , semblent désigner une pierre colorée et calcaire ; mais l'alabastrite ou le faux albâtre des modernes est d'une substance vitrifiable ; et à cet égard nos notions sont beaucoup plus sûres que celles des anciens.

(2) *Peripl. Mar. Erythr.* pag. 145.

je viens de parler , et auxquels ces vases pouvoient servir à contenir toutes sortes de liqueurs , pourvu qu'elles ne fussent ni bouillantes , ni trop chaudes ; car on peut bien croire que les faux murrins ne résistoient pas aux mêmes épreuves que les véritables , qui doivent avoir disparu entièrement par les invasions des Barbares , qui en auront enlevé et brisé une grande partie , et on peut soupçonner que ce qu'il y a de plus précieux en ce genre à Rome , a passé ensuite à Constantinople , où il seroit impossible aujourd'hui de retrouver un seul débris de la statue de verre coloré dans le goût de l'émeraude , qu'on y voyoit au temps de l'empereur Théodose , et qui étoit , suivant la tradition conservée dans Cédrene , (pag. 322 ,) un ouvrage exécuté en Egypte sous Sésostris. Si des monumens d'un tel volume ont été anéantis , il est aisé de se figurer quel aura été le sort des vases murrins , presque aussi fragiles que le verre. Quant à la porcelaine , Caylus croit que les Egyptiens la faisoient assez bien , et pour le prouver , il cite une petite statue , qui porte des caractères hiéroglyphiques peints en noir sur un émail de bleu vif. Mais pour juger sûrement de la matière dont cette pièce a été pétrie , il eût été nécessaire de la rompre :

car il vient de l'Egypte beaucoup de statues semblables , et Montaigne , entr'autres , en a rapporté plusieurs ; mais la couverte n'y cache pas une pâte de porcelaine , ni rien d'approchant : c'est seulement une terre blanche , friable , légère , et telle que celle des vieilles faïences , nommées en Italie , par corruption , *majoliche* , et qu'on recherche à cause de l'idée où l'on est , que Raphaël et d'autres artistes en ont peint quelques vases (*). Mais Raphaël ne paroît jamais avoir touché la majorique ; et le travail de Rubens , en apprêt ou sur le verre , est quelque chose de bien plus certain. Tout cela me fait douter que les Egyptiens aient jamais exécuté en ce genre d'autres ouvrages , que des faïences assez estimées , lorsque par le moyen des particules de *mica* , mêlées dans le vernis , elles sembloient être comme poudrées d'argent ; mais cette fabrique appartenoit à la ville de Naucratis , dans le *Delta* , et étoit , par conséquent , entre les mains des Grecs , dont on ne confondra point les ouvrages avec les vases de *Coptos* dans la Thébaine , et qui ne paroissent

(*) L'ouvrage le plus détaillé qu'on ait par rapport à la peinture de quelques pièces de majorique est un livre italien , intitulé : *Istoria delle pitture in majoliche fatte in Pesaro , e ne luoghi circonvicini*.

point avoir été vernissés, sans quoi on n'auroit pu leur donner une odeur qu'ils conservoient assez long-temps, et qui y étoit sûrement incorporée par des drogues d'une substance étrangère : car les recherches faites sur différentes parties de la minéralogie de l'Egypte, n'ont rien produit de satisfaisant touchant une argile naturellement odoriférante, que Prosper Alpin dit être en assez grande abondance aux environs de la^e Matarée, dont on suppose que l'emplacement répond à-peu-près à celui de l'Héliopolis, située hors du *Delta*.

Maillet a toujours soutenu que les anciens Egyptiens aimoient extrêmement les feux d'artifice et les illuminations ; et en effet, on découvre beaucoup de particularités qui portent à penser que cela est très-réel. Au reste, je ne compte ici pour rien le témoignage d'Elien, puisqu'il n'a fait que copier mot pour mot Hérodote, le seul Auteur qui ait parlé d'un palais illuminé toutes les nuits par l'ordre du Pharaon *Mycerinus*, dont l'histoire me semble être un roman, qui a entraîné les conséquences les plus ridicules, en ce que les Jésuites l'ont inséré dans leurs prétendues relations de la Chine, pour expliquer l'origine de la *fête des lanternes*, sur laquelle on est maintenant beaucoup mieux instruit. Il s'agit

encore , dans Hérodote , d'une illumination qu'il prétend avoir été , une fois par an , générale en Egypte , depuis la cataracte du Nil jusqu'aux bords de la Méditerranée ; quoique , suivant toutes les apparences , elle se soit bornée à la ville de Saïs et à la préfecture Saïtique ; ce qui formoit un canton de peu d'étendue. Cette fête consistoit en un grand nombre de lampes qu'on allumoit à l'approche de la nuit ; mais il est fort difficile de concevoir pourquoi les Egyptiens mettoient dans tous ces vases une certaine quantité de sel , et de quelle nature ce sel peut avoir été (*). On ne sait , dis-je , si par ce moyen ils varioient la couleur de la flamme , ou si par ce moyen ils retardoient la consommation de l'huile , secret qu'il ne seroit pas aisé aujourd'hui de retrouver.

C'est ici l'endroit où je dois entrer dans quelques discussions entièrement neuves , sur la manière dont on imitoit le tonnerre et la foudre , dans la célébration des mystères ; car il est certain qu'on faisoit voir et entendre ces phénomènes simulés aux person-

(*) *Lucernas plurimas accendunt circum circa domos ubi dio : lucernae autem sunt vasa saë et olco plena , quibus super incumbit ellychnium.* Herodot. lib. II.

nes qu'on initioit. Je ne prétends parler en quelque sens que ce soit de ce qui doit s'être passé en Arabie sur le *Gebel-Tour* ; car cet événement est étranger à notre sujet ; mais il faut observer que les Egyptiens ayant les premiers imaginé tout l'appareil des mystères , transportés depuis dans l'Asie et dans l'Europe , doivent être regardés comme les inventeurs du tonnerre artificiel , et de cette effusion de lumière qui paroissoit tout-à-coup au milieu des ténèbres ; au point qu'Apulée en compare les effets à ceux du soleil : car ayant été admis , ainsi que l'on sait , aux secrets Isiaques à Corinthe , il observa assez bien toute la singularité de ce spectacle (*).

S'il étoit vrai , comme on l'a prétendu , que de certains mystères se célébroient dans quelques appartemens du labyrinthe , alors il n'eût point été difficile d'y faire entendre des éclats semblables à ceux de la foudre ; puisque Pline assure que la répercussion de l'air produisoit un bruit épouvantable dans ce bâtiment , dès qu'on y ouvroit des portes ou des soupiraux , qui vraisemblablement en faisoient refermer d'autres ; car sans cela je

(*) *Nocte mediâ , vidi solem candido coruscantem lumine.* *Metamorphos. lib. XI , pag. 1001 ,* édit. Béroal.

ne puis expliquer ce phénomène suivant toute la rigueur des termes employés par ce naturaliste, qu'il faut supposer avoir été bien instruit ; et la description détaillée qu'il donne du labyrinthe le fait penser (1). Quant à Hérodote, on ne voulut point lui permettre d'entrer dans les chambres souterraines où doit avoir été le centre de l'artifice, et la sépulture de ces crocodiles, qu'on nommoit les *Justes*, ou en égyptien *Suchu*, et qu'on a pris pour de petits lézards d'une espèce différente, et laquelle n'est point mal-faisante.

(Quant à la Grèce, j'avois d'abord cru que le bruit qu'entendoient les initiés dans le temple de Cérès Eleusine, venoit de la voûte ou du comble, que Vitruve dit avoir été dans cet édifice d'une grandeur effrayante, *immensi magnitudine*, et construit par un architecte nommé Ictinus (2). Or il n'eût pas été difficile de faire retentir cette partie par le moyen des machines ; mais si l'on peut ici citer l'autorité d'un poème tel que le *rapt de Proserpine*, il est sûr que ce bruit sortoit de quelque excavation pratiquée sous le

(1) *Quarundam autem domorum (in labyrintho) talis est situs , ut ad aperientibus fores tonitru intus terribile exisat.* Lib. XXXVI, cap. 13.

(2) *Vitruv. Praefat. ad lib. VII.*

pavé du temple : car Claudien , après avoir parlé des éclairs qu'on voyoit , ajoute que le mugissement terrible qui succédoit immédiatement , paroissoit partir des entrailles de la terre (*).

Quoi qu'il en soit , les machinistes qui travailloient à ces spectacles mystérieux , ont dû être aussi embarrassés pour faire un tonnerre simulé que pour bien copier les effets de la foudre ; car le comble du ridicule seroit de vouloir que ceux qui assistoient aux mystères ne voyoient et n'entendoient rien de semblable ; mais qu'ils se l'imaginoient , et que la frayeur faisoit en même-temps une égale illusion à leurs yeux et à leurs oreilles. On ne sauroit trop répéter que les anciens nous parlent de toutes ces choses d'une manière qui ne laisse subsister à cet égard aucune ombre de doute. Et le grec Pléthon ,

(*) *Jam mihi cernuntur trepidis delubra moveri
Sedibus , et claram dispergere culmina lucem ,
Adventum testata Dei. Jam magnus ab imis
Auditur fremitus terris , templumque remugit
Cecropidum.*

De rap. Proser. Amstelod. apud Jansson. 1627.

Il faut observer que d'autres éditions de Claudien portent *fulmina* au lieu de *culmina* , et *cecropium* au lieu de *cecropidum* ; mais cette dernière différence n'est point si importante que la première.

en décrivant l'initiation , emploie les termes les moins équivoques de sa langue , comme ceux de *Keraunos* et de *Pyr*, la foudre et le feu (1).

Je dois ici avouer au lecteur que je sens une extrême répugnance à admettre que , dans des temples et même dans des souterrains , on eût fait usage de la machine dont se servoient les comédiens de l'antiquité sur les théâtres , c'est-à-dire du *céraunoscope* , par le moyen duquel on lançoit violemment la foudre sur la scène , d'un endroit nommé le *Bronteion* , où , suivant l'opinion commune , on contrefaisoit le tonnerre , en roulant des pierres dans des vases de cuivre.

Le *céraunoscope* , dont on peut à peine aujourd'hui se former une idée fort claire , doit avoir été une machine très-élevée (2) , et dont l'action a pu être frappante en plein air ; mais dans des temples comme ceux des anciens , qui étoient ordinairement peu exhaussés en comparaison de leur étendue , ce jeu n'eût point été praticable. Quant aux

(1) *Pletho. Schol. ad Orat. mag. Zoroast.*

(2) Voici comme on définit ordinairement le *céraunoscope* et le *bronteion* dans les Lexiques.

Ceraunoscope machina est altissima in scenâ ad instar speculæ ex quâ fulminum jectus exhibebantur.....

vases rangés dans le *Bronteion*, c'est-à-dire, le lieu où l'on contrefaisoit le tonnerre, on ne conçoit pas qu'ils aient pu produire un bruit assez violent sans le secours du feu. Il s'agissoit d'épouvanter les initiés, et on les épouvançoit bien dans les mystères de *Mithra*, en leur mettant une épée nue sur la gorge; mais leur frayeur eût-elle été fort grande, si l'on ne leur avoit fait voir et entendre que les mêmes choses qui se passaient aux yeux de tout le monde sur les théâtres? Ces considérations me portent à penser que, dans les mystères, ces phénomènes étoient beaucoup mieux exécutés et sans comparaison plus terribles à l'aide de quelque composition pyrique, qui est restée cachée, comme celle du *feu grégeois*, qu'on n'a pas retrouvé de nos jours, ainsi que l'on a affecté de le publier pour alarmer toutes les puissances maritimes.

Tandis que Salmonée et Remulus nommé

Bronteion locus est in scenâ ubi conjectis in aenea vasa saxis tonitru simulabatur.

Ainsi le céraunoscope étoit constamment placé dans le bronteion. Au reste, les sculpteurs et les peintres n'ont point copié la foudre qu'ils mettoient dans la main de Jupiter, sur quelque pièce employée dans les machines de théâtre.

Alladius dans le premier livre de Denys d'Halicarnasse , étoient regardés comme les plus impies des hommes , pour avoir voulu imiter les éclairs et le tonnerre , les prêtres et les comédiens les imitoient tous les jours , sans que personne s'en soit scandalisé ; et on ne trouve rien dans l'histoire ancienne qui ait plus approché de la poudre à canon , qu'on n'a pas inventée dans l'Asie même pour l'employer à la destruction de l'espèce humaine , mais pour s'en servir à faire des illuminations , et que nous nommons des feux d'artifice. Il n'est point vrai , quoi qu'on en dise , que le premier essai de la poudre à la guerre ait été fait sur les Tartares Mongols en 1232 , pour les empêcher de prendre la ville de *Kai-fong-fou* , qu'ils prirent cependant. Car si les Chinois eussent été en état , dès le treizième siècle , de faire des armes à feu , on ne voit pas pourquoi ils en auroient ignoré l'usage plus de quatre cent ans après , lorsqu'il s'agissoit de les employer contre les voleurs qui prirent Pékin , et contre les Mandhuis qui prirent la Chine. Mais voici à cet égard un fait décisif : sous le règne de *Tu-tsung* , on eut recours aux lumières du vénitien Marc Paul , pour inventer quelque machine capable de réduire les villes de

Siang-yang et de *Fang-hching* : il ne vint par conséquent point alors dans l'idée des Chinois, attachés en grand nombre au parti des Mongols, d'employer la poudre. On fit à Pékin des balistes, qui étant servies par des mahométans forcèrent toutes les places contre lesquelles elles jouèrent. Au reste, il sera toujours surprenant que le retour de Marc-Paul à Venise fut bientôt suivi et de l'invention de la poudre, et de l'invention des canons en Italie.

Il y a un point qui concerne l'état de la chimie chez les Egyptiens, et qu'on peut dire être couvert de beaucoup de ténèbres. Pline assure qu'un souverain de l'Egypte avoit trouvé le moyen de contrefaire la pierre précieuse, nommée *cyanus*, et qui n'a aucun rapport avec le saphir des modernes; ce que Hill a très-bien prouvé (1). Or, comme les anciens distinguoient leur *cyanus* en mâle et en femelle, Agricola a cru que le procédé dont il est ici question consistoit à rechausser la couleur et à changer les femelles en mâles par leur propre teinture (2). Mais

(1) Voyez son *Traité des pierres de Théophraste*. Le *cyanus* des anciens étoit un *lapis lazuli*.

(2) *Tincturâ ex cyano fœminâ sit mas; primus autem gemmâ illam tinxit rex Aegypti: cristalli*

je n'examinerai pas tout cela , étant convaincu comme je le suis , que Pline s'est trompé , et a confondu une opération avec une autre. On trouve beaucoup plus de lumière dans Théophraste , qui dit que le roi d'Egypte dont il s'agit avoit découvert la méthode de faire du bleu ou du faux azur ; de sorte qu'il n'est point proprement question d'une pierre précieuse , mais d'une substance colorante , pour teindre les faïences , les émaux et les verrès. Quand on voit les ouvriers égyptiens employer des sels alkalis et une espèce de gros sable , alors on ne doute point qu'ils n'aient tiré , comme on fait aujourd'hui , de la substance métallique du cobalt une terre , qui étant mêlée de soude et de silex se vitrifie aisément , et produit ce qu'on nomme maintenant le *bleu d'émail*.

La difficulté est de savoir dans quel temps peut avoir vécu ce Roi , dont le nom n'existe nulle part dans les monumens ; mais c'est une folie manifeste de vouloir que ce soit le premier des Ptolémées , fils de Lagus , avec le-

etiam et vitra sic tinguntur ut speciem cyani exprimant ; sed tactus maxime linguae facile deprehendit fraudem. DE NAT. FOSSILIAM , pag. 623 , col. 1. Ce passage feroit croire qu'Agricola ne connoissoit point le *cyanus* des anciens.

quel Théophraste entretenoit un commerce de lettres ; de sorte qu'il n'eût pas manqué de nommer un monarque qu'il connoissoit particulièrement, et qui méritoit encore d'être connu des philosophes ; ce que peu de princes ont mérité.

Les plus anciens ouvrages de poterie qu'on déterre en Egypte, comme ces petites statues dont j'ai parlé, prouvent qu'on y a déjà employé le bleu de cobalt, dont la découverte va se perdre dans la nuit des temps. D'ailleurs, les Grecs de l'Egypte ne paroissent point avoir dirigé leurs recherches vers de tels objets ; mais plutôt vers tout ce qui concernoit les drogues propres à la médecine, et de certains parfums très-précieux, et dont quelques-uns surpassoient le prix de l'or au poids, à en juger par les précautions qu'employoient les marchands d'Alexandrie pour empêcher leurs ouvriers de voler ; car le soir ils renvoyoient ces ouvriers-là tout nus (*), exactement comme les Espagnols en agissent avec leurs nègres qui exploitent les mines, et avec ceux qui pêchent les perles, auxquels

(*) *At herculè Alexandriae ubi thura interpolantur ; nulla satis custodit diligentia officinas. Subligaria signantur opifici. Persona adjicitur capiti densusque reticulus. Nudi emittuntur. Plin. Lib. XII, cap. 14.*

ils servent de violens vomitifs, dès qu'ils les soupçonnent d'en avoir avalé quelques-unes. On ne conçoit pas comment le prix des parfums a pu être si exorbitant en Egypte, s'il est vrai, comme on le dit, que les Ptolémées y avoient transplanté de l'Arabie l'arbre qui produit l'encens, de même que Cléopâtre y transplanta les baumiers; et c'est là la seule action louable qu'on découvre dans l'histoire de sa vie, d'ailleurs assez chargée d'événemens pour en remplir un volume.

Il paroît que les connoissances chimiques des anciens Egyptiens étoient seulement fondées sur de certaines observations, et non rédigées en théorie ou en système; et je pense qu'on pourroit en dire autant de leur astronomie. L'effervescence froide, produite par le vinaigre et le natron, leur ayant été connue de temps immémorial, cela avoit suffi pour leur donner quelque notions sur la différence des acides et des alkalis; et à force d'observer, ils parvinrent bientôt à savoir que presque toutes les couleurs, tirées du règne végétal, essuient une altération considérable, dès qu'on y mêle de l'un ou de l'autre de ces sels; et là-dessus a été fondée leur pratique de peindre les toiles, dont nous avons parlé dans l'article précédent. Cette
opération,

opération , qu'ils n'avoient point prise des Indiens , comme Amaillhon l'insinue très-mal à propos , (*dans son histoire du commerce et de la navigation des Egyptiens , sous les Ptolémées , page 185.*) ne pouvoit rien produire de bien achevé ; et cependant c'est cette opération même qui les a , suivant toutes les apparences , empêchés d'inventer les moules pour appliquer les mordans ; ce qui eût rendu leurs toiles beaucoup plus belles ; quoique leurs couleurs foncières paroissent principalement avoir été tirées de l'*alkana* et du carthame , qu'on reçoit aujourd'hui de leur pays , sous le nom ridicule de *saffranum*.

Quand on considère le procédé usité actuellement en Egypte pour faire le sel ammoniac , procédé qu'on sait être un véritable travail chimique , dans toute la rigueur des termes ; alors il me paroît que ce n'est ni des Grecs , ni des Romains , ni des Arabes qu'on le tient , mais qu'il a été connu de tout temps ; et c'est le défaut du bois qui y a donné lieu ; car dans l'antiquité , comme de nos jours , les Egyptiens , pour se procurer des matières combustibles , ont dû faire sécher la fiente des animaux frugivores. Or le sel ammoniac sur lequel on a débité tant de choses absurdes , est uniquement tiré de

434 RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

la suie qui s'attache aux foyers où l'on brûle des substances semblables ; et quand le P. Sicard a assuré qu'on y ajoute l'urine de chameau, il étoit moins instruit que le sont les enfans Coptes et Arabes, qui ont vu mille fois cette opération à *Gizeh* et dans plusieurs endroits du *Delta* ; car on la fait en public. On se dispensera d'entrer dans des discussions pour examiner le sentiment de ceux qui prétendent, comme Schmidt, que l'ammoniac de l'ancienne Egypte différoit totalement de celui qu'on y fait présentement. (*) Car si nous n'avons point un seul livre sur la matière médicale, où l'on ait parlé de cette sorte de sel, sans y mêler quelque fable, on peut juger comment les anciens ont embrouillé ce qu'ils en disent.

Quant à l'art d'embaumer les corps, il n'exigeoit point, ainsi que l'on s'imagine, des connoissances chimiques fort approfondies, et quelques observations réitérées ont pu d'abord faire découvrir la durée du temps qu'il falloit laisser à l'action de l'alkali fixe pour pénétrer la peau et la chair, et il n'y

(*) *De commerciis et navigationibus Ptolomaeorum*, pag. 357. Cette dissertation a remporté le prix à l'Académie des Inscriptions, et mérite les plus grands éloges.

a personne qui ne sache que ce terme avoit été fixé pour toujours à soixante-dix jours ; ce qui heureusement ne fournit pas deux mois philosophiques , qui sont chacun de quarante jours ; sans quoi les alchimistes eussent encore voulu découvrir de grands mystères. Ce qu'il y a de plus remarquable au sujet des momies , c'est que plus on avance vers la haute-Egypte , moins on en trouve ; et encore celles que Vansleb prétend avoir été découvertes dans la Thébaïde , étoient-elles très-mal conservées. On sait par le témoignage des anciens que les couleuvres cornues reposoient après leur mort dans le temple de Thèbes ; mais on n'en a jamais déterré le moindre débris. Et en général je doute qu'on ait vu en Europe beaucoup de momies d'animaux tirés de quelque catacombe située au-delà du vingt-sixième degré de latitude nord , tandis qu'aux environs de *Sakara* et de *Busiris* on trouve par milliers des vases qui renferment des ibis. Comme les Européens s'établissent fort rarement dans quelque ville de l'Egypte plus méridionale que le Caire , il est sûr que cela est en quelque sorte cause du peu de recherches qu'on a faites dans les différens cantons de la Thébaïde ; car je ne parle point de l'Ethiopie ,

dont les momies nous sont entièrement inconnues , quoique rien ne fût plus curieux que de retrouver quelques corps humains enveloppés de cette substance , que les anciens ont prise pour du verre , et qui peut avoir été une résine diaphane , et peut-être même une gomme , qu'on sait se trouver abondamment dans cette contrée ; car une partie de l'Arabie , l'Egypte et l'intérieur de l'Afrique , jusqu'au-delà du Sénégal , produisent plus de gomme que le reste du monde connu , parce que l'acacia se plaît singulièrement dans ces régions brûlées ; il y répand sans comparaison plus de substance gélatineuse qu'on n'en obtient des arbres de son espèce plantés sous d'autres climats , et l'extrême rigueur du froid semble produire un effet assez semblable sur les arbres résineux.

Les opinions des savans sont partagées sur les véritables causes de la rareté des animaux embaumés de la Thébaïde : les uns , en faisant quelque violence au texte de Plutarque , prétendent par-là démontrer que réellement les Thébains n'embaumèrent jamais aucune bête ; d'autres pensent que les Pharaons ayant transporté leur cour à Memphis , firent placer aux environs de cette ville , par je ne sais quelle politique , toutes les sépultures des animaux

sacrés ; mais ce sentiment des modernes paroît aussi peu probable que tout ce que les anciens ont dit d'un tribunal établi pour juger les morts , et qui ne peut avoir subsisté de la manière dont on le croit vulgairement. Enfin , l'imagination des Grecs a travaillé beaucoup sur l'histoire de l'Egypte ; souvent ils entrent dans des détails qui semblent porter un caractère frappant de candeur et de vérité aux yeux des lecteurs ordinaires , et qui s'évanouissent comme des rêves , dès qu'on les soumet à un examen rigoureux ; et si l'on n'avoit déjà assez bien prouvé dans le *Mémoire de l'Académie des Inscriptions*, tom. 23 , p. 125 , que de certains procédés qu'Hérodote rapporte touchant la manière d'y embaumer les corps humains , sont impossibles dans la pratique , on pourroit ici le démontrer sans beaucoup de peine. Au reste , je crois entrevoir le véritable motif de la rareté des animaux embaumés de la Thébaïde , dans la difficulté où l'on y a été de s'y procurer , en assez grande quantité , les drogues nécessaires , et dont les meilleures , comme la cédraria et le bitume judaïque , étoient apportées avec les aromates par les caravanes Arabes , qui , ayant dépassé l'isthme de Suez , n'alloient pas plus loin , et s'arrêtoient dans les pre-

nières villes du *Delta*. Car il n'y avoit alors aucune communication entre l'Arabie et la Thébaine par la mer Rouge. Les Egyptiens , loin de naviguer sur cette mer-là , n'avoient point même fait de chemin pour se rendre aux endroits où l'on a vu depuis les ports de *Myos-hormos* , de *Philoteris* et de *Bérénice Troglodytique*. Tout cela étoit pour eux un pays inconnu ou indifférent. Et ce ne fut que dans des temps bien postérieurs à ceux dont il s'agit ici , que les Ptolémées ouvrirent les routes que les Egyptiens avoient tenu constamment fermées. Après cela , on peut bien concevoir qu'il en coûtoit , sans comparaison , moins pour embaumer un corps à Memphis qu'à Thèbes , où il falloit acheter de la troisième ou quatrième main , les drogues venues de l'Arabie.

Outre les mensonges qu'on a à reprocher aux Auteurs grecs dont on vient de parler , il est manifeste que très-souvent ils ont mêlé les chimères de leur propre mythologie avec celle de l'Egypte , et c'est par un effet de cette confusion , que Diodore parle du breuvage de l'immortalité donné par Isis à Orus , quoique les Egyptiens n'eussent jamais entendu parler d'une fable de cette nature. Et tout ce que nous pouvons dire , avec quelque cer-

titude, c'est qu'ils avoient exagéré les vertus du *nephentes*, qu'on sait n'avoir eu rien de commun avec l'ambroisie, et que beaucoup de savans prennent pour l'*opium* thébaïque, exprimé d'une espèce de pavot nommé, dans la langue du pays, *nanti*; car les Egyptiens ne paroissent avoir eu aucune connoissance du *bernavi*, qu'on obtient du chanvre verd; plante qu'on n'a cultivée en aucun endroit de leur pays; mais on a pu y connoître une composition qu'on appelle *berghe*, qu'on fait avec la jusquiame blanche, et dont les princes Arabes de la Thébaïde usoient beaucoup au siècle passé.

Ces drogues produisent toutes le même effet, c'est-à-dire qu'à la longue elles affoiblissent également la mémoire dans ceux qui en font un continuel usage; on voit même en Asie de ces misérables, qu'on y désigne sous le nom de *théraquis*, et auxquels il reste à peine la réminiscence; ce qui est un signe assez infallible d'une mort prochaine.

Ainsi ce qu'on a dit du *nephentes* de l'Egypte, ne peut s'appliquer à l'*opium*, qu'en tant qu'on le prend sans discontinuer un seul jour, et en augmentant insensiblement la dose jusqu'à ce qu'on parvienne à une demi-dragme, et alors il peut tellement faire ou-

blier à un homme l'histoire de sa vie , qu'il ne lui resteroit plus la moindre trace du passé , ni aucune réflexion sur l'avenir. C'est l'art de s'abrutir , et d'approcher le plus qu'il est possible d'une certaine félicité que je soupçonne aux animaux , en ce qu'ils n'ont très-probablement aucune idée de la mort , c'est-à-dire qu'il n'y a point de bête qui sache qu'elle doit mourir , pas même lorsqu'elle voit les cadavres de ses semblables , pas même lorsqu'elle expire ; tandis que cette appréhension agite , trouble et consterne les hommes ordinaires jusqu'au milieu de leurs plaisirs ; car je ne parle point des philosophes , qui sont au-dessus de toutes les alarmes , et dans un état de repos qui est le prix de la vertu.

Il est encore fait mention , mais fort rarement , d'une drogue dont de certains fanatiques de l'ancienne Egypte se frottoient les yeux pour avoir des visions et des extases , telles que les Scythes s'en procuroient aussi jadis , en se balançant avec violence sur une planche suspendue , ou en tournant avec vitesse toujours vers le même côté , usage dont il subsiste des traces bien remarquables parmi les Turcs.

Quelques naturalistes assurent que les Egyptiens dont il s'agit ici , n'employoient que l'en-

cens de l'Arabie ; mais je doute extrêmement que cette résine , appliquée sur les yeux et sur le front , force le sang et les esprits vitaux à monter en abondance vers la tête , et il est beaucoup plus croyable que ces malheureux avaloient quelques grains d'encens ; ce qui produit une espèce de délire dans l'homme , et c'est par ce moyen qu'on étourdissoit les criminels avant que de les conduire au supplice , coutume qui a duré très-long-temps , sans qu'on puisse précisément décider si l'on a bien ou mal fait de l'abolir.

Au reste , l'*opium* thébaïque , le *berghe* , le *bernavi* , et d'autres drogues de cette nature , ne sont point des compositions trouvées par des chimistes qui cherchoient le breuvage de l'immortalité , comme on l'a cherché à la Chine , et dont je dirai des choses assez singulières dans l'instant : car il ne reste plus ici à parler que de ces prétendues inscriptions égyptiennes , dans lesquelles des insensés ont cru voir des choses relatives à la transmutation des métaux.

On nous a conservé trois inscriptions du temple de Saïs ; celle qu'on lit dans Clément d'Alexandrie , est une simple sentence morale ; celle que rapporte Plutarque paroît avoir été corrompue par les Grecs , qui , sui-

vant l'usage établi à Athènes, ont donné un voile à la Minerve égyptienne ; ce que Jablonski dit choquer extrêmement le costume. (*) Ces considérations ont engagé les savans à préférer l'inscription qu'on trouve dans les commentaires de Proclus sur le Timée, et qu'il faut traduire de la sorte mot pour mot.

Je suis ce qui est, ce qui a été, et ce qui sera. Nul mortel n'a soulevé ma robe. Le fruit que j'ai engendré a été le soleil.

Les Egyptiens, suivant le génie et l'usage très-repréhensible de presque tous les Orientaux, avoient personnifié les attributs de la Divinité ; ce que les hommes appellent la sagesse de Dieu, étoit figuré chez eux par la *Neitha*, ou la Minerve de Saïs ; ainsi l'inscription qu'on vient de rapporter concerne la création de l'univers, et le plan préexistant suivant lequel notre monde a été arrangé : car il paroisoit absurde de soutenir qu'un ouvrage régulier et très-compiqué eût été formé sans aucun plan antérieur à sa formation. Il faut être, comme je viens de le dire, un insensé pour vouloir entrevoir en tout ceci

(*) *Pantheon AEgyptic. Tom. I, pag. 66.* L'observation de Jablonski n'est pas si bien fondée qu'elle le paroît, lorsqu'on réfléchit au voile d'Isis, sur lequel celui de la Minerve d'Athènes peut avoir été copié.

quelque rapport avec les opérations des Alchimistes , qui nous parlent encore de la colonne d'Osiris , dont Diodore de Sicile , (*Biblioth. liv 5.*) donne l'inscription tellement conçue , que je n'y ai pu découvrir une seule idée égyptienne ; elle commençoit par ces mots : *Je suis fils de Saturne , le plus jeune des Dieux.* Or , jamais les Egyptiens n'avoient entendu parler de Saturne , divinité absolument étrangère à leur mythologie ; et ce seroit bien pis , si l'on disoit que par ce mot de *Saturne* , il faut entendre leur *Phtha* , ou le Vulcain , qui , loin d'être le plus jeune des Dieux , passoit pour le plus ancien de tous , suivant les traditions allégoriques sur lesquelles jamais les prêtres n'ont varié. Cette observation est plus que suffisante pour démontrer que ce sont des Grecs qui ont forgé l'inscription qu'on lisoit sur la colonne d'Osiris , érigée en Arabie dans la ville de Nysa ; quoique jamais l'ancienne géographie n'ait connu de ville de Nysa en Arabie. L'expédition d'Osiris , qu'on sait être la même que celle de Bacchus , n'a rapport qu'au cours du soleil , et aux différens effets produits par la chaleur de cet astre. On se dispensera après cela d'entrer dans des détails touchant la colonne d'Isis : car quoiqu'on y distingue un

style et des expressions qui se rapprochent beaucoup davantage du goût oriental, il en est de cette inscription égyptienne comme de cinquante autres, qui ont été plus ou moins altérées par l'ignorance ou la hardiesse des traducteurs.

Ce sont principalement les jésuites qui ont tâché de nous dépeindre les Chinois comme des alchimistes déterminés, dans les premières relations qu'ils publièrent touchant ce peuple; et comme chez lui le prix de l'or n'est point, à beaucoup près, aussi haut qu'en Europe, les missionnaires ne manquèrent pas de dire qu'il avoit, sur-tout, cherché le secret de faire de l'argent. Le P. Martini, Liv. XI, n'a point eu honte d'assurer que l'empereur *Hoangti*, qui n'a vraisemblablement jamais existé, travailloit fort bien, et avec le plus grand succès, dans un laboratoire situé sur le lac *Yotang*, dans la province de *Setchuen*, à peu de distance de la ville de *Pukiang*. Et ce qu'il y a de réellement surprenant, c'est que le P. Kirker, homme capable de tout rêver et de tout croire, a rejeté ce fait comme une fable, dans son *monde souterrain*, ouvrage qu'on sait d'ailleurs être rempli des plus puériles chimères.

Là-dessus le médecin Cleyer entreprit de

faire des recherches à la Chine , et il attesta à son retour , qu'il n'avoit pu trouver dans tout ce pays un seul alambic (*). Mais la figure de ces machines peut beaucoup varier ; et à peine en reconnoît-on la forme primitive dans ces tuyaux que les Tartares ajustent sur des vases remplis de lait de jument , dont ils ont su tirer la partie la plus volatile longtemps avant qu'on eût distillé quelque liqueur que ce soit en Europe , où l'on ne croit pas que l'esprit de vin ait été connu avant l'an 1200 ; époque qui m'a néanmoins toujours paru incertaine.

Les missionnaires , qui ont écrit sur la Chine dans des temps postérieurs , prétendent que ce n'est que depuis *Loakium* , qu'on s'y est appliqué à l'alchimie , et que ce sont principalement les disciples de cet homme assez obscur , qui ont répandu ce goût dans différentes provinces de l'Empire. Mais comme on connoît l'acharnement des jésuites contre les *Tao-essé* et contre les bonzes , et celui des bonzes et des *Tao-essé* contre les jésuites , il est de la prudence et de l'équité de se défier

(*) *Medicina CHINENSIIUM ex pulsibus et lingua*, in-4^o.

de tout ce que l'esprit de parti a fait dire à ces différens ordres de religieux. Et on peut juger si la soif de l'or n'avilit pas extrêmement le cœur de l'homme , puisque les avares mêmes se la reprochent les uns aux autres comme un crime inexpiable.

Voici la véritable origine de toutes les fables dont on vient de rendre compte. Il est vrai que les Chinois ont cherché le breuvage de l'immortalité dans des siècles antérieurs à notre ère ; et cette folie superstitieuse leur vient des Tartares leurs ancêtres , qui ont tâché de se rendre immortels dès le temps de la plus haute antiquité. Et il n'y a personne qui , en lisant ce qu'Hérodote (liv. 4) et Strabon (liv. 7) rapportent de certains Scythes , ne reconnoisse d'abord la liaison qu'il y a entre toutes ces choses : Hérodote même entre dans de plus grands détails , en décrivant la coutume adoptée chez une nation gétique ; et il a été bien prouvé que cette nation suivoit la religion du Grand-Lama , qui a été aussi surnommé *l'immortel* par quelques voyageurs d'Europe ; quoique ce titre de dalai-lama ne signifie proprement que prêtre universel , dont le pouvoir est aussi étendu que l'Océan : car dans la langue mongale , la mer

s'appelle *Dalai* (*). Danville dit, dans sa géographie ancienne, qu'on ne retrouve aujourd'hui, ni en Europe, ni en Asie, ces hommes singuliers indiqués, dans le texte grec de Strabon, par le nom d'*Abioi*. Mais je doute qu'on puisse retrouver actuellement beaucoup de peuplades tartares par les seuls noms que leur ont donné les historiens et les géographes grecs : ces grands corrupteurs des appellations nationales ont répandu d'épaisses ténèbres sur toute la surface de l'ancien continent, pour rendre leur style plus harmonieux. D'ailleurs Danville auroit pu s'apercevoir que les *Abii* ne nous sont pas présentés comme une peuplade, mais comme une société; et cela est bien sûr, lorsqu'on réfléchit qu'ils contractoient rarement des mariages. S'il y a eu plus de treize cent ans avant notre ère des moines parmi les Tartares connus sous le nom de *lamas*, on peut croire que c'est à eux que se rapporte cet amour du célibat et cette austérité dans les mœurs, que les anciens ont unanimement attribués à de certains Scythes, auxquels nous ne connoissons point de tels penchans, si l'on en excepte les lamas,

(*) *Fischer de origine Tartarorum*, pag. 76.

qui font vœu de chasteté ; ce qui , dans la rigueur des termes , ne signifie autre chose , sinon qu'ils renoncent au mariage légitimement contracté ; car chez eux le célibat entraîne de grands désordres. Là où il y a beaucoup de voleurs, dit Montesquieu , il se commet beaucoup de vols.

Je pense que le système de la métempsy-cose a fait imaginer qu'on pouvoit se rendre immortel , c'est-à-dire , qu'on pouvoit mettre son ame en état de passer d'un corps humain dans un autre corps humain pendant une suite de siècles innombrables sans passer par celui des bêtes immondes , ou par celui des plus foibles insectes. Ensuite il est survenu , comme cela arrive toujours , des charlatans qui ont expliqué dans un sens purement physique ce qui devoit s'entendre dans un sens purement moral. Alors on ne crut plus que la justice , la charité , le travail étoient des vertus ou des qualités nécessaires ; mais qu'il falloit découvrir des plantes qui pussent opérer directement sur les organes , et leur donner de l'indestructibilité.

Il ne fut point difficile à des imposteurs d'inculquer des idées si flatteuses et si extravagantes à des hommes grossiers , et à des
princes

Princes qui , depuis que le monde existe , ont été la dupe des plus absurdes projets et des plus folles espérances.

Quoi qu'il en soit , les Scythes , connus plus particulièrement sous le nom de *Sacques* , infectèrent les Persans de leur opinion touchant cette immortalité qu'on peut se procurer par le moyen de certains végétaux ; et les recherches des mages de la Perse se dirigèrent sur-tout vers un arbuste appelé *hom* , et qu'on croit être le même que celui dont parle Plutarque (*au traité d'Isis et d'Osiris*) , sous la dénomination corrompue d'*omomi* , et qu'il dit avoir été employé par les Persans dans des sacrifices très-superstitieux. Il se peut que les fables des Grecs au sujet de l'ambrosie , dérhoient de cette admirable doctrine des mages ; car parmi les fables grecques on en trouve plusieurs qui leur venoient de l'Orient , et même de l'Inde. Les choses bizarres qu'on lit dans la comédie des oiseaux d'Aristophane touchant l'alouette , et vraisemblablement celle qui est huppée , sont mot pour mot conformes à ce que les anciens Indiens ont écrit de la huppe , que Mahomet a aussi jugé à propos de mettre dans l'alcoran , où l'on dit que cet oiseau découvre les sources et les veines d'eau au travers

des terres qui les cachent. Et c'est une grande honte pour le dix-huitième siècle qu'on y ait renouvelé de si monstrueuses absurdités par rapport à je ne sais quels enfans de France et d'Autriche, et cela dans l'instant même que je composois cette section, sans avoir eu la moindre connoissance de la lettre que Lalande a publiée depuis.

D'autres Scythes, qui avoient d'abord séjourné dans le Thibet, portèrent à la Chine la chimère du breuvage de l'immortalité; et on dit que l'empereur *Schi-chuan-di*, qui monta sur le trône en 251 avant notre ère, voulut absolument prendre de cette liqueur; mais les imposteurs auxquels il s'adressa furent assez habiles pour lui persuader qu'il n'y avoit aucune vertu dans la plante *pusu*, que produit la province de *Huquang*; qu'on la croyoit à la vérité assez forte pour faire rajeunir; mais qu'on n'en connoissoit pas d'exemple bien avéré, et qu'enfin, dans toute l'étendue de la Chine, il ne croissoit aucun végétal propre à en extraire le breuvage de l'immortalité: mais qu'il falloit chercher de telles racines dans la Tartarie ou dans des îles situées à l'Orient de la Corée, où on les trouveroit infailliblement. Là-dessus *Schi-chuan-di* fit équiper un navire qu'il envoya vers

le Japon pour y examiner les productions du règne végétal ; mais ceux qui entreprirent ce voyage ne jugèrent pas à propos de revenir. Et nous avons eu des historiens assez imbécilles pour prétendre que c'est par l'équipage de ce vaisseau ou par cette colonie que le Japon a été peuplé : aussi les habitants, dit le P. Duhalde, s'y font-ils encore gloire aujourd'hui de descendre des Chinois. Mais comment ose-t-on répandre en Europe des fables si grossières ? puisque les Japonais savent indubitablement qu'ils ne descendent point des Chinois ; et ils ont tant de mépris pour le jargon de la Chine, qu'ils l'appellent la *langue de confusion*, où les plus habiles ont souvent peine à se faire comprendre les uns aux autres (*).

Vers l'an 157 avant notre ère, un autre empereur de la Chine, nommé *Ven-ti*, prit des précautions beaucoup meilleures que celles de *Schi-chuan-di*, pour se procurer le breuvage de l'immortalité : il le but en secret, et expira à la fleur de son âge. Quarante ans

(*) Boysen suppose que l'empereur *Schi-chuan-di* n'avoit que des vues de commerce, lorsqu'il envoya une colonie aux îles du Japon. Mais on ne peut guères parler positivement de tout ce qui s'est fait à la Chine, deux ou trois cent ans avant notre ère.

après l'empereur *Wou-ti* parvint encore à se procurer une drogue de cette espèce ; mais comme il tarda trop à la prendre , un courtisan la lui vola , à ce que disent les historiens chinois , qui ont souvent inséré dans leurs annales des contes dignes des *mille et une nuits*. Tout ce qui s'est passé depuis cette époque dans l'intérieur de la cour , par rapport à ces extravagances , a été tenu fort secret , et il n'en a rien transpiré pendant plusieurs siècles.

Quant à ces personnages , qu'on nomme *Laokium* et *Confucius* , ils nous sont trop peu connus , pour qu'on puisse déterminer s'ils se sont aussi appliqués à la magie et à la recherche des qualités surnaturelles des végétaux. C'est sans le moindre fondement que dans un roman , qui a paru en Europe sous le titre d'*Yu le grand* et *Confucius* , on attribue à ce dernier des connoissances dans la chimie , et même dans l'astronomie , quoique ni de son temps ni plus de dix-sept cent ans après sa mort , aucun calendrier de la Chine n'ait été exact ; et les premiers de cette espèce qu'on y ait vus , furent dressés par des savans étrangers , amenés par le conquérant *Koublai* , sous le règne duquel tout ce pays changea de face , comme on le

verra fort clairement dans la section suivante , qui est à la tête du second volume.

Nous devons maintenant rendre compte de quelques événemens qui paroissent revêtus de la certitude , parce qu'ils sont arrivés dans un temps où l'histoire étoit absolument un cahos d'absurdités et de mensonges mêlés de peu de vérités. En 820, après notre ère , un misérable empereur de la Chine , nommé *Hien-song* , prit le breuvage de l'immortalité , et expira plus promptement que si l'on eût percé son cœur avec un poignard ; ce qui a fait soupçonner que les eunuques , qui étoient alors les vrais souverains de l'empire , avoient répandu du venin dans sa coupe ; mais ce soupçon , que je ne sens pas beaucoup de répugnance à admettre , n'est cependant point absolument fondé. Car une potion de cette nature a pu être extraite d'herbes malfaisantes et de drogues , que ceux qui les employèrent ne connoissoient pas. Et cela est d'autant plus croyable , que trente ans après ce fatal accident l'empereur *Suen-tsong* , qui but encore une liqueur semblable , en contracta une maladie qui le conduisit au tombeau à pas précipités ; et on croit que l'empereur *Wou-tsong* en étoit mort aussi en 846.

Ces faits éclatans, parvenus à notre connaissance, peuvent donner une idée de ce qu'il doit y avoir eu d'hommes obscurs parmi le peuple empoisonnés par cette manie, qui étoit dans sa force lorsque les Tartares Mongols envahirent la Chine; et comme ces conquérans firent tout ce qu'il fut possible pour policer leurs nouveaux sujets, il y a bien de l'apparence qu'ils recherchèrent les livres qui traitoient du breuvage de l'immortalité, et les firent jeter au feu: quoique de certains chroniqueurs prétendent qu'on ne brûla ces ouvrages, vraiment dignes de l'être, qu'en 1388; ce qui n'est nullement probable, et il y a en cela une erreur de quelques années; car dès que la dynastie des *Yuen* fut éteinte et la domination des Tartares Mongols anéantie, les Chinois recommencèrent à travailler à leur élixir: en 1564 l'empereur *Kia-tsing* le but, en mourut, et c'est là la dernière victime dont l'histoire nous ait conservé le nom.

Il est presque inutile d'avertir que tous ceux qui se déterminent à faire usage de ces drogues, les accompagnent de cérémonies superstitieuses et suppléées par des moines: et qu'enfin ils se soumettent à des pratiques

magiques , vaines , pitoyables , et auxquelles on peut appliquer ces expressions de Tacite :

Stolida, vana ; si mollius acciperes , miseranda.

Telle a été la démence incorrigible d'un peuple que les Jésuites ont tâché de représenter aux yeux de l'Europe comme une société de philosophes ; mais il y a bien de l'apparence que jamais les Jésuites n'ont su en quoi la vraie philosophie consiste. Et d'ailleurs ils se sont contredits eux-mêmes dans leurs relations de la manière la plus palpable. Le P. Trigault, qui se trouvoit à Pékin avant la conquête des Tartares Mandchus, assure qu'on ne connoissoit alors dans cette ville que très-peu de mandarins et de magistrats dont l'esprit n'eût été infecté et corrompu par cette folie (*).

Comme ce n'est point proprement sur les terres de la Chine que doit croître la plante la plus spécifique, il y a bien de l'apparence

(*) *Et quidem in hac regiâ Pequinensi, in quâ degimus, pauci sunt omninò Magistratus, Eunuchi, caeterique Primores, qui non hoc insaniae morbo laborant. Et quoniam non desunt discipuli, ita neque magistri ; superioribus tanto cariores, quanto immortalitatis per se majus est studium, et acrioribus igniculis excitat ambientes.* Exped. apud Sinaas, pag. 102.

que la réputation dont jouit le *jaen-saem*, qu'on tire de la Tartarie et de la Corée, n'est fondée que sur l'usage qu'on en a d'abord fait dans le prétendu breuvage de l'immortalité, ainsi que je l'ai déjà insinué en parlant de cette racine dans l'article qui concerne le régime diététique; car enfin il est possible que les Chinois aient fait des découvertes utiles sur les végétaux en cherchant le *pusu*, le *kx-y* et d'autres chimères de cette espèce.

Quant à de véritables chimistes, il n'y en a point à la Chine, et on ne trouve dans les pharmacies de ce pays que des graines, des herbes et des racines, soit fraîches, soit desséchées, et jamais des liqueurs distillées, de sels factices, ni en un mot aucune préparation chimique. Ce sont les feux d'artifice qui ont fait soupçonner que ce peuple possédoit des connoissances fort étendues dans la pyrotechnie; mais si cette supposition devoit avoir lieu à son égard, elle seroit beaucoup plus fondée à l'égard des Persans, dont les feux d'artifice surpassent ceux de la Chine. Et cependant on ne sauroit dire qu'ils ont été instruits par des Européans, puisqu'ils emploient de certains procédés inconnus en Europe même.

Il faut que la poudre à canon ait été trouvée par différentes nations de l'Asie, situées à d'immenses distances les unes des autres, sans quoi nous ne verrions point les Achemois en réclamer l'invention tout comme les Thibétains ; et il se peut qu'en réduisant à sa juste valeur ce que dit Marc-Paul, de quelques prétendus prodiges opérés par les Lamas, on trouveroient qu'ils ne se servoient que de la poudre.

S'il est vrai que le salpêtre est extrêmement abondant dans le Thibet ; s'il est vrai, comme de certains voyageurs le prétendent, qu'en quelques endroits la terre y est couverte d'efflorescences qui s'élèvent comme l'herbe, il y auroit une raison naturelle pourquoi on y a connu depuis long-temps la détonation et la grande inflammabilité de ce sel, qui, par lui-même, comme Lémery le prétend dans son cours de chimie, pag. 433, ne produit point de flamme dans des creusets rougis ; mais le soufre et le charbon qui s'y mêlent, lorsqu'on le jette dans un feu de bois, suffisent pour occasionner de tels effets. On assure qu'au Pégu le salpêtre croît encore plus copieusement dans les campagnes qu'au Thibet même, et il y est dans un état de pureté si grand, qu'on peut l'employer sans qu'il soit

nécessaire de le raffiner. Au reste , il est difficile de savoir par le moyen de quel peuple les Chinois sont parvenus à connoître la poudre ; car si c'étoit une découverte qu'eux-mêmes eussent faite , il est indubitable que leurs annales en indiqueroient à-peu-près l'époque ; mais on n'en trouve pas le moindre mot , et il n'est point vrai qu'il en soit parlé dans le livre intitulé *San-tse ping-fa*, au chapitre qui traite *des cinq manières de faire la guerre par le feu*, et où l'on ne voit autre chose , sinon les pratiques des incendiaires réduites en règle , et ce n'est point là le seul endroit de cet ouvrage sur lequel nous ayons dû faire un cri ; car il contient différentes maximes diamétralement opposées au droit des gens , opposées au droit de la guerre et de la paix.

Le silence que les Chinois ont gardé sur l'invention de la poudre , s'étend également sur celle de la porcelaine. Le P. Dentrecolles, qui a fait des recherches sur les lieux , qui a interrogé les ouvriers dans les fabriques , qui a feuilleté différentes chroniques particulières, n'a jamais pu rien apprendre à cet égard ; comme si dans ce pays on eût affecté de supprimer les époques les plus intéressantes de l'histoire des arts , qu'on prétend y avoir dé-

couverts : ce qui a fait naître de grands soupçons. Et on ne parviendra jamais à la connoissance de quelque vérité importante , si l'on ne prend des informations dans trois endroits différens de l'Asie : d'abord aux Indes , et principalement à *Benarez* ; ensuite à *Balk* et à *Samarcand* , où l'on suppose qu'il existe des pièces recueillies par des gens de lettres , qui étoient en correspondance avec les astronomes , les géographes et les architectes que Koublai-Kan appela à la Chine. Le dernier endroit , et le plus intéressant de tous , est *Brantola* , où résident les Grands-Lamas : comme la succession de ces pontifes a été fort régulièrement suivie pendant un long laps de siècles , il n'est presque point possible que leurs archives ne renferment quelques documens qui pourroient répandre beaucoup de lumière sur différentes parties de l'histoire chinoise. Mais il faudroit pour cela savoir exactement la langue du Thibet , tandis que l'Arabe suffiroit pour les recherches qu'on voudroit entreprendre à *Samarcand* et à *Balk*. La difficulté de pénétrer au Japon , et de s'y fixer pendant quelques années , fait qu'on ne pense pas au projet d'y envoyer des savans. Quant aux Jésuites Français de *Pékin* , les fragmens qu'ils envoient de temps en temps à leurs

correspondans d'Europe , sont des pièces de nulle importance ; et on ne sauroit dire combien peu l'ouvrage intitulé , *l'art militaire des Chinois* , par le P. Amiot , a répondu à l'idée qu'on s'en étoit formé avant qu'il eût paru. Je soupçonne ce Missionnaire d'avoir été très-peu versé dans les matières qu'il a traitées ; et ce qui a semblé surprenant , c'est qu'il assure qu'à la Chine , chaque soldat fait lui-même sa poudre , tant celle qui sert à la charge que celle qui sert aux amorces.

Les fusils dont les Chinois font aujourd'hui usage , ont été indubitablement copiés sur des mousquets à fourchette, tels qu'en portoient les Portugais et les Espagnols vers la fin du quinzième siècle, et dont les premiers modèles ont apparemment été envoyés de *Macao* , dans l'intérieur de la Chine.

Ce sont des machines mal imaginées , gênantes , qu'on allume avec des mèches, qu'on appuie sur une espèce de pied qui tient au corps de l'arme ; d'où il résulte qu'on ne peut y former les lignes de trois rangs de fusiliers , qui s'embarrasseroient trop les uns les autres : et il y a de l'apparence qu'on renforce les lignes par des gens armés d'arcs et de flèches. C'est néanmoins cette mauvaise espèce d'arquebuse qui paroît avoir fourni aux Tartares

Mandhuis l'idée d'une arme à feu fort meurtrière , et laquelle étant jointe à leurs canons de campagne , qui sont très-aisés à transporter , a pu réduire les *Eleuths* , et faire de l'empereur *Kien-long* un conquérant , qui possède plus de terrain que n'en parcourut jamais *Gengis-Kan* : car on suppose qu'il est maître de la troisième partie du continent de l'Asie ; et dans ce vaste empire , il n'y a presque pas un soldat Chinois , toute la milice de la Chine étant composée de Tartares. Quelques princes foibles et indolens , qui surviendront bientôt dans la dynastie actuellement régnante , renverseront cet édifice plus promptement qu'on ne l'a élevé.

Les Chinois assurent qu'ils ne sauroient employer des pierres à leurs fusils , parce que , par un effet du climat , les pyrites y deviennent humides au point de ne pouvoir tirer une seule étincelle de l'acier ; mais comme on n'a rien observé de tel dans les armes à feu apportées de Russie à Pékin (*), je crois que c'est une fiction , par laquelle ils tâchent d'excuser le peu d'industrie de leurs armuriers , qui sont hors d'état d'exécuter les dif-

(*) Voyez *Antermony* , journal d'un voyage fait à Pékin , tome I , page 307. On porte des pierres de fusil de l'Europe à la Chine , en grande quantité.

férentes pièces de la batterie ; de sorte qu'on s'y voit dans la nécessité de faire usage de mèches.

Ce qui supposeroit le plus de connoissances chimiques dans les Chinois , c'est l'emploi qu'ils font d'une infinité de substances pour colorer la porcelaine. Mais on ne sauroit croire avec quelle simplicité ils opèrent ; et ce n'est proprement que pour tirer le rouge d'une espèce de couperose qu'ils se servent de deux creusets. Toutes les autres couleurs sont des matières , qui, comme l'azur , n'ont besoin que de recevoir une simple torréfaction , ou une calcination dans des fourneaux ordinaires.

Du reste , ils ne connoissent ni l'eau-forte ni l'eau régale : tellement que le peuple , qui doit faire purifier son argent pour payer les impôts et les douanes , perd l'or qui pourroit y être mêlé. Car leurs affineurs n'emploient que la coupelle , et ne sauroient , faute d'eau-forte , procéder au départ , la seule opération qui sépare l'or d'avec l'argent. Ce seroit une tyrannie insupportable de la part du gouvernement de ne vouloir recevoir dans les caisses du souverain que du métal purifié , si l'extrême friponnerie des Chinois ne rendoit cette précaution absolu-

mment nécessaire; et c'est leur faute, lorsque l'argent, qui sort des coffres de l'Empereur tel qu'il y est entré, reçoit un aloi dans le commerce. Or il y a de cet argent dans le commerce qui a perdu la neuvième ou la dixième partie de sa valeur intrinsèque. L'établissement d'une autre monnaie que de celle du cuivre est, selon tous les politiques de ce pays, une chose impossible, parce que cela feroit naître une multitude, ou pour mieux dire une nation entière de faux monnoyeurs. Mais ce malheur ne seroit point à craindre, si les mandarins et les magistrats étoient des hommes de probité, et sur la foi desquels on pût se reposer : car s'ils ne connoissent pas avec les faux monnoyeurs, on les empêcheroit de devenir assez redoutables pour entraîner la combustion de l'empire. D'ailleurs il se commet, au moyen de la méthode actuelle, plus de fraudes et de malversations qu'on ne pourroit le dire; comme cela est assez démontré par l'existence de l'argent, que les Tartares nomment *marsea insa*, et que les Chinois ont altéré au point qu'il ne vaut pas à vingt pour cent près l'argent qui sort du trésor impérial : or ceux qui n'ont point

de bonnes pierres de touche , ou qui ne savent pas bien lire , comme les gens de la campagne , prennent ce métal pour plus qu'il ne vaut. Quelques personnes ont cru que les Chinois sont hors d'état de graver des coins d'acier , puisqu'ils coulent même leur monnoies de cuivre ; mais si c'étoit là le seul obstacle qui arrêât chez eux l'introduction des espèces d'or et d'argent , on pourroit y appeler des graveurs d'Europe , et d'ailleurs ils savent fort bien contremarquer les pièces de fabrique étrangère qui ont cours dans le commerce de Canton.

Ce qu'on vient de dire des précautions propres à diaprer la porcelaine , doit s'entendre aussi de celles dont on use pour teindre les étoffes de soie , et même des lames de corne destinées à faire des lanternes , pratique déjà connue des Romains au temps de Plaute. Mais il seroit à souhaiter qu'on pût démontrer , par des monumens historiques , que dans l'antiquité les étoffes de la Chine étoient déjà ce qu'elles sont aujourd'hui.

Les savans disputent beaucoup sur la nature de la soie qu'on recevoit jadis de la Sérique ; et à ne suivre que les notions que
les

les Autens nous ont laissées , ce n'étoit qu'un fil fait par des vers sauvages , qui travailloient sur les arbres dans l'Igour , et dont les vers apprivoisés ou domestiques descendent indubitablement. Mais loin que cette soie de la Sérique eût reçu une belle teinture avant que d'être apportée dans l'Occident , je trouve au contraire que c'est dans l'Occident qu'on la teignoit , soit avec la pourpre de Tyr , soit avec d'autres couleurs précieuses (*).

Il est vrai qu'on tire encore maintenant de la Chine beaucoup de soies crues , qui ont cet œil ou ce teint jaunâtre que Claudien appelle *luteus* ; mais si les anciens eussent connu les belles étoffes teintes de ce pays , il est plus que probable qu'ils en auroient parlé dans leurs ouvrages , où l'on ne trouve pas un mot qui y soit relatif , non plus qu'à la porcelaine , dont on ne voit

(*) *Tribuere colorem*

*Phanices , Seres sub tegmina. Claud. de IV. Cons.
Hon.* Ce Poète dit encore ailleurs :

*Pars infecta croco velamina lutea Serum
Pandite.*

Lucain , en décrivant le voile de soie que portoit Cléopâtre , dit qu'il avoit été teint de pourpre de Sidon.

Tome IV.

G g

d'ailleurs aucun fruste , aucun débris dans tout ce qui se déterre à Rome , et dans les autres villes de l'Italie , comme Winkelman l'avoit déjà observé , en combattant la fausse opinion de Mariette sur les vases murrins (*). De tout cela il paroît résulter que , vers le temps dont on parle , les Chinois n'avoient presque aucune communication avec leurs voisins , ou que les arts n'étoient pas encore portés chez eux à ce degré , où on les a vus depuis la conquête des Tartares Mongols. Une découverte qui n'a , à la vérité , aucun rapport direct à la chimie , mais dont ils se glorifient extrêmement , est celle du papier ; qu'ils assurent avoir été faite sous le règne de *Ven-ti*. Quand ensuite on leur demande de quelle matière étoient fabriqués les livres qu'ils disent avoir été brûlés long-temps auparavant et sous le règne de *Schi-chuan-di* , alors ils sont déconcertés et ne savent que répondre ; car ils n'oseroient mettre en fait qu'on a connu chez eux l'usage du vélin , ni avouer non plus que les prétendus livres brûlés sous *Schi-chuan-di* , n'étoient que des tablettes de bambou ou des

(*) Descript. des pierres gravées de Stosch. *Class. V.*

morceaux de bois. Nous ne prétendons pas ici tirer les Lettrés chinois de leur embarras ; mais il est possible qu'anciennement ils aient eu des livres faits d'étoffes de soie , et en ce cas on a eu très-grand tort d'y substituer la plus mauvaise espèce de papier qu'on puisse imaginer , puisqu'un volume dont les feuilles seroient de taffetas ou de satin , durerait cinq ou six fois plus long-temps que le papier , sur lequel les Lettrés font imprimer aujourd'hui leurs ouvrages (*).

(*) Le P. Duhalde (*Descript. de la Chine*, t. I, page 350,) dit que dans les temps antérieurs au règne de *Ven-ti*, qui mourut en l'an 157 avant notre ère, les Chinois écrivoient avec des clous ou des pointes de fer sur des feuilles d'arbres et des écorces. Mais d'où le sait-il ?

D'ailleurs, quelle idée peut-on se former d'une écriture faite avec des pointes de fer sur des feuilles, quand même ce seroient celles d'aloës ou de bananier ? Il faut supposer que des écorces de certains arbres ont pu être enduites de cire ou de mastic, où l'on gravoit avec des stylets. Ainsi c'est parler improprement, lorsqu'on dit que *Schi-chuan-di* fit brûler des livres, puisqu'il n'en existoit pas encore de son temps.

L'époque de l'invention du papier est extrêmement incertaine à la Chine.

Nous avons déjà fait remarquer au lecteur que les Chinois ont une inclination superstitieuse pour un certain nombre impair ; or , tout ce qu'ils ne sauroient diviser par neuf , ils le divisent par cinq ; et c'est en conséquence de ces folles idées qu'ils ont établi qu'il y a cinq vertus morales , cinq livres canoniques ou cinq *kings* , cinq couleurs foncières , cinq sortes de goûts , cinq tons de musique , cinq graines alimentaires , et pour comble de ridicule , cinq élémens , parmi lesquels ils comptent le bois ; ce qui prouve qu'ils n'ont jamais eu la moindre notion de la chimie proprement dite , puisqu'il n'y a pas de corps qui soit plus aisé à décomposer , et il n'y en a pas qui soit plus manifestement accumulé de substances hétérogènes.

Ils ont aussi rangé parmi ces élémens tous les métaux quels qu'ils soient (*), et je pense

(*) Après le bois et le métal , les Chinois comptent parmi les élémens , l'eau , le feu et la terre. J'ai toujours été étonné qu'ils aient pu se résoudre à partager seulement l'année en quatre saisons , ce qu'ils ont peut-être adopté de quelque autre nation. L'année des Egyptiens n'étoit divisée qu'en trois saisons , et au lieu d'avoir cinq tons de musique , comme les Chinois , ils en avoient sept , et autant de notes.

qu'en cela on excusera plutôt leurs prétendus physiciens , que par rapport aux productions du règne végétal.

Comme il n'y a pas de doute que le penchant de ce peuple pour le nombre neuf , ne lui vienne des Scythes ou des Tartares , il seroit assez inutile d'en rechercher ici l'origine. Mais sa passion pour le nombre cinq dérive , selon nous , de cette mémorable erreur en cosmographie , suivant laquelle il faisoit et fait encore le monde carré ; tellement qu'il s'est imaginé que les quatre coins de la terre et le ciel produisoient une somme mystique , par laquelle il falloit régler tout ce qui ne pouvoit l'être par le nombre neuf , qui a eu , dans ce pays-là , plus d'influence qu'on ne seroit incliné à le croire dans les opérations et les maximes de la guerre ; tandis que les destinées de l'empire étoient attachées , suivant l'opinion vulgaire , aux neuf vases d'airain que fit faire *Yu* le grand , qui pourroit bien être un personnage imaginaire ; mais l'existence des vases paroît très-réelle. J'insiste sur ces faits , parce que je suis le premier qui en ait découvert les conséquences dans différens points d'histoire , dont la solution eût été sans cela désespérée. Et on voit par tout ceci com-

bien les idées des Chinois ont toujours différé de la doctrine des Egyptiens , chez qui la découverte des planètes accrédita certainement beaucoup le nombre septenaire , dont il existe tant de traces encore dans le judaïsme. Mais cela n'empêche point que les Egyptiens n'aient surpassé les Chinois dans l'art de faire des observations et d'étudier la nature , comme on a pu s'en convaincre par l'analyse de leur régime diététique., qu'en son genre on doit nommer un chef-d'œuvre , puisqu'il eût été impossible au plus habile médecin de rien imaginer de plus propre et de plus convenable à la complexion de ce peuple.

Comme il y a des pays où la conquête a tout détruit , il y en a d'autres où les conquérans ont tout vivifié ; et tel a été deux fois le bonheur singulier de la Chine. Quand on y voit entrer les Tartares Mongols , on s' imagine que ces usurpateurs vont tout dévaster , et changer les villes en autant de monceaux de ruines : mais ils firent le contraire. Quand on y voit entrer les Tartares Mandhuis , on s'attend encore à une combustion générale ; mais il y a cent et vingt-huit ans que ces conquérans travaillent , avec une ardeur inconcevable , à policer et à instruire les Chinois : ils

n'ont épargné ni soins ni dépenses pour faire traduire des livres utiles , pour se procurer des machines et des instrumens , pour attirer des artisans d'Europe , et des gens capables au moins de faire un almanach et de dresser une carte , sans le secours de laquelle les anciens Empereurs de la Chine n'ont pas même connu leur propre pays : car , loin de parcourir les provinces , ils ne se montraient que rarement aux environs de la capitale , et n'avoient point un seul géographe dans tous leurs états. Ce qui choqua le plus l'empereur *Can-hi* , ce fut de ne pas trouver à la Chine des fabriques de verre , et il en fit d'abord établir une à Pékin , qu'il prenoit plaisir à visiter encore quelques années avant sa mort. Quoique cet établissement n'ait fait que languir , comme tous ceux qui appartiennent immédiatement aux despotes de l'Asie , les Tartares ont néanmoins depuis jugé à propos de défendre l'entrée du verre d'Europe par la voie de *Canton* ; et Osbeck dit que cette loi étoit encore dans sa vigueur en 1752.

Si , malgré tout cela , la dynastie actuellement régnante étoit demain précipitée du trône , on verroit les Chinois en dire et en écrire autant de mal qu'ils en ont répandu au sujet

472 RECHERCHES PHILOSOPHIQUES , &c.

de *Koublai-kan* , qui mettoit , suivant eux , trop de confiance dans des hommes venus de l'Occident. Mais ce sont des hommes venus de l'Occident qui ont fait le grand canal royal, et changé toute la face de la Chine , comme on le verra dans l'instant ; car il faut ici terminer ce volume.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

547690





